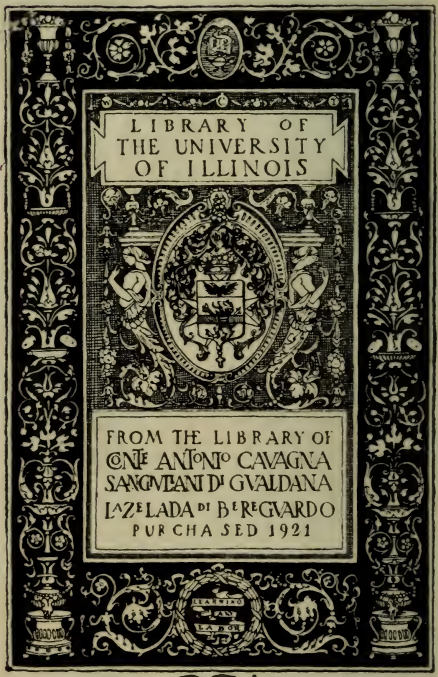

291
B22m
v.1
REMOTE STORAGE
Rare Book & Special
Collections Library

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE.

TOME PREMIER.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE;

Par M. l'Abbé BANIER, *de l'Academie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

297
.B22m
v.1
REMOTE STORAGE
3 My 30 E. SEXTON

PREFACE.

QUOIQUE nous ne soyons plus dans ces siecles malheureux, où l'Univers presqu'entier étoit plongé dans les tenebres de l'Idolâtrie, on ne peut guéres se dispenser de sçavoir l'Histoire des Dieux & les Fables du Paganisme; & la Mythologie, qui apprend à connoître ces Fables & ces Dieux, fait une partie trop considerable des Belles Lettres, pour qu'on puisse la négliger. En effet, nous lisons chaque jour les Ouvrages des Grecs & des Romains, ceux de leurs Poëtes sur-tout, qu'il seroit souvent très-difficile d'entendre si on ne connoissoit les Fables ausquelles ils font d'éternelles allusions.

D'ailleurs tout conspire à nous rappeller le souvenir de ces anciennes fictions, Statues, Bas-Reliefs, Monumens de toute espece; & de quoi en effet sont remplis les Livres des Antiquaires, & les Cabinets des Curieux, que de Figures de Divinités d'Instrumens de Sacrifices, & de tout ce qui nous reste de l'ancien Paganisme? Nos Galleries, nos Plafonds, nos Peintures, nos Statues

nous repréſentent ſans ceſſe les mêmes objets; & comme ſi l'Hiſtoire ſainte & profane ne fourniſſoient pas aſſez de faits intéreſſants, & capables de nous inſpirer des ſentimens vertueux, nous empruntons nos ſujets de la Fable, ſur-tout dans notre Poëſie Dramatique.

Nos Théatres retentiſſent tous les jours des plaintes d'Iphigenie & d'Andromaque, des fureurs d'Oreſte, & des emportemens d'Achille & de Clytemneſtre; & ne rougiſſons pas de l'avoüer, nous voyons toujours ſur notre Scéne ces Héros & ces Héroïnes avec un nouveau plaiſir, pendant que nous avons ſouvent de la peine à y ſupporter d'autres perſonnages plus propres à exciter en nous une noble émulation.

Il eſt donc utile, & même en quelque ſorte néceſſaire de ſçavoir la Mythologie; auſſi voyons-nous que ceux qui l'ignorent, paſſent pour être dépourvus d'éducation, & des lumieres les plus néceſſaires à un Homme de Lettres. Mais lorſqu'on vient à conſiderer que les Fables ne ſont pas de pures fictions, comme je le prouve au commencement de cet Ouvrage; qu'elles ont un rapport réel avec l'Hiſtoire des premiers ſiécles, qu'elles en contiennent des évenemens conſiderables, & que la plûpart des Dieux ont été des hommes, dont l'Hiſtoire fait partie de celle des Peuples qui les adoroient: alors la Mythologie devient un objet plus important, & en même temps plus digne de notre curioſité.

C'eſt ce fond d'Hiſtoire caché ſous l'enveloppe de la Fable, qui fut le principal objet de mes recherches, lorſque je commençai à m'appliquer à l'étude de la Mythologie, & le Public reçut favorablement l'Explication

Hiſtorique des Fables, qui fut le premier eſſai que je donnai ſur cette matiere (1); mais en même temps il parut ſouhaiter une Mythologie plus étenduë & plus approfondie. Cet Ouvrage, m'ont dit ſouvent des Perſonnes éclairées, manque à notre Langue, puiſque ſans parler du ſtyle ſuranné de ceux que nous avons en François ſur ce ſujet, on n'y trouve rien de ſyſtématique; les Fables n'y ſont rapportées à aucune ſource, à aucun temps déterminé: l'origine des Dieux n'y eſt point développée; on n'y diſtingue point ces Dieux, qui ſouvent étoient les mêmes ſous differens noms: enfin ſi on y trouve quelques traits d'Hiſtoire, ils ſont noyés dans un amas d'Allegories & de Moralités arbitraires (2). D'ailleurs les Auteurs de ces Mythologies, privés des découvertes des Sçavans qui ſont venus depuis, avoient ſuivi des Guides peu ſûrs; & nous ſommes aujourd'hui plus en état qu'ils ne l'étoient, de traiter cette matiere. Quelles lumieres en effet n'y ont pas répanduës les Meziriac, les Bochart, les Voſſius, & pluſieurs autres? & ſi ces ſçavans hommes avoient expliqué toutes les Fables, comme ils ont expliqué celles qui ſe ſont trouvées avoir quelque liaiſon avec les matieres qu'ils avoient entrepris d'éclaircir, nous n'aurions pas beſoin d'une nouvelle Mythologie.

Pour ſatisfaire à ce qu'on attendoit de moi, je formai le deſſein de l'Ouvrage que je donne aujourd'hui. Mes Diſſertations ſur differens ſujets de la Fable, qui ſont imprimées dans les Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres, & les Explications que j'ai jointes à la Traduction des Metamorphoſes d'Ovide, prouvent que je ne l'ai jamais perdu de vûe.

(1) En deux Volumes in 12. en 1710, augmentée d'un troiſiéme Tome en 1715. On en donnera inceſſamment une nouvelle Edition, chez Briaſſon, en faveur des jeunes gens auſquels cet Abrégé ſera très-utile.

(2) Voyez dans le Chap. 1. le jugement que je porte des Mythologies qui ont précedé celle-ci.

J'avois déja beaucoup profité dans mon Explication Hiſtorique, des découvertes des Sçavans du dernier ſiécle, & il ſera aiſé de voir dans cette Mythologie que je les ai encore relûs avec un nouveau ſoin; & que j'ai fait le même uſage de quelques autres Livres qui ont rapport à mon ſujet, & qui ont paru depuis; ſur-tout des *Réflexions Critiques ſur les anciens Peuples*, Ouvrage profond, où l'Auteur (*) pour qui les Langues ſçavantes n'ont rien de caché, fait paroître partout autant de ſagacité que de ſçavoir. En effet, ſoit qu'il entreprenne de prouver l'autenticité d'un precieux fragment, de maniere à ne pouvoir plus deſormais la conteſter; ou qu'il developpe l'origine des anciens Peuples; ou enfin qu'il ramene la plûpart des Fables à leur premiere ſource, c'eſt toujours avec une érudition peu commune, & ſouvent par des découvertes qui avoient échapé aux autres Sçavans.

(*) M. Fourmont l'aîné.

Guidé d'ailleurs dans mes recherches par les lumieres d'une Compagnie dans laquelle l'érudition la plus profonde ſe trouve réunie à la Critique la plus judicieuſe, j'ai également profité du precieux Recueil de ſes travaux, & des ſçavantes converſations qui rempliſſent quelques momens de ſes Aſſemblées.

Avec ces ſecours, & par une étude continuée pendant pluſieurs années, j'ai cru enfin être en état de donner cette Mythologie; & pour la mettre à la portée de tout le monde, j'ai évité, autant que je l'ai pû, ces diſcuſſions épineuſes, qui rebutent ordinairement le plus grand nombre des Lecteurs, pour ne dire ſur chaque ſujet que ce qu'il y

a de plus utile & de plus intereſſant ; & on verra bien que ſouvent mes égards pour eux m'ont été plus chers que ma reputation ; car il ne faut pas compter pour rien qu'un Auteur ſupprime des traits d'érudition qu'il a ſous ſa main, & qu'il ne lui couteroit que la peine de tranſcrire.

Voici donc la methode que j'ai ſuivie. Lorſque je me ſers du témoignage d'un Auteur, j'en rapporte ordinairement les paroles, & j'en donne la traduction ; & lorſque cette traduction manque, le diſcours qui précede ou qui ſuit la citation, en fait aſſez connoître le ſens. J'obſerve, autant qu'il eſt poſſible, de citer les plus anciens, avant ceux qui ne ſont venus qu'après ; ainſi Homere & Heſiode parmi les Poëtes, Herodote & quelques autres parmi les Hiſtoriens, ſont toujours préferés à ceux qui les ont ſuivis. Ce n'eſt pas que je neglige ces derniers : ils ont pû conſulter des Traditions, ou des Ouvrages qui ſubſiſtoient de leur temps ; & les premiers ſans doute n'avoient pas tout dit : il n'eſt ici queſtion que de la préference que je donne aux uns ſur les autres. Les Poëtes qui nous ont tranſmis tant de fictions, ſont pourtant, quoiqu'on en diſe, les premiers dépoſitaires des Traditions anciennes de la Grece, & ſes premiers Hiſtoriens, puiſqu'on ne commença que fort tard à y écrire en Proſe.

Aux Poëtes & aux Hiſtoriens j'ai quelquefois joint les Medailles & les Inſcriptions, parce que ce ſont autant de Monumens qui atteſtent l'ancienne Tradition.

A l'égard des Modernes qui ont travaillé ſur cette matiere, je me contente de rapporter leur ſentiment en general, & celles de leurs preuves qui m'ont paru les plus con-

cluantes. Lorſqu'ils ont fait des Diſſertations particulieres ſur ces mêmes ſujets, j'en prends la ſubſtance, & je renvoye aux Diſſertations mêmes, ceux qui pourroient avoir la curioſité de les lire.

Je ne crois pas, au reſte, que j'aie à me reprocher de m'être ſervi des découvertes des autres, ſans leur rendre du moins la juſtice de les nommer. Le crime de Plagiat m'a toûjours paru un crime odieux : & qui ſeroit plus Plagiaire que moi, ſi je n'avois indiqué avec ſoin les ſources où j'ai puiſé, & où doit neceſſairement puiſer tout Auteur qui donne un Ouvrage ſemblable au mien ? Ouvrage, qui à la verité fait moins d'honneur qu'un Syſtême nouveau ; mais qui en même temps eſt preſque toûjours plus utile au Public. Ceux qui ſe donneront la peine de lire le premier Chapitre de cette Mythologie, qui eſt une ſuite de cette Préface, verront à combien de ſuppoſitions gratuites ſe ſont expoſés ceux qui ont voulu ramener les Fables à un Syſtême general. Car enfin ſi chaque Peuple a eu ſes fictions, elles ſont plûtôt le fruit de l'eſprit de l'Homme toûjours porté pour le merveilleux, que la ſuite d'un projet concerté.

Mon deſſein dans cet Ouvrage eſt de prouver que malgré tous les ornemens qui accompagnent les Fables, il n'eſt pas difficile de voir qu'elles renferment une partie de l'Hiſtoire des premiers temps, & que l'Allegorie & la Morale n'ont pas été le premier objet de ceux qui les ont inventées ; & bien loin d'avoir changé de ſentiment, je m'y ſuis encore confirmé par de nouvelles études. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques fictions particulieres où l'on cherche-roit vainement quelques traits d'Hiſtoire (*) ;

(*) Voyez le 2. Chap.

mais en general elles y ont presque toutes quelque rapport, ou se trouvent liées à des évenemens qu'autorise tout ce que l'Antiquité a de plus respectable.

Autrefois les Mythologues croyoient avoir penetré le sens d'une Fable, lorsqu'ils avoient sçu en tirer quelque allegorie ou quelque moralité; & c'est à quoi se réduisent presque toutes leurs explications. Aujourd'hui les Sçavans persuadés que les Fables cachent sous d'ingenieuses enveloppes l'Histoire des temps qui suivirent le Deluge, se sont appliqués à lever le voile mysterieux qui déroboit à des yeux peu clair-voyans les verités qu'elles renferment. Il est des temps favorables à certaines opinions, & celle de la verité des Fables a tellement pris le dessus, qu'il faut desormais renoncer de bonne grace à y trouver aucun sens raisonnable, ou les rapporter à l'Histoire.

Cependant on peut former contre cette opinion une difficulté qui d'abord paroît très-solide. Comment ramener à l'Histoire ce que les Grecs, par exemple, disent de leurs Dieux, puisque ces Dieux vivoient dans les temps qu'ils appellent eux-mêmes, inconnus? Quelle Histoire peut-on tirer d'un temps inconnu, & qui ne le seroit plus, si on en avoit quelque connoissance?

Pour être mieux au fait de cette difficulté, il faut se rappeller la celebre division de Varron, qui partageoit les temps, en temps inconnus, en temps fabuleux, & en temps historiques. Les premiers renfermoient tout ce qui étoit arrivé dans le monde jusqu'à Ogygès; & c'étoit dans cet intervalle qu'avoient vécu les Dieux. Les seconds s'étendoient depuis Ogygès jusqu'au retablissement des Olym-

piades ; & c'étoit dans ce second espace qu'avoient paru les Heros & les Demi-Dieux. Enfin aux Olympiades commençoient les temps historiques.

Pour répondre à cette difficulté, je dis, 1°. Que cette division ne regardoit que les Grecs ; car ces temps qu'ils appelloient inconnus, ne l'étoient pas pour l'Asie ni pour l'Egypte, où il y avoit de puissantes Monarchies, & un Système de Religion établi dès les siécles les plus reculés. Les Grecs n'étoient pas encore, ou du moins c'étoit un Peuple grossier, & vagabond, sans Loix, sans politesse, & presque sans Religion, dans le temps que les Peuples d'Orient jouissoient de tous les avantages que procurent les Arts & les Sciences.

2°. Pour que cette objection eût quelque force, il faudroit que ces Dieux, dont on entreprend de donner l'Histoire, fussent Grecs d'origine ; car on pourroit dire alors que les Grecs, qui ne sçavoient rien de certain des temps où ils prétendoient qu'ils avoient vécu, ne pouvoient pas en avoir transmis l'Histoire à la posterité : mais ces Dieux leur étoient étrangers. Les Colonies qui vinrent en differens temps d'Egypte & de Phenicie s'établir dans la Grece, y porterent la Religion & les Dieux de leur Pays. C'est une verité qu'on ne sçauroit nier, & Herodote, instruit de la Religion des Egyptiens par leurs Prêtres mêmes, le dit positivement. Les Dieux des Grecs étoient donc originaires d'Egypte & de Phenicie, & avoient été l'objet d'un culte religieux dans ces deux Pays, long-temps avant que les Colonies dont je parle, fussent arrivées dans la Grece. Les Pheniciens & les Egyptiens,

qui avoient cultivé depuis les premiers Siécles les Arts & les Sciences, avoient écrit l'Hiſtoire de leur Religion, & rien n'eſt plus celebre dans l'Antiquité que les Livres que Mercure Triſmegiſte avoit compoſés ſur cette matiere. Il eſt vrai que la Langue dans laquelle ils étoient écrits, étoit une Langue ſacrée, & qui n'étoit entendue que des Prêtres; mais ne peut-on pas ſuppoſer que les Chefs des Colonies qui allerent chercher des établiſſemens dans les Iſles de la Mediterranée, de l'Archipel, & dans la Grece, emmenerent avec eux quelques-uns de ces Prêtres, pour avoir ſoin des choſes qui concernoient la Religion; & que ces Prêtres en inſtruiſirent les Grecs, lorſqu'ils reçurent le culte des Dieux que ces Etrangers étoient venus établir dans leur Pays?

On ne niera pas cette ſuppoſition, puiſqu'on convient qu'Inachus, qui conduiſit dans la Grece la premiere Colonie, y communiqua l'uſage de cette Langue ſacrée, c'eſt-à-dire, les Hieroglyphes qui ſervoient à l'exprimer. Long-temps même avant l'arrivée de cette Colonie, les Egyptiens avoient commencé à inſtruire les Grecs ſur les matieres de la Religion. » Les Pelaſges qu'on doit mettre » au nombre des plus anciens Habitans de » la Grece, honoroient, dit Herodote, des » Dieux dont ils n'avoient aucune connoiſ» ſance, leur offrant en general leurs Prieres » & leurs Sacrifices. Comme ils voulurent » enfin ſçavoir leurs noms, ils conſulterent » l'Oracle de Dodone, le ſeul qui fût alors » dans la Grece, où ils les apprirent des Etran» gers qui le deſſervoient ». Or l'Oracle de Dodone, ſelon le même Auteur, avoit été

établi par une femme Egyptienne, & ces Etrangers qui instruisirent les Pelasges, ne pouvoient être que des Egyptiens.

Mais quand même quelques-uns des Dieux auroient tiré leur origine de la Grece, ou qu'ils l'auroient conquise, comme Jupiter & les Princes Titans; & qu'à l'occasion de cette Conquête on auroit fait leur Apotheose dans des temps où les Grecs ignoroient l'usage des lettres, n'y a-t'il pas plusieurs manieres de transmettre à la posterité les faits éclatans? Des Fêtes, des Jeux, des Hymnes, des Cantiques, des Colomnes, des Monceaux de terre, un amas de pierres, ou enfin une tradition transmise de pere en fils: tout cela étoit capable de faire connoître ces Hommes celebres qui avoient merité les honneurs divins: & dès-là il n'est donc pas impossible de sçavoir leur histoire; & les explications historiques qu'on donne des Fables qu'on y a mêlées, ne sont pas sans fondement.

Il arrive quelquefois dans le monde des évenemens si celebres, qu'on ne les oublie point. Tels ont été dans l'Antiquité les Conquêtes des Princes Titans, que l'Ecriture sainte dit avoir dominé sur la terre; & celles de Bacchus, ou Osiris: & de quelque maniere que le souvenir en soit passé à la posterité, il est sûr qu'on ne les a pas ignorées, & que Diodore de Sicile & les autres Anciens qui en ont écrit l'Histoire, ne l'avoient pas inventée.

Que les Dieux du Paganisme ayent été les Patriarches des Hebreux, comme le pretendent plusieurs Sçavans; ou qu'ils ayent été d'anciens Rois d'Egypte & de Phenicie, & des autres Peuples voisins, c'est ce que je n'e-

xamine pas préſentement ; mais toûjours eſt-il certain qu'on connoiſſoit leur Hiſtoire, & qu'on avoit des traditions ſur leſquelles on pouvoit compter.

S'il eſt vrai, après ce que je viens de dire, qu'on peut ramener à l'Hiſtoire les Fables des Dieux, perſonne, je crois, ne doutera qu'on ne puiſſe en faire du moins autant de celle des Heros & des Demi-Dieux, puiſque les Grecs ont été en état de nous la tranſmettre. Il eſt inutile de rechercher préſentement juſqu'à quel temps ils demeurerent ſans avoir l'uſage des Lettres : perſonne ne doute au moins qu'ils ne l'ayent reçu de Cadmus qui leur apporta l'Alphabet Phenicien, comme je le prouverai en ſon lieu. Or les Heros de la Grece & les évenemens qui donnerent lieu à leur Heroïſme, ſont poſterieurs à l'établiſſement de la Colonie qui vint ſous la conduite de ce Chef s'établir dans la Béotie ; par conſequent dans un temps où les Grecs ne manquoient pas de ſecours pour écrire leur Hiſtoire. Le nom de temps fabuleux que Varron donne aux ſiécles, où les Heros parurent, & qui (ſelon Scaliger) auroient dû être nommés les temps heroïques, ne porte nullement à croire qu'on n'en ſçavoit rien de certain, puiſque la Conquête des Argonautes, la Guerre des Centaures & des Lapithes, les Travaux d'Hercule, les deux Guerres de Thebes & celles de Troye, ſont des évenemens qu'on ne ſçauroit revoquer en doute : ce ſçavant Romain ne leur a donc donné le nom de temps fabuleux, qu'à cauſe que l'Hiſtoire de ces évenemens ſe trouve mêlée d'une infinité de fictions, ce qui ne doit pas paroître étonnant : car ſi l'on a reproché tant de fois aux Grecs d'avoir ſacrifié la verité au panchant

qu'ils avoient pour le merveilleux, dans des Hiſtoires plus connues & plus recentes, comment l'auroient-ils reſpectée quand il s'agiſſoit de ces temps éloignés, ſur leſquels il n'étoit pas aiſé de les démentir ?

Donnons encore un nouveau jour à cette réponſe. Les Grecs ont été inſtruits par les Peuples de l'Orient, & en particulier par les Egyptiens, de l'Hiſtoire des Dieux qui avoient vêcu dans l'eſpace de temps que Varron nommoit les temps inconnus. Cadmus leur apprit l'uſage des Lettres, & les mit en état d'écrire eux-mêmes l'Hiſtoire de leurs Heros, c'eſt-à-dire celle des temps fabuleux. Les Ouvrages qui la contenoient, ſubſiſtoient apparemment du temps d'Heſiode & d'Homere, qui en tirerent le fond de leurs Poëmes, ou le puiſerent du moins dans une tradition encore aſſez récente. Je ſuis perſuadé que ces Poëmes cauſerent la perte de la plûpart des autres Ouvrages plus anciens; car il eſt arrivé plus d'une fois, qu'un bon livre a fait oublier & enfin diſparoître ceux qui l'avoient précedé. Mais comme Homere & Heſiode n'avoient pas employé toutes les traditions qui étoient reçues de leur temps, les autres Poëtes qui ſont venus après eux, s'en ſont ſervis; & c'eſt pour cela qu'on en trouve de ſi differentes dans Sophocle, dans Euripide, & dans les autres Tragiques. Pour les Auteurs qui dans la ſuite ont recueilli en Proſe l'Hiſtoire de ces anciens évenemens, tels qu'Apollodore, Diodore & quelques autres, ils ont tiré ce qu'ils en racontent, ou de cette même tradition, ou des Ouvrages qui ſubſiſtoient encore de leur temps, & qui avoient eux-mêmes été compoſés ſur d'autres encore plus anciens.

C'eſt ainſi que s'eſt conſervée d'âge en âge l'Hiſtoire des Dieux & des Heros, & c'eſt en même temps le fondement des Explications Hiſtoriques des Fables. Mais ſuppoſons pour un moment que les Grecs n'écrivirent que fort tard ; qu'Homere fut leur premier Auteur, & que leur Poëſie commença par un Chef-d'œuvre, ce qui ſeroit aſſûrément fort extraordinaire, je ſoutiens encore que ce Poëte auroit eu aſſez de ſecours pour le fond de ſes deux Poëmes. La Grece n'avoit rien de plus ſacré que les Fables, qui faiſoient partie de ſa Religion ; & elles ne pouvoient pas perir, s'il m'eſt permis de m'exprimer ainſi. Les Peintures, les Statues, les Jeux & les Fêtes, en rappelloient ſans ceſſe le ſouvenir ; & Athènes qui, ſelon Pauſanias, avoit de ces Statues & de ces Peintures dans tous les quartiers de la Ville, & dans tous les Temples, auroit pû ſeule en conſerver la tradition.

Ajoûtons encore que quelques Sages de la Grece peu contens des connoiſſances que leur avoient communiquées les Colonies qui étoient arrivées en differens temps dans leur Pays, allerent eux-mêmes en Egypte pour y en puiſer de nouvelles ? qu'il y en eut même quelques-uns qui firent ce voyage avant la Guerre de Troye, c'eſt-à-dire, dans le temps même que Varron nomme le temps fabuleux. Diodore, qui avoit voyagé auſſi dans ce Pays, l'aſſûre poſitivement, & entre dans le détail des connoiſſances que ces Sages y avoient puiſées, & qu'ils avoient enſuite communiquées aux Grecs. « Les Prêtres liſent dans leurs An-» nales, dit cet Auteur (a), qu'on avoit vû » chez eux Orphée, Muſée, Mélampe & De-» dale, (car je ne parle pas d'Homere ni des

(a) L. 1. c. 3.

» autres qui avoient fait le même voyage dans » des temps postérieurs à la Guerre de Troye) » & il n'en est aucun deux, du passage ou du » sejour duquel on ne montre quelque marque; » comme leur Portrait, ou quelque Ouvrage, » ou même quelque lieu qui porte leur nom. » Ils donnent aussi diverses preuves, qui font » voir que tous ces Sages ont tiré de l'Egypte » ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans les » Sciences qu'ils ont professées: Orphée, disent » les Egyptiens, a rapporté de son voyage ses » Mysteres, ses Orgies, & toute la Fable de » l'Enfer.

» On dit que c'est Mélampe, qui a apporté » du même Pays les Fêtes de Bacchus en Grece, » la Fable de Saturne, le Combat des Titans, » les perils & les malheurs des Dieux, &c.

Il est inutile de suivre présentement cet Auteur dans les autres détails où il entre à ce sujet; j'en ai parlé ailleurs; mais toûjours est-il certain que ces Sages puiserent en Egypte plusieurs connoissances concernant sa Religion & ses mysteres.

(a) L. 2. c. 49. Herodote (a) convient que ce même Mélampe, homme sage & éclairé, avoit appris des Egyptiens, & enseigné ensuite aux Grecs, ce qui regardoit le culte & les mysteres de Bacchus, à quelques changemens près qu'il avoit introduits de son chef. Il est vrai qu'il y a cette difference entre ces deux Auteurs, que Diodore de Sicile assûre que Melampe avoit puisé ces connoissances en Egypte, où il avoit voyagé, au lieu qu'Herodote dit qu'il les tenoit de Cadmus; mais cela revient au même pour mon dessein.

Les Grecs ont donc eu assez de secours, pour connoître & nous transmettre l'Histoire

des Dieux, & de plus grands encore pour celle des Heros; & dès-là tombe l'objection que j'ai proposée.

Comme une Mythologie doit renfermer non-seulement tout ce qui regarde les Dieux & les Heros, en expliquer les Fables, les ramener à leurs sources; mais qu'elle doit contenir encore le Système de l'Idolâtrie, son origine, ses progrès, & tout ce qui concerne le Culte & les Ceremonies du Paganisme, j'ai fait entrer dans celle que je donne aujourd'hui, toutes ces differentes matieres; & voici l'ordre dans lequel j'ai cru devoir les arranger.

Après avoir examiné dans le premier Chapitre quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue, & exposé ce que je pense des differens Ouvrages que nous avons sur la Mythologie, je tâche de prouver dans les suivans, la verité des Fables: j'en rapporte les differentes sources, les divisions, &c. & c'est la matiere du premier Livre, qui est une espece d'Introduction nécessaire à l'intelligence de l'Ouvrage. Le second contient les differentes Theogonies des Peuples connus; des Chaldéens, des Pheniciens, des Egyptiens, des Atlantides, des Grecs, des Indiens, des Chinois, & des Sauvages de l'Amerique; & c'est-là qu'on verra ce qu'ils ont pensé de la formation du monde, & de l'origine de leurs Dieux. Je traite dans le troisiéme de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie: j'y fais voir à quel excès elle fut portée, & le nombre infini de Dieux qu'elle adopta. Passant ensuite au Culte de ces Dieux, je parle des Victimes, des Sacrifices, & des Instrumens dont on se servoit dans cet acte de Religion;

des Prêtres, des Temples, des Autels, des Bois-Sacrés, des Asyles, des Fêtes, &c. Dans le quatriéme, qui est une suite du troisiéme, je traite des Superstitions que l'Idolâtrie autorisoit; ce qui me donne lieu de parler des Oracles, des Sibylles, des differentes sortes de Divination, des Auspices, des Aruspices, des Augures, de l'Astrologie judiciaire, de la Magie, des Présages, des Prodiges, des Expiations, des Dévouemens, des Evocations, &c. J'expose dans le cinquiéme les sentimens des Philosophes, des Historiens & des Poëtes, sur la nature des Dieux & des Genies, que le Paganisme avoit introduits; & après avoir divisé ces Dieux & ces Genies en differentes Classes, je finis ce Traité de l'Idolâtrie par des Reflexions generales, également propres à en faire voir l'absurdité, & l'excès où elle fut portée.

Mais comme ce n'est pas assez d'avoir fait connoître ces Dieux en general, & que je dois en donner une idée plus précise & une Histoire plus détaillée, je parle d'abord de ceux des Egyptiens, des Arabes leurs voisins, & de ceux des Ethiopiens. De-là je passe à ceux des Carthaginois & des autres Peuples de l'Afrique, dont la Religion nous est connue; & c'est-là la matiere du sixiéme Livre. Je traite dans le septiéme, de ceux des Chaldéens, des Syriens, des Pheniciens, des Perses, des Cappadociens, & des autres Peuples d'Asie; & je pousse ces recherches jusqu'à ceux des Scythes, des Sarmates, & des autres Peuples du Nord de l'Asie.

La suite contient l'Histoire des Dieux de l'Europe; c'est-à-dire, de ceux des Grecs, des Romains, des Gaulois, des Germains,

des Eſpagnols, &c. matiere immenſe que j'ai diviſée en pluſieurs Livres.

Enfin je parle des Heros & des Demi-Dieux: & pour en donner une connoiſſance plus particuliere, j'entre dans le fond de l'Hiſtoire ancienne de la Grece, de celles des Peuples qui l'habitoient, & de tous les évenemens qui la rendirent celebre; & j'ai terminé cet Ouvrage par l'explication des Fables, qui n'ont aucune liaiſon avec les faits rapportés dans tous les Volumes.

On trouve à la tête de chaque Volume une Table des Chapitres, qui fait connoître avec plus de détail tous les ſujets que je traite, & à la fin du dernier, une Table generale, que j'ai tâché de rendre la plus utile qu'il a été poſſible.

Quelques Perſonnes auroient ſouhaité que j'euſſe mis dans cet Ouvrage les Figures des Dieux, & j'avoue qu'elles en auroient facilité l'intelligence, & m'auroient épargné ſouvent des détails; mais outre qu'elles en auroient beaucoup augmenté le prix, j'ai crû qu'il ſuffiſoit d'indiquer les Livres, où elles ſe trouvent; Livres aujourd'hui aſſez répandus & aſſez connus.

TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES, qui composent ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

QUi contient des *Questions préliminaires, dont l'intelligence est nécessaire pour l'étude de la Mythologie.* p. 1
CHAP. I. *Reflexions generales sur la Mythologie.* 2
ART. I. *Quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue.* 5
ART. II. *Quels écueils il doit éviter.* 14
ART. III. *De quelle maniere on doit se conduire dans l'Explication des Fables.* 29
CHAP. II. *Où l'on prouve que les Fables ne sont point de pures Allégories, & qu'elles renferment d'anciens évenemens.* 35
CHAP. III. *Division des Fables.* 52
CHAP. IV. *Conjectures sur l'Origine des Fables.* 56
CHAP. V. *Où l'on continue de rechercher l'Origine des Fables.* 82

CHAP. VI. *Continuation de la même matiere.* 111
CHAP. VII. *Dans lequel on recherche l'Origine des Metamorphoſes d'Ovide, & de quelques autres Poëtes.* 130

LIVRE II.

Des differentes Theogonies dont l'Antiquité nous a conſervé la connoiſſance; ou, Sentiment des Anciens ſur l'Origine du Monde & des Dieux. 136
CHAP. I. *Tradition des Chaldéens.* 137
CHAP. II. *Theogonie des Pheniciens.* 151
CHAP. III. *La Theogonie des Egyptiens.* 175
CHAP. IV. *Theogonie des Atlantides.* 182
CHAP. V. *Theogonie des Grecs.* 188
CHAP. VI. *Coſmogonie & Theogonie d'Ovide.* 215
CHAP. VII. *La Theogonie des Chinois & des Indiens.* 225
CHAP. VIII. *Theogonie des Bramines des Indes.* 239
CHAP. IX. *Theogonie des Ameriquains.* 242
CHAP. X. *De la Theologie Payenne, & en particulier de celle des Poëtes.* 257

LIVRE III.

Où il est traité de l'Idolâtrie.

Avant-Propos. 278
CHAP. I. *De l'Origine & du progrès de l'Idolâtrie.* 281
CHAP. II. *En quel temps commença l'Idolâtrie.* 300
CHAP. III. *Où l'on prouve que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Astres.* 318
CHAP. IV. *Du progrès de l'idolâtrie.* 333
CHAP. V. *Des Temples des Payens.* 367
CHAP. VI. *Des Autels.* 407
CHAP VII. *Des Bois sacrés.* 417
CHAP. VIII. *Des Asyles.* 422
CHAP. IX. *Des Statues des Dieux, & de quelle maniere on les représentoit.* 428
CHAP. X. *Des Sacrifices & des Victimes.* 443
CHAP. XI. *Des Instrumens dont on se servoit dans les Sacrifices & dans les Ceremonies Religieuses.* 480
CHAP. XII. *Des Prêtres & des autres Ministres des Sacrifices.* 486
CHAP. XIII. *Des Fêtes des Grecs & des Romains.* 516
CHAP. XIV. *Des Supplications publiques, des Lectisternes, des Evocations, & des Devouemens.* 549
CHAP. XV. *Des Ceremonies Religieuses pratiquées à la fondation des Villes.* 560

LA

MYTHOLOGIE
ET LES FABLES
EXPLIQUE'ES
PAR L'HISTOIRE.

LIVRE PREMIER,

Qui contient les Queſtions préliminaires, dont l'intelligence eſt néceſſaire pour l'étude de la Mythologie.

AVANT que d'entrer dans le détail de la Mythologie, & dans l'explication des Fables qui la compoſent, j'ai crû qu'il étoit néceſſaire d'examiner auparavant pluſieurs queſtions générales, dont l'intelligence ſera très-utile à ceux qui liront cet Ouvrage.

CHAPITRE I.

Réfléxions générales sur la Mythologie.

LA connoiſſance de la Mythologie n'eſt pas ſans doute aujourd'hui ſi néceſſaire, qu'elle le parut aux premiers Peres de l'Egliſe, qui avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne ſur la ruine de l'Idolatrie, ou de venger par de ſçavantes apologies cette même Religion, des calomnies qu'on publioit contre elle. Ils devoient pénétrer les myſtéres les plus cachés du Paganiſme, pour en faire connoître toutes les horreurs ; & ils avoient à répondre à des Philoſophes ſubtils qui pour diminuer l'abſurdité du culte qu'on leur reprochoit, avoient recours à des explications allégoriques, qui ſembloient donner un ſens raiſonnable aux pratiques les plus impies. De là les Ouvrages de Porphyre, de Jamblique, de Proclus, de Photin, & de pluſieurs autres Philoſophes Platoniciens. De là les Apologies des Peres des premiers ſiécles, S. Juſtin, Arnobe, Théodoret, Lactance, Clement d'Alexandrie, Tertullien, S. Auguſtin, &c.

La verité a enfin triomphé de l'erreur ; & s'il ſe trouve encore parmi des Nations groſſieres & ignorantes quelques reſtes des anciennes ſuperſtitions, ce n'eſt pas la Religion qui les autoriſe, elles ont même diſparu à meſure que le monde eſt devenu plus éclairé.

J'oſe cependant aſſûrer que la connoiſſance de cette même Mythologie eſt encore très-utile. Elle fait une partie des Belles-Lettres, & elle ſert infiniment à l'intelligence des Poëtes & de quelques Hiſtoriens qui racontent les anciennes Fables, ou qui y font d'éternelles alluſions. On les trouve partout, ces Fables, & elles ſont encore le ſujet de la plûpart de nos Piéces dramatiques ou lyriques & de nos peintures. Or, on doit convenir. 1°. Que lors qu'on lit les Poëtes & qu'on trouve ces anciennes fictions qu'ils ont ſçû employer avec tant d'art, on a une vive curioſité d'en vouloir penetrer le ſens. 2°. Que des explications heureuſes & dégagées de ce fatras d'allégories & de moralités, qui faiſoient tout le fond de nos premiers Mythologues, jettent une grande lumiere ſur ces anciens Auteurs, & ſervent à les entendre avec plus de facilité. Voilà les juſtes bornes dans leſquelles je

renferme l'utilité de la Mythologie.

Je n'ignore pas que nous poſſedons ſur cette matiere un grand nombre d'Ouvrages tant anciens que modernes ; j'ai cru cependant qu'il étoit encore néceſſaire d'en donner un qui fût & plus méthodique & plus complet que ceux que nous avons. Ce que je vais dire de ceux que je connois prouvera ce que je viens d'avancer ; après que j'aurai exhorté de bonne foi ceux qui ont quelque talent pour cette matiere, à y travailler ſerieuſement. Car on ſe tromperoit ſi on s'imaginoit que je croye l'avoir épuiſée, & on me connoîtroit mal, ſi on me jugeoit capable de cette baſſe jalouſie qu'on a contre ceux qui portent la faulx dans une moiſſon qu'on ſemble s'être réſervée : le champ que je cultive depuis tant d'années, eſt aſſez vaſte pour recevoir pluſieurs ouvriers.

Comme ces refléxions pourroient être trop étenduës, je me bornerai à examiner dans ce chapitre quelques chefs principaux. Le premier, quelles doivent être les connoiſſances d'un Mythologue, & quels livres il doit avoir lûs. Le ſecond, quelle utilité il peut tirer des ſyſtêmes déja imaginés pour l'explication des Fables. Le troiſiéme enfin,

comment il doit se condure dans l'explication qu'il veut en donner lui-même.

Article Premier.

Quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue.

J'entends par la Mythologie la connoissance de la Fable, & en même temps de la Religion Payenne, de ses mysteres, de ses cerémonies & du culte dont elle honoroit ses fausses Divinités.

On conçoit aisément que pour bien sçavoir la Fable, il faut avoir lû avec soin les Poëtes, Homere & Hesiode, sur tout les Tragiques qui en ont tiré les sujets de leurs Poëmes, & ceux qui en ont fait des Recueils, en vers, comme Ovide; en prose, comme Antoninus Liberalis, Diodore de Sicile, Apollodore, Hygin & quelques autres.

Sçavoir à fond la Fable, n'est à proprement parler que la premiere démarche du Mythologue. Comme les Fables renferment plusieurs sens, & qu'elles sont comme autant d'enveloppes sous lesquelles les Anciens ont caché plusieurs verités; ceux qui se sont mis en état de les expliquer, se sont jettés

dans differens partis, & chacun a cru y découvrir ce que le tour de son esprit, ou le plan de ses études l'ont porté à y vouloir trouver. Le Physicien y a apperçû les mysteres de la nature ; le Politique, des regles pour la conduite des Etats ; le Philosophe, la morale ; le Chimiste, les secrets de son art ; ainsi des autres. De là tant de systêmes differens, dont il n'y a en a pas un seul qui puisse satisfaire à toutes les difficultés qui se rencontrent sur cette matiere, comme on le verra dans la suite de ces Réfléxions.

Les Fables sont de plusieurs sortes. Il y en a d'Historiques, de Physiques, d'Allégoriques, de Morales, & d'autres qui ne sont que de simples Apologues. Les premieres sont d'anciennes histoires mêlées de plusieurs fictions : selon moi, elles sont le plus grand nombre. Les Fables Physiques, sont celles que quelques Poëtes Philosophes inventérent, comme quand on a dit que l'Océan étoit le pere des Fleuves ; que la Lune épousa l'air & devint mere de la rosée, & presque toutes les Cosmogonies des anciens Peuples, que je rapporterai dans la suite. Les Allégoriques étoient une espéce de parabole qui cachoit quelque sens mystique, comme

celle qui ſe trouve dans Platon, de Porus & de Penie, ou des richeſſes & de la pauvreté, d'où nâquit l'Amour. Les Fables morales ſont celles qu'on a inventées pour envelopper quelques vérités propres à regler les mœurs; comme celle de Narciſſe, dont le but eſt de rendre ridicule l'amour propre, quand il eſt pouſſé trop loin. Je mets dans le genre des Fables morales tous les apologues, où l'on fait preſque toûjours parler les bêtes, pour apprendre aux hommes leurs devoirs, ou pour critiquer leurs défauts. Il y a des Fables inventées à plaiſir, qui paroiſſent n'avoir d'autre fin que de divertir, comme les Fables Miléſiennes & les Sybaritides. Enfin il y en a de mixtes, qui avec un fond hiſtorique, font cependant des alluſions manifeſtes ou à la morale, ou à la Phyſique.

Le Mythologue doit avoir une extréme attention à démêler & à penetrer tous ces ſens, & ne pas croire qu'une Fable eſt purement phyſique ou morale, parce qu'elle fait alluſion ou à la morale ou à la phyſique; ou qu'elle eſt entiérement hiſtorique, parce qu'on y découvre quelque évenement; & c'eſt un écueil que n'ont pas évité la plûpart de

ceux qui ont voulu expliquer les Fables.

Pour ce qui regarde l'intelligence de la Religion payenne & de ſes myſtéres, dont les Fables faiſoient le fond principal, quelles connoiſſances ne doit pas avoir acquiſes un Mythologue ? Outre tous les Poëtes & les Hiſtoriens, il doit avoir lû principalement les Ouvrages des Philoſophes qui vêcurent au commencement du Chriſtianiſme ; & ceux des Peres & des Apologiſtes de la Religion chrétienne, qui les attaquoient, ou qui ſe défendoient de leurs calomnies : j'entends, S. Juſtin Martyr, Euſebe, Clement d'Alexandrie, Lactance, Theodoret, Arnobe, ſur-tout les Livres de la Cité de Dieu de S. Auguſtin.

Pour n'avoir indiqué au Mythologue que ces anciens Autèurs, je ne le diſpenſe pas pour cela, de la lecture d'une infinité d'autres Ouvrages : car, comme une bonne Mythologie, telle que je conçois qu'elle devroit être, doit contenir tout ce qui regarde, outre les dogmes de la Religion payenne & les cerémonies religieuſes, toutes les autres branches de cette Theologie ; les Prêtres, & leurs vêtemens, les Temples, les marques ſymboliques de leurs Dieux, les ſacrifices, les victimes differentes,

les Mysteres, les Augures & Aruspices, les Oracles, les Sorts, les Jeux, les Fêtes, les Autels, &c. & sur cela je dois lui indiquer les Auteurs qu'il doit consulter, sans prétendre néanmoins lui en donner une Liste complette. Sur les Temples, les Devins & les Oracles, il doit lire Van-Dale, & le Traité de Jules-Cesar Boulanger; sur les Fêtes, Fasoldus, Castellanus, Jean Jonston, & Meursius; pour les Jeux parmi lesquels la Religion étoit mêlée, le même Meursius; pour les Autels, le Traité qu'en a fait le Pere Berthold; pour les Mystéres de Cerès & de Bacchus, Jean-Henri Eggelin; & pour les Bacchanales en particulier, Jean-Nicolas; pour ceux de Cerès ou Eleusiniens, Meursius, & M. le Clerc qui l'a rendu plus méthodique & plus net; pour ceux de Mithras, M. della Torre Evêque d'Adria; pour ceux d'Atys & de Cybele, Laurent Pignorius; pour ceux d'Isis & d'Osiris, le Traité de Plutarque sur ce sujet, & le même Pignorius; pour l'Oracle de Dodone en particulier, Herodote, le Fragment d'Etienne de Byzance le Grammairien, avec les Notes de Jacques Triglandius, & ce que M. l'Abbé Sallier en a donné dans nos

Mémoires; pour les Asyles, Jean Ossiander, & feu M. l'Abbé de Boissi; (1) pour les Sorts, les Augures, & les autres Prestiges, Jules-Cesar Boulanger: en général pour plusieurs cerémonies & coûtumes religieuses, Pitiscus & Rosin; bien entendu, comme l'a remarqué Reinesius, qu'il ne faut ajoûter foi à ce dernier, que quand il rapporte les passages des Anciens. Pour les vœux, les Tables votives, le Traité de Jacques-Philippe Thomasinus. Sur ce qui regarde les sermens, toûjours liés avec la Religion, le petit Traité de J. B. Hansenius; pour les sacrifices & les Prêtres, Merula. Enfin, on peut lire ce que Dom Bernard de Montfaucon a tiré de ces Auteurs, & de plusieurs autres, dans son Antiquité expliquée par les figures; & un grand nombre d'autres morceaux répandus dans le Tresor de Grævius & de Gronovius, & dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

(1) I. vol. des Mém. de l'Académie des Belles-Lettres.

On m'objectera sans doute que nous avons déja des Mythologies toutes faites, & un grand nombre d'Auteurs qui ont travaillé sur les Fables. Je le sçais, & c'est par un court examen de ces ouvrages que je vais tâcher d'en faire connoître le mérite. Je ne parlerai point de

Diodore de Sicile, ni d'Apollodore, ni d'Hygin, parce qu'ils n'ont fait que recueillir les Fables, comme Ovide, Antoninus Liberalis, & quelques autres, ſans les ramener à aucun ſens raiſonnable. Palephate qui a voulu les expliquer, eſt un guide peu ſûr. Les cinquante Narrations de Conon ne ſont guéres d'une plus grande utilité. Heraclide & un Auteur anonyme, dont nous avons deux Traités des choſes incroyables, ont à la verité ramené à l'Hiſtoire les Fables qu'ils rapportent ; mais ces ouvrages, ou peut-être ces fragmens, ſont trop courts & ne contiennent aucune autorité pour prouver les faits qu'ils avancent. Les Cataſteriſmes d'Eratoſtene le Cyrénéen, ouvrage beaucoup moins étendu que celui d'Hygin, contiennent l'hiſtoire des conſtellations & de quelques étoiles ; & pour bien connoître le ciel Poëtique & Aſtronomique il faut les avoir lûs, auſſi-bien que le Traité de Cœſius ou Blaeu, ſans negliger même ce qu'a fait ſur le même ſujet l'Abbé l'Artigaut. Le livre de Phurnutus ſur la Nature des Dieux n'eſt rempli que d'allégories, & n'eſt preſque d'aucun uſage pour un Mythologue. L'ouvrage du Philoſophe Salluſte, eſt un Traité très-

succinct, mêlé de Morale & de Physique, qui ne contient rien ni d'instructif, ni de singulier. On peut juger sur le seul titre du livre d'Heraclide de Pont, intitulé *Les Allégories d'Homere*, du cas que l'on doit faire de cet ouvrage. Les trois premiers Livres de Planciade Fulgence, Mythologue latin, peuvent être lûs avec utilité. L'ouvrage de Lactance Placide ne contient que les Argumens abrégés des Métamorphoses d'Ovide, & celui du Philosophe Albricus la maniere de representer les Dieux avec leurs symboles. Ce que nous avons de Ptolomée Ephestion n'est que le sommaire des sept livres qu'il avoit composés sur la Mythologie; & par ce qui nous en reste, nous devons regretter la perte de cet ouvrage. Celui de Parthenius de Nice a cela de bon qu'il tire d'anciens Auteurs les histoires fabuleuses qu'il raconte, mais il n'en contient pas un grand nombre. Les Métamorphoses d'Antoninus Liberalis sont d'un merite bien inferieur à celles d'Ovide, mais il en rapporte quelques unes dont le Poëte latin ne parle pas.

Pour venir maintenant aux Mythologues modernes, je vais dire ce que je pense de ceux que j'ai lûs. Je mets à leur

tête Natalis Comes, Auteur sçavant, & qui nous dispenseroit peut-être de travailler sur le même sujet, si trop prévenu pour les sens allégoriques & moraux des Fables, il s'étoit un peu plus appliqué à n'en pénetrer que l'histoire. Il manquoit d'ailleurs des secours que les Bochart, les Vossius, & tant d'autres nous ont fournis depuis par leurs sçavantes découvertes. La Mythologie de Cartari, continuée par du Verdier, n'a rien de bien instructif, ni de bien digéré. La Généalogie des Dieux par Bocace, a cela de particulier, que l'Auteur a connu & cité des livres qui ne se trouvent plus aujourd'hui. L'ouvrage de Lylio Gyraldi est très-bon pour ce qu'il contient; mais outre qu'on n'y trouve pas tous les sujets qui doivent entrer dans une Mythologie, il a negligé l'histoire renfermée dans ses anciennes fictions; ce qu'il a de meilleur est la liste des surnoms des Dieux dont il parle, & qui paroît faite avec beaucoup de soin, quoiqu'il ait souvent negligé de donner l'explication de ces noms. Le Commentaire de Vigenere sur les Tableaux de Philostrate est très-sçavant, mais trop mêlé de Physique & de Morale, & dans un langage qu'on ne parle plus.

ARTICLE II.

Quels écueils il doit éviter.

APRE'S avoir traité des connoiſſances préliminaires que doit acquérir un Mythologue, je vais lui montrer les écueils qu'il doit éviter, par rapport aux ſyſtêmes qu'on a inventés pour expliquer les Fables ; car comme il n'y en a aucun qui ſatisfaſſe à toutes les difficultés; point de regles generales qui puiſſent ſervir dans toutes les occaſions ; on peut aſſûrer cependant qu'il n'y a aucun de ces ſyſtêmes dont on ne puiſſe tirer quelque utilité.

Examen des Syſtêmes qu'ont propoſés les Sçavans, pour expliquer les Fables.

Un des premiers & des plus anciens eſt celui des Philoſophes Platoniciens, qui preſſés par les objections des Apologiſtes de la Religion Chrétienne, dont l'objet étoit de leur prouver l'abſurdité du Paganiſme par celle des Fables qui en faiſoient le fond, prétendirent que ces Fables n'étoient que des allégories qui cachoient de grands myſteres, & ſur tout celui des productions differentes des cauſes ſecondes, animées par le même eſprit qui les avoit dévelopées & tirées du chaos où elles étoient confonduës : que ce grand nombre de Dieux, dont

on leur reprochoit le culte, n'étoient que des Génies d'un ordre inferieur au premier moteur, qui leur avoit confié le soin de gouverner le monde; & qu'enfin des choses qui paroissoient ou absurdes ou obscénes, cachoient seulement le mystere de la génération des plantes & des animaux,

Mon objet n'est point de rapporter ici les réponses des Peres, qui prouvoient à ces Philosophes que les Fables étoient de veritables histoires de leurs Dieux, dont on s'avisoit trop tard de couvrir les crimes par d'ingénieuses allégories; ni ce qu'ils répliquoient aux Stoïciens, qui n'abandonnoient la Religion établie, qu'en se jettant dans l'athéisme, & ne reconnoissant d'autre divinité qu'un Esprit universel, étendu comme la matiere qu'il animoit : ce que Virgile (1) a exprimé dans ces deux vers.

(1) *Æneid. L. 6.*

Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Tel étoit en effet le sentiment favori des Stoïciens (2), de Straton, de Protagoras, de Pline, renouvellé depuis

(2) Cic. *Lib. 1. de Nat. Deor.*

par Spinosa. Mais le système que je viens d'exposer, quoique faux en général, parce que les Fables n'ont jamais été un ouvrage médité, ni composé pour faire un tout, explique cependant d'une maniere très-ingénieuse, les allégories qu'elles renferment quelquefois ; & Platon lui-même, le maître des Philosophes qui formerent ce système, en avoit expliqué quelques unes sur ce principe.

Quelques Sçavans du dernier siécle ont pris une autre route pour pénetrer le sens des Fables. Le Pere Kirker a prétendu en trouver le dénoüement dans l'explication des Hiéroglyfes, ou de la langue sacrée des Egyptiens ; & cette prétention est fausse en général, & nullement sûre, par le peu de connoissance que nous avons de ce langage mystérieux, & parce qu'en effet toutes les Fables ne sont pas originaires d'Egypte. Cependant, comme ce pays a été peuplé des premiers, & peu de temps après la dispersion des fils de Noë, & que les Fables paroissent aussi anciennes que cette premiere séparation, puisque l'Idolâtrie avec laquelle elles sont liées, commença alors, rien n'est plus utile pour leur intelligence, & pour mettre le Mythologue en état de les expliquer,

que la connoiſſance de la Religion & des Cerémonies de cet ancien Peuple ; & pour cela l'*Oedipus Ægyptiacus* de ce ſçavant Jeſuite peut être lû avec utilité.

Le célebre Bochart a cru trouver l'explication de la plûpart des Fables dans les équivoques de l'ancienne langue des Phéniciens ; mais ſon ſyſtême ſeroit inſoutenable ſi on l'étendoit trop. Toutes les Fables n'ont pas été inventées par les Pheniciens, & nous ne pouvons pas nous aſſûrer d'entendre aſſez leur langue, pour reüſſir à expliquer celles qu'ils inventerent. Cependant il eſt certain que les Pheniciens ſont les premiers Peuples qui ont exercé le commerce & la navigation. D'ailleurs on ne ſçauroit douter qu'on n'ait trouvé dans preſque toutes les Iſles de la Méditerranée, ſur les côtes de l'Aſie mineure, dans la Gréce, & juſqu'au fond même de l'Eſpagne, des marques de leur ſéjour dans ces differens Pays, & des veſtiges de leur Religion : & dès là quelles lumieres la connoiſſance des Langues ne peut-elle pas répandre ſur les Fables, & quels ſecours ne peut-on pas tirer des ouvrages de ce ſçavant homme ? Que d'explications heureuſes n'a-t'il pas données lui-même, ou n'a-t'il

pas fournies à M. le Clerc en particulier, & à tant d'autres ?

Le syſtême de ceux qui rapportent toutes les Fables à l'Ecriture Sainte mal entendue, & à des traditions corrompues, eſt certainement faux, lorſqu'il eſt pris dans ſa généralité. Il y a dans les Fables une infinité de choſes qui n'ont aucun rapport avec les faits qu'on trouve dans les Livres Saints; leſquels d'ailleurs étoient conſervés par un Peuple jaloux de ſa Religion, nullement communicatif, fort mepriſé, & peu connu avant les conquêtes d'Alexandre. Cependant il eſt aiſé de ſe convaincre par la lecture des ouvrages du P. Thomaſſin, de M. Huet, de l'Auteur de l'Homere Hebraïzant, dans le livre intitulé *Theologia Gentilis* de Daniel Claſenius, dans la Conférence de la Fable avec l'Ecriture Sainte, & plus encore dans les Reflexions de M. Fourmont l'aîné ſur les anciens Peuples, qu'on peut réüſſir à découvrir dans les anciennes fictions, quelques reſtes des traditions des Hebreux. Mais, pour dire ici ce que je penſe ſur ce ſujet, il n'y a aucun des Auteurs que je viens de nommer, qui ne ſoit allé trop loin. Il eſt dangereux de ſe laiſſer éblouir par les premieres lueurs de reſſemblance qui nous frappent, & c'eſt

un écueil contre lequel de ſçavans hommes ont échoué. Si feu M. l'Évêque d'Avranches s'étoit contenté de dire qu'il n'étoit pas difficile de trouver quelques rapports entre Moyſe & le Mercure des Grecs; rapports d'ailleurs qui pouvoient fort naturellement ſe trouver entre deux perſonnes, ſoit dans le caractére, ſoit dans quelques unes de leurs actions, il ſeroit louable d'en avoir fait le parallele; mais que charmé de cette découverte, il l'ait pouſſée juſqu'à croire que le Légiſlateur des Hebreux avoit été le modéle de preſque tous les Dieux des Payens, comme Marie ſa ſœur, ou Sephora ſa femme, celui de toutes leurs Déeſſes; c'eſt un de ces écarts où une trop grande erudition jette quelquefois. (*a*)

Que les voyages d'Abraham & ceux du même Moyſe ayent été connus des Payens, c'eſt un fait qu'il ne ſeroit peut-être pas difficile de prouver; mais que ces voyages & les prodiges qui y furent operés, ayent été l'objet des anciens Poëtes dans l'hiſtoire de Jaſon, & de l'expédition des Argonautes, c'eſt une prétention que tous les efforts d'un Au-

(*a*) Voyez la quatorziéme ſource des Fables C. 5. où l'on développe plus au long cette penſée.

teur moderne n'ont pu rendre probable. (1)

(1) Confer. de la Fable avec l'Ecriture Sainte T. 2.

De même, quoiqu'il soit certain que ce n'est point du sein de l'erreur qu'est sortie la verité, mais que c'est la verité elle-même mal entenduë qui a produit ce grand nombre de Fables qui ont séduit pendant plusieurs siécles l'univers presque entier; & que par conséquent ceux qui ont cherché à découvrir cette ancienne verité dans le fond même de l'erreur, soient dignes de louanges, on ne sçauroit s'empêcher de les blâmer d'avoir voulu porter trop loin leurs conjectures : comme d'avoir avancé, par exemple, qu'on trouvoit des vestiges du mystere de la Trinité, ou dans les ouvrages de Platon, ainsi que S. Justin, Eusebe, Clement d'Alexandrie, & quelques autres se le sont imaginé; ou dans les figures hieroglyfiques de la Table Isiaque, comme d'autres l'ont cru; ou dans les Divinités des anciens Germains, ainsi que l'a avancé Cluvier; ou dans les trois principaux Dieux des Indes Orientales, Brama, Vichnou & Routren; ou dans l'Idole à trois têtes du Japon; ou dans celle du Perou, nommée Tanga-Tanga, nom qui, selon Acosta, signifie *en en trois*, ou *trois en un*; c'est vouloir

ſe diſtinguer par des ſçavantes ſingularités, aux dépens de cette même verité qu'on ſe fait honneur de chercher. Dieu auroit-il révelé à ces Peuple cet ineffable myſtére, d'une maniere plus claire qu'il ne l'avoit revelé aux Hebreux ?

Que tous les hommes qui habitent la terre, ſoient ſortis d'une même tige, c'eſt une verité que la Religion nous oblige de croire : que quelques uns d'eux ayent conſervé, même après une longue ſéparation le ſouvenir de ces ſortes d'évenemens, qui ne ſont pas de nature à être oubliés, comme le Déluge, c'eſt une verité qu'on ne ſçauroit guere conteſter, malgré la maniere différente dont les Peuples les plus éloignés de nous, en ont raconté l'hiſtoire à ceux qui les ont découverts ; mais vouloir trouver parmi eux des reſtes de nos myſtéres ; une conformité marquée entre leurs mœurs & celles de nos premiers Patriarches ; leur ſuppoſer une notion, même aſſez exacte, des Orgyes de Bacchus, des myſtéres d'Iſis & d'Oſiris, de la Fable de Jaſon & de Medée, &c. c'eſt un de ces excès où ne manquent gueres de tomber ceux qui frappés d'abord par quelques traits de vraiſemblance, commencent par former un ſyſtême, qu'ils cherchent enſuite à juſtifier par des paralleles forcés.

Le syſtême de ceux qui rapportent les Fables à l'Hiſtoire ancienne, mais défigurée par les Poëtes, qui ont été les premiers Hiſtoriens; ſyſtême qui paroît aujourd'hui le plus goûté, & que j'ai ſuivi, encouragé par le ſuccès de quelques Sçavans du dernier ſiécle, qui ont ſi heureuſement expliqué quelques Fables particulieres, auroit auſſi ſes inconveniens ſi on vouloit généralement tout rapporter à l'Hiſtoire; puiſqu'il eſt ſûr qu'il y a des Fables qui ne ſont que de pures allégories, ou à quelque vertu, ou à quelque vice, ou enfin aux productions de la nature; d'autres dont le fond eſt hiſtorique, quoique pour nous les débiter, on ſe ſoit ſervi de l'allégorie, comme dans la Fable des enfans de Niobé, qui perirent dans la contagion qui affligea la ville de Thebes, & qu'on dit poëtiquement avoir été tués par Apollon & par Diane, parce qu'on attribuoit les morts ſubites & celles que cauſoit la peſte, à Appollon pour les hommes, & à Diane pour les femmes, ainſi qu'on le voit en cent endroits d'Homere; & cela parce qu'on croyoit que la contagion étoit l'effet des influences du Soleil & de la Lune, marquées par les fléches de ces deux Divinités.

Ce ſyſtême pris avec ces modifications

& quelques autres encore, eſt le plus raiſonnable, & celui qui ſatisfait le mieux dans les détails : bien entendu qu'on ne doit point entreprendre d'expliquer toutes les circonſtances de chaque Fable, & que pour bien réüſſir à les expliquer, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens, dans Homere, par exemple, & dans Heſiode, où elles ſont beaucoup plus ſimples, & annoncent plus naturellement les faits auſquels elles ſe rapportent; & cela quelquefois, ſans tous ces ornemens qu'on y a mêlés dans la ſuite, ou pour les rendre plus reſpectables, parce qu'elles faiſoient partie de la Religion, ou plus ſurprenantes, parce que l'homme aime naturellement le merveilleux. Je pourrois en rapporter pluſieurs exemples, mais je me contente de celui de Bellerophon, dont l'hiſtoire eſt racontée fort au long dans l'Iliade, ſans qu'il ſoit fait mention du Cheval Pegaſe, qu'on dit dans la ſuite que Minerve avoit dompté pour le donner à ces Heros. Cet ancien Poëte ne parle pas auſſi des Centaures, ſelon l'idée qu'on en a eu dans la ſuite : il les repréſentent comme des gens feroces & brutaux, & nullement comme des monſtres demi-hommes, demi-chevaux; & je crois que c'eſt Pindare qui le premier les a peints de la ſorte.

Je ne dis pas qu'une Fable n'étoit pas inventée du temps de ces anciens Poëtes, parce qu'ils n'en parlent pas. Ils n'ont pas eu occasion ni le dessein de faire mention de toutes : voici comme je l'entends. Lorsqu'ils racontent une Fable, ce qu'ils n'en rapportent pas paroît n'avoir été inventé qu'après eux : ainsi par exemple, Hesiode dit que Jason eut de Medée, Medus, & ne dit rien de plus ; d'où je conclus que ce n'est qu'après lui qu'on a ajouté à cette Fable, que ce Medus étoit pere des Medes. Hesiode n'avoit garde de le dire, puisque les Medes, qui n'ont commencé à paroître qu'environ 750. ans avant Jesus-Christ, ne pouvoient pas être connus d'un Poëte qui vivoit près de 900. ans avant cette époque. Quand le même Poëte parle de Maïa, une des Pléïades, & mere de Mercure, il ne dit rien de ses six autres sœurs, qui avec elle avoient formé la Constellation des Pléïades ; encore moins de la septiéme de ces filles, nommée Merope, qui se cache, disent les Poëtes posterieurs, parce qu'elle avoit été la seule qui eût épousé un homme mortel, ses sœurs ayant été mariées avec des Dieux. Cette Fable physique qui nous apprend que depuis long-temps cette étoile s'enfonce dans la profondeur

profondeur immenſe du ciel, & qui eſt rapportée dans Ovide & dans Hygin, n'étoit pas connuë ſans doute, ni d'Homere ni d'Heſiode.

Une autre regle qu'il faut ſuivre lorſqu'on veut adopter le ſyſtême hiſtorique, c'eſt qu'il faut bien ſe convaincre que les Fables ſont un tout mal aſſorti, qui ne fut jamais un ouvrage médité, inventé dans un même pays, ni dans un même temps, ni par les mêmes perſonnes. J'avois fait cette reflexion dans la Préface de ma traduction des Métamorphoſes d'Ovide. J'avois prouvé même dans l'Explication des Fables, que l'Egypte & la Phenicie ne les avoient pas vû naître toutes, quoique le plus grand nombre en fût ſorti; que la Grece & l'Italie en avoient inventé pluſieurs, & qu'il y en avoit d'aſſez modernes: telle, étoit celle des Vaiſſeaux d'Enée, changés par Cybele en Nymphes de la mer; Fable qu'Ovide a copiée de Virgile, ſans que ſur cette tradition on puiſſe remonter plus haut que le temps d'Auguſte

J'ajoute qu'il eſt aiſé de ſe méprendre; que quelquefois on regarde une Fable comme nouvelle, quoiquelle ſoit fort ancienne, & que pour ne point s'expoſer à y être trompé, il faut en l'examinant,

voir s'il ne seroit pas possible d'en découvrir l'origine ; & sur cela je crois qu'on peut avancer que les noms des Personnages de ces Fables, sont très-propres à marquer le pays où elles ont pris naissance. Lorsque ces noms font allusion aux Langues de l'Orient, comme par exemple, celui de Cadmus, on peut assûrer qu'ils tirent leur origine de Phenicie ou d'Egypte. Quand ces noms sont Grecs, comme ceux de Daphné, des Eliades, des Myrmidons, d'Alopis, de Galanthis, &c. on doit croire que les Fables qui regardent ces personnages, sont d'origine Grecque ; & enfin lorsque ces noms sont Latins, tels que ceux de Carmente, de Flore & d'Anna Perenna, on peut penser que les Fables qu'on en débite, ont été inventées en Italie. Ce qui sert à confirmer cette regle, c'est qu'on ne trouve point ces dernieres fictions hors du pays Latin, ni les autres hors de la Grece.

Mais cette regle a encore son inconvenient ; car si, parce que les noms de Matuta & de Portumnus sont Latins, on vouloit assûrer que leur Fable a pris naissance en Italie, on se tromperoit, puisque nous la trouvons dans la Grece sous les noms de Leucothoé & de Palemon

& que ce Palémon lui-même, ainſi que l'a très-bien prouvé Selden, (1) eſt le Melicerte des Pheniciens. C'eſt ainſi qu'on peut découvrir quelquefois l'origine des Fables, & leur tranſport de l'Egypte ou de la Phenicie, dans la Grece & l'Italie, & dans d'autres pays encore; car il n'y en a peut-être aucun, où l'on n'en ait trouvé.

(1) Synt. De Diis Syriis.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Peuples que je viens de nommer, les ayent toutes inventées : l'Aſie mineure, les Iſles, la Grece, les Gaules & l'Eſpagne, étoient ſans doute habitées par les deſcendans de Japhet, dès les premiers temps; & ces Peuples avoient comme les autres Nations leur Religion & leurs Fables, lorſque les premieres Colonies d'Egypte & de Phenicie y arriverent; & ſi elles apporterent dans ces differens pays leurs Dieux & leur culte, ceux qui retournerent en Egypte & en Phenicie, & ceux de ces Peuples que je viens de nommer qui y voyagerent, ne manquerent pas à leur tour d'y communiquer la connoiſſance des Divinités qu'ils honoroient avant que des étrangers arrivaſſent chez eux. Hammon & Belus, par exemple, étoient les deux premieres Divinités de l'Egypte & de

la Phenicie, comme Jupiter étoit le plus grand des Dieux des Grecs. Cependant nous trouvons dans l'Antiquité la plus reculée, que Belus & Hammon étoient auſſi appellés Jupiter; ce qui ne peut être que l'effet de ce commerce de Religion dont je viens de parler.

Les Peuples qui recevoient les Divinités étrangeres, faiſoient dans la ſuite des temps de ſi grands changemens dans le culte qu'ils leur rendoient, & même dans leurs noms, que ſouvent on n'en pouvoit plus reconnoître la véritable origine; & les Colonies qui arrivoient dans les pays, où le culte de leurs Dieux avoit été apporté par celles qui les avoient précédées, n'y connoiſſoient plus rien, ou croyoient qu'on y adoroit des Dieux différens des leurs; ce qui ſans doute a dû porter beaucoup de confuſion dans l'ancienne Mythologie. Quelques Sçavans des derniers ſiécles (1), ont eu aſſez de ſagacité pour éclaircir en partie un article ſi eſſentiel. Ils ont reconnu, par exemple, que le Theutat des Gaulois, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Latins, étoient les mêmes, que le Thot ou Thaut des Egyptiens; que le Belenus des Celtes, l'Apollon des Grecs, & le Mithras des

(1) Bochart, Selden, M. le Clerc, Perizonius, & pluſieurs autres.

Perſes, étoient l'Oſiris & l'Orus de ces mêmes Egyptiens; que Diane & Lucine, étoient Iſis; & que l'Alilat des Arabes, l'Aſtarté des Syriens, & la Venus céleſte des Grecs, étoient la Planete que nous appellons la belle étoile ou *Veſper*. Quelques Sçavans même, parmi leſquels on peut nommer Bochart, le Pere Thomaſſin, Cumberland, Voſſius, M. Huet, M. Fourmont, & pluſieurs autres, ont cru trouver ces anciens Dieux dans les premiers Patriarches; Saturne dans Noé ou dans Abraham; Jupiter, Neptune & Pluton dans Sem, Cham & Japhet, ainſi des autres; mais cet article merite encore de nouvelles reflexions, & peut-être qu'il ne nous ſera pas impoſſible de trouver dans la ſuite de cet ouvrage, la reſſemblance, ou plûtot l'identité des huit ou des douze grands Dieux, dont parle Herodote, avec les Dieux des Grecs & des autres Peuples.

Article III.

De quelle maniere on doit ſe conduire dans l'explication des Fables.

Avant que de finir ces reflexions, je crois devoir montrer à ceux à qui elles pourront être de quelque utilité, de

quelle maniere ils doivent se conduire dans l'explication des Fables. Pour les bien entendre, il faut d'abord voir par la maniere dont une Fable est composée, si elle présente l'idée de quelque fait historique, ou si elle ne fait qu'allusion à quelque effet de la nature, ou à quelque vertu; & souvent la plus simple reflexion suffit pour en pénetrer le mystere. Lorsque la Fable paroît historique, il faut en écarter le surnaturel qui l'accompagne : un Poëte qui a des événemens à décrire, ne les raconte pas simplement & en Historien, mais il y mêle des machines, *ambages Deorumque ministeria*, comme dit Petrone. Il faut donc ôter cette intervention des Dieux, donner ou à la valeur, ou à la prudence, ou à l'adresse, ce que le Poëte donne à Mars, ou à Minerve, ou à Mercure. Il faut examiner encore en quelle langue la Fable qu'on veut expliquer, a été écrite, & on trouve souvent que c'est une simple équivoque de cette langue, qui a donné lieu à la fiction; Bochart en fournit un très-grand nombre d'exemples. Il est inutile & impossible en même temps d'expliquer toutes les circonstances des Fables, dont la plûpart n'ont été inventées que long-temps

après, par les Poëtes qui ont eu occaſion de les employer ; ainſi il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens, où ordinairement elles ſont plus ſimples, comme je l'ai déja remarqué. Il eſt néceſſaire auſſi d'avoir lû les Anciens, pour voir ſi le fait contenu dans la Fable, eſt lié avec quelque autre événement hiſtorique ; car alors il eſt aiſé de le débarraſſer du merveilleux qui l'accompagne. Le voyage des Argonautes, par exemple, & les travaux d'Hercule, ſont des verités hiſtoriques : de combien de fictions ne les a-t'on pas embellies ? Le plus grand embarras que rencontre un Mythologue, conſiſte à débrouiller le chaos des opinions differentes ſur une même Fable, qui ſe trouve racontée en tant de manieres, & ſi différentes l'une de l'autre, qu'il eſt impoſſible de les concilier toutes.

Suppoſons qu'on veuille examiner, par exemple, le partage du monde entre les trois enfans de Saturne ; d'abord on ſera effrayé de la diverſité des ſentimens des Sçavans ſur ce ſujet. On trouvera dans les Hiſtoriens (1) des traditions très-oppoſées, quoiqu'également anciennes. Pendant que le plus grand nombre ſuppoſera le partage comme une

(1) Voyez Diod. de Sic.

choſe ſûre, d'autres rapporteront des faits qui le détruiſent. On dira, par exemple, que Neptune étoit ſorti de la Libye, & Minerve des bords du lac Triton dans le même pays, & qu'ainſi ils n'avoient rien de commun avec Jupiter, dont ils ne pouvoient pas même être parens. Il faut d'abord examiner ces différentes traditions, abandonner celles qui paroiſſent ſe contredire, & qui détruiſent des faits, qu'on ſçait par des Auteurs dignes de foi.

C'eſt ce qu'ont fait nos meilleurs Mythologues, & je n'en connois point qui ait adopté cette Fable, ſans avoir recherché auparavant ce qui a pû y donner lieu. Les plus ſenſés, tels que Gerard Voſſius, Marsham, Bochart & le Pere Thomaſſin, ont cru que le partage du monde entre les enfans de Noé, Sem, Cham & Japhet, étoit l'origine de la tradition du même partage entre Jupiter, Neptune & Pluton; & ſur cette idée, ils n'ont pas manqué de faire des paralleles fort recherchés, entre les trois Princes fabuleux, & les trois fils du Patriarche. Cependant ces mêmes Auteurs varient encore ſur les traits de reſſemblance qu'ils trouvent entre les uns & les autres, & ce ne ſont pas les mê-

mes perſonnes qui entrent dans le même parallele. Dans le fond, quelle reſſemblance peut-on trouver entre Sem & Jupiter, entre Cham & Pluton ? Tout ce qu'on pourroit conclure de plus raiſonnable de l'opinion de ces grands hommes, eſt, non que les deux familles, qu'on ne ſçauroit confondre ſans s'écarter de tous les Anciens, n'en faſſent qu'une ; mais ſeulement la verité de cette propoſition, que les Grecs ont ſouvent embelli l'hiſtoire de leurs temps fabuleux, de celle des Peuples de l'Orient, dont ils tiroient leur origine.

L'Empire des Titans, ſuivant les Anciens, étoit extrêmement étendu. Ces Princes poſſédoient la Phrygie, la Thrace, une partie de la Grece, l'Iſle de Créte & pluſieurs autres Provinces, juſqu'au fond de l'Eſpagne. Sanchoniathon (1) ſemble y joindre la Syrie, & Diodore (2) y ajoute une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Je n'entre point dans les preuves de ce fait, qu'on trouvera fort détaillé dans l'ouvrage que le Pere Dom Pezron a compoſé ſur l'origine & l'antiquité de la Langue des Celtes. Il ſuffit de dire ici, que ce ſçavant homme prétend que le partage qui fut fait de ce vaſte Empire, fut regardé

(1) Dans Euſede Prep. Evang.

(2) L. 3.

dans la suite comme le partage du monde : que l'Asie demeurée à Jupiter, le plus puissant des trois freres, l'avoit fait regarder comme le Dieu de l'Olympe, montagne celebre où il faisoit sa résidence, & qui fut dans la suite prise pour le ciel même : que la mer & les Isles, qui avoient été le lot de Neptune, lui avoient fait donner le titre de Dieu de la mer : & que l'Espagne, le bout du monde connu, pays considéré comme très-bas, par rapport à l'Asie, celebre d'ailleurs par ses excellentes mines d'or & d'argent, devenue le partage de Pluton, l'avoit fait prendre pour le Dieu des Enfers.

Un Mythologue doit proposer & examiner avec soin ces différentes opinions, pour mettre le Lecteur en état d'en juger ; & il peut se déterminer lui-même en faveur de celle qui lui aura paru la plus vraisemblable, & l'appuyer, s'il peut, de nouvelles preuves, sans trop s'embarrasser des difficultés qu'on pourroit lui faire ; car on ose assurer ici, qu'on n'opposera jamais rien contre la fraternité des trois Princes Titans, qui soit plus fort que ce qu'on aura pû dire pour l'établir.

CHAPITRE II.

Où l'on prouve que les Fables ne ſont point de pures Allégories, & qu'elles renferment d'anciens événemens.

LEs Fables ne doivent être regardées que comme de belles enveloppes, qui nous cachent les verités de l'Hiſtoire ancienne ; & quelque défigurées qu'elles ſoient par le grand nombre d'ornemens qu'on y a mêlés, il n'eſt pas abſolument impoſſible d'y découvrir les faits hiſtoriques qu'elles renferment. Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait dans les Fables des circonſtances qui étoient de l'invention des Poëtes ; mais il y a bien de l'apparence que le fond en étoit vrai (*a*) : & ſi on ne doit pas prendre à la lettre tout ce qu'ils ont dit de leurs Dieux & de leurs Heros, on auroit tort de le rejetter entierement, d'autant plus qu'ils parlent ſouvent de perſonnes, dont les Hiſtoriens nous ont raconté les actions ; ce qui fait dire à Pauſanias (1) : (1) *In Att.* C. 2.

(a) *Non enim res ipſas geſſas, finxerunt Poëtæ, ſed geſtis addiderunt quemdam colorem rebus.* Lact. de falſa Rel Lib. 1. C. 12.

» De tout temps les événemens extraor-
» dinaires & singuliers, en s'éloignant
» de la mémoire des hommes, ont cessé
» de paroître vrais, par la faute de ceux
» qui ont bâti des Fables sur le fonde-
» ment de la verité. »

Je sçais que les Poëtes ont quelque-fois inventé jusques aux personnages mêmes dont ils parlent; mais il est aisé de les reconnoître, ces personnages feints, & assûrément les gens raisonnables ne jugent pas de Saturne ou de Neptune, comme de la Fortune & du Destin. Il n'est pas impossible de distinguer parmi tous ces personnages poëtiques, ceux qui étoient réels, d'avec ceux qui n'étoient que métaphoriques ou allégoriques. De sçavans hommes l'ont fait avant moi, & S. Augustin, Lactance & Arnobe n'avoient pas jugé cet article indigne de leur application, & avoient crû rendre un grand service à la Religion, en découvrant à tout le monde que les anciennes Divinités des Payens, n'avoient été que des hommes. J'avoue que s'il n'y avoit dans les Fables des Poëtes que quelques allégories, je ne vois pas qu'on dût faire beaucoup de cas de leurs ouvrages: je ne trouverois rien de si froid. Au lieu que s'il est vrai

qu'elles renferment d'anciens événemens, on n'eſt pas ſurpris qu'ils en ayent employé un ſi grand nombre; on a même meilleure opinion du génie des Grecs, puiſqu'on voit que malgré le penchant infini qu'ils avoient pour les fictions, ils ne ſe repaiſſoient pourtant pas de contes purement inventés (*a*); & que s'ils ont embelli leurs narrations, on ſçait du moins qu'elles renferment pluſieurs verités intereſſantes. Auſſi eſt-il certain que les plus grands hommes de l'Antiquité, ont toûjours eu une haute idée des Poëtes, qu'ils regardoient comme les premiers Hiſtoriens. Strabon dit (1), que les Hiſtoriens approchoient d'autant plus du caractere d'Homere, qu'ils étoient plus anciens: ce qui fait dire à Caſaubon (*b*), que lorſqu'il liſoit Herodote, il lui ſembloit lire Homere lui-même. Croira-t'on de bonne foi, qu'Alexandre eût tant fait de cas de ce Poëte, s'il ne l'avoit regardé que comme un conteur de Fables? Et auroit-il envié le ſort d'Achille d'avoir eu un tel Panégyriſte? Y auroit-il eu du ſens à ſouhaiter un Hiſtorien qui, au

(1) Lib. 2.

(*a*) Voyez M. le Clerc, Bibl. Ch. Tom. II.

(*b*) Notæ in Strabon. Lib. 1. *Ac mihi quidem perſæpè Herodotum cum lego, Homerum aliquem videor legere.*

lieu de raconter les véritables actions de ce Prince, n'en auroit écrit que de fabuleuſes ? Il ſçavoit bien. que parmi ces fictions que le Poëte employoit pour enluminer le fond de ſes Hiſtoires, il conſervoit parfaitement le caractere de ſon Heros. Pauſanias eſt de même avis que Strabon, ainſi que Polybe, Herodote & tant d'autres. On ſçait comment Denys d'Halicarnaſſe, cet Auteur ſi grave & ſi judicieux, explique les avantures d'Enée & des autres Troyens. On n'ignore pas auſſi que Tite-Live humaniſe les Fables qui regardent les antiquités de Rome, comme la naiſſance de Romulus, ſon éducation, &c. Ne rapporte-t'il pas à l'Hiſtoire les voyages d'Antenor & d'Enée, les guerres & les victoires de ce dernier, & ſon Apotheoſe ? Ne regarde-t'il pas le ſujet de l'Eneïde, comme Polybe & Strabon avoient regardé l'Iliade & l'Odyſſée ? Ciceron ne met-il pas au nombre des Sages, Ulyſſe & Neſtor (*a*) ? Y auroit-il placé des Phantômes ? N'explique-t-il pas les Fables d'Atlas, de Cephée & de Promethée ? Ne nous ap-

(a) *Nec verò cœlum Atlas ſuſtinere, nec Prometheus affixus Caucaſo, nec Cepheus ſtellatus..... niſi cœleſtium divina cognitio nomen eorum ad errorem fabulæ conduxiſſet.* Tuſc. Quæſt. L. 5.

prend-il pas que ce qui a donné occaſion de débiter que l'un ſoutenoit le ciel ſur ſes épaules, & que l'autre étoit attaché au mont Caucaſe, c'étoit leur application infatigable à la contemplation des choſes céleſtes ? Je pourrois joindre ici l'autorité de la plûpart des Anciens : j'y ajoûterois celle des premiers Peres de l'Egliſe, des Arnobes, des Lactances & de pluſieurs autres, qui ont regardé le fond des Fables comme de veritables Hiſtoires ; & je finirois cette liſte par les noms de nos plus illuſtres Modernes, qui ont découvert dans les anciennes fictions, tant de reſtes de la tradition des premiers temps.

Mais, dira-t'on, ne ſeroit-ce pas aſſez accorder, ſi l'on diſoit que les Fables renferment la Philoſophie & la Religion des Anciens ? Il eſt vrai qu'on y a mêlé quelques allégories qui y ont rapport ; mais le premier objet des Poëtes a été d'y renfermer l'hiſtoire de leurs Heros ; & on s'éloigne de leur véritable but, lorſqu'on ne s'attache qu'aux allégories. Croit-on de bonne foi, que lorſqu'ils ont dit que Bacchus fut mis dans la cuiſſe de Jupiter, ils ayent voulu ne nous apprendre autre choſe, ſinon que le vin dont ce Dieu eſt le ſymbole, doit avoir

pour meurir une chaleur moderée, comme l'eſt celle de cette partie du corps? Que le combat des Dieux dans Homere, ne ſignifie que le combat de nos paſſions, ou la conjonction des Planetes dans le même point du Zodiaque, comme l'ont rêvé quelques Scholiaſtes? Que Vulcain n'eſt boiteux que parce que le feu ſans bois, s'éteint, *deficit*, *claudicat* (*a*)? Peut-on penſer que lorſqu'ils ont dit que Pluton ayant enlevé Proſerpine, Jupiter avoit ordonné qu'elle ſeroit ſix mois en enfer, & ſix mois chez ſa mere Cerès, ils n'ayent voulu nous apprendre autre choſe, ſinon que le grain demeuroit ſix mois en terre & ſix mois dehors (*b*)? Qu'ils n'ont marié Jupiter avec Junon, que parce que Jupiter eſt l'air & Junon la terre, & que Jupiter envoyant des pluyes ſur la terre la rendoit féconde? Que le mauvais ménage de ces deux époux, & les jalouſies de Junon nous apprennent ſeulement que l'air agité excite les tempêtes qui cauſent tant de ravages ſur la terre (*c*)? Pour moi je ne ſçaurois me le perſuader, & je crois qu'Homere ſeroit bien ſurpris

(*a*) S. Auguſtin, après les anciens Poëtes.

(*b*) Salluſte *L. de Diis & Mundo.*

(*c*) Euſebe après Plutarque l'explique ainſi.

s'il venoit au monde, & qu'il apprît tout ce qu'on lui fait dire ; ſans mentir, s'écrieroit-il, comme le fait parler l'ingénieux Auteur des Dialogues des Morts (*a*), je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient pas d'entendre fineſſe, où je n'en avois point entendu : comme il n'eſt rien tel que de prophétiſer des choſes éloignées en attendant l'événement, il n'eſt rien tel auſſi que de débiter des Fables en attendant l'allégorie. Et ſi on lui demandoit, s'il étoit vrai qu'il n'eût point caché de grands myſteres dans ſes ouvrages, il avoueroit ingénûment qu'il n'y avoit pas penſé ; mais que comme il ſçavoit que le vrai & le faux ſympathiſent extrêmement, & que l'eſprit humain ne cherche pas toûjours le vrai, il avoit crû devoir emprunter la figure du faux, pour le faire recevoir agréablement.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on fait dire aux Auteurs des choſes auſquelles ils n'ont jamais penſé ; & s'il faut recourir aux allégories, on verra ſeulement comme le remarque un Sçavant moderne (1), que les premiers habitans de la Grece firent conſiſter toute leur ſageſſe à dire fort obſcurement des cho-

(1) M. le Clerc.

(*a*) Dialogue d'Homere & d'Eſ.

ſes triviales. Qui ne ſçait que la pluye rend la terre féconde ? cependant ſelon les Allégoriſtes, il a fallu pour nous l'apprendre, faire de l'air & de la terre, leur Jupiter & leur Junon, qu'ils auroient enſuite adorés. Les Anciens y alloient de bonne foi : comme ils n'avoient pas beaucoup d'idée du vice & de la vertu, quand ils eurent mis leurs premiers Rois au rang des Dieux, ils en raconterent les actions, bonnes & mauvaiſes, comme auparavant ; & après nous avoir repreſenté Jupiter foudroyant les Titans, ils le changent en Bouc ou en Satyre, pour ſéduire de ſimples Bergeres.

Mais, dira-t'on, ne trouvons-nous pas dans les Poëtes des choſes qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique ? Ne prennent-ils pas à tous momens Jupiter pour l'air, Cerès pour le bled, & Bacchus pour le vin ? *Sine Cerere & Baccho friget Venus. Manet ſub Jove frigido Venator*, &c. De même quand on lit dans un vers de Nævius, *Coquus dedit Neptunum, Venerem, Cererem*, cela ne veut-il pas dire que le Cuiſinier avoit fourni le poiſſon, les herbes & le pain ? comme l'interprete Juſte Lipſe (1). Quand ils diſent que l'O-

(2) Nat. Lat. L. 2. C. 1.

cean eſt le pere des Fleuves, que les Sirenes ſont filles d'Acheloüs, &c. ne font-ils pas des allégories évidentes à la Phyſique ? Je l'avoue ; mais ce n'eſt pas là l'ancien état des Fables : Bacchus y eſt regardé comme un Prince conquerant ; Jupiter comme un Roi de Créte, fameux par ſes conquêtes ; Cerès comme une Reine de Sicile, qui enſeigna l'Agriculture à ſon peuple ; & ainſi des autres : & ce n'eſt que dans la ſuite qu'on a attaché à ces Fables anciennes, l'idée des Elémens & de toute la nature ; ce qui prouve ſeulement qu'il s'y eſt mêlé beaucoup d'allégories, ce qu'on ne nie pas ; & c'eſt ſans doute ce qui les rend ſi difficiles à expliquer, les Poëtes paſſant tout d'un coup de l'Hiſtoire à la Phyſique. Ainſi l'on doit regarder ces allégories, comme des métaphores & des expreſſions figurées, qui ont été ajoutées pour marquer les caracteres des perſonnes dont on veut parler. L'arrivée, par exemple, de Cecrops dans la Grece, les loix qu'il y porta, & le ſoin qu'il prit de polir les habitans de l'Attique, ſont des événemens hiſtoriques, qu'on pouvoit raconter naturellement ; & peut-être que ceux qui les écrivirent les premiers, n'y mêlerent

aucune fiction ; cependant on publia dans la suite, que Cecrops étoit composé de deux natures (*a*), qu'il avoit la partie supérieure du corps d'un homme, & l'autre d'un serpent ; allégorie qui nous apprend que ce Prince commandoit à deux Nations ; aux Egyptiens, peuple dont les mœurs douces & polies les rendoient dignes d'être véritablement appellés des hommes ; & aux Grecs, dont la ferocité & l'impolitesse les rendoient semblables aux serpens, qui habitoient comme eux dans les antres & dans les forêts. Ainsi presque toutes les Fables ont deux parties, l'une historique, & l'autre métaphorique. Atlas, par exemple, étoit un Prince Astronome, qui se servoit de la Sphere pour étudier le mouvement des astres ; voilà l'histoire ; on exprime cela en disant, qu'il portoit le ciel sur ses épaules ; voilà la parabole. Protée, étoit un Prince sage & prévoyant, éloquent & artificieux ; c'étoit son caractere : on l'annonce heureusement, en disant qu'il prenoit plusieurs figures. Dédale inventa l'usage des voiles au lieu des rames dont on se servoit, & il se sauva heureusement des mains de Minos ; voilà

(a) *Gemino de corpore*, comme l'exprime Ovide.

le fait : pour nous l'apprendre, on nous dit d'une maniere figurée, qu'il avoit fait des ailes avec leſquelles il s'étoit envolé ; expreſſion vive & qui marque bien la légereté des Vaiſſeaux à voile. Les Poëtes pour s'attirer des admirateurs, ont mêlé ces fictions amuſantes aux hiſtoires qu'ils vouloient raconter. Tel a toujours été le génie des hommes, ſurtout des Orientaux, d'où nous ſont venuës la plûpart des Fables : cet eſprit regne encore parmi eux ; & l'on voit dans leurs Livres remplis de paraboles, qu'ils ſont encore aujourd'hui ce qu'étoient les Grecs dans les temps les plus fabuleux.

Mais ſi d'un côté les Poëtes ſe croyoient obligés pour divertir les Lecteurs, d'inventer des Fables, ils ſçavoient fort bien cependant qu'on n'aimoit pas à ſe repaître purement de chimeres ; ainſi il falloit chercher quelque fondement à ces fictions : & l'Hiſtoire du monde leur offrant des événemens extraordinaires & merveilleux, qui avec de petits ornemens avoient le même agrément que la Fable, pourquoi ne vouloir pas qu'ils les ayent choiſis, pour en faire le fondement de leurs ouvrages, plûtôt que d'avoir inventé des contes, dont on ſe ſeroit certainement bien-tôt laſſé ?

La judicieuse remarque de Strabon, au sujet des voyages d'Ulysse, où Homere a mêlé tant de Fables, confirme bien ce qu'on vient de dire. » En se remettant, dit cet Auteur, l'Histoire ancienne devant les yeux, il faut examiner sur ce pied, ce que disent ceux qui soutiennent qu'Ulisse a été porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere l'a dit, & ceux qui le nient : car ces deux opinions ont chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raison & se tromper des deux côtés. On a raison si l'on croit qu'Homere, persuadé qu'Ulysse avoit été porté dans tous ces lieux, a pris pour le fond de sa Fable ce sujet très-vrai ; mais qu'il a traité en Poëte, c'est-à-dire, en y mêlant la fiction ; car on trouve dans ces mers des vestiges de ses voyages : & on se trompe si on prend pour une Histoire circonstantiée tout le reste de la fiction, comme son Ocean, ses Enfers, ses Métamorphoses, la figure horrible de Scylla, celle du Cyclope, & le reste. Celui qui soutiendroit tous ces points, comme autant de vérités historiques, ne mériteroit pas plus d'être refuté, que celui qui assûreroit, qu'Ulysse est véritablement arrivé à Ithaque, de

» la maniere qu'Homere l'a raconté. » L'une & l'autre opinion sont ridicules, il faut tenir le milieu, & démêler ce qui est historique d'avec les ornemens de la fiction. Ainsi pour deviner juste sur ce sujet, il faut s'éloigner des deux extrémités ; il faut regarder le fond des Fables comme quelque chose de vrai & d'historique, & croire que tous les ornemens sont faux. Il faut se mettre bien avant dans la tête ce principe, que les Fables ne sont point tout-à-fait des fictions ; que ce sont des Histoires des temps reculés, qui ont été défigurées ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'artifice des Prêtres, ou par le génie des Poëtes, qui ont toujours préferé le brillant au solide. Mais comment développer tout cela ? On ira prendre pour la vérité ce qui n'est qu'une fiction, & on traitera peut-être de Fable, la seule circonstance qui renferme la verité. A-t'on quelques regles pour en faire un juste discernement ? Oui sans doute : il faut d'abord écarter d'une Fable tout ce qui y paroît surnaturel, tout ce pompeux attirail de fictions qui sautent aux yeux. De tous les combats dont parle Homere, par exemple, ôtez-en d'abord les Dieux qu'il y mêle ; donnez à la prudence & à la bonne conduite

des Chefs, ce qu'il attribue à Minerve ; à la valeur d'Hector, ce qu'il met sur le compte de Mars ; dites que le hasard, plûtôt que Pallas, fit rencontrer Ulysse par Nausicaa fille d'Alcinoüs, & que le nuage mysterieux dont la Déesse le couvrit, marquoit les ténebres de la nuit à la faveur desquelles le Roi d'Ithaque entra sans être reconnu dans la Ville des Phéaciens. Ne croyez pas que Mercure conduisit Priam à la tente d'Achille, comme le raconte Homere ; mais dites que ce Roi étant parti la nuit pour aller retirer le corps de son fils des mains des Grecs, déclara en arrivant qu'il venoit avec des presents fléchir le vainqueur de son fils. Si vous voyez qu'une Déesse a enlevé un Heros du combat, figurez-vous que c'est une enveloppe qui nous cache sa fuite. Si les Poëtes parlent de Géants dont la tête touchoit les cieux, mettez-vous dans l'esprit qu'ils étoient plus monstrueux par leurs desordres, que par la grandeur énorme de leur taille. Si on dit qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux montagnes, nommées Calpé & Abyla, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne arrêtoient l'Océan, & qu'aussi-tôt la mer entra avec violence dans les terres, & fit ce grand Golfe, qu'on appelle

pelle la Méditerranée ; vous pourrez croire que du temps de quelque Hercule, car il y en a eu pluſieurs, l'Ocean ſe fit un paſſage, à l'aide peut-être d'un tremblement de terre, & ſe jetta entre l'Europe & l'Afrique ; & alors vous approcherez beaucoup de la verité, & vous pourrez vous vanter d'avoir la premiere clef des Fables.

Mais direz-vous, quand on les a miſes ſur le pied des choſes naturelles, tout le reſte eſt-il vrai ? Non ; & avant que d'en juger, il faut ſi l'on peut, conſulter les anciens Hiſtoriens ; & à leur défaut, (car ils ne rapportent pas toujours ces ſortes d'évenemens) il faut avoir recours aux Médailles, aux Inſcriptions, & autres Monumens antiques ; & lorſque tout cela manque, il faut ſe jetter dans les étymologies, & chercher dans les anciennes Langues le dénouëment de la plûpart de ces anciennes fictions. Il faut examiner avec attention ce qui peut y avoir donné lieu : quelquefois un mot équivoque d'une langue que le Poëte n'entendoit pas, l'a porté à débiter une Fable, en préférant ſuivant ſon goût, la ſignification qui tenoit du merveilleux, à celle qui n'offroit rien que de naturel. Il eſt vrai qu'on diminue beaucoup de la beau-

té de ces fictions en les expliquant : dès quelles viennent à être dépoüillées des ornemens qui les accompagnent, elles font le même effet qu'une perſpective dans une décoration ; il ne faut pas les voir de trop près. On eſt fâché d'apprendre que les Dragons qui jettoient du feu par la bouche, les Taureaux aux cornes d'airain qui gardoient la Toiſon d'or, n'étoient qu'une fauſſe clef que Médée donna à Jaſon pour enlever les treſors de ſon pere, qu'une bonne muraille avec des doubles portes, rendoient inacceſſibles. Accoutumés à nous former l'idée d'un grand Heros, lorſqu'on entend parler d'Hercule, on eſt ſurpris de voir partager tant de belles actions entre quelques Marchands qui trafiquent en divers pays, où ils conduiſent quelques colonies : de ne voir dans Ganimede enlevé par Jupiter, & dans Hyacinthe tué par Apollon, que deux jeunes Princes, l'un enlevé par un Roi de Lydie & l'autre tué par un accident imprévu : dans les ailes de Dédale & d'Icare, un Vaiſſeau à voile ; dans tous les changemens d'Acheloüs, des inondations fréquentes, & dans le combat d'Hercule avec le Dieu de ce Fleuve, une digue qui fut élevée pour en arrêter les débordemens.

Je ferai voir que le Minotaure avec Pasiphaé & toute la suite de la Fable, ne renferme autre chose que les amours de la Reine de Crete avec un Capitaine nommé Taurus ; & l'artifice de Dedale qu'un confident habile : que Scylla & Charybde, ces deux monstres redoutables qui dévoroient les passans, n'étoient que deux rochers près de l'Isle de Sicile, où les vaisseaux couroient quelque danger : que le monstre affreux qui ravageoit les champs de Troye, n'étoit que les inondations de la mer ; & qu'on ne lui a exposé la belle Hesione, que parce qu'elle devoit être la récompense de celui qui en arrêteroit le cours : que Jupiter ne se changea pas veritablement en pluie d'or, mais que Prétus corrompit la fidélité des Gardes, pour entrer dans la Tour où Danaé étoit enfermée : que la Fable de Bellerophon qui combat la Chimere, nous apprend seulement que ce Prince défit quelques troupes de Lyciens. Au lieu de representer Hercule combattant l'Hydre de Lerne, on fera voir un homme qui desseiche des marais : que Jupiter foudroiant les Géants, est un Prince qui réprime une sédition : Atlas portant le ciel sur ses épaules, un Roi Astronome avec une sphére à la main : les pommes

d'or du Jardin délicieux des Hesperides & leur Dragon, des Oranges que quelques dogues gardoient. La verité doit paroître plus aimable, quelque simple qu'elle soit, & faire plus de plaisir sans ornemens, que parée de tout le merveilleux qui l'accompagne dans les Poëtes. (*a*)

(*a*) *Melius est quodcumque verum, quam omne quod ex arbitrio fingi potest*, Aug. de verâ Religione.

CHAPITRE III.

Division des Fables.

JE trouve dans les Poëtes six sortes de Fables (*a*); des Fables Historiques, Philosophiques, Allégoriques, Morales, Mixtes, & inventées à plaisir.

Les premieres sont d'anciennes Histoires, mêlées avec plusieurs fictions; telles sont celles qui parlent d'Hercule, de Jason, &c. au lieu de dire simplement que ce dernier alla redemander les tresors que Phrixus avoit emportés dans la Colchide, on a débité la Fable de la Toison d'or.

Les Fables Philosophiques sont celles

(*a*) Le mot de Fable en Grec est μῦθος, comme qui diroit, discours par excellence.

que les Anciens ont inventées, comme des paraboles propres à envelopper les mysteres de leur Philosophie ; comme quand on dit que l'Océan est le pere des fleuves, que la Lune épousa l'air & devint mere de la rosée.

Les Allégoriques étoient aussi des paraboles où ils cachoient quelque sens mystique, comme celle qui est dans Platon, de Porus ou de Penie, ou des richesses & de la pauvreté, d'où nâquit le plaisir.

Les Fables Morales sont celles que l'on a inventées pour débiter quelques préceptes propres à regler les mœurs, comme celle qui dit (1) que Jupiter envoye pendant le jour les étoiles sur la terre, pour s'informer des actions des hommes ; ainsi que les Fables d'Esope, & en général tous les Apologues.

(1) Plaut. *Prol. de Rud.*

Il y a aussi des Fables Mixtes, mêlées d'allégorie & de morale, & qui n'ont rien d'historique. Telle est celle d'Até, rapportée par Homere (2). Selon ce Poëte, Até étoit fille de Jupiter ; son nom marque son caractere & ses inclinations. Elle ne pensoit en effet qu'à faire du mal. Odieuse aux Dieux & aux hommes, Jupiter la saisit par les cheveux, la précipita du haut des Cieux, & fit ser-

(2) *Il. de. 19.*

ment qu'elle n'y rentreroit jamais.

On voit bien en effet que ce Poëte a voulu repreſenter ſous cette Fable le penchant que nous avons au mal, ou le mal même ſous une figure allégorique; car après avoir fait le portrait de cette mauvaiſe fille, qui parcourt, ſelon lui, toute la terre avec une celerité incroyable, & fait tout le mal qu'elle peut, il ajoute que ſes ſœurs, filles de Jupiter comme elle, qu'il nomme λιτὰι, c'eſt-à-dire les Prieres, vont toujours après elle, pour corriger autant qu'il eſt en leur pouvoir, le mal qu'elle fait; mais qu'étant boiteuſes, elles vont beaucoup plus lentement que leur ſœur; c'eſt-à-dire, que le mal eſt toujours plus prompt & plus réel, que la reparation & le repentir.

(1) Voyez l'Aſne d'or d'Apulée.

Les Fables inventées à plaiſir, ſont celles qui n'ont d'autre but que de divertir, comme celle de Pſyché (1), & celles qu'on nommoit Mileſiennes & Sybaritides.

Les Fables Hiſtoriques ſont aiſées à diſtinguer, parce qu'il y eſt parlé de gens qu'on connoît d'ailleurs. Celles qui ſont inventées à plaiſir, ſe découvrent auſſi fort aiſément par les contes ridicules qu'elles font de perſonnes inconnuës: le ſens des Fables Morales & Allégoriques ſau-

te auxyeux ; pour les Philoſophiques, elles ſont remplies de Proſopopées qui animent la nature : l'air & la terre y ſont enveloppés ſous les noms de Jupiter & de Junon.

Géneralement parlant, il y a très-peu de Fables dans les anciens Poëtes, qui ne referment quelques traits d'Hiſtoire ; ce ne ſont que ceux qui ſont venus après, qui y ont ajouté des circonſtances purement inventées. Quand Homere, par exemple, dit (2) qu'Eole avoit donné les vents à Ulyſſe enfermés dans une peau, d'où ſes compagnons les laiſſerent échapper, c'eſt un trait d'Hiſtoire enveloppé, qui nous apprend que ce Prince avoit prédit à Ulyſſe le vent qui devoit ſouffler pendant quelques jours, & qu'il ne fit naufrage que pour n'avoir pas voulu ſuivre ſes conſeils ; mais quand Virgile ajoute (3) que le même Eole, à la priere de Junon, excita une terrible tempête qui jetta la flote d'Enée ſur les côtes d'Afrique, c'eſt une pure Fable, fondée ſur ce qu'Eole étoit regardé comme le Dieu des Vents. Les Fables même que nous avons appellées Philoſophiques, étoient d'abord Hiſtoriques, & ce n'eſt qu'après coup qu'on y a attaché l'idée des choſes naturelles : de là ces Fables

(2) Odyſſ. l. 10.

(3) Eneid. l. 1.

mixtes, pour ainſi parler, qui renferment un fait Hiſtorique & un trait de Phyſique, comme celle de Myrrha & de Leucothoé changées en l'arbre qui porte l'encens, & celle de Clytie en Tourneſol.

Mais avant que d'entreprendre d'expliquer les Fables, il eſt à propos d'en découvrir les ſources, & d'en rechercher l'origine; ce qui ſera la matiere du chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Conjectures ſur l'origine des Fables.

Premiere ſource des Fables. La Vanité.

LA vanité a été ſans doute la premiere ſource des Fables : la verité n'ayant pas toujours paru aſſez belle ni aſſez amuſante, les hommes ont crû qu'elle avoit beſoin pour paroître, d'être parée d'ornemens étrangers (*a*); ainſi ceux qui ont raconté les premiers les actions de leurs Heros, y ont mêlé mille fictions, ſoit qu'ils ayent voulu les rendre par là plus recommandables, ou porter à la vertu ceux qui les écoutoient, en leur propoſant de grands exemples. Mais ils

(*a*) Voyez le Projet du Livre ſur ce ſujet, publié par le P. Tournemine dans les Journaux de Trevoux, en 1720.

ſçavoient bien peu ce que c'étoit que la veritable vertu, puiſque pour la rendre aimable, il faut la faire paroître dans des modéles qu'on puiſſe imiter, & que ceux qu'ils propoſoient, étoient inimitables. J'ajouterai qu'il s'entendoient bien mal en belle gloire, puiſqu'ils mêloient, ſans y penſer, dans l'Hiſtoire de ces prétenduës belles actions, des circonſtances de rabais qui ôtent à leurs Heros tout le merite qui pourroit rejaillir ſur eux. Si Perſée tuë Meduſe, il la ſurprend dans le ſommeil : s'il délivre Andromede, il a les ailes de Mercure. Si Bellerophon devient le vainqueur de la Chimere, il eſt monté ſur le cheval Pégaſe. Achille eſt couvert des armes que Vulcain lui avoit faites, & il eſt invulnérable. Jaſon ne tuë le Dragon, que lorſque Medée lui a donné un breuvage pour endormir ce monſtre ; & Theſée a beſoin du fil d'Ariadne, pour ſortir du labyrinthe. Concluons avec M. Deſpreaux, que

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable;
Il doit régner par tout, & même dans la Fable.

Venons à la ſeconde ſource.

Avant que l'uſage des Lettres eût été introduit, les grands événemens & les belles actions n'avoient point d'au- Seconde ſource. Le défaut de Lettres.

tres monumens que la mémoire des hommes, ou tout au plus quelques hieroglyfes obscurs & dont le sens toujours ambigu, pouvoit signifier tout ce qu'on vouloit (*a*); de sorte que pour perpétuer le souvenir des faits éclatans, les peres les racontoient aux enfans, & suivant la coutume de ne dire jamais les choses simplement aux jeunes gens, ils mêloient dans leurs recits quelques circonstances propres à les en faire ressouvenir. On gardoit même cette méthode à l'égard des Etrangers. Ainsi se rempliſſoit d'idées sublimes la mémoire & l'imagination des enfans, qui venants dans la suite à raconter les mêmes choses, y ajoutoient encore quelques autres circonstances. Lorsqu'on est venu dans la suite à écrire ces Histoires pour en remplir les Annales, ou en faire le sujet des Poëmes, & qu'on

(*a*) Il y avoit encore quelques autres moyens de conserver l'Histoire; comme les Fêtes établies pour perpétuer le souvenir de quelque grand événement. On en voit plusieurs exemples parmi les Hebreux. Les masses de pierres élevées pour le même sujet, ainsi qu'en usa Josué après avoir passé le Jourdain: les Colomnes, comme celles d'Hercule, de Bacchus, de Sesostris: les Cantiques & les Hymnes, comme il paroît non-seulement dans les livres de Moyse, mais aussi dans ce qu'on dit de ceux d'Orphée, de Linus, & d'Homere: les Cachets, les Pierres gravées, comme sont la plûpart de nos Antiquites. Enfin après l'invention des Lettres, les Inscriptions les Epitres, les Mémoires, &c.

n'a trouvé d'autres monumens & d'autres memoires que cette tradition confuse & défigurée, on a été obligé de s'en servir, & on a ainsi rendu les Fables éternelles, en les faisant passer de la mémoire des hommes, qui en étoit la dépositaire, dans les monumens qui devoient durer tant de siécles : & plût à Dieu que ce mal n'eût regné que dans les premiers temps, où faute de Lettres & de Chronologie, on sçavoit si peu de choses avec exactitude ; mais il se communiqua par une espece de contagion aux Historiens mêmes les plus fameux, lesquels en écrivant l'Histoire des grands hommes, y ont souvent mêlé les Fables les plus absurdes, sans se donner la peine de les expliquer ; voici peut-être ce qui les a trompés, & ce sera la troisiéme source.

Troisiéme source. La fausse éloquence des Orateurs.

On avoit anciennement accoûtumé de loüer les Heros après leur mort & les jours de leurs Fêtes, dans des Panégyriques étudiés, où de jeunes Rhéteurs dont on vouloit éprouver le génie par ces coups d'essai, se donnoient une entiere liberté de feindre & d'inventer, croyant par là se donner la réputation de bel esprit. Ainsi ils s'étudioient à faire voir les Heros, non tels qu'ils avoient été, mais tels qu'ils auroient dû être,

ſuivant l'idée chimérique de grandeur qu'ils s'étoient formée. Ils ne manquoient pas ſur-tout de les élever juſqu'au ciel & de leur donner de la divinité ſans aucun ménagement ; c'étoit le titre de nobleſſe le plus recherché dans les premiers temps. Bien loin de blâmer ces Orateurs, on les loüoit d'avoir l'eſprit inventif ; on gardoit leurs meilleures Piéces, on les apprenoit ſouvent par cœur ; & ſi c'étoient des Vers ou des Cantiques, on les chantoit publiquement. Dans la ſuite on a travaillé ſur ces Memoires : l'Hiſtorien lui-même n'étoit pas fâché d'avoir de belles choiſes à débiter, dont il n'étoit garant que ſur la foi de ces Relations. Diodore (1) raconte quelque choſe de ſemblable des Egyptiens, à l'égard de leurs Rois morts : il dit que tout le Royaume étoit en deuil, & qu'on chantoit en vers les loüanges du défunt ; ſans doute que les Prêtres gardoient ces Piéces funébres, & s'en ſervoient pour écrire l'Hiſtoire de ces Princes. Les Grecs, grands imitateurs des Egyptiens, uſerent de cette méthode, à l'égard, non-ſeulement de leurs Rois, mais de ceux auſſi qui avoient ou conduit chez eux des Colonies, ou perfectionné quelques Arts. Ils n'eſt pas difficile de com-

(1) Liv. 1

prendre que cet uſage a ſervi à introduire dans l'Hiſtoire un nombre de Fables ; car dequoi n'eſt pas capable une imagination vive & pétulante, à qui on donne la permiſſion de s'égarer à ſon choix dans le Pays des belles idées ?

Si on entreprenoit encore aujourd'hui de compoſer l'Hiſtoire de nos Heros ſur la plûpart de leurs panégyriques, ou de leurs Oraiſons funébres, elle ſeroit du moins auſſi fabuleuſe, à la divinité près, que celles de l'antiquité. Je ne ſuis pas ſurpris que l'ancienne Hiſtoire ſoit ſi remplie de Fables, puiſqu'elle a été écrite ſur des Memoires ſi peu ſûrs ; mais ce qui m'étonne, c'eſt la ſotte vanité des Hiſtoriens Romains, qui ont donné ſi ſouvent dans le fabuleux, ſoit pour flatter leurs Empereurs, ſoit pour ne pas ceder en merveilleux aux Grecs, ſoit pour faire voir la protection ſenſible des Dieux ſur leurs grands hommes. De-là ces fréquentes apothéoſes, cette multitude de prodiges qu'ils racontent ſi gravement, & tout le ſurnaturel dont ils ont rempli leurs Hiſtoires. Je pardonne au crédule Valere Maxime, & même, ſi vous voulez, à Dion Caſſius, d'autoriſer preſque toujours les prodiges qu'ils rapportent ; mais je ne ſçaurois le pardon-

ner à Tite-Live, & encore moins à Pline, qui tout incrédule qu'il étoit, n'a pas toujours osé desapprouver des choses qui meritoient la censure d'un homme même plus religieux que lui. Encore sont-ils en quelque façon excusables; ils vivoient dans une Religion qui autorisoit ces faits fabuleux, & dans un temps où il étoit dangereux d'attaquer de quelque maniere que ce fût, les opinions populaires. Mais un Sandoval & les autres Historiens de Charles-Quint, Mezerai même, & M. de Perefixe, sans compter les Historiens des Croisades, me font pitié lorsque je les vois rapporter avec une espéce de consentement, des prodiges que le peuple même ne croyoit pas. Je sçais bien que c'est le rolle de l'Historien, pour me servir des termes de Montagne, de *coucher* par écrit ce qu'il trouve dans les Memoires dont il se sert; mais je sçais bien aussi qu'il devroit y mettre son attache: car en verité, ce qui est fabuleux n'augmente pas la gloire des grands hommes; il ne sert tout au plus qu'à diminuer la créance que l'on doit aux faits véritables. Ces grands hommes, dont ceux que nous venons de nommer ont écrit les actions, n'avoient-ils pas assez de merite, sans prétendre

que la nature ſe fût miſe en nouveaux frais, pour les honorer par des évenemens extraordinaires ?

Quatriéme ſource. Les Relations des Voyageurs.

Les Voyageurs & les Marchands ont auſſi beaucoup gâté l'Hiſtoire, en introduiſant un grand nombre de Fables par leurs relations. Ces ſortes de gens ſont ſouvent ignorans, & preſque toujours menteurs ; ainſi il leur a été facile de tromper les autres, après avoir été trompés eux-mêmes. Quand on revient d'un pays éloigné, il faut avoir de belles choſes à en dire ; on croiroit avoir perdu ſon temps, ſi on n'en rapportoit que de communes, & les autres en jugeroient ainſi. Pourquoi, diroit-on, eſſayer tant de dangers, aller chercher ſi loin des gens faits comme nous ? Ce n'étoit pas la peine de ſortir de ſa maiſon. Ainſi on ne ſe croyoit dédommagé de la fatigue des Voyages, que par l'opinion qui ſe répandoit, qu'on y avoit vû des choſes étonnantes ; & trompés par les habitans du Pays où ils étoient allé, qui pour faire honneur à leur Patrie, ne manquoient jamais d'en embellir l'Hiſtoire, ils trompoient enſuite les autres par des narrations fabuleuſes. Quand on ſçait qu'on ſera crû, il eſt bien difficile de reſiſter au charme de dire des choſes extraordinaires. Les

Egyptiens sur tout, dont la Theologie étoit fort mysterieuse, & la Langue équivoque, trompoient souvent ceux qui voyageoient chez eux.

C'est un usage reçu dans tous les Pays: il n'y a qu'à voir combien de Fables ont débité les peuples de l'Amerique & des Indes, à ceux qui les ont découverts. Les Marchands menoient avec eux des gens pour les escorter & pour les défendre dans les lieux où ils alloient établir ou des colonies, ou des correspondances; ils avoient besoin sur-tout de leur secours contre les bêtes feroces, dont les bois étoient remplis: ceux-ci se distinguoient souvent par leur bravoure, & c'est sans doute delà que sont venus les Hercules, & les autres *dompteurs* de monstres & redresseurs de torts, dont l'Histoire fabuleuse est remplie. C'est sans doute sur ces relations de Marchands & de Voyageurs, que les Poëtes établirent les Champs-Elisées dans le charmant Pays de la Betique, ou dans les Isles Canaries; c'est de là aussi que nous sont venuës ces Fables qui placent des monstres dans certains Pays, des Harpyes dans d'autres; qui portent qu'il y avoit des Peuples couverts d'éternelles ténebres, qu'il y en avoit d'autres qui

habitoient ſous terre, d'autres qui n'avoient qu'un œil, ou qui étoient ſemblables à des Géants ; que le Soleil & les autres Aſtres, alloient tous les ſoirs ſe coucher dans l'Ocean, & tant d'autres fictions fondées ſur des Relations amplifiées. (*a*)

Paſſons à la cinquiéme ſource.

Cinquiéme ſource. Les Poëtes, les Peintres, & le Théatre.

Les Poëtes & les Peintres ſont ſans contredit ceux qui ont le plus produit de Fables dans le monde :

> ..... *Pictoribus atque Poëtis*
> *Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas* (1)

(1) Hor. Art. Poët.

Comme ils ont toujours cherché à plaire, plûtôt qu'à inſtruire, ils ont préferé une ingénieuſe fauſſeté, à une verité connue. S'il a fallu flatter ou conſoler quelque Prince deſolé de la perte d'un enfant, le Poëte le plaçoit, ou parmi les Aſtres, ou parmi les Dieux, comme le dit Lactance (*a*) : ceux qui avoient aimé les belles lettres, étoient regardés ou comme les enfans ou comme favoris d'Apollon. Hyacinthe paſſa par cette raiſon pour être le

(*a*) Conſultez ce que dit Strabon à ce ſujet L. 15. p. 1033. & 1038.

(*a*) *Acceſſerunt autem Poetæ ut compoſitis ad voluptatem carminibus, ad cœlum eos, id eſt Heroas, ſuſtulerunt ; ſicut faciunt qui apud Reges non malis panegyricis mendacibus adulantur.* Inſt. l. 1.

favori de ce Dieu ; & parce qu'il fut tué d'un coup de palet que le vent détourna malheureusement, on feignit que Borée jaloux de cette amitié avoit causé cet accident. Le succès justifia l'heureuse témerité des Poëtes ; on lut leurs Ouvrages avec plaisir : & rien n'y plut tant que la fiction : aussi prirent-ils pour une regle de la poëtique de ne jamais rien dire naturellement. Les Bergeres furent des Nymphes ou des Naïades ; les Vaisseaux devinrent tantôt un Cheval ailé, comme dans l'Histoire de Bellerophon ; & tantôt des Dragons, comme dans celle de Medée : les Bergers, des Satyres ou des Faunes : les hommes à Cheval, des Centaures : ceux qui aimoient la Musique, des Apollons : les Medecins, des Esculapes : les belles voix, des Muses : les belles femmes, des Venus ; les débauchées, des Sirenes ou des Harpyes : celles qui aimoient la chasse, des Dianes : les Oranges, des Pommes d'or : les fléches & les dards, des foudres & des carreaux. Ils firent plus ; car se voyant les Maîtres des peintures & des caracteres qu'ils donnoient aux personnes & aux choses qu'ils representoient, pour faire voir que leur Art consistoit principalement dans la fiction, ils s'attacherent (1)

(1) Jugement des Sçavants, tom. 4. p. 1.

particuliérement à contredire la verité, & de peur de se rencontrer avec les Historiens, ils changerent les caracteres des personnes dont il parloient. Homere a fait d'une femme infidelle & prostituée, la sage & vertueuse Penelope: & Virgile, d'un traître à sa Patrie, un Heros plein de pieté : & d'un bandit fugitif, qui perdit la bataille & la vie contre Mezence, un Conquerant & un demi-Dieu. Le même Poëte n'a point fait de difficulté de deshonorer une Princesse très-vertueuse (2), & de lui ôter le caractere de sa chasteté & de son courage, pour lui donner celui d'une passion honteuse, & d'une lâcheté capable de desespoir. Ils ont tous conspiré à faire passer Tantale pour un avare, & l'ont mis de leur chef au milieu du Tartare, où il souffre une peine cruelle proportionnée à son avarice ; lui qui a été un Prince très-religieux & fort honnête homme, comme le dit Pindare.

(2) Didon.

Mais ce n'est pas seulement l'envie de plaire & de flatter, qui mit les Poëtes dans la nécessité de feindre & d'inventer, ils y furent souvent obligés par la médiocrité de leurs sujets. Ce qu'ils avoient à dire auroit été souvent très-commun, sans le surnaturel & la fiction qu'ils ont eu l'adresse d'y mêler. Si on vouloit faire

l'analyse de leurs Poëmes, on les reduiroit à peu de choses : il y a une infinité de Marchands & de Soldats qui ont essuyé plus de dangers, & fait paroître plus de courage dans les occasions, qu'Enée, Ulysse & Achille. Que seroient, je vous prie, l'Eneide, l'Iliade & l'Odyssée, sans le secours éternel des Dieux, sans le mêlange perpétuel de verités peu intéressantes, avec des fictions qui attachent? Un homme (1) échappé à la ruine de sa Patrie, construit avec d'autres fugitifs quelques vaisseaux, s'embarque, arrive en Thrace, en Macedoine, & dans quelques Isles de l'Archipel; il s'arrête dans l'Isle de Crete, va en Sicile, d'où après avoir passé le Phare de Messine, il arrive enfin par l'embouchure du Tibre en Italie, où il se maria après avoir tué son Rival. Un autre (2) est absent de chez lui pendant plusieurs années; cependant tout est en desordre dans sa famille, son bien est dissipé, sa femme & son fils sont persecutés; il revient enfin après avoir essuyé quelques dangers, il reconnoît quelques-uns des siens qui lui étoient demeurés fideles, & avec leur secours il rétablit toutes choses en perdant ses ennemis. Celui-ci (3) s'étant brouillé avec Agamemnon, se retire dans

(1) Enée.

(2) Ulysse.

(3) Achille.

ſa Tente : les Troyens profitent de la meſintelligence des Chefs, deviennent ſuperieurs, battent les Grecs, forcent leurs retranchemens, mettent le feu dans leurs Vaiſſeaux ; Patrocle emprunte les armes d'Achille, & tuë Sarpedon : Hector venge la mort de ſon ami, & ôte la vie à Patrocle ; alors Achille ſort de ſa Tente, pouſſe les Troyens juſques ſous leurs murailles ; & les ayant obligés d'entrer dans leur Ville, trouve Hector ſeul qu'il tuë, & traîne ſon cadavre autour du tombeau de ſon ami, à qui il fait de magnifiques funerailles. Voilà les trois plus beaux Poëmes de ceux qui nous reſtent, fondés ſur des Hiſtoires aſſez communes, & ſoutenus par des Heros d'un merite aſſez borné ; ainſi leurs Auteurs ont été obligés de fournir une infinité de Fables pour les ſoutenir, & pour embellir les verités qu'ils y ont mêlées. Pour dire, par exemple, qu'Ulyſſe arriva *incognito* chez Alcinoüs, (1) Homere le fait conduire par Minerve qui le couvre d'un nuage. Virgile fidele imitateur du Poëte Grec, fait arriver de la même maniere Enée chez Didon, ſous la conduite de Venus (2). Si les délices du pays des Lotophages retiennent trop les compagnons d'Ulyſſe, on dit que les

(1) Odyſſ. l. 16.

(2) Eneid l. 1.

fruits de cette Isle font oublier leur pays à ceux qui en mangent (1). S'arrêtent-ils à la Cour de Circé pour s'y livrer à la débauche ; on publie que cette prétenduë Magicienne les avoit changés en pourceaux. On ne dira pas simplement qu'Ulisse essuya beaucoup de tempetes, il faut y mêler la colere de Neptune, qui venge ainsi son fils Polypheme. Que de mysteres, que de préparatifs avant qu'Achille tuë Hector ! Sa mere lui porte des armes de la fabrique de Vulcain, elle l'avoit trempé dans le Satyx pour le rendre invulnerable. Minerve prend la figure de Deïphobe, pour tromper Hector par le prétendu secours de son frere. Jupiter (2) prend des balances, pese les destins de ces deux Heros ; & voyant que celui d'Hector descend jusqu'aux Enfers, il l'abandonne, & Achille lui ôte la vie. Rien ne se fait parmi eux que par machine, ils employent à tout propos le ministere de quelque Divinité.

(1) Odyss. l. 9.

(2) Iliad. l. 23.

Despreaux, Art Poëtique.

Là pour nous enchanter tout est mis en usage
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage :
Chaque vertu devient une Divinité,
Minerve est la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le Tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,

C'eſt Neptune en courroux qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe,
C'eſt une Nymphe en pleurs qui ſe plaint de Narciſſe.

C'eſt ainſi que les Poëtes ornent leurs ſujets, & les rempliſſent de figures vives & ingénieuſes. N'apprehendez pas qu'ils diſent ſimplement que les troupes des deux Aloïdes, ces fiers Géants qui faiſoient la guerre à Jupiter, augmentoient leurs forces par la jonction de quelque ſecours ; ils diront que ces Géants eux-mêmes croiſſoient chaque jour d'une coudée (1). Homere, au lieu de raconter qu'après le ſanglant combat qui fut donné ſur les rives de Xante, le lit de ce Fleuve s'étant trouvé rempli de corps morts, l'eau ſe déborda & inonda toute la campagne, juſqu'à ce que ces corps étant retirés de l'eau, on alluma un bûcher dont la flame les reduiſit en cendres ; le Poëte feint (2) que ce fleuve ſe ſentant oppreſſé dans ſon lit, en fit ſes plaintes à Achille, & que ce Heros ne l'ayant pas ſatisfait, il ſe déborda contre lui, & le pourſuivant avec rapidité, il l'auroit noyé dans ſes eaux, ſi Neptune & Minerve envoyés par Jupiter, ne lui

(1) Hom. Odyſſ. l. 11.

(2) Iliad. l. 61.

euſſent promis une prompte ſatisfaction. Le même Poëte ayant à nous apprendre que les inondations de la mer, ruinerent quelque temps après la retraite des Grecs, cette fameuſe muraille qu'ils avoient élevée pendant le ſiége de Troye, pour ſe mettre à couvert des (1) Iliad. l. 9. inſultes de leurs ennemis, dit (1) que Neptune irrité de l'entrepriſe des Grecs, étoit allé prier Jupiter de lui permettre de l'abattre avec ſon trident; & qu'ayant intereſſé Apollon dans ſa vengeance, ils avoient travaillé de concert à renverſer cet ouvrage. Si le Navire des Phéaciens qui avoit conduit Ulyſſe à Itaque, fait naufrage à ſon retour, on ne manque pas de dire que Neptune irrité de ce qu'il avoit ſervi à porter Ulyſſe, (2) Odyſſ. l. 14. l'avoit changé en rocher (2). Si Turnus fait brûler la Flotte d'Enée, Virgile fait paroître Cybele qui change ces Vaiſſeaux en Nymphes de la mer.

Quand on voyoit un bel Ouvrage, comme les murailles de Troye, les Tours d'Argos, & quelques autres, c'étoient toûjours les Dieux qui en avoient été les Architectes;

> . . . . . *Cerno Cyclopum ſacras*
> *Turres, labore majus humano decus.* Senec. in Thieſt. Act. 3.

On ne dit pas ſimplement qu'Ulyſſe étoit prudent, on a ſoin de lui donner Minerve pour guide.

Au lieu de raconter comment Enée s'étant trouvé au commencement du Printemps ſur la mer de Sicile, il s'éleva une tempête qui l'écarta de cette Iſle, on fait venir ſur la ſcéne Junon irritée, Eole, les Vents, Neptune, &c. Un Hiſtorien raconteroit ſans figure, que Beroé excita les Dames Troyennes à brûler leur Flotte, de peur de ſe voir expoſées à de nouveaux dangers : un Poëte fera jouer la ſcéne par la Déeſſe Iris, ſous la figure de cette Dame Phrygienne (1). Si un Prince dans l'Hiſtoire eſt habile & politique, chez les Poëtes on lui donne pluſieurs têtes ; s'il eſt brave, on lui donne pluſieurs bras ; s'il eſt fin & ruſé, on lui fait prendre pluſieurs figures. Au lieu de dire que Nauplius ayant appris que la Flotte des Grecs approchoit, fit allumer des feux pour l'attirer près des rochers dont ſon Iſle étoit environnée, où il la fit périr ; un Poëte fait intervenir la Déeſſe Minerve, qui venge ainſi ſur Ajax, l'affront qu'il fit à Caſſandre dans ſon Temple. Si on veut nous apprendre qu'un Heros pour s'éclaircir de ſa deſtinée,

(1) Eneid. l. 5.

fit quelque évocation, suivant l'usage de ce temps-là, le Poëte le fait descendre aux Enfers, & laissant prendre à son imagination un libre essor, il débite mille Fables. Enfin on remarque partout dans leurs Ouvrages un renversement prémédité des droits de la verité; & au lieu de cet air de simplicité qu'elle demande, ils ont adopté les emportemens & la fureur, suivant le caractere que Petrone leur donne, de dire les choses en hommes possedés par un enthousiasme prophétique, & remplis de la fureur du Dieu qui les agite. (*a*)

Les Théatres. On peut ajoûter que les Théatres ont servi à introduire beaucoup de Fables: c'est sur la Scéne que triomphe la liberté de déguiser la vérité: l'imagination & les sens sont bien plus vivement frappés quand un Auteur sçait ménager une intrigue aux dépens de la vérité, que s'il la representoit telle qu'elle est arrivée. Pasiphaé amoureuse d'un Capitaine nommé Taurus, n'auroit pas fait sur les Théatres de la Grece, où

(a) *Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius Historici faciunt; sed per ambages, Deorumque ministeria, & fabulosum sententiarum ornamentum præcipiendus est liber spiritus, ut potiùs furentis animi vaticinatio appareat, quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Petr. Sat.

elle étoit haïe mortellement à cause de Minos, la même impression qu'elle fit lorsqu'on la representa amoureuse d'un Taureau que Neptune avoit fait sortir de la mer. On est bien plus touché de voir Andromede ou Hesione exposées à des monstres, qu'à des Corsaires ; & Didon qui desesperée de la perte d'un Amant se perce le sein, nous frappe bien plus vivement, que si elle se tuoit pour la mort d'un Mari, comme l'Histoire nous l'apprend. C'est ainsi qu'on s'est fait un merite de mentir avec art, d'inventer selon certaines regles, de feindre des actions, des conversations, des sentimens ; & la Fable est montée sur le Théatre comme sur son Trône.

Les Peintres & les Sculpteurs.

Enfin on peut dire que les Peintres travaillant d'après les imaginations Poëtiques, ont aussi donné cours à quelques Fables ; & c'est peut-être à eux, du moins en partie, que nous devons l'existence des Centaures, des Sirennes, des Harpyes, des Nymphes, des Satyres & des Faunes, qu'ils ont peints sur les Portraits qu'en faisoient les Poëtes, ou sur quelques Relations de Voyageurs & de Pescheurs : ils ont même souvent donné cours aux Histoires fabuleuses, en les representant avec art ; ce qui est

ſi vrai, comme je le remarquerai dans la ſuite, que les Payens devoient l'exiſtence de pluſieurs de leurs Dieux, à quelques belles Statuës, ou à des Tableaux bien faits.

Sixiéme ſource. La pluralité, ou l'unité des noms.

Comme il eſt ſouvent arrivé qu'une même perſonne a eu pluſieurs noms, ce qui étoit fort commun parmi les peuples Orientaux, on a crû dans la ſuite des temps, en liſant des Hiſtoires mal digerées & des avantures aſſez incompatibles, qu'il s'agiſſoit de differentes perſonnes; de là la multiplication des Heros: on a partagé entre pluſieurs, les actions & les voyages d'un ſeul. Mercure, par exemple, s'appelloit *Thaut* en Egypte, *Teutat* chez nos anciens Gaulois, *Hermes* chez les Grecs. Pluton, *Dis* chez les Celtes, *Adès* chez les Grecs, *Sumanus* chez les Latins, *Soranus* chez les Sabins; & comme on ne connoiſſoit quelquefois dans un pays le Heros ou le Dieu que ſous un ſeul nom, & qu'on ne ſçavoit pas trop ce qu'il avoit fait hors de là; quand on venoit à lire d'autres avantures que celles dont on avoit oui parler, d'autres noms ou d'autres qualités, on ne doutoit point qu'il ne s'agît de differentes perſonnes; de là ce prodigieux nombre

de Jupiters, de Mercures, &c. On a quelquefois fait tout le contraire ; & quand il eſt arrivé que pluſieurs perſonnes ont porté le même nom, on a attribué à un ſeul, ce qui devoit être partagé entre pluſieurs, & l'Hiſtoire du plus connu, a été chargée des avantures de tous les autres : Telle eſt l'Hiſtoire d'Hercule de Thebes, dans laquelle on a mêlé les actions & les Voyages d'Hercule Phenicien, & de pluſieurs autres Heros du même nom : telle eſt encore l'Hiſtoire de Jupiter fils de Saturne, dans laquelle on a raſſemblé les avantures de pluſieurs Rois de Crete, qui ont porté le même nom, qui étoit commun parmi ces anciens Rois, comme celui de Pharaon ou de Ptolemée l'étoit en Egypte, ou celui de Ceſar parmi les Empereurs Romains.

Septiéme ſource. L'ignorance de la Philoſophie.

L'ignorance de la Philoſophie, & ſur-tout de la Phyſique, a auſſi donné lieu à beaucoup de Fables : la curioſité ſi naturelle aux hommes, les a toûjours portés à chercher la cauſe des évenemens qui ſurprennent (*a*) ; & dans les ſiécles barbares, où l'on étoit ſi peu avancé dans la connoiſſance de la nature, on avoit recours à des choſes ſen-

(*a*) Voyez le projet du P. Tournemine, *Loc. cit.*

fibles & groſſieres : on animoit tout, les fleuves, les fontaines, les aſtres. C'étoit un excellent abregé des recherches ; rien de plus aiſé que de rapporter à des cauſes animées, des effets dont on ignoroit les principes. On donna enſuite de la Divinité aux choſes qu'on n'avoit fait qu'humaniſer ; le Soleil fut adoré ſous le nom d'Apollon, la Lune ſous celui de Diane. La crainte de leurs influences, & la part qu'on leur donne à tout ce qui ſe paſſe ici-bas, furent ſans doute la cauſe de leur apotheoſe, & du culte qu'on établit pour les appaiſer lorſqu'on les croyoit irrités. Les Prêtres établis pour cela, inventerent des Hiſtoires, & publierent des apparitions de leurs prétenduës Divinités, pour perpétuer par là un culte lucratif. Ils dirent, par exemple, que Diane étoit devenuë amoureuſe d'Endymion, & que la cauſe de ſes éclipſes devoit ſe rapporter aux viſites qu'elle rendoit à ſon Amant, dans les montagnes de la Carie ; mais comme ſes amours ne durerent pas toûjours, il fallut chercher une autre cauſe de ſes éclipſes. On publia que les Sorcieres, ſur-tout celles de Theſſalie, où les herbes venimeuſes étoient plus communes, par l'écume

que Cerbere tiré des Enfers y avoit laissé tomber, suivant une autre Fable, avoient le pouvoir par leurs enchantemens, d'attirer la Lune sur la terre (*a*). De même, comme on ne connoissoit pas la cause des vents, on crut que c'étoient des Divinités fougueuses, qui causoient des ravages sur terre & sur mer; & pour reprimer leur audace, on leur donna une Divinité superieure; Eole, pour les raisons que nous dirons dans son Histoire, fut établi leur Roi (1).

(1) Virg. 1. Eneïd.

(*a*) L'Origine de cette Fable venoit d'une certaine Aganice fille d'Hegetor Thessalien, qui ayant appris la cause & le temps des Eclipses, quand il en devoit arriver publioit que par ses enchantemens elle alloit attirer la Lune sur la terre, exhortant en même temps les femmes Thessaliennes à faire avec elle un grand bruit, pour la faire remonter à sa place. Lorsqu'on voyoit dans la suite le commencement d'une Eclipse, on faisoit un grand bruit de chaudrons & d'autres instrumens, pour empêcher d'entendre les cris, & les prieres des Magiciennes.

Cantus, & è curru Lunam deducere tentat,
Et faceret, si non æra repulsa forent.

Comme dit Tibulle, l. 1. Eleg. 6. Les peuples des Indes & de la Chine croyent encore aujourd'hui que la cause des Eclipses vient de ce qu'un Dragon veut devorer la Lune, & quelques-uns d'entr'eux font un grand bruit pour lui faire lâcher prise, pendant que les autres se mettent dans l'eau jusqu'au col, pour le supplier de ne la pas devorer entierement. Si l'on vouloit remonter à la source de cette Coûtume, on trouveroit qu'elle vient d'Egypte où Isis, qui étoit le symbole de la Lune, étoit honorée avec un bruit pareil de chaudrons, de tymbales, de tambours, &c.

Voyez Nic. Frischlin, l. 2. Astr. p. 454.

Chaque Fleuve & chaque Fontaine, eurent auſſi leur Divinité tutelaire ; & ſoit qu'on eût donné aux Fleuves les noms des premiers Rois qui avoient habité le Pays où ils couloient, ſoit que les Rois en euſſent pris le leur, comme nous le dirons plus bas ; on les confondit dans la ſuite, & on diviniſa le Prince en faveur du Fleuve. Fallut-il parler de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel, dont ils ignoroient la nature, ils en forgerent une Divinité ; ſa beauté la fit paſſer pour la fille de Thaumas, perſonnage poëtique, dont le nom veut dire *merveilleux* : & parce que la tradition du Déluge leur avoit apparemment appris que Dieu avoit fait paroître l'Arc-en-ciel comme un ſigne de reconciliation, ils regarderent depuis leur Iris comme la Meſſagere des Dieux, & ſur-tout de Junon, parce qu'elle annonce la diſpoſition de l'air, repreſenté par cette Deeſſe. Le nom même d'Iris lui fut donné, ſi nous en croyons Platon (*a*), pour marquer ſon emploi.

(*a*) Il fait venir ce nom de εἴρειν, *nunciare*. Le Sçavant Voſſius le derive de *ir* ou *hir*, Ange ou Meſſager. Pauſanias dit qu'il vient de ἔρις, *diſcorde*, parce que les meſſages d'Iris tendoient à la diſcorde & à la guerre, comme ceux de Mercure à la paix & au repos.

Ainſi furent formées pluſieurs Divinités Phyſiques, & tant de Fables Aſtronomiques, comme nous le dirons dans la ſuite. C'étoit-là une pitoyable Philoſophie ; mais on n'avoit rien de meilleur, & les Poëtes étant venus dans la ſuite à embellir ces idées ſenſibles, de tous les ornemens que leurs Muſes, fécondes en fictions, purent leur fournir, on ſe plut tellement à ne conſiderer la nature que ſous ces agréables images, qu'on ne ſongea pas même pendant un aſſez long-temps, à pouſſer plus loin les découvertes. Le plus grand mal, c'eſt que la Religion ſe trouva intereſſée dans ce ſyſtême : elle augmenta ſes ceremonies à l'invention de chaque Divinité, & l'on regarda comme des impies, ceux qui voulurent voir un peu plus clair. Ainſi l'infortuné Anaxagore fut puni de mort, pour avoir enſeigné que le Soleil n'étoit point animé, & qu'il n'étoit qu'une lame d'acier de la grandeur du Peloponneſe. On peut conclure de tout ce que nous venons de dire, qu'on a eu raiſon de croire qu'une partie de la Philoſophie des Anciens, étoit renfermée dans leurs Fables, pourvû qu'on veuille avoüer que c'étoit une Philoſophie fort groſſiere, & un ſyſ-

tême fondé sur le rapport des sens, & tel qu'un Payſan pourroit l'imaginer.

CHAPITRE V.

Où l'on continue à rechercher l'origine des Fables.

Huitiéme ſource. L'établiſſement des Colonies & l'invention des Arts.

TOus les hommes s'étant trouvés ſubmergés par les eaux du Déluge, excepté Noé & ſa famille, le monde ne put être repeuplé que très long-temps après : on ne peut pas douter auſſi, comme nous le dirons bien-tôt, que les Pays les plus voiſins du lieu où l'Arche s'arrêta, n'ayent été peuplés les premiers ; ainſi la Syrie, la Paleſtine, l'Arabie, & l'Egypte, furent habitées long-temps avant les Climats d'Occident. Ceux qui arriverent les premiers dans la Grece, y vêcurent dans une ignorance & dans une groſſiereté étonnantes, ſans arts, ſans coûtumes, ſans loix, ſe couvrant de feuilles, & broutant l'herbe des Champs ; les Rochers & les Cavernes leur ſervoient de demeure, & tout leur ſoin étoit de ſe défendre des bêtes feroces, dont les bois étoient remplis : ils n'avoient gueres d'autre com-

modités que celles qu'ils ſe procuroient par la guerre qu'ils faiſoient aux animaux. Pour peu qu'on ſçache l'Antiquité & qu'on ait lû les Poëtes, on reconnoît aiſément à cette peinture les premiers habitans de la Grece (1).

(1) Voyez Diod. de Sicil. l. 2.

Quand les étrangers, Egyptiens ou Pheniciens, gens polis & ſçavans eu égard à ces temps-là, y arrivoient, ils tâchoient d'adoucir l'humeur feroce de ce peuple barbare, ſoit pour découvrir par ce moyen les richeſſes de leur pays, ſoit pour les obliger à ſouffrir qu'ils y laiſſaſſent quelques Colonies pour entretenir le Commerce. Enſuite ils leur firent part de leurs Coûtumes, de leur maniere de s'habiller & de ſe nourrir; ils leur apprirent à manger des châtaignes ſauvages & d'autres fruits, au lieu de l'herbe dont ils ſe nourriſſoient, ſouvent avec beaucoup de danger pour leur vie; voilà, pour le dire en paſſant, l'origine de la Fable, qui portoit qu'on leur avoit appris à manger du gland; ce qui eſt faux, le gland n'étant en aucune maniere propre à nourrir l'homme; cependant cette fiction ſe trouve dans toutes les anciennes traditions. Ces mêmes peuples leur apprirent enſuite à ſe couvrir de la peau des animaux qu'ils

tuoient : ils leur faiſoient voir que la terre pouvoit porter, ſi elle étoit cultivée, des fruits plus propres à les nourrir, que ceux qu'elle portoit ſans qu'on en prît ſoin ; ainſi ils les accoûtumerent peu à peu à labourer, & à ſemer du bled. Aux maiſons répanduës dans la campagne, ſuccederent les Villages, & enſuite les Villes : on renonça à la brutale coûtume de vivre ſans Loix dans le mariage, & l'on regla les devoirs de cet état ; la neceſſité de reconnoître ſes champs, en fixa les limites ; la maniere de ſe vétir de peaux parut trop groſſiere, on en détacha la laine pour la mettre en œuvre. Cette réforme parut ſi admirable, qu'on crut ne pouvoir porter trop loin la reconnoiſſance à l'égard de ceux qui avoient contribué à l'établir : on les prit pour des hommes envoyés du Ciel ; & on les regarda comme des Dieux.

Tels furent ſans doute les premiers Dieux des Grecs : delà ſont venuës toutes les Fables des Lycaons, des Phoronées, des Cecrops, & de tant d'autres, comme nous le dirons quand il ſera temps de les expliquer ; & pour en donner dès à preſent quelques exemples, c'eſt ce qui a donné lieu à celle qui dit que Pro-

methée avoit formé l'homme en détrempant de la boue, parce que veritablement il cultiva & donna des Loix à un peuple barbare & groſſier ; hyperbole permiſe en cette occaſion, puiſque c'étoit veritablement avoir fait l'homme, que de l'avoir rendu raiſonnable. De même, parce qu'Apollon excella dans la Muſique & dans la Medecine, il fut regardé comme le Dieu de ces deux Arts. Mercure fut celui de l'éloquence, Cerès la Déeſſe du bled, Minerve, des Manufactures de laine, ainſi des autres.

Comme on s'étoit fait un ſyſtéme de Religion accommodé aux inclinations & à tous les penchans du cœur, on ne ſe faiſoit pas une grande affaire d'y changer, d'y ajouter, & d'y retrancher. Les Ceremonies nouvelles ne coûtoient rien à établir, & les raiſons qu'on en rendoit étoient toutes fabuleuſes. Des Hiſtoires forgées par les Prêtres, donnoient lieu de changer un culte ſterile, en un autre qui fût plus lucratif, & on n'a jamais été trop ſcrupuleux ſur cet article. Dès qu'on découvroit quelque nouvelle Divinité, c'étoit à qui lui éleveroit plus d'Autels, & qui en même temps en publieroit plus de merveilles ;

& comme un Dieu compatriote donnoit beaucoup de crédit au lieu de sa naissance, chacun le faisoit naître chez soi : on supposoit des Mémoires remplis de Fables ; des Imposteurs appuyoient des apparitions prétenduës que les Prêtres avoient inventées, & que les Poëtes inseroient dans leurs Ouvrages : de là ce système monstrueux & si rempli de Fables, que nous offre la Theologie Payenne.

Neuviéme source. L'envie d'avoir des Dieux pour Ancêtres.

Ajoutez à cela que la manie la plus ordinaire des grands hommes de ce temps-là, étoit de vouloir descendre des Dieux : il falloit absolument pour être Heros, avoir Jupiter ou Apollon pour ancêtres ; & comme apparemment il n'étoit pas difficile de trouver alors des Genéalogistes aussi complaisants qu'ils le sont à present, on n'avoit pas beaucoup de peine à faire dresser des titres, où la souche étoit quelque Dieu : aussi presque toutes les Genéalogies anciennes étoient à peu près de la sorte ; le chef étoit Jupiter, après lui venoit Hercule, &c.

Dixiéme source. L'Ecriture Sainte mal entenduë.

Un grand nombre de Sçavans du dernier siécle, & quelques-uns de celui-ci, ont prétendu que la plûpart des Fables tiroient leur origine de l'Ecriture Sain-

te mal entenduë, & que les traditions du Peuple de Dieu conſervées dans la Phenicie, l'Egypte, & les autres pays voiſins, alterées dans la ſuite, avoient donné lieu à un grand nombre de Fables. Ces Sçavans ajoutent que les Colonies ſorties des pays voiſins de la Paleſtine, pour aller s'établir dans les Iſles de la Mediterranée & dans la Grece, y avoient porté ces traditions ainſi défigurées, & que les Poëtes avoient encore plus corrompuës dans la ſuite, par les nouvelles fictions qu'ils y avoient ajoutées; enfin que les Patriarches, ſurtout ceux qui vécurent après le Déluge, Abraham, Jacob, Eſaü, Moyſe & quelques autres, étoient les premiers Dieux du monde payen; & que leurs belles actions, leurs conquêtes & leurs Loix, avoient engagé les Peuples à les déifier. Parmi ces Sçavans on peut compter le célebre Bochart, Gerard Voſſius, M. Huet, le Pere Thomaſſin, &c.

Il eſt conſtant que Moyſe & Joſué furent très-connus non ſeulement en Egypte & en Phenicie, mais auſſi dans pluſieurs autres Pays; que le dernier ſur-tout, ayant pouſſé ſes conquêtes bien avant dans la Paleſtine, porta ſi fort l'épouvante ſur les côtes de Syrie,

que l'on croit qu'il y eut plusieurs personnes, qui pour éviter de tomber sous sa domination, s'embarquerent avec leurs richesses pour aller s'établir dans des pays éloignés : qu'il y en eut même qui allerent sur le bord de l'Ocean, où l'on assure qu'ils firent élever des Colonnes avec cette Inscription (*a*). *Nos hi sumus qui fugerunt à facie Josue filii Navæ prædonis ; C'est nous qui sommes venus ici pour nous mettre à couvert des poursuites de Josué le voleur, fils de Navé.* (*b*) Il est sûr aussi qu'Inachus, Cecrops, Danaüs, Cadmus, & quelques autres, étoient sortis d'Egypte & de Phenicie, pour aller conduire leurs Colonies dans la Grece & dans les Isles voisines ; & il y a apparence que remplis du souvenir des belles actions de ces grands hommes, ils les raconterent aux habitans du Pays, & que les Grecs grands amateurs du sublime & du surnaturel, ne manquerent pas d'en embellir dans la suite l'Histoire de leurs Heros ; que celles d'Hercule sur-tout & de Bacchus, laissent entrevoir beaucoup de ressem-

(*a*) Procope *in Vandal.* Les Critiques trouvent dans cette Inscription, plusieurs marques de supposition.

(*b*) Voyez 1. Bochart *Geogr. Sacra.* 2. Voss. *de Idolol.* 3. Huet *Demonst.* 4. le P. Thomassin, *Lect. des Poëtes.*

blance avec ces fameux Iſraëlites. On ne manque pas de faire des paralleles fort recherchés : un célebre Prélat eſt même allé ſi loin, qu'il confond tous les Heros de la Fable avec ceux de la Bible, & qu'il trouve dans le ſeul Moyſe l'original d'Apollon, de Priape, d'Eſculape, de Promethée, de Tireſias, de Typhon, de Perſée, d'Orphée, de Janus, d'Adonis, & d'une infinité d'autres ; & dans Sephora, femme de Moyſe, ou dans Marie ſa ſœur, preſque toutes les Déeſſes, comme Aſtarté, Venus, Cybele, Cerès, Diane, les Muſes, les Parques, &c. (1) & un autre Sçavant, prétend même qu'Homere dans ſes Poëmes, a fait l'Hiſtoire des Heros de l'Ecriture, ſous des noms ſuppoſés (2)

(1) Liſez la Prop. 4. de la Demonſt. Evang. de M. Huet.

(2) Voyez le Livre intitulé *Homere Hebraïſant.*

Enfin depuis quelques années ce ſentiment, d'ailleurs très-ancien, a été renouvellé par deux Auteurs qui l'ont encore plus étendu que ceux que je viens de nommer. Le premier eſt M. de Lavaux, dans un Ouvrage, qui a pour titre *Conference de la Fable avec l'Hiſtoire Sainte* ; lequel pour donner plus de poids à ſon opinion, cite ceux des Peres, & des Ecrivains Eccleſiaſtiques, qui l'avoient ſoutenu avant lui : Tels

ſont, S. Juſtin, Origene, Tertullien, Minutius Felix, S. Cyrille, Arnobe, Lactance, S. Auguſtin, Theodoret. S. Athanaſe, Philon, Joſeph, & quelques autres. Le ſecond eſt M. Fourmont, de l'Academie des Belles-Lettres, dans ſes Reflexions Critiques ſur les Hiſtoires des anciens Peuples. Comme ce ſçavant Academicien poſſede à fond les Langues anciennes, il eſt celui de tous qui s'eſt le plus étendu ſur cette matiere : & il a appliqué avec tant de juſteſſe aux Patriarches les idées que Sanchoniathon nous a données des premiers hommes ; il trouve dans leurs noms tant de rapports avec ceux que l'Ecriture leur donne, & dans leur caractere & leurs actions tant de reſſemblance, avec ce que Moyſe en a écrit, qu'il eſt ſouvent bien difficile de ne pas ſe rendre à ſes raiſons. D'ailleurs pourroit-on, comme il le dit dans ſa Preface, faire un crime à quelqu'un, de ſuivre une foule d'Auteurs tous recommandables, ou par leur ſcience, ou par leur pieté ; & de vouloir trouver dans les Patriarches, les Dieux que le Paganiſme a reſpectés, Saturne dans Noé, Pluton dans Sem, Jupiter Hammon dans Cham, Neptune dans Japhet, ainſi

que l'a prouvé Bochart ; Belus & Jupiter dans Nemrod, comme d'autres l'ont soutenu ; Minerve dans les idées de la Trinité, comme l'a pensé le Pere Tournemine, Jesuite ; Apollon dans Jubal, avec le Pere Thomassin, & ainsi des autres ? De plus, ajoute-t'il, il n'y a rien de plus avantageux pour la Religion, que ce sentiment. C'est ainsi qu'en parle M. Huet (*a*).

Quelque estime que j'aye pour ces grands hommes, je ne sçaurois croire que l'abus que les Poëtes ont pu faire de l'ancien Testament, ait donné lieu à un si grand nombre de Fables, qu'ils le prétendent. Car, premierement, les Juifs étoient une Nation fort mépriſée de ses voisins, peu connuë des Peuples éloignés, & extrémement jalouse de sa Loi & de ses ceremonies, qu'elle cachoit aux Etrangers, comme à des profanes, même dans le temps qu'elle a été obligée de vivre parmi eux. Quoiqu'on ne puisse nier de même, que les miracles que Dieu fit en Egypte du temps de Moyse, n'ayent été publics, il n'y a nulle apparence que ceux qui les ra-

(a) *Quo argumento vix validius ullum aut splendidius, ex genere eorum quæ ratio suppeditat, ad sanciendam Scripturæ Sacræ dignitatem reperio, quæ*, &c. Demonst. Evang. P. 4. c. 3.

conterent aux Grecs, ayent fait beaucoup de cas d'un homme qui leur devoit être si odieux ; & je ne doute pas même qu'ils n'ayent donné la preference à leurs Magiciens : ou plûtôt ne firent-ils pas tout ce qu'ils purent, pour abolir le souvenir d'une personne qui leur avoit tant fait de mal ? D'ailleurs démentira-t'on toute l'Histoire ancienne, & les monumens les plus authentiques qui parlent des Heros de la Grece, qui nous apprennent leurs noms, leurs parens, & le lieu de leur naissance, pour croire sur quelques foibles Etymologies, ou sur quelques legeres ressemblances, qu'ils ne sont copiés que d'après Moyse ? Ne peut-il pas être arrivé en differens lieux des choses assez semblables? Agamemnon ne peut-il pas avoir voulu immoler sa fille Iphigenie dans la crainte de perdre le commandement d'une belle Armée, sans qu'il soit besoin de confondre cet évenement avec le sacrifice de Jephté, quelque ressemblance qu'on trouve dans le temps, (*a*) & dans le nom des deux Princesses ? (*b*) On doit dire la même chose du Déluge

(*a*) Le Sacrifice d'Iphigenie arriva vers le temps de Jephté.

(*b*) La fille de Jephté s'appelloit Iphianasse, nom qu'Homere donne à la fille d'Agamemnon.

de Deucalion, de Minerve ſortie du cerveau de Jupiter, & des autres Fables qui ſemblent avoir quelque rapport avec les verités de l'Ecriture. Eſt-il impoſſible de voir revenir ſur la ſcéne du monde les mêmes évenemens? Ne fera-t'on pas toujours des ſacrifices à l'ambition? Ne verra-t'on pas toujours des meurtres, des parricides? &c. Cela eſt ſi vrai, que qui ſçauroit parfaitement l'Hiſtoire des ſiécles paſſés, verroit revenir bien des choſes qui ſont déja arrivées plus d'une fois. Après tout, s'il ſe trouve quelque rapport entre les Fables & l'Hiſtoire de Moyſe ou de Samſon, on doit penſer ſeulement que c'eſt un reſte de Tradition, que rien n'a été capable d'effacer. On ne ſçauroit nier, par exemple, que le ſouvenir du Deluge univerſel, conſervé chez tous les Peuples, n'ait contribué à embellir celui de Deucalion; qu'on ne ſe ſoit ſervi de quelques circonſtances de l'Hiſtoire de Noé, dans celle de Saturne & de ſes enfans, qui vivoient peu de temps après; ſur-tout pour ce qui regarde le partage du monde, ainſi que de quelques autres; mais de vouloir tirer le denoüement de preſque toutes les Fables, de l'abus prétendu des Livres de Moyſe, c'eſt vouloir s'aveugler.

En effet croira-t'on aisément que les metamorphoses de Protée, n'ont été inventées que sur ce que l'Ecriture dit de la Verge de Moyse (1)? Que Mercure n'a passé pour être le Messager des Dieux & le confident de leurs amours, que parce que la curiosité de Chanaan lui attira la malediction de Noé (2)? Que l'Histoire des Muses n'a d'autre fondement que la corruption du nom de Moyse; & qu'on ne leur attribua l'invention de la Danse & de la Musique, que parce que Marie, que les Grecs appelierent peut-être *Mousa*, chanta un Cantique en dansant (3)? Que la Fable qui dit que Mercure conduisoit les ames en enfer, est fondée sur ce que Moyse fit engloutir Dathan & Abiron (4)? Qu'Euristhée persécutant Hercule, c'est Moyse faisant agir Josué? Que Vulcain tombant du ciel, est Moyse descendant de la montagne? Que le combat d'Hercule avec Acheloüs, est le passage du Jourdain? Que Promethée detaché du Mont-Caucase par Hercule, c'est Moyse priant sur la montagne pendant que Josué défait les Amalecites (5)? S il étoit permis de profiter des moindres ressemblances, je dirois aussi que le chien qui reconnut Ulysse à son retour en Ithaque (6), est le mê-

(1) Voyez M. Huet. *loc. cit.*

(2) Boch. Phaleg. l. 1.

(3) Huet *loc. cit.*

(4) Id. *Ibid.*

(5) Id. *Ibid.*

(6) Odyss. l. 7.

me que celui de Tobie qui careſſa ſon jeune Maître à ſon retour de la maiſon de Raguel (1) : Que le diſcours que tint Achille à ſon Cheval (2), eſt une imitation de la converſation de Balaam, avec ſon âneſſe (3). Que l'expedition des Argonautes, eſt une Relation bigarrée des voyages d'Abraham, & de ceux des Iſraëlites dans le deſert (4) : Que l'Hiſtoire de Philemon & de Baucis, eſt celle d'Abraham & de Sara ; ou de Lot & de ſa femme (5) : Que la Fable de Niobé, eſt la copie des malheurs de Job (6). Celle de Loamedon, & des Dieux qui bâtiſſent Troye, l'hiſtoire de Laban & de Jacob (7) : Que l'hiſtoire d'Orion, eſt tirée de celle de Jacob & de Sara ; ainſi qu'une infinité d'autres que je pourrois citer ; c'eſt ce qui eſt bien difficile à prouver.

(1) Tobie ch.
(2) Iliad. l. 19.
(3) *Num.* 24.
(4) Conf. de la Fable T. 1. p. 155.
(5) Idem, T. 2. p. 47.
(6) Id. T. 2. p. 59.
(7) Id. T. 2. p. 151.

D'ailleurs ſi le rapport eſt ſi parfait entre les Heros de la Bible & ceux de la Fable, pourquoi nos plus célebres Auteurs ſont-ils differents entre eux ? Pourquoi, ſelon Bochart, Mercure eſt-il le même que Chanaan, & ſelon M. Huet le même que Moyſe ? Pourquoi l'un dit-il, qu'Hercule eſt Samſon, & l'autre que c'eſt Joſué ? L'un que Noé eſt Saturne, & l'autre que c'eſt Abraham ? Cette va-

rieté d'opinions n'eſt pas une petite preuve contre le ſentiment de ces Sçavans modernes: auſſi faut-il avouer que quelque étudiés que ſoient les paralleles dont leurs Livres ſont remplis, il s'y trouve toujours des choſes bien gratuites, pour ne rien dire de plus. Je voudrois bien voir un Sçavant qui, en examinant les Annales de la Chine, trouveroit beaucoup de reſſemblance dans le nom, dans l'humeur & dans les actions d'un de leurs Empereurs, avec un de nos Rois de France, s'il ſeroit bien reçu à dire que ce Roi de France a été Empereur de la Chine, ou que le Prince Chinois été Roi de France.

Il n'eſt rien de ſi arbitraire que les Etymologies des noms, qu'on peut ſouvent lire, & qu'on peut toujours interpréter à ſa fantaiſie. Je veux croire qu'Orphée & quelques autres ont fait des voyages en Egypte, du temps même que les Iſraëlites y habitoient; mais je ſçais bien auſſi qu'ils s'y inſtruiſirent bien plus dans la funeſte ſcience de la Magie, ou du moins dans les vaines ſuperſtitions de ce Peuple idolatre, que dans la connoiſſance du vrai Dieu, quoi qu'en ayent penſé pluſieurs Sçavans après S. Juſtin (1); & d'ailleurs, il ne nous reſte rien de cet Orphée,

(1) *Cohort. ad Græcos*

Orphée, quel qu'il ſoit. De quoi s'inſtruiſent, je vous prie, ceux qui voyagent dans quelque pays, ſi ce n'eſt de ſa Religion, de ſes Loix, & de ſes Coûtumes? Ne conſultent-ils pas plûtôt leurs Prêtres & leurs Docteurs, que ceux d'un peuple captif, haï, perſecuté, & d'ailleurs peu porté à reveler ſes myſteres aux Etrangers? Je ne nie pas à la verité, que ces anciens Poëtes n'ayent connu pluſieurs verités, comme, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines de l'Enfer, les recompenſes du Paradis; verités qui malgré l'attirail de fictions dont ils les ont ornées, brillent dans pluſieurs endroits de leurs Ouvrages: mais croira-t'on qu'ils les ayent puiſées dans nos divines Ecritures? Ne ſont-ce pas plutôt ces précieux reſtes de la Tradition, que rien ne peut effacer; des étincelles de la raiſon & de la lumiere naturelle, & qui ſont, comme dit Tertullien, le témoignage d'une ame naturellement Chrétienne? *Teſtimonium animæ naturaliter Chriſtianæ* (1). En un mot c'étoient ces divines ſemences des verités éternelles, qui étoient reſtées dans le fond du cœur de l'homme, de ſon ancien état d'innocence, & dont Dieu étoit l'auteur auſſi-bien que des Livres ſaints. *Non multum refert an à*

(1) Tert. de teſt. animæ

Deo formata sit animæ conscientia ; an litteris Dei (1).

(1) Idem. *ibid.*

On peut ajouter que les Fables ayant pris naissance peu de siecles après le Deluge, temps auquel les Traditions des choses, même arrivées avant Noé, étoient encore assez recentes, il y a bien de l'apparence que ceux qui les suivirent ne manquerent pas d'adopter quelques traits de ces anciennes verités ; ainsi le Chaos, le Siecle d'or, & tant d'autres Fables, sont copiées d'après ce que raconte Moyse de la création, de l'état d'innocence, & de cette communauté où vivoient les premiers hommes. Mais pour ce qui est de ces rapports infinis que le Pere Thomassin (2), & après lui l'Auteur de l'*Homere Hebraïsant*, trouvent à chaque page entre les Livres de Moyse & ceux de cet ancien Poëte, je crois qu'ils n'en ont vû un si grand nombre, que par la disposition favorable où ils étoient de les y appercevoir. Laissons donc à la Grece ses Heros & son Heroïsme, & contentons-nous de dire que s'il y a quelques Fables qui doivent leur origine à l'abus que les Payens ont fait de l'Ecriture Sainte & de la Tradition, le nombre n'en est pas si grand qu'on le croit communement.

(2) Act. des Poëtes.

On ne ſçauroit nier à la verité que Sanchoniathon n'ait fait alluſion à l'Hiſtoire des premiers hommes, quoiqu'il l'ait entierement defigurée, comme j'eſpere de le faire voir lors qu'il ſera queſtion du Fragment de cet Auteur qu'Euſebe nous en a conſervé ; mais cet Ecrivain qui vivoit avant, ou peu après la guerre de Troye, & qui n'a été connu dans la Grece que par la traduction de Philon de Byblos, faite au temps d'Hadrien, a-t'il été le Precepteur d'Heſiode & d'Homere, dans leſquels on trouve tout le fond de la Mythologie Grecque ? Il eſt vrai encore que les Grecs ont tiré la connoiſſance de leurs Dieux, des Pheniciens & des Egyptiens, par les Colonies qui leur arriverent de ce pays ; mais l'Hiſtoire des Patriarches devoit être bien obſcurcie du temps d'Inachus, de Cecrops & de Cadmus, l'Idolatrie étant alors repandue dans l'Orient depuis pluſieurs ſiecles.. Diſons cependant qu'on ne manquera pas dans l'occaſion, de rapporter le ſentiment de ces Sçavans, afin que le Lecteur, qu'on cherche à inſtruire dans cet Ouvrage, ſans vouloir le contraindre de ſuivre un ſentimentt plutôt qu'un autre, puiſſe être en état de juger lui-même quel parti il doit prendre.

Onziéme source. L'ignorance de l'Histoire ancienne.

Une source plus feconde & plus favorable à l'introduction des Fables, c'eſt l'ignorance de l'Hiſtoire ancienne, & de la Chronologie. Comme on ne commença que fort tard, ſur-tout dans la Grece, à avoir l'uſage des Lettres, il ſe paſſa pluſieurs ſiecles, pendant leſquels le ſouvenir des évenemens remarquables, ne fut conſervé que par Tradition, ou tout au plus par quelques Monumens qui devenoient dans la ſuite fort équivoques. Lors même qu'on commença à ſe ſervir de l'Ecriture, on n'écrivit pas d'abord des Hiſtoires ſuivies; on compoſa des Eloges, des Cantiques, & quelques Généalogies remplies de Fables, qui furent dreſſées par les ſoins des Prêtres, ainſi qu'on l'a déja inſinué (1); en ſorte qu'on ne trouvoit par tout que confuſion; & même quand on vouloit un peu approfondir ces Hiſtoires anciennes, après qu'on étoit remonté juſqu'à trois ou quatre generations, on ſe trouvoit dans le labyrinthe de l'Hiſtoire des Dieux, où l'on rencontroit toujours Jupiter, Saturne, le Ciel, & la Terre. Les Grecs ſur-tout, ne ſçavoient rien de plus ſur leur origine; c'étoit-là qu'aboutiſſoit toute leur Tradition, même parmi les plus raiſonnables: car les autres publioient

(1) Voyez le premier Chapitre.

bonnement que leurs Ancêtres étoient ſortis de terre comme des champignons, ou des fourmis de la forêt d'Egine (*a*), ou des dents du Dragon de Cadmus. Cependant comme ils vouloient paſſer pour anciens, ainſi que la pluſpart des autres peuples, ils ſe forgeoient une Hiſtoire fabuleuſe, des Rois imaginaires, des Dieux, & des Heros qui ne furent jamais : & lors qu'ils vouloient parler des premiers temps, dont ils avoient reçû quelque connoiſſance des Colonies qui étoient venuës s'établir dans leur pays, ils ne faiſoient que ſubſtituer des Fables à la verité. S'il étoit queſtion de la création du monde, ils debitoient celle du Chaos: s'agiſſoit-il des premiers inventeurs des Arts, au lieu d'Adam & de Caïn, qui ont les premiers cultivé la terre, ils en donnoient tout l'honneur à Cerès & à Triptoleme. Pan ſelon eux, au lieu d'Abel, étoit le premier qui avoit mené la vie paſtorale : Apollon étoit l'inventeur de la Muſique, qu'on doit attribuer à Jubal : Vulcain avec ſes Cyclopes, paſſa pour celui qui avoit appris à forger le fer & les metaux,

[*a*] . . . . . *Qui rupto robore nati, Compoſitique ſuto nullos habuere parentes.* Juven. Sat. 6.

au lieu de Tubulcaïn : Bacchus fut chez eux le Dieu de la Vigne, que Noé cultiva : ſubſtituant à tous propos leurs Divinités modernes, à la place des anciens Patriarches, que l'Ecriture Sainte nous apprend avoir été les premiers & les veritables inventeurs des Arts. Ils étoient de vrais enfans, comme le leur reproche Ariſtote, lors qu'il s'agiſſoit de parler des temps éloignés. Ils avoient même la folie de croire que c'étoient leurs colonnies qui avoient peuplé tous les autres pays, & ils tiroient les noms des differents pays qu'ils connoſſoient, de ceux de leurs Heros. Ainſi l'Europe prenoit le ſien d'Europe, ſœur de Cadmus ; l'Aſie, de la mere de Promethée ; la Libye, de la fille d'Epaphe ; l'Armenie, d'Armenus ; la Medie, de Medus ; les Perſes, de Perſée ; ainſi des autres, ne ſçachant pas que les premiers noms étoient donnés aux lieux où l'on venoit habiter, conformément aux qualités du pays, ou aux mœurs & coûtumes de ceux qui y arrivoient, comme le prouve le ſçavant Bochart (1). Ainſi l'Europe, prit ce nom de la blancheur de ſes habitans ; les Celtes, furent ainſi nommés à cauſe de leur cheveux blonds ; les Latins, parce qu'ils étoient adonnés à la magie ; les Leſtri-

(1) Dans ſon Chan.

gons, à cauſe de leur ferocité; les Cretois, pour leur adreſſe à tirer de l'Arc; les Thraces, par leur nobleſſe. Quelquefois auſſi le nombre d'animaux qu'on trouvoit dans un pays, lui faiſoit donner un nom qui y faiſoit alluſion. Ainſi l'Eſpagne prit le ſien des lapins dont elle étoit remplie; l'Iſle de Rhodes, des ſerpens; la ville de Lyon, des corbeaux; l'Iſle d'Icare, des poiſſons: quelquefois auſſi ces noms provenoient des bois & des forêts dont un pays étoit couvert, comme les Pyrenées; ou des pâturages, comme le Parnaſſe: enfin des fruits qu'on y trouvoit, comme Saïs en Egypte, des oliviers qui y venoient en abondance: le Portugal, de ſon grand nombre d'amandiers: ou quelque fois des Volcans qui ſortoient des montagnes, comme le Mont-Etna; ainſi des autres.

Les moindres équivoques donnoient lieu à une Fable. Plutarque dans la vie de Licurgue, dit ſur la foi d'un Ancien, qu'Apollon ayant donné à quelques Cretois un Dauphin pour conducteur, ils allerent dans la Phocide, où ils bâtirent la ville de Cyrrha: on voit bien qu'ils y furent conduits ſur un Vaiſſeau nommé *le Dauphin*. Ce n'eſt donc pas parmi les Ecrivains Grecs, qu'il faut chercher l'o-

rigine des anciens Peuples, ni des autres monumens de l'Antiquité ; ils n'ont fait que copier les Egyptiens & les autres peuples d'Orient, qui eux-mêmes avoient rempli de Fables leur ancienne Hiſtoire.

Lorſqu'il s'agiſſoit de chercher l'origine des Villes & de leurs Fondateurs, c'étoit toujours quelque Heros, quelque fils de leurs Dieux qui les avoit bâties. La ville de Cypariſſe dans la Phocide, étoit environnée de cyprès qui lui avoient fait donner ce nom ; & celle de Daulis dans le même Pays, étoit entourée d'abres (1), dont elle avoit pris le ſien. Ces origines étoient trop ſimples, ils aimoient mieux avoir recours à un certain Cypariſſus, & au prétendu Tyran Daulis, qui donnerent leur nom à ces deux Villes. Lycoreus avoit bâti celle de Lycorée ſur le Parnaſſe, qui avoit pris ſon nom de la quantité de loups qui y étoient. On pourroit joindre ici un nombre infini d'autres exemples, mais ceux-là ſuffiſent pour ce que je viens d'avancer.

(1) Euſth. ſur le deuxiéme Livre de l'Iliade.

C'eſt donc dans l'Ecriture Sainte qu'il faut chercher la veritable Antiquité : les Hiſtoriens profanes ne commencent qu'au temps d'Eſdras, c'eſt-à-dire, du dernier Hiſtorien ſacré, ſi vous exceptez

l'Auteur des Machabées : Homere même & Hesiode, leurs plus anciens Poëtes & leurs plus grands Théologiens, n'ont vécu que long-temps après la guerre de Troye. Pour ce qui regarde Darès Phrygien, Dictys de Crete & quelques autres, quand même ils ne seroient pas des Auteurs supposés, comme ils le sont en effet, ils n'auroient vécu que vers le temps de la guerre de Troye, époque qui répond au temps des Juges ; & seroient toujours bien posterieurs aux évenemens dont parle Moyse. Les Grecs n'étoient donc nullement instruits des temps un peu reculés, & leur Histoire ne commença à devenir raisonnable, que du temps des Olympiades, avant lequel Varron avoüe qu'on n'y voyoit que confusion & que chimere.

Mais pour éclaircir tout ceci, & sçavoir en quel temps les Fables ont pris naissance, il faut distinguer trois sortes de temps ; les temps inconnus, les temps fabuleux, & les temps historiques (1). Les premiers, qui sont comme l'enfance & le berceau du monde, comprennent ce qui s'est passé depuis le Chaos, ou plutôt depuis la création, jusqu'au Deluge d'Ogygès, arrivé vers l'an 1600. avant J. C. Les temps fabu-

(1) Ἀγνῶτα, μυθικὸν, ἱστορικὸν. Voyez Censorin.

leux renferment ceux qui se sont écoulés depuis ce Deluge, jusqu'à la premiere Olympiade, où commencent les temps historiques. Il est bon de remarquer que cette celebre division de Varron, ne regarde que l'Histoire Grecque ; car non-seulement les Israëlites, mais les Egyptiens même, & les Pheniciens, avoient connoissance des temps les plus reculés, par la Tradition & par des Annales, quoique souvent mêlées de Fables ; mais il ne s'agit ici que des Grecs, qui n'avoient qu'une connoissance très-confuse des premiers siecles du monde ; & c'est dans l'espace du second intervalle qu'on doit placer l'origine de ce nombre prodigieux de Fables qu'on trouve repanduës dans leurs Poëtes. Il faut avouer cependant, que tous les siecles des temps fabuleux, n'ont pas été également feconds en Fables & en Heroïsme : celui sans doute d'où nous en est venu la plus grande quantité, a été celui de la prise de Troye.

Cette celebre Ville fut prise deux fois; la premiere fois par Hercule, & 30. ou 35. ans après, c'est-à-dire, l'an avant Jesus-Christ 1282. par l'Armée des Grecs sous la conduite d'Agamemnon. Au temps de la premiere prise, on voit

paroître Telamon, Hercule, Thesée, Jason, Orphée, Castor & Pollux, & tous ces autres Heros de la Toison d'Or. A la seconde prise, paroissent les fils ou les petits fils des premiers, Agamemnon, Menelaüs, Achille, Diomede, Ajax, Hector, Paris, Enée, &c. & dans le temps qui s'écoula entre ces deux époques, arriverent les deux guerres de Thebes où parurent, Adraste, OEdipe, Etheocle, Polynice, Capanée, & tant d'autres Heros, sujets éternels des Fables des Poëtes. Heureux siecle pour les Poëmes & les Tragedies! Aussi les Theatres de la Grece, ont il retenti mille fois de ces noms illustres. On peut ajouter que ceux de la France en retentissent encore tous les jours; ensorte que les Heros de notre siecle, souvent plus Heros que ceux de l'Antiquité, n'osent y paroître que sous des noms empruntés. Ce n'est pas là ce qui surprend le plus; c'est de voir qu'on y fait paroître tous les jours les Divinités usées du Paganisme, & que dans une Ville Chrétienne on voye ces Divinités déplorables y donner l'affreux spectale de leurs débauches: ensorte qu'on est également scandalisé d'y voir l'ancienne idolatrie paroître avec autant de pompe & d'appareil, qu'on la

voyoit autrefois à Rome & à Athenes ; comme des leçons dangereuſes qu'une morale toute payenne inſpire à la jeuneſſe. Mais revenons à notre ſujet.

Enfin l'Hiſtoire Grecque, juſques-là ſi fabuleuſe, prit une nouvelle forme par le retabliſſement des Olympiades : l'on commença alors à placer les évenemens ſous leurs epoques.

On ne convient pas trop du temps où les Jeux Olympiques, qui y donnerent lieu, furent inſtitués. Leur origine ſe trouve cachée dans la plus profonde obſcurité : Diodore de Sicile dit ſeulement que ce fut Hercule de Crete qui les inſtitua, ſans nous apprendre ni en quel temps, ni à quelle occaſion ; mais l'opinion la plus commune parmi les Sçavans (1), eſt que Pelops en fut l'Auteur, & que la premiere célebration en fut faite dans l'Elide, la vingt-neuviéme année du regne d'Acriſe, la trente quatriéme du regne de Sicyon, dix-neuviéme Roi de Sicyone ; & pour concilier les époques profanes avec la Chronologie de l'Ecriture Sainte, ce fut l'année vingt-troiſiéme de la Judicature de Debbora. Atrée, fils de Pelops, les renouvella, & en ordonna la ſeconde célebration, l'an avant JESUS-CHRIT 1418. Enfin Hercu-

(1) Voyez Scaliger après Euſebe.

le, au retour de la conquête de la Toison d'Or, assembla les Argonautes sur les bords du Fleuve Alphée près de la ville de Pise dans l'Elide, pour y celebrer ces mêmes Jeux, en action de grace de l'heureux succès de leur voyage; & l'on promit de s'y rassembler au bout de quatre ans pour le même sujet. Cependant ces Jeux furent discontinués, jusqu'à ce que Iphitus Roi d'Elide les rétablit 442. ans après, l'an avant l'Ere chrétienne 777. La Grece en fit son époque. & on ne compta plus que par Olympiades; & depuis ce temps-là l'Histoire Grecque n'est plus si remplie de Fables.

Cette division, comme je l'ai déja remarqué, nous vient des Grecs qui ignoroient les Antiquités; & ces mêmes temps qu'ils appellent ou inconnus ou fabuleux, sont des temps fort connus lorsqu'on les concilie avec l'Histoire Sainte, & même avec celle d'Egypte, & de plusieurs autres peuples de l'Asie, ce que les Sçavans n'ont pas negligé; & c'est ce qui fait que Scaliger (1) se plaint souvent, & même avec des sentimens de douleur, de ceux qui leur ont donné le nom de Fabuleux, au lieu de celui d'*Heroïques*, qui leur conviendroit mieux. Diodore de Sicile avoit dit avant lui, que quoi-

(1) Can. Isag. l. 3.

qu'on ne puiſſe pas ajouter la même foi à ce qu'on nous raconte de ces anciens temps, qu'à ce qui ſe paſſe de nos jours, on ne doit pas pourtant regarder comme des Fables, tout ce qu'on en raconte, puiſqu'on y trouve les actions de ces Heros qui ſont devenus ſi celebres.

Quoiqu'il en ſoit, les Olympiades ont repandu une grande clarté ſur le chaos de l'Hiſtoire. Auſſi les Sçavans leur ont des obligations infinies ; mais perſonne, que je ſçache, ne leur a témoigné ſa reconnoiſſance avec plus d'affection que le même Scaliger, que nous venons de citer. Il leur fait le plus joli compliment, qu'un Sçavant puiſſe faire : » Je vous ſalue, dit-il, divines Olympiades, ſacrées dépoſitaires de la verité ; » vous ſervez à reprimer l'audacieuſe témerité des Chronologues ; c'eſt par » vous que la lumiere s'eſt repanduë dans » l'Hiſtoire ; ſans vous, que de verités » ſeroient enſevelies dans les tenebres de » l'ignorance ! Enfin c'eſt par votre » moyen que nous ſçavons avec certitude, les choſes mêmes qui ſe ſont paſſées dans des temps ſi éloignés (1).

Mais en voilà aſſez pour cet article ; venons à la treiziéme ſource, qui eſt tirée de l'ignorance des langues.

(1) *Animad. in Euſ. Chron.*

CHAPITRE VI.

Continuation de la même matiere.

Treiziéme source. L'ignorance des Langues.

L'Ignorance des Langues, sur-tout de la Phenicienne, a été aussi la source d'une infinité de Fables. Il est sûr que les Colonies sorties de Phenicie allerent peupler plusieurs contrées de la Grece; sans doute que leur Langue se méloit avec celle des pays où ils alloient (*a*): & comme la Langue Phenicienne a plusieurs mots équivoques, les Grecs qui dans la suite lurent leur ancienne Histoire, qui étoit remplie de phrases Pheniciennes, y ayant trouvé ces mots équivoques, ne manquerent pas de les expliquer dans le sens qui étoit le plus selon leur goût. Il ne faut pas douter même, que lorsqu'ils consultoient les Pheniciens, qui connoissoient le penchant qu'ils avoient pour les fictions, ceux-ci ne leur en ayent souvent imposé. De là ont pris naissance une infinité de Fables: en voici plusieurs exemples, tirés pour la plûpart de Bochart.

(*a*) Bochart & Vossius ont prouvé sans replique, que l'alphabet que Cadmus porta en Grece, étoit Phenicien; celui dont on s'y servoit étoit Pelasgien, & il se forma une Langue des deux.

Le mot *alpha*, ou *ilpha*, dans la Langue Phenicienne, signifie également un Taureau, ou un navire : les Grecs au lieu de dire qu'Europe avoit été emmenée sur un vaisseau dans l'Isle de Crete, publierent que Jupiter changé en Taureau l'avoit enlevée. Dans la même Langue, les Pheniciens s'appelloient *Hevéens*, ou *Achiviens*; & comme le mot *Chiva* signfie un serpent, les Grecs l'ayant trouvé dans les Annales de Cadmus, débiterent que ce Prince avoit été changé en serpent. De même encore, du mot *Sir*, qui veut dire un Cantique, ils ont fait la Fable des *Sirenes*. Eole n'a passé parmi eux pour le Dieu des vents & des tempêtes, que parce que le mot *Eol*, ou *Chol*, signifie tempête. La Fable qui dit que le Vaisseau des Argonautes parloit, & que Minerve avoit employé au gouvernail un des chênes de la Forêt de Dodone qui rendoient des Oracles, tire aussi son origine d'une équivoque de la Langue Phenicienne, dans laquelle le même mot signifie parler, & gouverner un vaisseau (1). Du mot *Moun*, ou *Mon*, qui veut dire *vice*, on a fait le Dieu Momus, censeur des defauts des hommes (2). La Fable de la fameuse Fontaine Castalie, en Beotie, tire aussi son origine d'une équi-

(1) Voyez la Fable des Argonautes. T. 3.

(2) Le Clerc sur Hesiode.

que : comme elle couloit avec un murmure qui paroiſſoit avoir quelque choſe de ſingulier (*a*), & que ſon eau troubloit l'eſprit de ceux qui en buvoient, on s'imagina d'abord qu'elle communiquoit le don de prophetie ; & quand il fut queſtion de ſçavoir d'où lui venoit cette vertu, on inventa une Fable. Une Nymphe, dit-on, fut aimée d'Apollon (1) ; comme ce Dieu la pourſuivoit un jour, elle ſe jetta dans cette Fontaine : Apollon pour ſe conſoler de la perte de ſa Maîtreſſe, communiqua à l'eau de cette Fontaine le don de prophetie. Si les Grecs avoient entendu la Langue Hebraïque, ils auroient bien vû que le mot Caſtalie, vient de *Caſtala*, qui veut dire *bruit* (2) ; & ils ne ſe ſeroient pas jettés dans des Fables ridicules, reſſource ordinaire de leur ignorance. On doit dire à peu près la même choſe de l'origine de la fontaine Hippocrene, qu'on dit que le cheval Pegaſe fit ſortir d'un coup de pied ſur le mont Helicon, parce que le mot *Pigran* dont on fit *Hippigrana* & enſuite *Hippocrene*, veut dire ſortir de terre (*b*). La Fa-

(1) *Lutatius.*

(2) Bochart. Chan. l. 1. c. 16.

(*a*) *Caſtaliæque ſonans liquido pede labitur unda.* Virg. in Culice.

(*b*) Voyez Bochart Chan. l. 1. c. 16. & M. le Clerc ſur Heſiode. De *Pigran* les Grecs ont fait ἱππουκρήνη *tanquam ab equo deducta vocabulum ; ideo Perſii fons caballinus, hinc nata Fabula de fonte è terra edito equi ungulâ percuſſa.*

ble de la fontaine Arethuſe & d'Alphée ſon Amant, qu'Ovide décrit ſi bien, n'eſt fondée que ſur une pareille équivoque. Les Pheniciens étant arrivés en Sicile, voyant cette fontaine environnée de Saules, la nommerent peut-être *Alphaga*, qui veut dire, la fontaine des Saules (1). Les Grecs qui aborderent enſuite dans le même lieu, n'entendant pas la ſignification de ce mot, & ſe ſouvenant de leur fleuve Alphée (2), s'imaginerent que puiſque la fontaine & le fleuve avoient à peu près le même nom, il falloit qu'ils euſſent la même origine; & là deſſus, quelque bel eſprit compoſa le Roman des Amours du Dieu du Fleuve, avec la Nymphe Arethuſe. Preſque tous les Hiſtoriens enſuite furent la dupe de cette Fable, & dirent que l'Alphée traverſoit la mer, & alloit reſſortir dans l'Iſle de Sicile, près de la fontaine d'Arethuſe (*a*). Une même racine Phenicienne du mot *nahhaſch* pouvoit ſignifier également, ou un Gardien, ou un Dragon : dès qu'on liſoit une Hiſtoire où ce mot ſe rencontroit, pour marquer le gardien de quelque choſe précieuſe, on ne manquoit pas de dire que c'étoit un Dragon.

(1) Bochart. Chan. l. 1. c. 18.

(2) Il coule dans l'Elide.

(*a*) Bochart croit que le mot Arethuſe vient du mot Phenicien *Arith*, qui veut dire ruiſſeau.

De là toutes ces Fables des fameux Dragons, par lesquels on fait garder le Jardin des Hesperides, la Toison d'or, l'antre de Delphes, & la fameuse fontaine de Thebes : au lieu d'y mettre des hommes, on y a mis des monstres ; & ce qui a autorisé la liberté qu'on se donnoit de prendre dans cette signification le mot Phenicien, c'est que pour être le gardien d'une chose précieuse, & veiller à sa conservation, il faut être vigilant & clair-voyant ; ce que les mots Grecs ὄφις δέρκω, signifient(*a*). Voilà ce qui a trompé souvent Palephate, Diodore, & quelques autres, qui pour expliquer ces Fables en ont substitué d'autres en leur place, & ont introduit des personnages à qui ils ont donné le nom de Draco. De même quand les Poëtes disent que les Dieux épouvantés par les menaces des Géants, se revêtirent en Egypte de la figure de plusieurs animaux (1), cela n'est fondé que sur des allusions aux noms Pheniciens ou Hebreux, qui donnerent occasion à ces Fables. C'est ainsi, pour me servir d'exemples, qu'on ne sçauroit con-

(1) Ovid. Met. l. 5.

(*a*) Le Clerc sur Hes. p 63. ces mots, dit cet Auteur. viennent d'ὄψομαι & δέρκομαι *videre. Igitur credibile est eamdem vocem Phenicii linguâ & Serpentem & custodem significasse.*

teſter que le Dieu Anubis fut changé en chien, parce que *nobeah* ſignifie aboyer: Apis en bœuf, parce que *abir* veut dire un bœuf: Venus en poiſſon: Junon en vache, parce qu'*Aſtarot* qui étoit le nom de Junon, ſignifie des troupeaux: & *Dag*, qui étoit celui de Venus, ou Aſtarté, veut dire un poiſſon. Je pourrois rapporter ici une infinité d'autres exemples; mais j'eſpere dans la ſuite en donner tant de preuves, que je convaincrai les plus incrédules.

Il me reſte à prouver maintenant, que non-ſeulement les équivoques des Langues Orientales ont donné lieu à une infinité de Fables, mais auſſi celles de autres Langues.

Les mots équivoques de la Grecque, par exemple, en ont produit un grand nombre. De *crios* (1), qui étoit le nom du Gouverneur des enfans d'Athamas, & qui ſignifioit un belier, ils ont compoſé la Fable du Belier à la Toiſon d'or, comme nous le dirons plus au long en l'expliquant. Ils ont changé de même Lycaon en loup, parce que ſon nom eſt le même que celui de cet animal. Ils ont publié que Cyrus avoit été nourri par une chienne, parce que la femme du Bouvier d'Aſtyage, qui le nourrit, s'appelloit en

(1) ὁ κριὸς.

grec *Cyno* (1), & dans la Langue des Medes *Spaco*, noms qui veulent dire chienne (2). Que Venus étoit sortie de l'écume de la mer, parce que *Aphrodite*, qui étoit le nom qu'ils donnoient à cette Déesse, signifioit de l'écume. Que le Temple de Delphes avoit été construit avec de la cire, & les ailes des abeilles qu'Apollon avoit fait venir des pays Hyperboréens, parce que Pteras (3) dont le nom veut dire une plume, en avoit été l'Architecte. On doit dire la même chose des autres Fables, où l'on trouve que quelques enfans ont été nourris par des Chevres, comme Ægiste ; ou par une Biche, comme Telephe, fils d'Hercule, parce que leurs noms répondent à ceux de ces animaux.

(1) κύων, κυνός.

(2) *Herodot. l. 1.*

(3) πτερὸν *per penna.*

Quatorzième source.

Mais pour donner plus de vrai-semblance à toutes ces origines, il est bon de faire voir en peu de mots, & par des exemples incontestables, que la plûpart des Fables des Grecs venoient d'Egypte & de Phenicie.

Les Grecs ne sont pas à beaucoup près si anciens que les autres peuples d'Orient. Les Arts & la politesse regnoient en Egypte, lorsque les peuples d'Occident vivoient encore dans une

brutale groſſiereté : c'étoit par les Colonies qui ſortoient d'Orient, qu'ils apprenoient à bâtir des Villes, à vivre en ſocieté, & à s'habiller. C'eſt delà que venoient les ceremonies de la Religion, le culte des Dieux, & les ſacrifices. On n'en ſçauroit douter après le témoignage formel des plus anciens Auteurs. Les Fables étoient mêlées avec la Religion, elles en étoient le fondement : c'étoit la Fable qui avoit introduit ce grand nombre de Dieux qu'on avoit ſubſtitué à la place du veritable ; ainſi en apprenant la Religion des Egyptiens, les Grecs apprenoient auſſi leurs Fables. Il eſt certain, par exemple, que le culte de Bacchus étoit formé ſur celui d'Oſiris ; Diodore le dit en plus d'un endroit (1). Les repréſentations obſcenes de leur Hermès & de leur Priape, n'étoient-elles pas les mêmes que le *Phallus* des Egyptiens ? Herodote (2) a beau dire que c'étoient les Pelaſges qui leur avoient appris ces myſterieuſes infamies : les Pelaſges, tout anciens qu'ils étoient dans la Grece, étoient modernes en comparaiſon des Egyptiens ; & comme ils étoient vagabonds, quelqu'un d'eux pouvoit être ſorti d'Arcadie, qui étoit leur premiere habitation, & avoir voya-

(1) L. 1.

(2) L. 2.

gé en Egypte. Cadmus & Melampe avoient apporté ce culte dans la Grece ; & le premier ne ſouffrit tant de perſecution, juſqu'à être chaſſé de ſon Royaume, que pour s'être oppoſé aux innovations qu'on avoit introduites dans les Fêtes de cette ancienne Divinité. Tel étoit le génie des Grecs ; ils changeoient & les noms & les cerémonies des Dieux d'Orient, pour faire croire dans la ſuite qu'ils étoient nés dans leurs pays ; comme nous le voyons dans cet exemple, dans celui d'Iſis qu'ils appelloient Diane, & dans une infinité d'autres. La Fable de Derceto, ou d'Atergatis, n'eſt-elle pas la même que celle de Dagon ? Les Grecs n'ont-ils pas compoſé ce nom de ceux d'*Adir* & d'*Agon*, grand poiſſon ? comme Selden le démontre (1) : & n'eſt-ce pas pour cela qu'Ovide dit que Derceto fut changée en poiſſon ? La Fable de Venus & d'Adonis n'étoit-elle pas originaire de Syrie ? Et ſi l'on publia que cette Déeſſe étoit ſortie de la mer, c'eſt que ſon culte étoit paſſé des côtes de Syrie en Chypre, de là à Cythere, & enſuite dans la Grece. Io changée en vache, n'eſt-elle pas la même qu'Iſis adorée par les Egyptiens ſous la figure de cet animal ?

(1) *de Diis Syriis, Synt.* 2. *c.* 3.

(1) *in Iſide.* Et ſi, ſelon Plutarque (1), il y avoit une ancienne Tradition qui portoit que cette Déeſſe avoit été métamorphoſée en Hirondelle, n'eſt-ce pas, comme le remarque Bochart (2), parce que dans les Langues d'Orient, *Sis* ſignifie une Hirondelle? La Fable d'Arachné changée en Araignée, ne vient-elle pas de l'Hebreu *Arag*, qui veut dire filer? terme que l'Ecriture employe pour les toiles mêmes que les Araignées filent. Celle d'Eſculape, nourri par une Chienne, ne vient-elle pas de Phenicie? Et quand Sanchoniathon ne le diroit pas expreſſément, ne verroit-on pas qu'on a compoſé ce nom & cette Fable de deux mots Hebreux, *Is Calibi*, *Vir Caninus*, d'où les Grecs ont fait leur *Aſclepios*, & les Latins leur Eſculape? Pourquoi, je vous prie, diſoit-on que Diane avoit été changée en chat, ſinon parce que cette Déeſſe, ſelon Herodote (3), étoit appellée en Egypte *Bubaſte*, qui veut dire un chat dans la Langue du pays, comme nous l'apprend Stephanus (4). Le Mercure des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Teutat des Gaulois n'étoit-il pas la copie de l'ancien Thot des Egyptiens? Tout l'attirail des Fables que les Poëtes mêlerent dans leur *Adès*,

(2) *De animal.* p. 2. l. 19.

(3) L. 2. n. 156.

(4) *in voce Bubaſtis.*

en

en un mot tout leur système Poëtique de l'Enfer, ne venoit-il pas des Egyptiens ? Diodore de Sicile (1) & Porphyre (2) le disent formellement, & nous le proverons fort au long dans la suite. Pythagore n'avoit-il pas puisé chez ce même peuple les rêveries de la Métempsycose, & Homere la Fable des Métamorphoses de Protée ? J'en pourrois rapporter encore plusieurs autres ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que le plus grand nombre des Fables des Grecs & des Latins venoient d'Egypte & de Phenicie : que Bochart & quelques autres ont eu raison d'en chercher souvent le dénoüement dans les Langues Orientales ; & que si on a de la peine à les reconnoître, c'est que les Grecs qui avoient un penchant infini pour les fictions, & qui d'un autre côté vouloient passer pour anciens, aimant mieux rapporter leur origine aux fourmis de la forêt d'Egine, ou aux dents du Dragon de Cadmus, que de reconnoître qu'ils descendoient des Peuples étrangers, changeoient tout dans les Fables, les noms, les avantures, & les cerémonies de la Religion ; voulant faire voir par là, que tout avoit commencé parmi eux, & qu'ils n'étoient rede-

(1) Lib. 1.
(2) Lib. 5. *de Abst.*

vables à aucun Peuple, ni de leurs Dieux, ni de leurs Heros. C'eſt pour cette raiſon ſans doute, que l'on trouve dans les Poëtes Grecs les Fables Egyptiennes ſi défigurées, qu'il ſeroit difficile ſans le ſecours des Langues, d'en pouvoir découvrir l'origine; & qu'il y a tant de difference entre ce que Diodore & Plutarque diſent d'Iſis & d'Oſiris après les Prêtres d'Egypte, & ce que les Poëtes diſent d'Io, de Bacchus & de Diane, qu'on ſeroit tenté de croire que ce ne ſont pas les mêmes Divinités.

On a donné dans le premier Chapitre des regles & des exemples pour connoître en général, les Fables Orientales, les Grecques & les Latines. Ce ſeroit ici le lieu de dire en quel temps ont commencé les Fables; mais il eſt impoſſible d'en fixer au juſte l'époque: on ſcait ſeulement qu'elles ſont très-anciennes, puiſque nous les trouvons dans ce qui nous reſte de plus ancien dans l'Antiquité profane; à quoi on peut ajoûter que la maniere differente dont les racontent les premiers Poëtes, eſt une preuve inconteſtable qu'elles étoient répanduës avant leur temps, parmi les peuples dont apparemment elles contenoient l'ancienne Tradition. Mais pour dire

quelque chose de plus précis, je crois que si avant le Déluge, les Fables n'ont pas corrompu la Religion de Caïn & de sa famille, ainsi que l'idolatrie avec laquelle elles paroissent si naturellement liées, elles ont du moins pris naissance peu de temps après, dans la famille de Cham, & de Chanaan son fils, premiers auteurs de l'idolatrie. Ainsi on doit regarder la Phenicie & l'Egypte comme le premier Theâtre des Fables, d'où elles passerent avec les Colonies en occident, & dans la Grece sur-tout, où elles multiplierent infiniment, les Grecs ayant un génie porté aux fictions. De la Grece elles passerent en Italie, & dans les autres pays.

Il est constant qu'en suivant un peu l'ancienne Tradition, on découvre aisément que c'est là le chemin de l'idolatrie & des Fables, qui ont toûjours marché ensemble. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'Homere & Hesiode sont les inventeurs de ces Fables : l'idolatrie étoit plus ancienne que ces deux Poëtes, & par consequent les Fables, qui y sont nécessairement enchaînées, l'étoient aussi. Les Poëtes qui avoient precedé ceux que je viens de nommer, en avoient apparemment rempli leurs Ouvrages, &

je ne doute pas qu'Homere n'ait eu des modeles qu'il a imité. La Poëſie Grecque auroit-elle commencé par des Chefs-d'œuvres? Il y avoit eu ſans doute avant lui des Poëtes, qui avoient traité le ſujet de la guerre de Troye, & qui avoient fait des Iliades, où apparemment le commerce des Dieux avec les hommes, & les autres Fables, regnoient comme dans l'Iliade & l'Odyſſée; car il ne faut pas croire que les Dieux de la Grece doivent leur origine aux Poëmes d'Homere & d'Heſiode. Ces deux Poëtes, & ceux qui les ont precedés, avoient ſuivi dans leurs Ouvrages les principes de la Theologie de leurs pays, dont le ſyſtême avoit été formé dès le temps de Cecrops qui établit dans la Grece le culte des Divinités d'Egypte & de Phenicie, comme il paroît par le témoignage des Anciens, ainſi qu'on peut le voir dans Saint Epiphane (1). Les autres Chefs de Colonies, tels que Cadmus, qui porta en Grece les myſteres de Bacchus & d'Oſiris, ſuivirent la même méthode; or ces Chefs de Colonies étoient tous anterieurs de pluſieurs ſiécles à ces deux Poëtes. Mais pour tout dire en un mot, la Poëſie Grecque n'eſt qu'une copie de cette ancienne Poëſie ſi con-

(1) Dans le Liv. 1. de ſes hereſies, §. 7.

nuë en Orient, & que Moyse a si heureusement employée dans ces admirables Cantiques, où il celebre avec tant de majesté les victoires du Dieu des Armées sur les ennemis des Hebreux; & peut-être même que c'est ce commerce sacré du Dieu d'Israël avec son peuple, que fait si souvent sentir ce saint Legislateur, qui a donné lieu dans la suite aux Poëtes, de mêler à tous propos leurs Dieux avec les hommes, n'ayant pas sçu expliquer autrement cette divine Providence qui regle les évenemens, & qui paroît dans ces divins Cantiques si remplie de soin & de sollicitude. Ainsi les premieres verités ont donné occasion aux Fables les plus anciennes, qui se sont ensuite multipliées au gré du génie des peuples qui les ont adoptées.

Il est bon de remarquer encore, que les Fables qui sortirent de la Phenicie & de l'Egypte, ne prirent pas toutes la route d'Occident, je veux dire de la Grece & de l'Italie; il y en eut beaucoup qui passerent dans les Indes avec les Colonies qui allerent s'y établir; & c'est ce qui fait qu'il y a peu de pays où l'on n'ait trouvé une Tradition du combat des Géants, & de la Guerre qu'ils firent aux Dieux, comme on le peut voir dans

plusieurs Relations (*a*). On trouve encore dans les pays les plus éloignés plusieurs vestiges des anciennes Fables, où elles ne sont pas même assez défigurées, pour n'être pas reconnuës; ce qu'on doit penser aussi de l'idolatrie de ces Peuples, qu'on voit bien, malgré les changemens qu'on y a faits, être la suite de l'ancienne, qui fut portée dans les climats éloignés avec les Colonies. Sur quoi on peut consulter l'Ouvrage du P. Lafiteau, pour ce qui regarde les Sauvages de l'Amerique, dont les mœurs, selon lui, ressemblent à celles des premiers hommes. Mais il est temps de passer à une autre source.

Quinziéme source. L'ignorance de la Geographie.

Comme dans ces premiers temps l'art de la Navigation étoit peu perfectionné, & qu'on ne sçavoit guere bien la Geographie, les voyages de mer étoient fort dangereux. Lorsqu'on vint ensuite à faire des Relations de ces voyages, on y mêla plusieurs Fables: on ne parla, par exemple, de l'Ocean que comme d'un lieu couvert de tenebres, où le Soleil alloit se coucher tous les soirs

(*a*) Voyez ce que M. Dellon en a écrit dans son troisiéme Tome des Divinités qu'adorent les peuples des Indes, sur tout sur les côtes de Malabar, & des pays voisins: & ce que le Pere Lafiteau en a dit dans ses mœurs des Sauvages. *T.* 2.

dans le Palais de Tethys (*a*).

Les Rochers qui compoſent le Détroit de Scylla & de Charybde, paſſerent pour deux monſtres qui engloutiſſoient les vaiſſeaux. On publioit que les Symplegades ou les Cyanées, qui ſont à l'entrée du Pont-Euxin, s'entreheurtoient pour engloutir les navires qui y paſſoient. On regardoit les Cimmeriens, comme un Peuple enſeveli dans des tenebres éternelles : les Arimaſpes & les Iſſedons, comme des hommes qui n'avoient qu'un œil : les Hyperboréens, comme des gens qui vivoient mille ans ſans chagrin, ſans maladie, & ſans reſſentir aucune des incommodités de la vie. Ici, il y avoit un peuple couvert de plumes ; là, des hommes ſans tête, ou Acephales ; des Cynocephales, ou hommes à tête de chien ; d'autres, dont les oreilles pendoient juſqu'aux talons ; d'autres enfin qui n'avoient qu'un pied, car c'eſt ce que contenoient les Relations des Indes & du Nord : partout des monſtres effroyables qu'il falloit dompter. Si quelqu'un alloit dans le Golphe de Perſe, on publioit qu'il étoit allé juſ-

(*a*) . . . : *Tarteſſos ſtabulanti conſcia Phœbo* (1).
. . . . . .
Preſſerat occiduus Tarteſſia littora Phœbus (2).

(1) Sil. Ital. L. 3.
(2) Ovid. Met. L. 14.

qu'au fond de l'Orient, & au pays où l'*Aurore ouvre la barriere du jour.* Parce que Perſée eut la hardieſſe de ſortir du détroit de Gilbraltar pour aller juſqu'aux Iſles Orcades, on lui donna le Cheval Pegaſe, avec l'équipage de Pluton & de Mercure, comme s'il avoit été impoſſible de faire un ſi long voyage, ſans quelque ſecours ſurnaturel.

Que de Fables ridicules, que de fictions puériles ne trouve-t'on pas dans le faux Orphée, dans Apollonius de Rhodes, au ſujet du retour des Argonautes; combien de Pays & de Peuples inconnus, ne leur font-ils pas rencontrer dans ce voyage chimerique? Qui eſt-ce qui peut dire où étoient les Cimmeriens d'Homere, & l'Iſle de Calypſo?

Seiziéme & derniere ſource. Les prétendus commerces des Dieux.

On peut ajoûter à toutes ces ſources, le ſoin qu'on a pris ſouvent de ſauver l'honneur de pluſieurs femmes. Lorſque quelque Princeſſe avoit eu de la foibleſſe pour ſon Amant, les flatteurs ne manquoient pas d'appeller au ſecours de ſa réputation quelque Divinité favorable: il falloit que ce fût un Dieu métamorphoſé, qui eût triomphé de l'inſenſibilité de la Belle; on ſauvoit par là ſa réputation, & ces ſortes de galanteries, bien loin d'être diffamantes, étoient

très-honorables. Il n'y avoit pas jusqu'aux époux trop faciles, qui ne les favorisassent; & l'histoire de Pauline & de Mundus, n'est pas le seul monument qui nous reste de la sotte crédulité des maris. Mundus, jeune Chevalier Romain, étoit devenu amoureux de Pauline, & ayant employé inutilement tous les moyens de la rendre sensible, il s'avisa de gagner les Prêtres d'Anubis, qui firent sçavoir à Pauline que ce Dieu étoit amoureux d'elle; Pauline fut le même soir conduite dans le Temple par son mari. Quelques jours après, Mundus qu'elle rencontra par hasard, lui déclara le secret. Pauline au desespoir s'en plaignit à Tibere, qui tout Tibere qu'il étoit, fit brûler les Prêtres d'Anubis, trainer sa Statue dans le Tybre, & fit exiler Mundus (1).

(1) Joseph. Ant. l. 18.

Il est sûr qu'une infinité de Fables tirent leur origine de cette source. Celle de Rhea Silvia, mere de Remus & Romulus, en est une preuve (2). Amulius son oncle entra dans sa cellule, & Numitor son pere, fit courir le bruit que les deux enfans qu'elle mit au monde avoient pour pere le Dieu de la Guerre. Souvent même les Prêtres étant amoureux de quelque femme, lui an-

(2) Denys d'Halicarn. Ant. Rom. L. 1. Tite-Live. L. 1.

nonçoient qu'elle étoit aimée du Dieu qu'ils ſervoient, & elle ſe préparoit à aller coucher dans le Temple, où les parens la conduiſoient avec ceremonie (1). A Babylone une femme, de celles que Jupiter-Belus avoit fait choiſir par ſon Prêtre, alloit coucher dans ſon Temple. De là ce grand nombre d'enfans qu'on donne aux Dieux.

(1) Herodot. L. 1. C. 381.

CHAPITRE VII.

Dans lequel on recherche l'origine des Metamorphoſes d'Ovide, & de quelques autres Poëtes.

POUR ne rien laiſſer à deſirer ſur l'origine des Fables, il faut ajoûter à ce que nous avons dit dans les Chapitres precedens, que preſque toutes celles qui ſe trouvent dans les Metamorphoſes d'Ovide, d'Hyginus, & d'Antoninus Liberalis, ne ſont fondées que ſur des manieres de s'exprimer figurées & metaphoriques : ce ſont ordinairement de veritables faits, auſquels on a ajoûté quelque circonſtance ſurnaturelle pour les embellir. La vie retirée, par exemple, que menerent en Illyrie Cad-

mus & Hermione, après avoir été chassés du Trône de Thebes, donna sans doute lieu à les faire changer en Serpens; surtout à l'aide des équivoques, dont nous parlerons dans leur histoire. La cruauté de Lycaon, qui immoloit des victimes humaines à Jupiter Lycæus, l'a fait metamorphoser en loup. Céyx & Alcyone ont été changés en Alcyons, pour nous donner une idée d'un amour parfait entre deux époux. Quand quelque Princesse mouroit de douleur de la perte de son mari ou de ses enfans, le dénoüement de l'Elegie qui étoit composée à ce sujet, étoit de la changer en Fontaine ou en Rocher. L'adresse & l'agilité de Periclymene, frere de Nestor, qui fut tué par Hercule, ont fait dire que ce jeune Prince prenoit toutes sortes de figures, & qu'il se changea en Aigle. On doit penser de même de Protée, de Thetis, & de Metra fille d'Eresicton. Si quelqu'un se rendoit haïssable, comme Ascalaphe, on le changeoit en Hibou. La stupidité de Mydas, ou peut-être l'excellence de son oüie, lui ont fait donner des oreilles d'âne. On dit qu'Amphion bâtit les murailles de Thebes au son de sa Lyre, parce qu'il fut assez éloquent pour persua-

der à un peuple barbare, de bâtir une ville pour y vivre en societé : qu'Orphée charma les Tygres & les Lions, & rendit les arbres & les rochers sensibles à ses accords, parce qu'il étoit si insinuant & persuasif, que rien ne pouvoit resister à la force de son éloquence. Au lieu de dire que quelqu'un étoit gueri d'une maladie desesperée, comme Hypolite, on publioit qu'il étoit ressuscité ; & le Medecin qui en avoit pris soin, étoit toûjours Esculape.

Quelquefois la ressemblance des noms donnoit lieu à la metamorphose : ainsi furent changés Picus en Pivert, Cygnus en Cygne, Hierax en Epervier, Alopis en Renard, les Cercopes en Singes. Enfin on trouve des Fables, dont le fondement est le fruit de l'imagination des Poëtes : ainsi pour nous apprendre que Cephale se levoit de grand matin pour aller à la chasse, on publia que l'Aurore, qui en étoit amoureuse, venoit l'enlever : qu'Hebé, Déesse de la jeunesse, avoit rajeuni Iolas compagnon d'Hercule, parce qu'il vécut très-long temps, & qu'il conserva sa vigueur jusqu'à une extrême vieillesse : que Cerès avoit aimé Jasion, parce qu'il avoit perfectionné l'Agriculture, dont cette

Déeſſe avoit appris l'uſage à la Grece : que Diane venoit viſiter Endymion dans les montagnes de la Carie, parce que ce Berger s'y appliquoit à conſiderer le cours de la Lune ; ainſi des autres.

On en trouve qui ne ſont que des deſcriptions metaphoriques de quelques effets naturels ; ainſi les amours d'Apollon & de Daphné, marquent la verdure perpetuelle du Laurier, appellé *Daphné* par les Grecs. Enfin on doit penſer que toutes les metamorphoſes qu'on attribue à Jupiter & aux autres Dieux, n'étoient que des ſymboles qui nous marquoient les moyens dont les Princes qui portoient ces noms, s'étoient ſervis pour ſeduire leurs Maîtreſſes. Ainſi l'or dont ſe ſervit Pretus pour tromper Danaé, fit dire qu'il s'étoit changé en pluye d'or ; ou bien, comme le remarque Euſtathe (1), ces prétendues metamorphoſes n'étoient que des Medailles d'or, ſur leſquelles on les voyoit gravées, & que les Amans donnoient à leurs Maîtreſſes ; preſens plus propres par la rareté du métal & la fineſſe de la gravure, à rendre ſenſibles les femmes, que de veritables metamorphoſes.

(1) Sur le liv. 1. de l'Iliade.

Il eſt neceſſaire de remarquer avant

que de finir cet article, qu'il n'y eut jamais de Pays plus fertile en Fables, que la Grece. Peu contente de celles qu'elle avoit reçuës d'Orient, elle en inventa un nombre infini de nouvelles. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner l'immense Recueil qu'Ovide en a fait, & on verra que de XV. Livres que comprend son Ouvrage des Metamorphoses, il y en a près de XIII. qui ne sont composés que de Fables Grecques. J'ai donné dans le premier Chapitre des regles & des exemples pour les distinguer. La Langue dans laquelle elles paroissent avoir été composées, est la plus sûre. Si les noms sont tirés des Langues de l'Orient, elles sont étrangeres à la Grece; & s'ils sont Latins, elles doivent être regardées comme originaires d'Italie. Or sur ce principe, il y en a peu dans les Metamorphoses d'Ovide, qui ne soient Grecques d'origine; car si vous exceptez celles du Chaos, de la formation de l'homme; des compagnons de Cadmus, sortis des dents du Serpent; celles de Derceto changée en poisson, de Semiramis en colombe, de Pyrame & de Thisbé, d'Ino & de Melicerte, de Cadmus & d'Hermione, de Meduse, d'Atlas, d'Andromede, de Cerès, d'As-

calaphe, des Dieux cachés en Egypte, de Minerve, de Protée, de Byblis, de Memnon, des Cabires, & peu d'autres; & celles enfin qui comprennent la moitié du XIVe. Livre & le XVe. qui ſont viſiblement compoſés de Fables purement Latines, toutes les autres ſont Grecques d'origine, comme il eſt aiſé de s'en convaincre.

Telle eſt l'origine de la plûpart des Fables; & quand on n'en trouve pas le denoüement dans les ſources que j'ai rapportées, on le trouve aiſément dans ces metaphores.

Mais après avoir découvert les ſources de tant de Fables particulieres, il faut remonter encore à une ſource plus éloignée, & donner l'Hiſtoire des Coſmogonies & des Theogonies des anciens Peuples; c'eſt-à-dire, la maniere dont ils ont conçu l'origine & la formation du Monde, & les générations de leurs Dieux: c'eſt là principalement qu'on verra à combien d'erreurs l'homme eſt livré, lorſqu'il n'a pour guide que ſes ſeules lumieres.

LIVRE SECOND,

Des differentes Theogonies dont l'Antiquité nous a conservé la connoissance, ou Sentiment des Anciens, sur l'origine du Monde & des Dieux.

COMME l'opinion des Anciens sur l'origine des Dieux, étoit toûjours mêlée avec celle de l'origine du Monde, ainsi qu'un Sçavant Anglois l'a fort bien observé (1), & comme il est aisé de le juger par le fragment célebre de Sanchoniathon, je me vois obligé d'expliquer également dans ce Livre, leurs Cosmogonies & leurs Theogonies.

(1) Cud-Word. Syst. intell. p. 342.

Ceux qui ne connoissent la Mythologie que par les Ouvrages des Grecs & des Latins, soit en vers ou en prose, s'imaginent que le premier des deux Peuples que je viens de nommer, est

l'auteur & l'inventeur de ces erreurs monſtrueuſes qui compoſoient leur Religion, & de tous les Dieux qu'ils adoroient. Mais il eſt certain que les Grecs étoient modernes, eu égard aux Peuples d'Orient; que leur Pays a été peuplé tard, & que ce ſont les Colonies venues de Phenicie & d'Egypte, qui y apporterent leur Religion, leurs ceremonies & leurs myſteres. Ainſi c'eſt parmi les Peuples de l'Aſie qu'il faut chercher l'origine de l'idolatrie. Je commencerai par la Tradition des Chaldéens, comme le plus ancien Peuple que nous connoiſſions, & enſuite je paſſerai aux autres.

CHAPITRE I.

Tradition des Chaldéens.

ON ne peut diſputer aux Chaldéens l'avantage d'être un des plus anciens Peuples de la terre. Nembrot qui en fut le premier Roi, vivoit du temps même de Phaleg, & il eſt regardé comme l'auteur du deſſein inſenſé de la Tour de Babel. Ce Peuple, au rapport de Joſeph (1), avoit eu ſoin dès les temps

(1) L. contre Apion.

les plus reculés, de conserver par des Inscriptions publiques, & par d'autres monumens, le souvenir de ce qui s'étoit passé, & de faire écrire ses Annales par les plus sages de la Nation ; mais rien ne prouve mieux l'antiquité des Chaldéens, que le rapport de leur opinion sur l'origine du monde, sur les dix générations qui précederent le Déluge, & sur les dix autres qui suivirent cet évenement, avec ce qu'en a dit Moyse.

Quatre Auteurs anciens avoient écrit l'histoire des Chaldéens, Berose, Abydene, Apollodore, & Alexandre Polyhistor : leurs Ouvrages sont perdus, mais il nous en reste quelques fragmens dans Joseph, dans Eusebe, & dans Syncelle. C'est dans ce dernier (1) qu'on trouve le morceau de Berose qui regarde leur Theogonie. Un homme, ou plûtôt un monstre moitié homme & moitié poisson, sorti de la mer Erythréenne, parut, disoit cet Auteur, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avoit deux têtes ; celle d'homme étoit sous celle de poisson. A sa queuë de poisson étoient joints des pieds d'homme, & il en avoit la voix & la parole ; on conserve encore aujourd'hui son image peinte. Berose dit de lui que c'étoit ζῶον ἄφρενον,

(1) Pag. 28. & 29.

ce que Goar traduit, *animal ratione destitutum*; mais comme il paroît que ce n'étoit point là l'idée qu'en avoit l'Auteur Chaldéen, & que le mot *aphrenon* n'est pas grec, il faut qu'il y ait faute dans le texte de Syncelle, & il doit y avoir ἄφρενον, *strenuus*, comme l'a conjecturé un Sçavant moderne. Quoiqu'il en soit, ce monstre, selon l'Auteur Chaldéen, demeuroit le jour avec les hommes, sans manger, & il leur donnoit la connoissance des Lettres & des Sciences, & leur enseignoit la pratique des Arts, à bâtir des Villes & des Temples, à établir des Loix, à s'appliquer à la Géometrie, à semer & à recueillir les grains & les fruits; en un mot, tout ce qui pouvoit contribuer à adoucir leurs mœurs. Au soleil couchant, il se retiroit dans la mer, & passoit la nuit dans les eaux. Il en parut dans la suite d'autres semblables à lui, & Berose avoit promis de reveler ces mysteres, dans les Histoires des Rois, mais il ne nous en est rien resté. Le même Auteur ajoûte qu'Oannès avoit laissé quelque Ecrit sur les origines, dans lequel il enseignoit qu'il y avoit eu un temps où tout n'étoit que tenebres & eau, & que cette eau & les tenebres renfermoient des ani-

maux monstrueux ; des hommes avec deux ailes, d'autres qui en avoient quatre, avec deux têtes dans un même corps, l'une d'homme & l'autre de femme, avec les deux sexes. Qu'on en voyoit avec des jambes & des cornes de chévre; que d'autres avoient ou la partie antérieure, ou la postérieure du cheval, comme les Hippocentaures. D'autres naissoient avec la tête d'un homme & le corps d'un Taureau ; que les chiens avoient quatre queuës, ayant les parties de derriere comme les poissons. Enfin, que tous les animaux étoient d'une figure monstrueuse & irréguliere, & tels qu'on en voyoit les representations dans le Temple de Bel. Cet Auteur ajoutoit encore, qu'une femme nommée Omorca (*a*), étoit la maîtresse de l'Univers, & que Bel la divisa en deux : que d'une de ses parties il avoit formé la terre, & de l'autre le ciel, & avoit donné la mort à tous ces monstres, Ce Dieu partagea ensuite les tenebres, sé-

(*a*) Les Sçavans ont cherché plusieurs étymologies du nom de cette Omorca. Je m'en tiens au Syncelle qui le dérive de Thaleth, nom, dit-il, que les Grecs donnent à la mer, ce qui a rapport à une des plus anciennes opinions, celle-là même qu'avoit adopté Thalés de Milet, que l'eau étoit le principe de toutes choses ; ou, pour dire la même chose poëtiquement avec Homere, que l'Ocean étoit le pere des Dieux.

para la terre d'avec le ciel, & arrangea l'Univers ; & après avoir détruit les animaux qui ne pouvoient ſoutenir l'éclat de la lumiere, & voyant le monde deſert, il ordonna à un des Dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler avec de la terre le ſang qui couleroit de la playe, & d'en former les hommes & les animaux : après quoi il forma les aſtres & les planetes, & acheva ainſi la production de tous les êtres.

Voilà, ſelon Alexandre Polyhiſtor, ce que renfermoit le premier Livre de Beroſe ; c'eſt-à-dire, une Phyſique groſſiere, & une Theogonie qui ne l'eſt pas moins. Il eſt vrai que cet Auteur a penſé que tout ce ſyſtême étoit allégorique ; mais quelles allegories pourroient le rendre ſupportable ? Diſons cependant que quelque monſtrueux qu'il ſoit, il paroît n'être qu'une tradition défigurée de l'Hiſtoire de la création, tirée des écrits de Moyſe, ou puiſée dans une tradition encore plus ancienne. Il eſt inconteſtable que l'endroit où il eſt parlé des tenebres qui couvroient la terre, mêlée alors avec l'eau, *& tenebræ erant ſuper faciem abyſſi*, (1) eſt le fondement de toute cette Coſmogonie, dans laquelle les Chaldéens avoient

(1) Gen. C. I. v. 2.

imaginé les monſtres dont on vient de voir l'Hiſtoire, pour décrire d'une maniere plus ſenſible & plus effrayante, cet état de confuſion qui regna dans le monde immédiatement après la création.

Pour ce qui regarde la formation de l'homme, on voit bien que l'Hiſtoire en eſt priſe auſſi de la deſcription de Moyſe, qui dit que Dieu, après s'être comme exhorté lui-même à la production de ce chef-d'œuvre, prit de la terre qu'il détrempa avec de l'eau, & lui ſouffla un eſprit de vie. Ces dernieres paroles ont apparemment donné occaſion à l'Auteur du ſyſtéme Chaldéen, de dire que Bel s'étoit fait couper la tête; ou, ſuivant une autre tradition, qu'il avoit coupé lui-même celle d'Omorca, d'où Beroſe conclut que c'eſt pour cela que l'homme fut doué d'intelligence.

Pour ces hommes monſtrueux, qui avoient deux têtes, quatre bras, & les deux ſexes, on peut penſer que l'idée en étoit priſe auſſi dans ces paroles de Moyſe, où cet Hiſtorien faiſant au Chapitre II. une recapitulation de ce qu'il avoit dit dans le premier, ajoute en parlant d'Adam & d'Eve, *maſculum & fe-*

minam creavit illos : & c'eſt cette idée des Chaldéens, pour le dire en paſſant, qui a donné lieu à la Fable des Androgynes, ſi célebres dans le Dialogue de Platon, intitulé *le Banquet* ; fable que ce Philoſophe fait débiter à Ariſtophane, un des interlocuteurs. Les Dieux, dit-il (1), avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps, deux viſages, quatre jambes, quatre pieds, & les deux ſexes. Ces hommes étoient d'une force ſi extraordinaire qu'ils reſolurent de faire la guerre aux Dieux. Jupiter que cette entrepriſe irrita, alloit les faire perir, comme les Géants qui avoient voulu eſcalader le Ciel ; mais voyant qu'il faudroit entiérement détruire le genre humain, il ſe contenta de les partager en deux, afin qu'ainſi ſeparés en deux parties, ils n'euſſent plus deſormais ni tant de force, ni tant d'audace. Il donna en même temps ordre à Apollon d'ajuſter ces deux demi-corps, & d'étendre ſur la poitrine & ſur le reſte, cette peau qui y eſt encore, & qui porte dans le nombril la marque qu'elle y a été arrêtée, & nouée, comme lorſqu'on ferme un ſac ou une poche : ces deux parties d'un corps ainſi ſeparées cherchent à ſe réu-

(1) Platon dans le Banquet.

nir, & voilà l'origine de l'amour.

Il est aisé de juger que la fiction de ces hommes partagés en deux, est tirée de l'Histoire que raconte Moyse de la formation de la femme qui fut tirée d'une des côtes d'Adam, & qui étoit *os de ses os, & chair de sa chair* (1). L'esprit humain fait en vain tous ses efforts pour corrompre la verité; elle laisse toûjours quelque trace lumineuse qui la fait reconnoître.

(1) Gen. 2.

Il y a eu quelques Rabbins qui ne se sont pas fort éloignés de l'opinion des Chaldéens, en disant que le corps d'Adam avoit été créé double, mâle & femelle, & que ces corps étant joints ensemble par les épaules, Dieu les avoit separés. (2)

(2) Voyez Heiseg. Hist. des Patr. T. 1. p. 35.

Pour dire maintenant ce que je pense d'Oannès & du fragment de Berose, il est bon d'observer que cet Auteur, après avoir fait la description du pays de Babylone, 1°. ajoute immédiatement après, que la premiere année parut cet homme extraordinaire, sans que cette année soit relative à aucune autre; ainsi on ne peut rien conclure pour le temps où il parut. 2°. Le nom d'Oannès, ou Oès, comme le nomme Helladius, paroît être formé du mot Syriaque *Onedo*, qui

qui signifie un Voyageur ou un Etranger. Ainsi tout se reduit à dire, que dans un temps qu'on ne sçauroit déterminer, il arriva par mer un homme qui donna aux Chaldéens quelques principes de Philosophie, & quelque connoissance des anciennes traditions, & leur laissa des memoires sur ce sujet. On ne l'a representé comme une espece de monstre, moitié homme, moitié poisson, que parce qu'il étoit couvert d'écailles : on n'a dit qu'il se retiroit la nuit dans la mer, que parce qu'il rentroit tous les soirs dans son vaisseau : qu'il ne mangeoit point, parce qu'il prenoit ses repas dans son bord ; ainsi du reste. Ce que dit Helladius, dont nous avons un fragment que Photius nous a conservé (1), d'Oès, ou Oen, confirme l'explication que je viens de donner de cette Fable : car cet Auteur, dont le recit convient assez avec ce qu'en a rapporté Berose, ajoute qu'Oen, qui avoit des mains, des pieds, & une tête d'homme, étoit réellement un homme, & n'avoit été pris pour un poisson, que parce qu'il étoit couvert depuis la tête jusques aux pieds, de peaux de poisson. Ce qu'il dit ensuite, qu'on publioit qu'il étoit sorti de l'œuf primitif, d'où tous les au-

(1) 2. Bib. Cod. 279.

tres êtres avoient été tirés, n'eſt fondé que ſur la reſſemblance de ſon nom, avec le mot grec *Oon*, qui ſignifie un œuf ; ou plutôt ſur l'ancienne fable qui ſuppoſoit que tout étoit ſorti d'un œuf. Remarquons en paſſant qu'Hygin dit auſſi, apparemment d'après ces deux Auteurs, qu'Euhannés, ou comme portent les Imprimés, Euhadnés, dont le nom eſt une corruption de celui d'Oannès, étoit venu par mer en Chaldée, & y avoit enſeigné l'Aſtrologie.

George Syncelle qui nous a conſervé les fragmens de pluſieurs Anciens, dit que ſelon Abydene, un ſecond Annedotus ou un animal reſſemblant à Oannès, étoit ſorti auſſi de la mer ſous le regne d'Amillarus, qui habitoit dans la villle de Pantibibla (*a*), vingt & ſix *Sares* après le commencement de la Monarchie des Chaldéens : mais Apol-

(*a*) Scaliger ſur Euſebe, p. 406. remarque très-bien que les Anciens n'ont rien dit de la vllle nommée Pantibibla. Seroit-elle la Siphara de Ptolomée, dans laquelle Xixutrus, qui eſt le même que Noé, dépoſa les Mémoires qu'il avoit compoſés avant le Déluge? puiſque ce nom peut être dérivé du mot Chaldéen *Sepher* ; ou *Spher*, Livre, Recueil ; & c'eſt là le ſens qu'a en Grec le mot Pantibibla. Le Chevalier Nevvton, dans ſa Chronologie, prend cette ville pour la Sepharvaïm dont il eſt parlé au ſecond Livre des Rois, *Chap.* 19. *v.* 13.

lodore le Chronographe diſoit, ſuivant le même Syncelle, qu'il n'avoit paru que ſous le regne ſuivant, c'eſt-à-dire, du temps d'Amenon. En quoi on blâmoit Polyhiſtor, d'avoir introduit après Beroſe, ſon Oannès à la premiere année; c'eſt-à-dire, vraiſemblablement, au commencement de cette même Monarchie. Le même Apollodore parle d'un quatriéme Annedotus, qui étoit auſſi ſorti de la mer, ſous le regne de Daonus; & Abydene nomme quatre perſonnes qui vinrent alors par mer, pour enſeigner plus en détail ce qu'Oannès n'avoit appris aux Chaldéens, que d'une maniere abregée; il nomme ces quatre Docteurs, *Euhedochus*, *Eneugamus*, *Eneubalus*, & *Anembotus*.

Telle étoit la Tradition des Chaldéens ſur l'origine du monde, dans laquelle il paroît qu'on ſuppoſe les Dieux antérieurs à la formation du monde. On voit qu'il n'y eſt nullement parlé de leur naiſſance, comme dans celle des Pheniciens & des autres Peuples dont je parlerai dans le chapitre ſuivant. Quoiqu'il en ſoit, voici les dix premieres generations, ſuivant

l'opinion des Chaldéens, & la durée de leurs regnes par Sares. (*a*)

Suivant Africanus.	*Suivant Abydene dans le même Auteur.*	*Suivant Apollodore dans le même Auteur.*
1 Alorus regna 10. Sares. . . .	1 Alorus, 10	1 Alorus, 10
2 Alaſparus, 3	2 Alaparus, 3	2 Alaparus, . .
3 Amelon, 13	3 Amillarus, 13	3 Amelon. . .
4 Amenon, 12	4 Amenon, 12	4 Amenon, . .
5 Metalarus, 18	5 Megalarus, 18	5 Megalarus, 18
6 Daonus, 29	6 Daos, 10	6 Daonus, 10
7 Evedorachus, 18	7 Evedoreſcus 18	7 Evedoriſcus, 18
8 Amphis, 10	8 Anedaphus 9	8 Amenpſinus, 10
9 Otiartes, 8	9.	9 Otiartes, 8
10 Xixutrus, 18	10 Siſuthrus,	10 Xixutrus, 18

Il n'eſt pas douteux que comme Alorus dans le ſyſtême des Chaldéens, eſt inconteſtablement Adam, Xixutrus ne ſoit Noé. Auſſi racontent-ils que ce fut de ſon temps qu'arriva le Deluge; en quoi, pour le dire en paſſant, les Auteurs Chaldéens

(*a*) Les Anciens diviſoient le temps en Sares, en Neres, & en Soſes. Le Sare, ſuivant Syncelle, marquoit trois mille ſix cens ans; le Nere, ſix cens, & le Soſe, ſoixante; ce qui donnoit à la durée des premiers regnes, un nombre infini d'années, chaque Roi ayant regné pluſieurs Sares, mais lorſqu'on ne regarde les Sares que comme des années de jours, le calcul de ces anciens Auteurs ſe rapporte aſſez exactement aux années données par Moyſe aux premiers Patriarches. Voyez ſur cela Scaliger, Petau, & les autres Chronographes, & en particulier l'Hiſtoire Univerſelle donnée par une Société d'Anglois.

sont plus fidelles que Sanchoniathon, dont je parlerai dans la suite, lequel rapportant les dix premieres generations du monde naissant, & les dix qui les suivirent, par une prévarication inexcusable ne fait aucune mention de ce celebre évenement. Voici ce qu'en rapportent les Auteurs que je viens de citer (1).

(1) Voyez Syncel. loc. cit.

Chronus ou Saturne étant apparu en songe à Xixutrus, l'avertit que le quinziéme du mois Dœsius le genre humain seroit détruit par un Deluge, & lui ordonna de mettre par écrit l'origine, l'histoire, & la fin de toutes choses; & de cacher sous terre ses Mémoires, dans la Ville du Soleil, nommée Sippara; de construire ensuite un Vaisseau, d'y mettre les provisions necessaires, & d'y entrer, lui, ses parens & ses amis, & d'y enfermer les oiseaux & les animaux à quatre pieds. Xixutrus exécuta ponctuellement ses ordres, & fit un Navire qui avoit deux stades de largeur, & cinq de longueur; & il n'y fut pas plûtôt entré que la terre fut inondée.

Quelque temps après voyant les eaux diminuées, il lâcha quelques oiseaux, qui ne trouvant ni nourriture, ni lieu où se reposer, retournerent au Vaisseau. Quelques jours après il en lâcha d'autres,

qui revinrent avec un peu de bouë aux pattes. La troiſiéme fois qu'il les laiſſa envoler, ils ne parurent plus ; ce qui lui fit juger que la terre commençoit à être ſuffiſamment découverte. Il fit alors une ouverture au Vaiſſeau, & voyant qu'il s'étoit arrêté ſur une montagne, il en ſortit avec ſa femme, ſa fille, & le Pilote; & ayant adoré la Terre, élevé un Autel, & ſacrifié aux Dieux, lui & ceux qui l'avoient accompagné diſparurent. Ceux qui étoient demeurés dans le Vaiſſeau ne les voyant point revenir, ſortirent & les chercherent vainement : ſeulement une voix ſe fit entendre, & leur annonça que la pieté de Xixutrus lui avoit merité d'être enlevé dans le ciel, & d'être mis au nombre des Dieux, avec ceux qui l'accompagnoient. La même voix, les exhorta à être religieux, & à ſe tranſporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les Memoires qui y avoient été dépoſés. La voix ayant ceſſé de ſe faire entendre, il allerent rebâtir la Ville qu'on vient de nommer, & quelques autres.

CHAPITRE II.

Theogonie des Pheniciens.

Sanchoniathon, Prêtre de Beryte, qui vivoit à ce qu'on prétend, avant la guerre de Troye, avoit écrit sur la Cosmogonie, & sur la Theogonie des Pheniciens. Eusebe qui nous a conservé un long Fragment de ce Traité (1), rapporte en faveur de cet Auteur un passage qui ne doit pas être suspect, puisqu'il est tiré de Porphyre, le plus grand ennemi que les Chrétiens ayent jamais eu. Cet Auteur raconte que Sanchoniathon avoit écrit sur les Juifs, *des choses très-veritables ; qu'il étoit conforme à leurs Ecrivains, & qu'il avoit appris plusieurs des circonstances qu'il rapporte, de Jerombaal, Prêtre de Jevo ; qu'il avoit dedié son Ouvrage à Abibaïl Roi de Phenicie: que non-seulement ce Prince, mais ceux qui avoient ordre d'examiner les Livres, étoient convenus de la verité de l'Histoire de cet Auteur . . . . . Enfin qu'il avoit tiré ce qu'il avançoit, partie des Actes des villes particulieres, & partie des Archives qui se conservoient avec soin dans les Temples.*

(1) Prep. Evang. L. 1.

Le temps nous a enlevé l'Ouvrage de cet ancien Auteur ; il subsistoit encore dans les premiers siecles du Christianisme, puisque c'est vers ce temps-là, c'est-à-dire vers le regne des Antonins, que Philon de Byblos le traduisit en Grec, & le divisa en neuf Livres (2). Dans les Préfaces qu'il y avoit ajoutées, il disoit, » que Sanchoniathon, homme sçavant & » de grande experience, souhaitant avec » passion de connoître les Histoires de » tous les Peuples, & les connoître dès » leur origine, avoit fait une perquisi- « tion exacte des Ecrits de Taaut, per- » suadé que comme il avoit inventé » les Lettres, il étoit aussi le premier des » Historiens ». C'étoit donc dans les Ouvrages de ce chef des Sçavans, du celebre Mercure, que l'auteur Phenicien avoit puisé le fond de son Histoire. Après cela il blâme les Grecs d'avoir tourné en froides allegories, ou en explications physiques, des faits très-réels ; & de ce qu'ayant voulu allegoriser l'histoire des Dieux, ils l'avoient entiérement renversée, en introduisant à la place de la verité, des idées chimeriques, & des mysteres qui n'avoient pas plus de réalité.

(2) Voyez Eusebe. *Ibid.*

Cette Traduction, quoique visiblement interpolée par Philon, & ac-

commodée aux idées des Grecs de son temps, comme il paroît par ce qui nous en est resté, ne subsiste plus présentement ; mais Eusebe nous en a conservé un long fragment, & c'est tout ce que nous en avons.

Malheureusement encore, car il est bon de donner une idée nette & exacte de ce fragment ; outre qu'il est interpolé par Philon, ainsi qu'on vient de le dire, Eusebe en le rapportant, au lieu de l'avoir copié tel qu'il étoit, y a mêlé, comme on jugera aisément en le lisant avec attention, non-seulement les réflexions du Traducteur Grec, mais aussi les siennes propres ; ce qui diminue beaucoup l'autorité de ce précieux reste des antiquités Phéniciennes : n'étant pas toujours aisé de distinguer ce qui est de Sanchoniathon, d'avec ce qui n'est que de Philon ou d'Eusebe. Il est bien clair, par exemple, que lorsqu'il est parlé des Grecs, comme quand il dit que, trompés par des mots équivoques, ils ont pris une chose pour une autre ; ou lorsqu'en parlant de Thot ou Thaut, on ajoute que c'est le même que les Grecs nomment Hermès ; il est clair, dis-je, que ces réflexions sont de Philon ou d'Eusebe ; car, si Sanchoniathon est aussi ancien

qu'on le pretend, les Grecs n'étoient guere connus des Pheniciens du temps de cet Auteur ; ou du moins leur Religion, qu'ils avoient reçue des Pheniciens eux-mêmes par les Colonies qui étoient venues s'établir parmi eux, n'étoit pas encore changée au point qu'elle l'étoit du temps d'Heſiode & d'Homere, qui n'ont vêcu que plus de quatre cens ans après Sanchoniathon.

Quoiqu'il en ſoit, voici le fragment, qui peut être diviſé en trois parties. Ceux qui en voudront voir la traduction entiere, n'ont qu'à lire les Reflexions de M. Fourmont ſur les anciens Peuples(1). La premiere contient la Coſmogonie des Pheniciens ; la ſeconde, l'Hiſtoire des premiers hommes avant le Deluge, quoique cet Auteur ne diſe pas un mot de ce celebre évenement ; & la troiſiéme parle de ceux qui ont vêcu après, & qui ſont deſcendus des premiers.

(1) Tom. 1. p. 4. & ſuivantes

1°. Selon cet ancien Auteur, » le » premier principe de l'univers a été » un air tenebreux & ſpiritueux ; un » chaos plein de confuſion & ſans clarté ; » éternel, & d'une durée ſans fin. L'eſ- » prit devenu amoureux de ſes principes, » il s'en fit une conjonction, & cette » conjonction fut appellée l'amour. De

» là ſortit *Mot* ou *Mod*, c'eſt-à-dire, ou
» un limon, ou plûtôt un mêlange a-
» queux, qui fut le principe & la ſemen-
» ce de toutes les créatures, & la gene-
» ration de l'univers. Il y eut d'abord
» des animaux qui n'avoient aucun ſen-
» timent, leſquels en engendrerent d'in-
» telligens, qui furent nommés *Zophe-*
» *zemin*, c'eſt-à-dire, contemplateurs
» des cieux. Immédiatement après *Mot*,
» le ſoleil, la lune, les étoiles, & les
» autres Aſtres commencerent à paroître
» & à luire. L'air étant fortement illuminé
» par le violent degré de chaleur, com-
» muniqué à la terre & à la mer, des
» vents furent produits, avec des nuées
» qui tomberent en pluyes; & les eaux
» dont la terre venoit d'être inondée,
» attirées par l'ardeur du ſoleil, furent
» de nouveau réunies dans l'air, où pouſ-
» ſées les unes contre les autres, elles
» formerent les éclairs & le tonnerre,
» dont le bruit réveilla les animaux in-
» telligens, & les effraya tellement qu'ils
» commencerent à ſe mouvoir dans la
» terre & dans la mer ».

Ce premier morceau du Fragment, ne regarde, comme on voit, que la formation des êtres, & mon objet n'eſt pas de m'étendre ſur cette matiere. Il ſuffit d'ob-

ſerver que ce ſyſtême des Pheniciens conduiſoit à l'athéiſme, Dieu n'ayant aucune part dans la formation de l'univers. Sanchoniathon dit même que l'eſprit, tel qu'il le concevoit, ne connoiſſoit pas ſa propre production.

2°. L'Auteur Phenicien, après cette Coſmogonie, commence l'Hiſtoire du premier homme & de la premiere femme, que Philon ſon Traducteur nomme *Protogone* & *Æon*, & ajoute que » celle-ci trouva que les fruits des arbres » pouvoient ſervir de nourriture. Les en» fans de ces premiers parens du genre » humain, qui furent *Genus* & *Genea*, » habiterent dans la Phenicie. Une gran» de ſechereſſe étant ſurvenue, il éten» dirent les mains vers le ſoleil, qu'ils » regarderent comme le ſeul Dieu & le » maître des cieux, & lui donnerent le » nom de *Beelzemen*, lequel en Phenicien » ſignifie, Seigneur des cieux. *Genus* » dans la ſuite engendra d'autres hom» mes, qui furent nommés *Phos*, *Pur*, » *Phlox*, c'eſt-à-dire, *lumiere*, *feu*, & » *flame* : ce furent eux qui en frottant » deux pieces de bois l'une contre l'au» tre, trouverent l'uſage du feu. Leurs » enfans qui furent d'une grandeur dé» meſurée, donnerent leurs noms aux

» montagnes qu'ils possedoient ; de là » les noms du mont Cassius, du Liban » & Antiliban, du Brathys, &c. ».

» Les enfans de ces Geants furent » *Memrumus*, & *Hypsuranius*. Ce der- » nier habita à Tyr, & inventa l'art de » construire des cabanes de roseaux & » de jonc, & le *papyrus* ; & son frere, » avec qui il se brouilla, apprit aux hom- » mes à se couvrir de peaux de bêtes. Il » fit plus encore, car un vent impetueux » ayant enflamé une forêt qui étoit près « de Tyr, il prit un arbre, en coupa les » branches, & l'ayant lancé dans la mer » il le fit servir de vaisseau. Il rendit aussi » un hommage religieux, & repandit le » sang de quelques animaux en l'honneur » de deux pierres qu'il avoit consacrées au vent & au feu ; & voilà, pour le dire en passant, le second exemple d'un culte rendu à des êtres créés, le soleil, comme on l'a vû, ayant été le premier objet de l'idolatrie.

» Après la mort de Memrumus & » d'Hypsuranius, continue Sanchonia- » thon, leurs enfans leur consacrerent » des morceaux informes de bois & de » pierre, qu'ils adorerent, & établirent » des fêtes annuelles à leur honneur ». C'est ici la premiere fois qu'on rendit un

culte religieux à des hommes morts.

» Plusieurs années après cette generation, qui est la sixiéme, vinrent *Agreus* » *& Halieus*, inventeurs de la pêche & de » la chasse, comme leurs noms le signifient. Ceux-ci eurent pour enfans deux » freres qui inventerent l'art de faire des » instrumens de fer. Celui des deux qui » porta le nom de Chrysor, & qui est le » même que Hephestus ou Vulcain, s'adonna à la funeste science des enchantemens & des sortileges; inventa l'hameçon, l'amorce & la ligne à pêcher, l'usage des barques utiles à ce sujet, & » même les voiles. Tant de découvertes » lui meriterent après sa mort les honneurs divins, sous le nom de *Zeumichius*, ou Jupiter le machiniste. On » croit encore que ces deux habiles freres inventerent l'art de faire des murailles de brique. Ils eurent pour enfans » *Technites*, ou l'artiste, & *Geinus Autochthone*, c'est-à-dire, né dans la terre » même, lesquels ayant trouvé le secret de » mêler la paille avec labrique, en formerent des thuiles qu'ils firent seicher au » soleil. Leurs deux fils nommés *Agraï*, » le champettre, & *Agrotes*, le laboureur, s'adonnerent à la vie rustique, & » à la chasse. On les nomma aussi *Aleta*

» & Titans. Enfin Amynus & Magus, le
» *contre-sorcier* & *l'enchanteur*, furent les
» derniers de cette premiere race, & ils
» enseignerent aux hommes l'art de bâ-
» tir des villages, & d'y rassembler leurs
» troupeaux. Il y avoit aussi de leur temps
» aux environs de Byblos, un certain
» Elion, nom qu'on peut rendre en
» Grec par celui d'*Hypsistus*, *le plus haut*,
» qui avoit pour femme, *Beruth*. Ils eurent
» un fils nommé *Epigée*, qui fut dans la
» suite appellé Uranus, & une fille qui
» porta le nom de *Gé*, & c'est le nom de
» ces deux enfans que les Grecs ont
» donné au ciel & à la terre.

» Hypsistus étant mort à la chasse, on
» l'honora comme un Dieu, & on lui fit
» des libations & des sacrifices. Uranus
» s'empara du Royaume de son pere, &
» ayant épousé Gé sa sœur, il en eut plu-
» sieurs enfans, Ilus, qui fut appellé
» *Chronos* ou Saturne, Betylus, Dagon,
» & Atlas ».

Telles furent, selon l'Auteur Phenicien, les dix premieres generations, lesquelles, si on en excepte celle d'Elion ou Hypsistus, sont celles de la branche de Caïn : surquoi il est bon de faire quatre remarques. La premiere, que cet ancien Ecrivain, qui vouloit favoriser l'i-

dolatrie, a affecté de ne parler que des descendans de Caïn, qu'on croit avec raison en avoir été les premiers auteurs. La seconde, qu'il ne fait aucune mention du Deluge, lequel selon les Peres de l'Eglise, fut la punition des crimes de cette race, dont le plus grand étoit le culte sacrilege qu'ils avoient rendu aux créatures. La troisiéme, est que Sanchoniathon compte dix generations dans la branche de Caïn, quoique Moyse n'en mette que huit, passant de la troisiéme, ou d'Henoc, à la sixiéme, ou à Irad. Mais, on peut dire que Moyse, dont le but étoit de parler principalement de la race de Seth, ou de celle des Justes, n'a pas suivi de même celle de Caïn, sur tout la quatriéme & la cinquiéme, parce que peut-être c'étoient des hommes qui ne meritoient pas d'être nommés; car il n'y a pas d'apparence que les huit generations de Caïn ayent duré aussi long-temps que les dix de Seth, dont Moyse fait mention. La quatriéme enfin, que l'Auteur Phenicien attribue à ces descendans de Caïn la plûpart des inventions utiles, ainsi que Moyse, quoique ces deux Auteurs ne soient pas toujours d'accord sur le temps de ces découvertes, ni sur les personnes qui les ont faites,

Sanchoniathon donnant à une race ce que Moyſe donne à une autre, comme on pourra s'en convaincre en liſant les premiers Chapitres de la Geneſe.

J'ai dit que ces dix generations regardoient les deſcendans de Caïn, ſi on en exceptoit Hypſiſtus, parce que les Sçavants, après Cumberland qui a expliqué dans un grand détail ce fragment de l'Auteur Phenicien, prétendent que cet Hypſiſtus étoit le pere de Noé, & qu'il n'en eſt parlé que comme en paſſant, parce qu'il étoit ennemi des Idolatres dont Sanchoniathon plaide la cauſe.

Pour la ſatisfaction des Lecteurs, je vais mettre ici les deux Tables des deſcendans de Caïn.

Selon Moyſe.	*Suivant Sanchoniathon.*
1. Adam, Eve,	1. Protogonus, Æon.
2. Caïn,	2. Genus, Genea,
3. Henoch,	3. Phos, Pur, Phlox,
4.....	4. Caſſius, Libanus;
5.....	5. Memrumus, uſous,
6. Irad,	6. Agreus, Halieus,
7. Mehuiael,	7. Chryſor ou Hepheſtus,
8. Mathuſael,	8. Thechnitès, Geïnus,
9. Lameth,	9. Agrus, Agrotes,
10. Jubal, Jubal-Tubulcaïn.	10. Amynus, Magus,

Dans Moyſe, comme on le voit, la race de Caïn finit aux derniers hommes que je viens de nommer, parce qu'eux-mêmes, ou leurs deſcendans, furent engloutis dans les eaux du Deluge, ſans qu'il s'en fût ſauvé aucun. Comment, dira-t'on, a-t'elle donc été continuée par Sanchoniathon dans la troiſiéme partie de ſon extrait que je vais rapporter? Il eſt aiſé de répondre à cette difficulté, en diſant qu'il a pris dans les deſcendans de Noé, les perſonnages de cette ſeconde decade. La choſe paroîtra évidente par les reflexions qu'on trouvera dans la ſuite.

» 3°. De ceux-ci, dit Sanchoniathon, » c'eſt-à-dire, d'Amynus & de Magus, » n'aquirent *Miſor* & *Sydic*, le *Libre*, & » le *Juſte*, qui trouverent l'uſage du ſel. » Le premier fut pere de Thaautus, l'in- » venteur des premieres Lettres; c'eſt » le Thoot des Egyptiens, le Thogit » des Alexandrins, & l'Hermès des » Grecs: & Sydic eut pour enfans les « Dioſcures ou Cabires, nommés dans » la ſuite Corybantes ou Samothraces. » Ceux-ci perfectionnerent la naviga- » tion, en faiſant un vaiſſeau; & parmi » leurs enfans, il y en eut qui trouverent » l'uſage des ſimples, des remedes con-

» tre la morſure des animaux, & enfin
» l'art des enchantemens, ou la maniere
» de guerir ces morſures par des paroles.
» Uranus, dont les enfans vivoient du
» temps de ceux dont on vient de parler,
» ayant ſuccedé à ſon pere *Elion*, eut
» de Gé ſa ſœur, les quatre enfans qu'on
« a déja nommés, Chronus, Betylus,
» Atlas, & Dagon ou Siton, qui fut
» ſur-nommé *Zeus Arotrius*, ou Jupiter
» le laboureur, lorſqu'il eut inventé l'art
» de ſemer le blé; il eut auſſi pluſieurs
» autres enfans de differentes Concubi-
» nes. Gé mecontente des galanteries de
« ſon époux, lui en fit des plaintes ame-
» res; ce que l'obligea à la repudier. Mais
» comme il l'aimoit, il la reprit & en eut
» pluſieurs enfans, qu'il chercha dans la
» ſuite à faire perir. Chronus ayant at-
» teint l'âge viril, épouſa le reſſenti-
» ment de ſa mere, mit à la tête de ſon
» Conſeil Hermès Triſmegiſte qui étoit
» ſon Secretaire, s'oppoſa vivement
» aux deſſeins d'Uranus, le chaſſa du
» Royaume, ſucceda à ſon pouvoir;
» & ayant pris dans le combat une
« Concubine que ſon pere aimoit ten-
» drement, il la donna, quoique déja groſ-
» ſe, en mariage à Dagon, chez qui el-
» le accoucha peu après d'un enfant mâ-

» le, qui fut nommé *Demaroon*.

» Pour se mettre en sûreté, Chronos » bâtit une muraille autour de sa maison, » & fonda Byblos, la premiere Ville de » Phenicie (*a*). Comme il conçut quelque temps après un violent soupçon » contre son frere Atlas, il le fit jetter, » par le conseil de Trismegiste, dans une » fosse où il perit. Chronos avoit alors » deux filles, *Persephoné* ou Proserpine, » & *Athené* ou Minerve, dont la premiere mourut vierge; & un fils, nommé Sadid, qu'il fit mourir. Il coupa » même la tête à sa fille; actions dont les » Dieux, c'est-à-dire, ceux de son parti, » qu'on nommoit Eloim (*b*), furent fort » étonnés. Vers ce temps-là, continue » l'Auteur Phenicien, les descendans des » Dioscures ayant construit des Vaisseaux, se mirent en mer, & furent jettés par le vent, près du Mont-Casius, » où ils bâtirent un Temple.

» Cependant Uranus, quoiqu'exilé, » songeoit toujours à dresser des embû-

(*a*) L'Auteur Phenicien avoit déja parlé de Tyr, comme la premiere Ville de ce pays-là: peut-être qu'elle n'étoit composée que de quelques cabanes, &, que Byblos fut une Ville plus régulière.

(*b*) Eloim est le pluriel d'Eloah, & signifie les Dieux. Cumberland interprete ce mot par Chroniens, c'est-à-dire, les gens du parti de Chronos.

ches à ſon fils Chronos, & il lui envoya, dans le deſſein de le faire tuer, trois de ſes filles, Aſtarté, Rhée & Dione ; mais celui-ci s'étant ſaiſi d'elles, les mit au nombre de ſes concubines auſſi bien qu'*Eimarmené* & *Hora* qui lui furent envoyées dans le même deſſein. Il eut ſept filles d'Aſtarté, qui furent nommées les Titanides ou Artemides, & deux fils, ſçavoir Pothos & Eros, deſir & amour. De Rhée, il eut ſept fils, dont le plus jeune, que l'Auteur ne nomme pas, fut mis au nombre des Dieux au moment même de ſa naiſſance ; c'eſt-à-dire, fut conſacré aux Dieux, & au ſervice divin ; il eut auſſi quelques filles de Dione, qui ne ſont point nommées. Le même Chronos ou Saturne eut dans la Perée, trois fils, Chronos, qui porte le même nom que ſon pere, Zeus-Belus, & Apollon (*a*).

Sydic, ou le juſte, ayant épouſé une de ces Titanides dont on vient de parler, en eut un fils nommé Aſclepius. Surquoi il eſt bon de remarquer avant que de paſ-

(*a*) M. Fourmont dans la traduction de cet endroit du Fragment paroît s'être trompé, à moins qu'il n'y ait une faute d'impreſſion, car au lieu des trois enfans que Sanchoniathon donne à Chronos, τρεῖς παῖδες, il en nomme quatre, Chronos, Zeus ou Jupiter, Belus & Apollon, pendant qu'il faut lire Ζεὺς-Βῆλος, ὁ Ἀπόλλων. *Ref. Crit. T. 1. p. 16.*

ſer plus avant, que Sydic étant ſelon quelques Auteurs Sem, fils de Noé ou Uranus, il faut ſelon Sanchoniathon, qu'il ait paſſé dans la terre de Chanaan, & y ait épouſé une fille de Cham, qui eſt le Chronos de cet Auteur. Aſclepius ſon fils, eſt le ſeul des enfans de Sydic, dont cet Auteur ait fait mention; car il ne prenoit interêt qu'à ſon pays, qui étoit la Phenicie, peuplée par Cham & ſes deſcendans.

Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur ajoute que ceux-ci furent contemporains de Pontus, de Nereus (*a*), ſon fils, & de Typhon. Pontus eut deux enfans, un fils nommé *Poſéidon*, ou Neptune; & une fille appellée Sidon, laquelle ayant une voix admirable, fut la premiere qui compoſa des Odes. Demaroon fut pere de *Melicertus*, appellé autrement Hercule (*b*). Ce fut alors qu'Uranus entreprit une nouvelle guerre contre Pontus; il ſe ſepara de lui & ſe jognit à Demaroon. Celui-ci tombe ſur Pontus qui le met en

(*a*) Cumberland ne doute pas que Nereus ne ſoit Japhet, & il eſt difficile de ne pas ſe rendre à ſes raiſons, que l'on peut voir dans ſon Ouvrage, & dans une Note des Auteurs Anglois qui ont donné un premier volume de l'Hiſtoire univerſelle p. 247.

(*b*) C'eſt l'Hercule Phenicien le plus ancien de tous, lequel avoit un Temple, à Gadira ou Gadis, qui ſubſiſtoit encore du temps de Silius Italicus, qui en parle dans ſon ſecond livre.

ſuite, de ſorte qu'il eſt contraint de faire un vœu aux Dieux pour ſa propre vie. Ilus, c'eſt-à-dire, Chronos ou Saturne, la trente-deuxiéme année de ſon regne, s'étant mis en embuſcade dans un bocage arroſé de fontaines & de ruiſſeaux, pour ſurprendre ſon pere Uranus, il lui coupa les parties d'un coup de ſabre; & ce fut en cet endroit là même qu'Uranus fût deifié. Il y avoit rendu l'eſprit, & ſon ſang ſorti par ſa playe, s'y voit mêlé avec les eaux: on montre encore l'endroit où cela eſt arrivé.

Voilà donc, (& c'eſt une reflexion qu'Euſebe joint au recit de l'Auteur Phenicien) voilà l'Hiſtoire de Chronos ou Saturne, & ce qu'il y a de veritable ſur le regne d'un Prince que les Grecs ont regardé comme ſi heureux, qu'ils en ont fait le ſiecle d'or.

Après quelques autres choſes, l'Auteur continue ainſi (*a*). » Aſtarté la Grande, Jupiter Demaroon, & Adod le » Roi des Dieux, regnoient dans le pays, » ſuivant les conſeils de Chronos ou Saturne. Aſtarté pour marque de ſa » Royauté, mit ſur ſa tête celle d'un » taureau. Parcourant la terre, elle trou-

(*a*) Ce dernier article paroît fort mêlé des reflexions de Philon.

» va un aſtre tombé du ciel (*a*); elle le
» prit & le conſcra dans Tyr, l'Iſle ſain-
» te. Aſtarté, ſuivant les Pheniciens, eſt
» Aphrodite ou Venus. Chronos faiſant
» auſſi ſon tour de la terre donna à Athe-
» né ſa fille, le Royaume de l'Attique.
» Cependant la peſte & la famine s'étant
» fait ſentir, Chronos offre à ſon pere
» Uranus, ſon fils Sadic, & ſe circoncit,
» ordonnant à tous les ſoldats de ſon ar-
» mée d'en faire autant. Quelque temps
» après, un fils qu'il avoit eu de Rhea,
» appellé Mouth, fut mis au rang des
» Dieux. Le nom que les Grecs donnent
» à ce fils, peut ſe rendre en Grec par
» Θανατος, ou Pluton. Chronos après ce-
» la donna deux de ſes villes, ſçavoir,
» Byblos à la Déeſſe Baaltis ou Dioné,
» Beryt à Neptune & aux Cabires, aux
» Agrotès ou Laboureurs, & aux Pê-
» cheurs, c'eſt-à-dire, aux Dieux appel-
» lés Αλιεῖς. Mais avant ces choſes le Dieu
» Taaut fit auſſi le portrait des autres
» Dieux, de Saturne ou Chronos, de
» Dagon, &c. pour en former les carac-
» teres ſacrés des Lettres. Pour ſigne de
» Royauté, il donna à Chronos quatre
» yeux, deux devant & deux derriere.

(*a*) Un Aigle, comme on le dira dans les remarques ſur ce Fragment.

De

» De ces quatre yeux, deux ſe fermoient » pendant que les deux autres veilloient » (1) De même ſur ſes épaules il mettoit » quatre ailes, dont deux étoient éten- » duës, les deux autres demeurant dans » un état de repos ; ſon idée étant » de faire entendre, par les yeux, que » Chronos couché veilloit, & qu'éveil- » lé il demeuroit couché & ſe repoſoit ; » par les ailes, que ſe repoſant il ne ceſ- » ſoit pas de voler, & qu'avec ce mou- » vement il demeuroit tranquille. Aux » autres Dieux il ne donnoit que deux » ailes, une ſur chaque épaule, pour » montrer que leur vol étoit ſeulement » pour accompagner Chronos. Il avoit » même ajouté au portrait de Chronos » deux autres ailes au haut de la tête ; une » pour marquer la ſuperiorité de ſon eſ- » prit dans l'art de regner, l'autre pour » deſigner la delicateſſe de ſes ſenſations. » Chronos étant allé dans le pays du mi- » di, donna toute l'Egypte au Dieu » Taaut, pour en former un Royaume, » qui lui appartînt en propre ».

(1) Voilà l'origine de Janus qui étoit le Saturne des Latins.

Après avoir traduit ce Fragment, Philon de Byblos ajoute, que cette hiſtoire avoit été laiſſée aux deſcendans de Sydik, & que le fils de Thabion, c'eſt-à-dire Sanchoniathon lui-même, après

l'avoir enveloppée, & y avoir mêlé quelques idées physiques sur l'origine du monde, en avoit transmis le système aux Prophetes des Orgies.

„ Les Grecs, dit encore le même Traducteur, qui par la beauté de leur genie l'ont emporté sur toutes les autres Nations, se sont aproprié toutes les anciennes Histoires, les ont ornées, & exagerées, n'ayant cherché qu'à divertir par leurs recits; & dès-là, ils ont infiniment changé ces mêmes Histoires. C'est de là qu'Hesiode & les autres Poëtes Cycliques ont forgé des Theogonies, des Gigantomachies, des Titanomachies, & d'autres morceaux par lesquels ils ont comme étouffé la verité. Nos oreilles accoutumées dès l'enfance à leurs fictions, prévenuës d'opinions accreditées depuis plusieurs siecles, conservent comme un depôt sacré la vanité de ces fables. Et parce que le temps a donné insensiblement à ces contes frivoles, la force de s'emparer de nos esprits, ils en sont tellement en possession, qu'il est très-difficile de les rejetter. Il est même arrivé par là que la verité, lorsqu'on la decouvre aux hommes, paroît avoir l'air du mensonge, pendant que les narra-

„ tions fabuleuses, quelqu'insensées qu'el-
„ les soient, passent pour les faits les
„ plus authentiques. „

Tel est le Fragment de Sanchoniathon. Comme j'aurai occasion dans la suite de cet Ouvrage, de parler de tous les personnages dont l'Auteur fait mention, je ne joindrai ici que peu de reflexions.

1°. Les Auteurs sont fort partagés sur l'authenticité de ce morceau; & s'il y en a quelques-uns qui ayent soutenu qu'il est veritablement de l'Auteur Phenicien, quoiqu'interpolé par Philon son Traducteur, & mêlé de plusieurs reflexions qui ne sont pas de Sanchoniathon, le plus grand nombre l'a toujours regardé comme un ouvrage supposé. Le celebre Cumberland & M. Fourmont l'ainé, sont les deux qui en ont soutenu la verité avec le plus de force & d'érudition. On peut voir dans ce dernier sur tout(1), l'histoire des sentimens des Sçavans sur ce sujet, & les raisons qu'il a eues de les réfuter.

(1) Refl. crit. sur les anciens Peuples. L. 1.

2°. Il n'est pas douteux que Sanchoniathon n'ait pris les idées de sa Theogonie dans des traditions très-anciennes, mais déja corrompues chez les Phenitiens, par les fictions qu'on y avoit mê-

lées : mais il est évident en même temps, que l'Auteur dans le dessein d'accréditer l'Idolatrie, n'a parlé pour les Généalogies d'avant le Deluge, que de la branche de Caïn, sans faire aucune mention de celle de Seth.

3°. L'Auteur est plus clair & moins interpolé pour ces dix premieres Généalogies, dont nous avons donné la Table, que pour celles qui ont suivi le Deluge, sur lesquelles on trouve plus de confusion, & moins de liaison ; quoiqu'on voye bien qu'il a voulu les conduire jusqu'à la famille d'Abraham, & à quelques-uns de ses descendans (1).

(1) Voyez la Table qu'en a donnée M. Fourmont, L. I. p. 86.

4°. Il paroît que le but de l'Auteur, après celui du crédit qu'il vouloit donner à l'Idolatrie, a été de faire connoître les inventeurs des arts, en quoi il est quelquefois d'accord avec Moyse, & en même temps l'histoire des Apotheoses, ne manquant jamais d'indiquer ceux qui pour des inventions utiles, avoient été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte public.

D'où il suit, 5°. qu'ayant donné peu ou point de part au souverain Etre, dans la formation du monde, sa Cosmogonie est un athéisme (2) ; & par une contradiction des plus grossieres, sa Theogonie

(2) V. Eusebe loc. cit. Cumberland & M. Fourmont.

eſt une imagination extravagante.

6°. Dans les deſſeins que nous venons de donner à cet Auteur, & qu'il eſt évident qu'il a eu, il n'a dû faire aucune mention du Deluge, qu'il avoit ſans doute connu auſſi-bien que les Chaldéens & les Egyptiens qui en ont parlé.

7°. Quand il ne ſeroit pas auſſi évident qu'il l'eſt, que c'eſt dans cette Hiſtoire Phenicienne que les Grecs ont puiſé leur Theogonie, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, la reflexion du Philon de Byblos, qu'on vient de voir à la fin du fragment, ne laiſſeroit aucun lieu d'en douter.

8°. Euſebe, à qui nous devons ce fragment, a ſoutenu que la Coſmogonie des Pheniciens introduit directement l'athéiſme, comme nous l'avons remarqué dans la cinquiéme reflexion, & il a été ſuivi en cela par le celebre Cumberland, qui regardoit avec raiſon ce ſyſtême touchant l'origine du monde, comme uniquement deſtiné à faire l'apologie du culte idolatre rendu à differentes parties de l'univers & à des hommes mortels; Thaut ayant plongé Sanchoniathon ſon copiſte, dans les tenebres du plus groſſier paganiſme, qui eſt l'oubli de l'Etre Souverain dans la formation &

dans le gouvernement du monde, & ayant tâché d'introduire la religion des Egyptiens & des Pheniciens, qui honoroient la creature au lieu du Créateur. Cependant un celebre Moderne (1) prétend qu'en donnant une interprétation favorable aux expreſſions de Sanchoniathon, il paroît que les Pheniciens ſuppoſoient deux principes, dont l'un étoit un chaos obſcur & tenebreux, & l'autre un vent, πνεῦμα, ou plutôt une intelligence, douée de bonté, qui a arrangé le monde dans l'état où il eſt: & ſi l'Auteur Phenicien dit que cette intelligence ne connoiſſoit pas ſa propre production, c'eſt qu'elle étoit éternelle, & n'avoit jamais été produite. Mais cette Coſmogonie Phenicienne étant tirée des livres de Thaut, il eſt bon de ſuſpendre notre jugement juſqu'à ce que nous ayons donné la Coſmogonie & la Theogonie Egyptienne, qui vont faire la matiere du Chapitre ſuivant.

(1) Cudvvord. Syſt intell.

CHAPITRE III.

La Theogonie des Egyptiens.

LES Apologistes du Christianisme ont été obligés de chercher dans l'antiquité la plus reculée, l'origine des autres Religions, & personne n'y a travaillé avec plus de succès qu'Eusebe de Cesarée. Que de morceaux précieux ne nous a-t'il pas conservés, que l'injure des temps auroit fait perir, sans les soins qu'il a pris de les rassembler dans son ouvrage? Outre le celebre fragment, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, nous lui devons une infinité d'autres morceaux sur l'ancienne Religion des Egyptiens, des Grecs, & de plusieurs autres Peuples. C'est dans ses Ouvrages qu'on remarque de quelle maniere l'Idolatrie s'est accruë; quelle a été l'incertitude & quelles ont été les variations des Philosophes sur les principes Physiques, & sur l'origine du Monde en particulier. Le fragment que nous venons de rapporter, ne regarde proprement que les Pheniciens; mais quels étoient les Dieux de la Phenicie, sinon les Dieux de l'E-

gypte (*a*) ; & d'où la Grece tenoit-elle les ſiens, ſuivant Herodote, Platon, Plutarque, & tant d'autres, que de l'Egypte & de la Phenicie ? Sanchoniathon paroît avoir copié Thot, ou Thaut : or Thot étoit Egyptien, & l'homme le plus ſçavant de ſon temps. Il faut donc s'attendre à trouver parmi les Egyptiens les mêmes idées à peu près, ſur l'origine du monde & des Dieux, que celles des Pheniciens, dont on vient de parler. Diodore de Sicile nous les a développées dans l'endroit que je vais rapporter, ſans cependant avoir nommé les Egyptiens en particulier ; & Euſebe ſemble l'avoir copié (1), quoique le chapitre où il en parle, ſoit intitulé, *De la Coſmogonie des Grecs*. Mais on ſçait que ceux-ci l'avoient reçuë des Egyptiens.

(1) Euſ. Prep. Evang.

Au commencement, dit Diodore de Sicile (2), le ciel & la terre n'avoient qu'une forme, étant mêlés enſemble par leur nature ; mais enſuite ayant été ſeparés, le monde commença à prendre l'arrangement que nous y obſervons.

(2) Diod. L. 1. c. 7.

(*a*) On n'examine point ici ſi les Egyptiens ont reçû les Dieux des Pheniciens, comme le prétendent de ſçavans hommes ; ou ſi l'idolatrie paſſa de l'Egypte dans la Phenicie, parce qu'il eſt impoſſible de le découvrir, & aſſez inutile de le ſçavoir.

Par le mouvement de l'air les parties ignées s'éleverent, & donnerent au Soleil, à la Lune & aux autres aſtres leur mouvement circulaire. La matiere ſolide tomba en bas, & forma la mer & la terre, d'où ſortirent les poiſſons & les animaux, à peu près comme on voit encore en Egypte ſortir de la terre détrempée des eaux du Nil, une infinité d'inſectes & d'autres animaux.

Euſebe a fort bien obſervé que ce ſyſtême, non plus que celui des Pheniciens, pris dans la même ſource, ne donne au Créatur aucune part dans la formation de l'Univers. Pour confirmer ſon jugement, il rapporte un paſſage de Porphyre, lequel, dans ſon Epître à Anebo Prêtre Egyptien, écrit que Chæremon & d'autres encore, avoient crû qu'il n'y avoit rien d'antérieur à ce monde viſible; que les Planetes & les Etoiles étoient les vrais Dieux des Egyptiens, & que le Soleil devoit être regardé comme l'artiſan de l'Univers: & il eſt bon de remarquer que c'eſt à cela que revient l'Abregé de la Theologie Egyptienne, donné par Diogene Laërce (1), qu'il avoit tiré lui-même de Manethon, & d'Hecatée, qui avoient dit avant lui, que la matiere étoit le premier principe, & que le So-

(1) In Proœmio.

leil & la Lune étoient les premieres Divinités de cet ancien Peuple, & adorées sous les noms d'Osiris & d'Isis.

Il est bon de remarquer cependant qu'un habile Moderne (1) a rendu plus de justice aux Egyptiens, prouvant par Eusebe lui-même, qu'ils avoient crû qu'un Etre intelligent qu'ils nommoient *Cneph*, avoit présidé à la formation du monde. Ils representoient cet Etre, suivant Porphyre, sous la figure d'un homme tenant une Ceinture & un Sceptre, avec des plumes magnifiques sur la tête, & de sa bouche sortoit un œuf, duquel à son tour sortoit un autre Dieu qu'ils nommoient *Phta*, & les Grecs Vulcain. Ils donnoient eux-mêmes l'explication de cette figure mysterieuse. Les plumes dont sa tête étoit ombragée, marquoient la nature cachée & invisible de cette intelligence, le pouvoir qu'elle avoit de donner la vie, sa souveraineté sur toutes choses, & la spiritualité de ses mouvemens. L'œuf qui sort de sa bouche, designoit le monde, dont il étoit l'artisan. Les mêmes Peuples representoient aussi quelquefois la Divinité, sous le symbole d'un Serpent, avec une tête d'Epervier, lequel en ouvrant les yeux remplit le monde de lumiere, & en les fermant

(1) Cudvvord. Syst. intell. p. 318.

le couvre de tenebres. On peut confirmer le sentiment de l'Auteur moderne, par le témoignage de Jamblique, qui du temps d'Eusebe, s'étoit fort appliqué à étudier l'ancienne Theologie des Egyptiens, & qui tâche de prouver comme Chæremon l'avoit avancé, qu'ils ne croyoient pas generalement, qu'une nature inanimée étoit l'origine de toutes choses, mais que dans le monde, aussi bien que dans nous-mêmes, ils reconnoissoient l'ame superieure à la nature, & l'intelligence qui a créé le monde, superieure à l'ame.

Quelques idées qu'on prête aux anciens Philosophes Egyptiens, & à Thaut qui en a été le Maître, il est sûr que leur Theogonie est une Idolatrie grossiere, qui a été l'origine & la source de celle des Grecs & de plusieurs autres Nations, comme on le verra dans la suite. En effet selon Socrate, dont le témoignage est rapporté par Eusebe (1), les Egyptiens frappés à la vûë du Soleil & des autres astres, s'imaginoient que ces corps lumineux étoient les Maîtres du monde, & les premiers Dieux qui le gouvernoient. Ils nommerent le Soleil, Osiris, & la Lune Isis. Osiris, disoient-ils, signifie *plein d'yeux, ou très-clair-voyant.* Isis

(1) *Prep. Ev.* L. 1. p. 17.

eſt la même choſe que Παλαία l'*Antique* ou la *vieille*, & ce nom a été donné à la Lune, à cauſe de ſa naiſſance éternelle.

Mais on ne s'en tint pas là : dès qu'on a fait le premier pas dans les tenebres, on s'égare à meſure qu'on avance. Diodore de Sicile, qui avoit recueilli avec ſoin les traditions Egyptiennes, dit que leurs grands Dieux étoient Ἥλιος, le Soleil, Χρονος, Saturne. Rhea, Ζεὺς, Jupiter, Ἥρα, Junon, Ἥφαιστος, Vulcain, Ἑστία Veſta, Ἑρμῆς, Mercure ; qu'on regardoit celui-ci comme le dernier, mais qu'on ne convenoit pas lequel du Soleil, ou de Vulcain, avoit regné le premier. Voilà, pour le dire en paſſant, les huit grands Dieux des Egyptiens, dont parle pluſieurs fois Herodote, ſans toutefois les nommer.

Chronos, continue toujours Diodore de Sicile, ayant épouſé Rhea, devint, ſuivant quelques-uns, pere d'Oſiris & d'Iſis, & ſuivant d'autres, de Jupiter & de Junon. De Jupiter, ſelon ces derniers, étoient ſortis cinq autres Dieux, Oſiris, Iſis, Typhon, Apollon, & Aphrodité ou Venus. Oſiris, ajoutoient-ils, étoit le même que Bacchus, Iſis, la même que Cerès. Anubis, & Macedo étoient ſortis d'Apollon, lequel accom-

pagna Osiris dans ses conquêtes. Osiris partant pour ses expeditions, avoit laissé en sa place son frere Busiris ; à son retour des Indes Typhon l'assassina, & on le mit au rang des Dieux, à cause de ses belles actions, & les bœufs Apis & Mnevis qui lui avoient été consacrés, furent eux-mêmes honorés comme des Divinités. Mais comme dans les Apotheoses on changeoit souvent les noms des personnes deïfiées, Osiris fut appellé Serapis, Dionysius, Pluton, Jupiter, Pan, &c. Isis sa femme, fut mise aussi au rang des Déesses, & honorée sous les noms de Tesmophoros, de *Selené* ou la Lune, d'*Hera*, ou Junon, &c. Orus, fils d'Isis & le dernier des Dieux, après s'être derobé aux embûches des Titans, regna sur l'Egypte, & après sa mort fut mis au nombre des Dieux, & c'est celui que les Grecs nommoient Apollon.

Telle est, selon Diodiore de Sicile, la Cosmogonie & la Theogonie des Egyptiens, & il est aisé de voir que les Grecs l'avoient corrompuë & ajustée à leur maniere. Ce qu'on en peut conclure de plus certain, est que cet ancien Peuple reconnoissoit deux sortes de Dieux. Les astres, sur tout le Soleil & la Lune ; & les hommes illustres, ausquels pour leurs bien-

faits, ils avoient rendu un culte religieux. Mais soit que cette Theologie ait été tirée des Livres de Thaut, ou Thot, ou de quelque tradition conservée par les Prêtres Egyptiens, il est sûr que les Grecs en ont formé leur système, comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE IV.

Theogonie des Atlantides.

(1) Liv. 3. c. 4.

DIODORE de Sicile (1) est le seul des Anciens qui nous ait conservé la Theogonie des Peuples de la partie Occidentale de l'Afrique, qu'on appelloit les Atlantides: *Comme ces Peuples*, dit-il, *racontent sur l'origine & la naissance des Dieux, des choses qui ressemblent assez à ce que les Grecs en disent eux-mêmes, il n'est pas hors de propos de les rapporter.* Ils se glorifioient, continue notre Historien, de posseder un pays où les Dieux avoient pris naissance, & citoient pour le prouver, l'endroit où Homere fait dire à Junon, qu'elle alloit aux extremités de la terre, voir l'Ocean & Tethys, le pere & la mere des Dieux.

Uranus, ou le Ciel suivant ces Peuples,

avoit été leur premier Roi : ce Prince obligea ſes ſujets, alors errants & vagabonds, à vivre en ſocieté, à cultiver la terre, & à jouir des biens qu'elle leur preſentoit. Appliqué à l'Aſtronomie, Uranus regla l'année ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celui de la Lune ; & fit par rapport au cours des aſtres, des Predictions, dont l'acccompliſſement frappa tellement les Atlantides, qu'ils crurent qu'il y avoit quelque choſe de divin dans le Prince qui les gouvernoit, & après ſa mort ils le mirent au rang des Dieux. Uranus avoit eu de pluſieurs femmes quarante-cinq enfans ; Titée ſeule lui en avoit donné dix-huit. Quoique ces derniers euſſent chacun leur nom, ils furent en general nommé Titans, de celui de leur mere. Cette Princeſſe étant morte, reçut auſſi les honneurs divins, & ſon nom fut donné à la terre, comme celui de ſon mari avoit été donné au Ciel.

Parmi les filles d'Uranus & de Titée, les deux aînées ſe diſtinguerent par leur merite & par leurs vertus. La premiere, qui fut nommée la Reine par excellence, & qu'on croit être la même que Rhea ou Pandore, prit grand ſoin de l'éducation de ſes freres & de ſes ſœurs ; & voilà,

remarque Diodore, la raison pour laquelle on l'appella la Grande-Mere. Cette Princesse qui avoit toujours fait profession d'une grande chasteté, voulant enfin donner des heritiers à son pere, se maria avec Hyperion son frere, & en eut deux enfans, *Helion* & *Selené*, qui se distinguerent autant par leur prudence & par leur sagesse, qu'ils étoient remarquables par leur beauté. Leurs Oncles jaloux de voir dans Helion un Prince si parfait, & dans Selené la fille du monde la plus belle & la plus sage, craignant que l'Empire ne leur fût destiné, massacrerent Hyperion, & jetterent Helion dans l'Eridan : Selené qui aimoit tendrement son frere, se précipita du haut du Palais. La Reine cherchant son fils sur les bords du fleuve, s'assoupit de fatigue & de douleur ; & vit pendant son sommeil, Helion qui lui prédit que les Titans seroient punis de leur cruauté, & qu'elle & ses enfans seroient mis au rang des Dieux ; que le feu celeste qui nous éclaire, porteroit desormais le nom d'Helion, & que la Planete qui se nommoit auparavant *Mené*, prendroit le nom de *Selené* (1). Rhea s'étant reveillée, raconta son rêve, ordonna qu'on rendît à ses enfans les honneurs divins, défendit qu'on

(1) C'est le nom Grec de la Lune.

touchât jamais ſon corps, & étant entrée tout d'un coup dans une grande fureur, ſe mit à courir les champs, ayant les cheveux épars, & tenant à la main des Cymbales, dont le bruit mêlé avec ſes hurlemens, répandoit l'épouvante partout où elle paſſoit. Ses ſujets qui virent leur Reine dans un état ſi déplorable, voulurent l'arrêter; mais lorſqu'une main téméraire l'eut touchée, le ciel ſe declara pour elle, & parut tout en feu : Il tomba au bruit du tonnerre une grande pluie, & ce fut pour la derniere fois qu'on vit la Reine, qui diſparut tout d'un coup. Après cet évenement les Atlantides rendirent les honneurs divins à leur Reine, qu'ils nommerent la Grande-Mere des Dieux, honorerent les deux aſtres qui nous éclairent, ſous les noms d'Helion & de Selené.

Cependant les Princes Titans, principalement Saturne & Atlas, après la mort de leur pere Uranus, diviſerent ſon Empire. Les parties occidentales de l'Afrique échurent au dernier, qui donna ſon nom à cette celebre montagne qui depuis a été appellée le Mont Atlas : & comme ce Prince s'étoit entierement adonné à l'aſtronomie & à la connoiſſance de la ſphere, on publia que cette montagne ſoute-

noit le ciel. Hesperus fut celui de ses fils qui se distingua le plus par sa pieté & par ses autres vertus ; mais un jour qu'il étoit monté sur l'Atlas pour étudier le ciel, il fut enlevé dans un nuage, & on ne manqua pas de le placer dans l'étoile qui porte son nom, & de lui decerner les honneurs qu'on rend aux autres Dieux.

Atlas avoit eu sept filles qu'on nomma les Atlantides, sçavoir, Maia, Electre, Taygete, Asterope, Merope, Halcyone & Celéno. Elles furent toutes mariées à des Heros ou à des Dieux ; & comme plusieurs Peuples se vantoient d'en tirer leur origine, on les plaça après leur mort dans le ciel, où elles forment la constellation des Pleïades.

Les Atlantides ne faisoient pas le même éloge de Saturne, qui partagea l'Empire avec son frere Atlas : il étoit cruel, & d'une extréme avarice. Ce Prince ayant épousé Rhea sa sœur, en eut Jupiter, qui fut surnommé Olympien. Ils reconnoissoient à la verité un autre Jupiter, frere d'Uranus & Roi de Crete, mais beaucoup moins celebre que son neveu, qui après avoir fait la conquête du monde, & avoir comblé les hommes de ses bienfaits, devint le plus grand de tous les Dieux.

Telle eſt, ſelon Diodore de Sicile, la Theogonie des Atlantides, qui eſt aſſez ſemblable à celle des Grecs; ſans qu'on puiſſe ſçavoir ſi ceux-ci l'ont reçuë de ces Peuples d'Afrique, ou ſi ceux-mêmes l'ont appriſe des Grecs. Je n'ajouterai au recit de cet Hiſtorien que peu de remarques, parce que j'expliquerai au long toute cette Mythologie, dans l'Hiſtoire des Dieux de la Grece (1). J'obſerve donc qu'il eſt ſurprenant, 1°. que Diodore ne faſſe aucune mention de Neptune, dont la connoiſſance & le culte paſſerent, ſelon Herodote (2), dans la Grece, de la Libye où il étoit connu & adoré de temps immémorial. 2°. Qu'il ne parle pas non plus de Minerve Tritonienne, que les Anciens croyoient être née ſur les bords du Lac Triton en Afrique, & qui devoit auſſi être connue des Atlantides. Enfin je remarque en troiſiéme lieu qu'il paroît par tout ce qu'on vient de rapporter, que le culte des Aſtres, & en particulier du Soleil & de la Lune, a été la premiere & la plus ancienne Religion de ces Peuples, comme de tous les autres.

(1) Tom. II.

(2) Liv. 2.

CHAPITRE V.

La Theogonie des Grecs.

LA Grece n'eut jamais qu'une idée très-confuſe de l'Hiſtoire de ſa Religion. Devouée ſans reſerve, ſur un article ſi important, à ſes anciens Poëtes, elle les regardoit comme ſes premiers Theologiens ; & cependant ces Poëtes, ainſi que le remarque judicieuſement Strabon (1), ſoit par l'ignorance de l'antiquité, ſoit par flatterie pour les Princes Grecs, avoient ajuſté en leur faveur toutes les Genéalogies de leurs Dieux, pour faire croire qu'ils en deſcendoient. Auſſi quand il s'agit dans leurs ouvrages de quelqu'un de leurs Heros, il ne faut gueres remonter pour trouver à la tête de leurs Genéalogies, Hercule, Jupiter, ou quelque autre Dieu. La folle pretention de vouloir paſſer pour très-anciens, eſt remarquable dans preſque tous les Peuples ; & les Grecs en ont été les plus entêtés. Ainſi nous voyons avec ſurpriſe qu'eux, qui ne pouvoient ignorer qu'ils avoient reçu pluſieurs colonies d'Egypte & de

(1) L. 10.

Phenicie, & que ces colonies leur avoient apporté leurs Dieux, & les ceremonies du culte qu'on devoit leur rendre, ont toujours prétendu que ces mêmes Dieux étoient originaires, ou de la Grece, ou de la Thrace, ou de la Phrygie; car c'eſt là où ſe reduit tout le ſyſtême de leurs Poëtes. Deux mots d'Herodote, qui dit que les Dieux des Grecs venoient de l'Egypte, ſont preferables à tout ce que leurs Poëtes ont debité ſur ce ſujet.

Quoiqu'il en ſoit, rapportons leur Theogonie. C'eſt d'Orphée & d'Heſiode que nous la tirerons; car il eſt viſible que les autres Poëtes qui les ont ſuivis, n'ont fait que les copier. Il eſt vrai qu'il ne nous reſte aucun ouvrage d'Orphée; mais on peut puiſer ſes ſentimens, 1°. dans les Philoſophes Pythagoriciens qui renouvellerent ſa doctrine; 2°. dans un Manuſcrit de Damaſcius, intitulé περὶ ἀρχῶν, cité par Cumberland (1), & par Cudword (2), 3°. dans l'Abregé de la Coſmogonie Orphique, fait par Timothée le Chronographe. C'eſt de ces ſources que nous deduirons le ſyſtême de cet ancien Poëte.

(1) Dans ſon Ouvr. ſur Sanchoniathon p. 180.
(2) Syſt. intell.

On parle bien diverſement de la Theologie d'Orphée. Comme il a été le pre-

mier qui a introduit parmi les Grecs les rites religieux du Paganisme, on l'a accusé d'avoir inventé les noms des Dieux, & forgé leurs Genéalogies ; en quoi ajoûte-t-on, il a été imité par Homere & par Hesiode. Damascius même dans le MS. que je viens de citer, dit qu'il representoit un des principes du monde, sous la figure d'un Dragon, avec une tête de Taureau & une de Lion (1), avec la face d'un Dieu au milieu, & des ailes dorées à ses épaules. Cependant malgré cette extravagante assertion, on le regardoit comme un profond Philosophe, & comme un homme inspiré ; & par le secours de l'Allegorie on trouvoit dans cette bizarre imagination, les mysteres les plus sublimes. Quoiqu'il paroisse par ce que les Anciens ont cité de ce Poëte, qu'on doit le regarder comme l'Apotre du Polythéisme, cependant plusieurs sçavans hommes sont persuadés qu'il reconnoissoit un Dieu suprême & increé, comme auteur de toutes choses ; & ils fondent leur prétention, non seulement sur la grande estime qu'avoient conçu de lui les Sectes des Philosophes qui se piquoient le plus de Religion ; sçavoir, les Pythagoriciens & les Platoniciens, mais aussi par-

(1) V. Cumberl. p. 128.

ce qu'il y a bien de l'apparence que c'eſt dans ſes Ecrits que ces deux Sectes ont puiſé leurs idées Philoſophiques & Theologiques. Cette opinion avantageuſe d'Orphée ſera encore mieux fondée, ſi on ajoûte foi à l'Abregé de Timothée; car cet Auteur nous apprend que cet ancien Poëte, en racontant la generation des Dieux, la création du monde, & la formation de l'homme, n'avoit rien avancé d'auſſi extravagant, que ce que quelques Auteurs lui ont reproché. Suivant cet Abregé, la Theogonie d'Orphée revient à peu près à ceci.

Au commencement Dieu forma l'Æther, où les Dieux, & de chaque côté de l'Æther étoit le Chaos, & la nuit qui couvroit tout ce qui étoit ſous l'Æther; voulant ſignifier par là, que la nuit étoit avant la création; que la terre étoit inviſible à cauſe de l'obſcurité qui la couvroit; mais que la lumiere perçant à travers de l'Æther avoit éclairé tout le monde. C'eſt cette lumiere qu'il appelle le plus ancien de tous les Etres, auquel un Oracle avoit donné les noms de *Conſeil*, de *Lumiere*, de *Source de vie*. Timothée ajoûte que ſelon la doctrine d'Orphée, c'étoit par le pouvoir

de cet Etre, qu'avoient été produits tous les autres Etres immateriels, auſſi bien que le Soleil, la Lune, &c. Que le genre humain avoit été formé de la terre par la même Divinité, & que l'homme avoit reçu d'elle une ame raiſonnable. Enfin le même Auteur aſſûre qu'Orphée avoit publié un autre ouvrage, dans lequel il enſeignoit que toutes choſes avoient été produites par un ſeul Dieu, qui avoit trois noms, & que ce Dieu étoit lui-même toutes choſes.

Quoiqu'il en ſoit; car il eſt bien aiſé de prêter des idées à un Auteur ſi ancien, & dont les écrits étoient peut-être perdus depuis long-temps, lorſque Timothée écrivoit en ſa faveur; il eſt ſûr que les premiers Peres de l'Egliſe ont preferé la Theologie d'Orphée, à celles des autres Payens, & dès-là il y a apparence que ſi cet ancien Poëte a introduit le Polythéiſme, il l'a fait plûtôt pour ſe prêter à la groſſiereté de ceux qu'il vouloit civiliſer, que parce qu'il en étoit convaincu. Mais ce qu'il y a de plus particulier à obſerver ſur la doctrine de cet ancien Poëte, c'eſt qu'il eſt le premier qui ait enſeigné aux Grecs la doctrine de l'œuf primitif, d'où ſortirent tous les autres êtres (1); opinion

(1) Plut. in Symp. Macrob. Sat. L. 7. c. 16.

nion très-ancienne, qu'il avoit appriſe ſans doute des Egyptiens, leſquels, ainſi que pluſieurs autres Peuples, repréſentoient le monde par ce ſymbole. Les Pheniciens donnoient à leurs *Sophaſemim*, la forme d'un œuf, & ſe ſervoient de cette repreſentation dans leurs Orgies. Le même ſymbole étoit employé par les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, & les Chinois même; & il y a bien de l'apparence que telle a été la premiere opinion de tous ceux qui ont entrepris d'expliquer la formation de l'univers.

Les Orphiques, c'eſt-à-dire, les myſteres établis par Orphée, du moins entendus ſuivant le ſyſtême de Proclus, Philoſophe Platonicien, forment auſſi une autre eſpece de Theogonie. Suivant ces Philoſophes, Orphée croyoit que le gouvernement du monde n'avoit pas toujours appartenu au même Dieu, & qu'il y en avoit eu ſix qui ſe l'étoient diſputé & arraché ſucceſſivement. Phanès avoit obtenu ce titre à ſon tour; & ce Phanès n'étoit autre que le Bacchus Egyptien, c'eſt-à-dire, Oſiris.

Voici maintenant la Theogonie d'Heſiode, dont je vais donner l'abregé.

Au commencement étoit le Chaos,

enſuite la Terre, puis l'Amour, le plus beau des Dieux immortels. Le Chaos engendra l'Erebe & la Nuit, du mêlange deſquels nâquit l'Æther & le Jour. La Terre forma enſuite le ciel & les étoiles, ſejour des Dieux immortels. Elle forma auſſi les montagnes, & par ſon mariage avec le Ciel, elle produiſit l'Ocean, & avec lui Cœus, Creius, Hyperion, Japet, Thea, Rhea, Themis, Mnemoſyne, Phœbé, Tethys & Saturne. Elle engendra auſſi les Cyclopes, Brontès, Steropès & Argès, qui forgerent la foudre dont fut arméJupiter. Ces Cyclopes reſſembloient en tout aux autres Dieux, à cela près, qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Le Ciel & la Terre eurent encore d'autres enfans, les ſuperbes Titans, Cottus, Briarée & Gygès, qui avoient cent mains & cinquante têtes. Cependant le Ciel tenoit ſes enfans enfermés, & ne leur permettoit pas de voir le jour; ce qui affligeoit ſi fort la Terre leur mere, qu'ayant fabriqué une faulx, Saturne s'en ſaiſit, & s'étant mis en embuſcade, ſurprit le Ciel qui venoit coucher avec la Terre, & lui coupa les parties. Du ſang qui ſortit de la playe furent formés les Géants, les Furies, & les Nymphes;

& ces mêmes parties jettées dans la mer & mêlées avec l'écume de l'eau, donnerent naiſſance à la belle Venus, qui alla habiter Cythere. On la nomma Aphrodite, parce qu'elle étoit née de l'écume de la mer; Cyprine, parce que ce fut près de l'Iſle de Cypre qu'elle prit naiſſance; & Cytherée, parce qu'elle alla d'abord dans l'Iſle de ce nom. L'Amour & Cupidon furent ſes compagnons inſéparables, & cette Déeſſe fit les delices des hommes & des Dieux. Cependant le Ciel étoit toujours en querelle avec les Titans ſes enfans, & menaçoit de les punir.

Outre cela, la Nuit toute ſeule, & ſans le commerce d'aucun autre Dieu, engendra l'odieux Deſtin & la noire Parque; la Mort, le Sommeil & tous les Songes; puis Momus, Ærumna, ou l'Inquiétude, que le chagrin & la douleur accompagnent; les Heſperides, qui ont la garde des pommes d'or & des arbres qui les portent, au delà de l'Ocean; les trois Parques, Clotho, Lacheſis & Atropos, Déeſſes ſeveres qui filent nos jours, toujours prêtes à venger les crimes des hommes & des Dieux; Nemeſis, toujours funeſte aux hommes; la fraude & l'amitié; la vieilleſſe & la

contention, laquelle mit au monde le fâcheux travail, l'oubli, la famine & les triſtes douleurs, les combats, les carnages, les défaites & tout ce qui détruit les hommes; les querelles, les diſſentions, les diſcours fourbes & trompeurs, le mépris des loix; la fourberie, le ſerment qui ſert ſi ſouvent à ſéduire les hommes lorſqu'on ſe parjure.

Pontus de ſon commerce avec la Terre, eut le juſte Nerée, Thaumas, Phorcys, la belle Ceto & Eurybie. De Nerée & de Doris fille de l'Ocean vinrent les Neréides (1), au nombre de cinquante. Thaumas épouſa Electra fille de l'Ocean, qui fut mere d'Iris, & des Harpyes, Aëllo & Ocypete (2). Phorcys eut de Ceto, Pephredo & Enyo, auſquelles on donna le nom de *Grées*, parce qu'en venant au monde, elles avoient déja les cheveux blancs; il eut auſſi de la même alliance les trois Gorgones, Stheno, Euryale, & Meduſe, du ſang de laquelle, lorſque Perſée lui eut coupé la tête, ſortirent le Cheval Pegaſe, & Chryſaor; lequel ayant épouſé Callirhoé, fille de l'Ocean, en eut Geryon à trois têtes. La même Callirhoé mit au monde un Monſtre qui ne reſſembloit ni aux Dieux ni aux hom-

(1) On donnera leurs noms ailleurs.

(2) Virgile y ajoute Celeno.

mes, Echidna, ayant la moitié du corps d'une belle Nymphe, l'autre moitié d'un ſerpent affreux & terrible. Quoique les Dieux la tinſſent enfermée dans un antre de la Syrie, cependant elle eut de Typhon, Orcus, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, la Chimere que tua Bellerophon, le Sphinx, qui cauſa tant de ravages à Thebes, le Lion de Nemée auquel Hercule ôta la vie. Ceto eut de Phorcys, le Dragon gardien du jardin des Heſperides. Tethys eut de l'Ocean tous les Fleuves, le Nil, Alphée, &c. & un grand nombre de Nymphes qui habitent les eaux & les fontaines. Ici le Poëte en nomme pluſieurs, & dit qu'il y en avoit trois mille, ainſi que trois mille Fleuves, tous enfans de l'Ocean & de Tethys. Thea eut d'Hyperion, le Soleil, la Lune, & la belle Aurore; & Creïus de ſon mariage avec Eurybée, Aſtreus, Perſé & Pallas. Perſé s'étant uni à l'Aurore, eut pour enfans les Vents, Lucifer, cette belle étoile du matin, & les Aſtres qui ornent le ciel. Du commerce de Pallas avec Styx, fille de l'Ocean & de Tethys, nâquirent Zelus, la belle Nicé, la Force & la Violence, compagnes inſeparables de Jupiter: car lorſque ce

Dieu voulut se venger des Titans, & qu'il appella tous les Dieux à son secours, Styx arriva la premiere à l'Olympe avec ses enfans; ce qui causa tant de joye à Jupiter, qu'il rendit de grands honneurs à cette Déesse, la combla de presens, voulut que son nom fût employé dans le serment inviolable des Dieux, & garda avec lui ses enfans.

Phœbé eut de Cœus l'aimable Latone, & Asterie qui fut mariée depuis avec Persé, & devint mere d'Hecate, que Jupiter honora plus qu'aucune autre Déesse, lui donnant un pouvoir absolu sur la terre, sur la mer & sur le ciel, en sorte qu'on n'offre jamais aux Dieux de sacrifices ou de prieres, sans l'invoquer. Elle préside à la guerre, aux conseils des Rois, & procure la victoire dans les combats.

Rhea s'étant unie à Saturne, en eut d'illustres enfans, Vesta, Cerès, Junon, Pluton, Neptune & Jupiter, le pere des Dieux & des hommes; mais ce Dieu ayant appris d'un oracle rendu par le Ciel & par la Terre, qu'un de ses enfans le détrôneroit, il les devoroit à mesure que Rhea les mettoit au monde; ce qui la jettoit dans une extrême affliction. C'est pourquoi lorsqu'elle fut

prête d'accoucher de Jupiter, elle consulta ses parens pour sçavoir de quelle maniere elle pourroit le dérober à la cruauté de son pere. & par leur conseil elle alla accoucher secretement dans l'Isle de Crete, & presenta une pierre environnée de langes à Saturne, qui l'avala. Jupiter devenu grand, delivra Cœlus que Saturne avoit chargé de chaînes. Celui-ci pour le recompenser, lui donna la foudre, qui le rendit le maître des Dieux & des hommes.

Cependant Japet ayant épousé Clymene fille de l'Ocean, elle mit au monde Atlas, Menetius, le rusé Promethée, & l'insensé Epimethée : Jupiter écrasa d'un coup de foudre & précipita dans les enfers Menetius, qui s'étoit souillé de plusieurs crimes ; il chargea Atlas du soin de soutenir le ciel sur ses épaules, dans le pays des Hesperides aux extremités de la terre ; & attacha à une colonne avec de fortes chaînes Promethée, dont une Aigle devoroit sans cesse le foye, qui renaissoit chaque nuit, pour le punir de ce qu'il l'avoit trompé dans un sacrifice qu'il lui offroit.

Hesiode raconte ensuite la guerre de Jupiter contre son pere Saturne & contre les Titans, sur lesquels le pere des

Dieux ayant remporté la victoire, il les chassa de l'Olympe, & relegua dans le fond du Tartare, aux extremités de la terre, Cottus, Gygès, & Briarée. Neptune prit ce dernier pour son gendre, & lui donna en mariage sa fille Cymopolie.

Cependant la Terre, mariée avec le Tartare, mit au monde le dernier de ses enfans, Typhon, des épaules duquel naissoient cent têtes de serpens. Le feu sortoit de ses yeux, & d'horribles voix se faisoient entendre de toutes ses bouches. Le ciel étoit en danger, & Jupiter lui-même risquoit de perdre son empire; mais ce Dieu avec le secours de sa foudre terrassa le superbe Geant, & le precipita au fond du Tartare. C'est à ce Typhon que les Vents doivent leur origine, si on excepte Notus, Borée, & le Zephire, qui sont enfans des Dieux (*a*).

Jupiter, possesseur paisible de l'Olympe & maître des Dieux, épousa Metis (1), Déesse dont les connoissances étoient superieures à celles de tous les Dieux & de tous les hommes. Mais dans le temps qu'elle étoit prête d'accoucher de Minerve, Jupiter instruit

(1) La Prudence.

(*a*) Le vent de midi, celui de nord, & celui du couchant.

qu'elle étoit destinée à être mere d'un fils qui deviendroit le Souverain de l'univers, avala la mere & l'enfant, afin qu'il pût apprendre d'elle le bien & le mal. Après cela il épousa Themis qui enfanta les Saisons, Eunomie, Dice, Irene, & les trois Parques Clotho, Lachesis, & Atropos. Il eut aussi d'Eurynone, fille de l'Ocean, les trois Graces Aglaïa, Euphrosyne, & Thalie; & de Cerès, Proserpine que Pluton enleva. Devenu amoureux de Mnemosyne, il la rendit mere des neuf Muses; Latone lui donna pour enfans Apollon & Diane. Enfin sa derniere femme fut Junon, qui le rendit pere d'Hebé, de Mars, & de Lucine. Elle mit aussi au monde Vulcain, mais au moment de la naissance de ce dernier elle se brouilla avec son époux, qui de son côté eut seul la sage Minerve, l'ayant fait sortir de son cerveau.

Neptune eut d'Amphitrite, Triton; & Venus eut de Mars, la terreur & la crainte, qui accompagnent ce Dieu dans les combats, & la belle Harmonie que Cadmus épousa. Maïa fille d'Atlas devint mere de Mercure qu'elle eut de Jupiter, lequel eut aussi Bacchus, de Semelé fille de Cadmus, & Hercule d'Alc-

mene. Vulcain épouſa Aglaïa la plus jeune des Graces ; Bacchus, Ariadne fille de Minos ; & Hercule après ſon Apothéoſe, la jeune Hebé, fille de Jupiter & de Junon. La belle Perſéis donna pour enfans au Soleil, Circé & Æetès, lequel épouſa par le conſeil des Dieux la charmante Idyia, fille de l'Ocean, dont il eut Medée.

Après avoir ainſi rapporté les Genéalogies des Dieux, Heſiode parle des enfans que les Déeſſes eurent des hommes mortels, & qui furent mis au nombre des Dieux. Cerès devint mere de Plutus, le Dieu des richeſſes. Harmonie, fille de Venus, eut de Cadmus, Ino, Semelé, Agavé, & Autonoé qui épouſa Ariſtée, & Polydore. Chryſaor eut de la belle Callirhoé, fille de l'Ocean, le robuſte Geryon, qui ſuccomba ſous les efforts d'Hercule. L'Aurore donna pour enfans à Tithon, Memnon Roi d'Egypte, & Hemathion ; & à Cephale, Phaëthon (*a*), qui fut ſi cher à Venus. Jaſon ayant épouſé Medée fille d'Æetès, en eut Medus. Pſamathé, une des Néréides, mariée à Æaque, fut mere de Phocus. Thetis, épouſe de Pelée, lui

(*a*) Il n'eſt pas le même que celui dont parle Ovide, *Metam. L.* 2. & qui étoit fils du Soleil & de Clymene.

donna pour fils Achille ; & Anchiſe eut de Venus le pieux Enée, dans les forêts du mont Ida. Circé, fille du Soleil, eut d'Ulyſſe Agrius & Latinus. Enfin Calypſo donna au même Ulyſſe deux enfans, Nauſithoüs, & Nauſinoüs.

Telle eſt la Theogonie des Grecs, compoſé monſtrueux d'hiſtoire & de fables, dans lequel on remarque à tous momens une phyſique groſſiere, confonduë avec des traditions defigurées ; des generations naturelles, mêlées avec des generations metaphoriques ; des noms viſiblement allegoriques, à côté de noms veritables : le tout recueilli par Heſiode, dans une eſpece de Poëme ſans art, ſans invention, & ſans autre agrément que celui de quelques épithetes brillantes, dont il l'a orné. J'ai cru cependant qu'il étoit neceſſaire de la rapporter, parce qu'elle eſt le fondement des fables Grecques, que j'explique dans la ſuite de cet Ouvrage.

Ariſtophane, le même à qui Platon dans ſon Banquet, comme nous l'avons remarqué (1), fait debiter la fable des Androgynes, a auſſi jetté dans ſa Comedie des Oiſeaux, un abregé de la Theogonie & de la Coſmogonie des Grecs, avec plus de methode & plus de clarté

(1) Chap. I.

qu'Heſiode. Au commencement, fait-il dire à un de ſes Acteurs, étoient le Chaos, le noir Erebe, & le vaſte Tartare ; mais il n'y avoit encore ni terre, ni air, ni cieux. La Nuit avec des ailes noires, mit le premier œuf dans le vaſte ſein de l'Erebe, d'où ſortit après quelque temps l'Amour bienfaiſant, revêtu d'ailes dorées. De l'union de l'Amour & du Chaos, vinrent les hommes & les animaux. Au reſte il n'y avoit point de Dieux avant que l'Amour eût mêlé toutes choſes ; mais de ce mêlange furent engendrés les Cieux & la Terre, auſſi bien que la race des Dieux immortels.

Cette Theogonie, miſe par deriſion dans une Comedie, faiſoit ſans doute partie de quelque ancien ſyſtéme, dont on ignore l'Auteur. Quoiqu'il en ſoit, pour revenir à Heſiode, il paroît par ſes autres ouvrages que les hommes du ſiecle d'or, ſont devenus Demons, Δαίμονες, ou bons Genies : ce ſont, ſelon lui, ceux qui veillent ſur les hommes, & la terre eſt leur partage. Ceux de l'age d'argent ont été changés en *Manes*, ou Genies ſouterrains, heureux mais mortels; comme s'il pouvoit y avoir de bonheur ſans l'immortalité. Ceux du ſiecle d'airain ſont deſcendus aux enfers.

Enfin ceux de l'age Heroïque sont allés habiter les Isles fortunées, ou les Champs Elysées, situés aux extrémités du monde.

On peut tirer encore une quatriéme Theogonie Grecque d'un Auteur très-ancien, s'il est vrai qu'elle ait été suivie par Pronapidès, Précepteur d'Homere, ainsi que le prétend Bocace (1), sur un fragment de Theodontius, qui existoit apparemment de son temps. Suivant cette ancienne Theogonie, la plus raisonnable de toutes, il n'y avoit qu'un Dieu seul qui fût éternel, duquel tous les autres Dieux avoient été produits. Il n'étoit pas permis de donner aucun nom à ce premier Etre (*a*), & on ne sçauroit dire ce qu'il est. Anaxagore croyoit l'avoir defini, en disant qu'il est l'entendement (2). Cependant comme les idées les plus simples ont été alterées dans la suite, Lactance, Scholiaste de Stace, nomme cet Etre Souverain *Daimogorgon*, ainsi que fait après Theodontius l'Auteur que je viens de citer ; nom qui veut dire le Genie de la terre, & qui par la description qu'on fait de ce Dieu, ainsi qu'on le verra en son lieu, ne répond gueres à l'idée que les premiers

(1) Geneal. des Dieux. L. 1. C. 34.

(2) Nous

(a) *Et triplicis mundi summum, quem scire nefastum est, Illum sed tacco*, dit Stace (3).

(3) Theb. L. 4. v. 516.

Philoſophes s'en étoient formée. Car enfin, & il eſt bon de le remarquer, les Poëtes, qui ont été les premiers Theologiens de la Grece, ont pour ainſi dire, perſonifié leurs idées, & fait chacun à leur mode des Theogonies; mais ils ſemblent toujours ſuppoſer un Etre veritablement indépendant. Ils conviennent même la plûpart d'une éternité, d'une *Ontogonie*, ou generation des Etres, dont les uns ſont celeſtes, les autres terreſtres ou infernaux; mais *Daimogorgon* & *Achlys*, ſont, dans leur ſyſteme, avant le monde, avant même le Chaos. Leur Acmon, leur Hypſiſtus exiſtent avant le Ciel, que les Latins nomment *Cœlus*, & les Grecs *Ouranos*. Selon eux encore la Terre, le Tartare, & l'Amour, avoient precedé *Cœlus*, puiſqu'on trouve dans Heſiode que celui-ci eſt lui-même fils de la Terre. Phornutus, Heſychius, & Simmias de Rhodes ſon Scholiaſte, regardent Acmon comme le pere de Cœlus; & ce même Acmon eſt fils de Manès, dans Polyhiſtor & dans Stephanus. Cœlus a été premierement pere des Hecatonchires, enſuite des Cyclopes, puis des Titans, & de Saturne, qui à ſon tour eſt devenu le pere des autres Dieux. Les

Geants, enfans de la terre, vinrent enſuite, & Typhon eſt le dernier de tous. Aprés les Dieux & les Geants, bien differens, comme on voit, des Titans, qui étoient des Dieux de la race de Cœlus, ſont venus les Demi-Dieux, du commerce des Dieux avec des mortelles, ou des Déeſſes avec les hommes.

En un mot, les Grecs regardoient comme des Dieux, ceux qui avoient vêcu depuis le commencement du monde, juſqu'au partage qu'ils font faire de l'univers entre Jupiter, Neptune & Pluton; c'eſt-à-dire, ſi on veut concilier les fables avec l'hiſtoire, juſqu'au temps de Phaleg & de Nemrod. Ils n'ont connu que très-confuſément les premiers temps; ce qui leur a été commun avec tous les Peuples qui ont conſervé d'anciennes Annales, comme les Egyptiens, les Chinois, &c. Il eſt bien aiſé de voir qu'ils n'ont fait qu'alterer l'ancienne & veritable tradition, que Moyſe ſeul a conſervée, & qu'ils ſont tombés par là dans les erreurs les plus monſtrueuſes. En voici un exemple bien autentique, qui ſuffira pour le preſent.

On trouve dans le texte des Septante, que les Geants ſont ſortis du commerce des Anges avec les filles des hommes.

Cette opinion a même été suivie par les plus anciens Interprétes de l'Ecriture Sainte ; de même que par Philon, Joseph, S. Justin, Athenagore, Clement d'Alexandrie, &c. Plusieurs Sçavans Rabbins l'ont adoptée, & elle est encore generalement reçue par tous les Mahometans. En a-t'il fallu davantage à ceux qui ont connu cette tradition, pour leur faire dire que les Dieux avoient été amoureux des femmes mortelles, & en avoient eu des enfans ? Les Anges dans l'Ecriture sont nommés fils de Dieu ; ainsi il est vraisemblable que les Dieux des Grecs ont été imaginés sur l'idée des Anges, bons & mauvais : de là sont venus les *Egregores* des Hebreux, les *Annedots* des Chaldéens, les *Ginnes* enfin, les *Genies*, les *Eons*, les *Archontes*, les *Titans*, les *Geants*, & tous les Dieux ou Demi-Dieux du Paganisme.

Le Livre d'Henoc a sans doute beaucoup contribué à faire adopter l'opinion du commerce des Anges avec les filles des hommes. Cet ouvrage est certainement supposé ; mais il est très-ancien, puisqu'il a été connu des Apôtres qui l'ont cité. Ainsi Dodwel, & le Pere Dom Pezron, ont tort de douter de son antiquité, sur ce que les Grecs ne l'a-

voient pas connu ; comme s'ils avoient eu connoiſſance de tous les Livres anciens, avant qu'ils euſſent été traduits en leur langue.

Mais puiſque nous ſommes tombés ſur l'article de ce Livre, il eſt bon d'en donner une idée abregée, & de découvrir enſuite l'origine de la Fable qu'il contient, & que Philaſtrius met au nombre des Hereſies. Lorſque les hommes ſe furent multipliés, dit l'Auteur de cet Ouvrage, ils avoient des filles d'une grande beauté, & ſi aimables que les Egregores, ou les Anges gardiens, conçurent pour elles une violente paſſion. Ils deſcendirent du Ciel, allerent ſur le Mont Hermon, ſe liguerent enſemble, & s'engagerent par ſerment de ſe ſoutenir l'un l'autre. Ayant après cela eu commerce avec ces filles, elles conçurent les Geants, les *Nephelim*, fils des Geants, & de ceux-ci vinrent les *Eliud*.

L'Auteur nomme vingt de ces chefs des Anges, qui apprirent aux hommes pluſieurs Arts, ſur-tout l'art funeſte de la Magie, & l'uſage des Armes. Il ajoute enſuite que Dieu, voyant les déſordres affreux où les Geants, & leurs enfans étoient tombés, envoya ſur la terre

Michel, Gabriel, Raphael & Uriel. L'Archange Michel se saisit de Semixas, le chef de ces Anges rebelles, le lia avec ses compagnons, & les relegua dans les lieux les plus bas de la terre, où ils doivent demeurer jusqu'au jour de leur jugement. Il sema ensuite la discorde entre leurs enfans, qui s'exterminerent les uns les autres.

J'explique cette Fable dans l'article des Geants. (1) Elle n'est fondée que sur un mot de l'Ecriture mal entendu, & sur une équivoque. Les premiers Interpretes ayant vû dans Job le nom de *Fils de Dieu* donné aux Anges, l'ont aussi interpreté des Anges dans le passage de la Genese, où il ne s'agit que des enfans de Seth, qui par opposition aux descendans de Caïn, sont appellés fils de Dieu : *Videntes filii Dei filias hominum, &c.* (2) Ceux-ci ayant été frappés de la beauté des filles de la race de Caïn, se marierent avec elles, en eurent des enfans, qui se rendirent redoutables, plus par leurs désordres, que pour l'énormité de leur taille : car le mot de *Nephelim*, dont se sert la Genese pour désigner ces enfans, signifie également des Geants, & des gens tombés dans les plus grands désordres par le déreglement de leur vie.

(1) Voyez l'Hist. de Jupiter. T. 4.

(2) Genes. c. 6. v. 2.

Quoiqu'il en ſoit, j'adopte ici la reflexion de M. Fourmont, qu'on doit conſulter ſur cet article (1), dans lequel il rapporte d'après le faux Henoc, les noms des vingt Anges rebelles, & les explique ſçavamment. Cette reflexion eſt, que l'Auteur de ce Livre introduit cinq ſortes de perſonnages. 1. Les hommes nés d'Adam. 2. Les Egregores, ou Anges du Ciel. 3. Les Geants ſortis des Egregores. 4. Les Nephelim, enfans des Geants. 5. Les Eliud, fils des Nephelim. En quoi cet Auteur paroît conforme à Heſiode, dans la Theogonie duquel on trouve auſſi, à peu près, ces cinq claſſes, comme je l'ai déja remarqué.

(1) Reflex. crit. Liv. 2. Sect. 2.

On me blâmeroit ſans doute, ſi après avoir parlé dans ce Chapitre, d'Orphée, d'Heſiode, & de quelques autres Poëtes Grecs, je ne diſois rien d'Homere, qui dans ſon Iliade & dans ſon Odyſſée, a employé avec tant d'appareil les mêmes Dieux qu'Heſiode & Orphée; mais il eſt bon de remarquer que ce grand Poëte n'a pas entrepris comme les deux autres, de donner un Syſtême ſur ces mêmes Dieux, & n'a fait que ſe ſervir de la Theologie établie de ſon temps. Homere, comme l'a judicieuſement remarqué M. l'Abbé Fraguier, (2) n'eſt

(2) Differt. ſur les Dieux d'Homere. Mem. de l'Acad. des Belles Lettres. T. 3. p. 1.

qu'un Poëte ; s'il eſt Theologien, comme il l'eſt en effet, puiſqu'il parle à tout propos, & qu'il employe le miniſtere des Dieux, il ne l'eſt que par occaſion, & nullement par ſyſtême. Or qu'eſt-ce qu'un Poëte ? C'eſt un Peintre, un Imitateur : il ne produit pas ſon objet, mais il l'imite & le peint. Quelque idée qu'il ait lui-même ſur ſes Dieux, comme il en parle pour plaire, & pour être entendu, il ne ſort point du ſyſtême reçû de ſon temps. Dès-là Homere, né dans le ſein du Paganiſme, n'a pas dû repreſenter les Dieux autrement qu'il ne les a repreſentés. Il n'a pas inventé la Theologie qu'il ſuit, il l'a reçuë ; mais comme le temps qui détruit les erreurs, a reſpecté ſes Ouvrages, & que ce grand Poëte avoit ſçû y mettre en œuvre tout ce qu'une fauſſe Religion lui fourniſſoit, on a cru dans la ſuite qu'il étoit le pere & l'inventeur de tant de choſes extraordinaires & bizarres, dont en effet il n'a été que le Copiſte & le Peintre.

Ciceron ſe plaint qu'Homere a abbaiſſé les Dieux juſqu'aux hommes, au lieu d'élever les hommes juſqu'à la perfection des Dieux. Ce reproche eſt injuſte. La plûpart des Dieux d'Homere avoient été des hommes, qui par des actions

d'éclat, & par l'invention des Arts, avoient merité les honneurs divins ; mais ces actions, quelques brillantes qu'elles fuſſent, n'étoient pas toujours ſuivant les regles d'une exacte probité. La Morale n'a pas toujours eu la pureté, à laquelle Pythagore & Platon l'ont reſtrainte dans la ſuite. La force, les talens, & les dons de la nature, ont longtemps tenu la place du vrai merite ; & parce que c'étoit-là ce qui avoit conſacré ces grands hommes, on croyoit ces choſes dignes d'eux après leur conſecration.

En un mot, des hommes déïfiés tenoient & de la perfection divine, & de la foibleſſe humaine ; ainſi le Poëte a dû les repreſenter ſuivant ces deux idées, & dès-là on doit voir en lui un mêlange de grandeur & de petiteſſe, de force & de foibleſſe, de majeſté & d'abbaiſſement, de vertus éclatantes & de vices honteux.

On voit par ce que je viens de dire, que les Grecs avoient pluſieurs Theogonies, & qu'ils avoient réduit en ſyſtême la Theologie qu'ils avoient reçue des peuples de l'Orient. Les Romains n'ont rien eu de ſemblable. Contents de la Religion des Grecs & des autres Peu-

ples qu'ils avoient vaincus, ils prirent leurs Divinités, le culte, les ceremonies, les sacrifices, les Prêtres, les fêtes, en un mot tout l'appareil que l'Idolatrie entraînoit avec elle, sans avoir jamais songé à réduire en système une Religion si bigarrée; & la Ville du monde la plus Idolâtre, fut celle de toutes qui négligea le plus l'Histoire de ses Dieux. Ciceron à la verité donne dans son Traité de la nature des Dieux quelques Genealogies, mais comme il se sert le plus souvent des idées qu'il avoit puisées dans les Livres des Grecs, & qu'il dispute sur cette matiere en Académicien, on ne peut pas regarder son Ouvrage comme un système de Theologie.

Ce seroit ici le lieu de parler des differens sentimens des Philosophes Platoniciens, au sujet de leurs Dieux, & sur ce qu'en avoient pensé les Anciens; mais outre que cette discution m'écarteroit trop de mon objet, les reflexions que je fais sur cette Article à la fin du Traité de l'Idolatrie, suffisent pour en donner une idée exacte. Après tout, que peut-on conclure des differens partis où se jetterent les Celses, les Jambliques, les Porphyres, & quelques autres, sinon que ces Philosophes, pour diminuer l'ab-

surdité & la grossiereté de l'Idolatrie dominante, & se débarasser en même-temps des objections triomphantes des premiers Peres de l'Eglise, avoient cherché à allégoriser un système monstrueux ; mais ces allégories, qui n'avoient d'autre fondement que leur imagination, n'avoient pas même été entrevues par ceux qui les premiers avoient parlé des Dieux, & de leurs generations.

CHAPITRE VI.

Cosmogonie & Theogonie d'Ovide.

Enfin Ovide fidele imitateur des Poëtes qui l'avoient précedé, est le dernier qui nous ait donné une Cosmogonie, au commencement de ses Métamorphoses. « Avant que la Mer, la » Terre, & le Ciel qui les enlevoppe, » dit-il, fussent formés, l'Univers entier » ne presentoit qu'une seule face. Cet » amas confus, ce vain & inutile poids, » dans lequel les principes de tous les » Etres étoient confondus, c'est ce qu'on » a appellé le Chaos. Le Soleil ne prêtoit » point encore sa lumiere au monde, la » Lune n'étoit point sujette à ses vicis-

» ſitudes ; la Terre ne ſe trouvoit point
» ſuſpenduë au milieu des airs où elle ſe
» ſoutient par ſon propre poids ; la Mer
» n'avoit point de rivages ; l'eau & l'air
» ſe trouvoient mêlés avec la terre, qui
» étoit ſans ſolidité. L'eau n'étoit point
» fluide, & l'air manquoit de lumiere.
» Tout étoit confondu. Nul corps n'a-
» voit la forme qu'il devoit avoir ; & tous
» ſe faiſoient obſtacle les uns anx autres.
» Le froid combattoit contre le chaud,
» le ſec avec l'humide. Les corps durs
» attaquoient ceux qui ne faiſoient point
» de réſiſtance, & les peſants diſputoient
» avec ceux qui ſont legers. Dieu, ou la
» Nature elle-même, termina tous ces
» differends, en ſéparant le Ciel d'avec
» la Terre, la Terre d'avec les eaux, &
» l'Æther, ou l'air le plus pur, d'avec
» celui qui eſt plus groſſier. Le Chaos
» ainſi débrouillé, chaque corps fut pla-
» cé dans le lieu qu'il devoit occuper,
» Dieu établit les Loix qui devoient en
» former l'union. Le feu, qui eſt des
» Elemens le plus leger, occupa la re-
» gion la plus élevée. L'air prit au-deſ-
» ſous du feu la place qui convenoit à ſa
» legereté ; la terre, malgré ſa peſan-
» teur, trouva ſon équilibre, & l'eau
» fut placée dans le lieu le plus bas.

» Après

» Après cette premiere division, ce » Dieu, quel qu'il ait été, arrondit la sur- » face de la terre, & répandit les mers » par-dessus. Il permit aux vents d'agi- » ter les eaux, sans permettre toutefois » que les vagues pussent passer les bor- » nes qui leur furent prescrites. Il for- » ma ensuite les Fontaines, les Etangs, » les Lacs, & les Fleuves, qui renfer- » més dans leurs rives, coulent sur la » terre..... Il commanda aussi aux campa- » gnes de s'étendre, aux arbres de se cou- » vrir de feuilles, aux montagnes de s'é- » lever, & aux vallées de s'abaisser. »

Ovide, après avoir décrit cet arrangement, parle des cinq Zones, deux froides, deux temperées, & une brûlante, qui est la Zone Torride. Il traite aussi des vents, & marque les lieux d'où ils soufflent; ensuite, après avoir fait mention de la region des airs, où se forment la grêle, les éclairs & le tonnerre, il poursuit ainsi;

» Dès que les limites, qui devoient ser- » vir de barriere aux différents corps qui » composent l'Univers, furent reglées, » les Astres renfermés jusques-là dans la » masse informe du Chaos, commence- » rent à briller; & enfin que chaque ré- » gion fût peuplée d'êtres animés, les

„ Etoiles, image des Dieux, furent pla-
„ cées dans le Ciel ; les poiſſons habite-
„ rent les eaux, les bêtes à quatre pieds
„ eurent la terre pour demeure, & l'air
„ devint le ſéjour des Dieux.

„ Il manquoit encore au monde un Etre
„ plus parfait. Il en falloit un qui fût
„ doué d'un eſprit plus élevé, & qui par-
„ là fût en état de dominer ſur les autres.
„ L'homme fut formé ; ſoit que l'Au-
„ teur de la Nature l'eût compoſé de
„ cette ſemence divine qui lui eſt pro-
„ pre, ou de ce germe céleſte, que la
„ terre, toute nouvelle, & qui ne venoit
„ que d'être ſéparée du ciel, renfermoit
„ encore dans ſon ſein. Promethée ayant
„ détrempé de cette terre avec de l'eau
„ en forma l'homme à la reſſemblance
„ des Dieux ; & pendant que tous les
„ autres animaux portent la tête pen-
„ chée vers la terre, l'homme ſeul la le-
„ ve vers le ciel, & porte ſes regards
„ juſqu'aux Aſtres. C'eſt ainſi qu'un
„ morceau de terre, qui n'étoit aupa-
„ ravant qu'une maſſe informe, parut
„ ſous la figure d'un Etre, juſqu'alors
„ inconnu à l'Univers.

Reflexions ſur les différentes Theogonies des Grecs.

Telles ſont les différentes Coſmogonies & Theogonies des Grecs, ſur leſquelles je vais faire les reflexions ſuivantes.

Nous ne connoiſſons pas aſſez le Syſtême d'Orphée, pour ſçavoir quelle part il avoit donnée à Dieu dans la formation du monde; & ſi nous n'avons pas de preuves ſuffiſantes, pour croire qu'il a penſé comme les autres Poëtes & les Philoſophes les plus éclairés qui ont paru longtemps après lui, tels que les Pythagoriciens & les Platoniciens, nous n'avons auſſi aucun droit de confondre ſon opinion avec celle de Sanchoniathon, encore moins avec le Syſtême de Diodore de Sicile, qui fait naître les premers hommes à peu près comme les Egyptiens croyoient, quoique fauſſement, que naiſſoient les Inſectes, après que les eaux du Nil ſe ſont retirées.

Tous ces Syſtêmes ſuppoſent que l'Amour unit les principes différens, dont le Chaos étoit formé, & que de cette union ſortirent tous les Etres. Mais qu'eſt-ce que cet Amour, ſi ce n'eſt l'union naturelle des Corps homogenes?

Et si les Auteurs de ces opinions extravagantes l'ont personifié, on voit bien que ce n'est qu'un personnage métaphorique, qui n'exista jamais que dans leur imagination. La création est un mystere inconnu à la raison humaine. Les Philosophes, qui ne comprirent jamais que de rien on pût faire quelque chose, avoient tous generalement adopté cet Axiome : *Ex nihilo nihil, & in nihilum nil posse reverti.* Ainsi voyant la forme admirable de l'Univers, qu'ils attribuoient ou à un Etre superieur à la nature, ou plus souvent encore à la nature même, ils ont toujours supposé une matiere préexistante ; mais confuse & informe, qui fut débrouillée dans la suite; & ne sachant à qui donner la gloire d'avoir mis dans le monde l'ordre qui y regne, ils imaginerent leur Amour, qui n'est que l'union causée par le seul mouvement des corps.

Ovide, qui n'est venu au monde que huit cens ans, ou environ, après Hesiode, a commencé comme lui son grand Ouvrage des Métamorphoses par le Chaos ; mais il ne l'a imité qu'en cela ; car pour la maniere de débrouiller ce même Chaos, il différe totalement du Poëte Grec. On ne voit point qu'il fasse intervenir l'Amour dans cette operation,

Cependant, comme il lui faut un Agent, il ne sçait pas trop à quoi se déterminer, & son incertitude paroît dans ce vers. (1)

(1) Metamorph. L. I. v. 21.

Hanc Deus, & melior litem natura diremit.

Comme dans cet autre :

(2) *Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille deorum, Congeriem secuit, &c.*

(2) *Ibid.* v. 32.

Voilà donc ce Chaos & cet Erébe tant chantés par les Poëtes, dont la premiere idée semble prise dans Sanchoniathon, qui lui-même l'avoit sans doute empruntée, ou de ces paroles de Moyse: (3) *Terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant super faciem Abyssi*; ou plûtôt des Traditions repanduës dans le pays où vivoit cet Auteur Phénicien, & plus anciennes que les Ecrits du saint Législateur des Hebreux.

(3) Gen. C. I. v. 2.

Je suis bien éloigné de trouver, comme quelques Sçavans, une grande conformité entre cette tradition de la création du monde, & ce qu'en ont écrit, Sanchoniathon, Hesiode, & Ovide; mais je ne suis pas assez prévenu pour n'pas croire que c'est dans elle qu'ils ont puisé l'idée de leur Chaos. Pour le reste, rien de plus différent. Ce sont des esprits vifs, qui sur une simple lueur, ont don-

né carriere à leur imagination, qui ayant perdu un guide fidéle, s'eſt égarée un inſtant après dans le vaſte pays des fictions. Mais un court parallele du commencement de la Geneſe, & de la Theogonie d'Heſiode, va mettre ſous les yeux du Lecteur ce qui peut s'y trouver de reſſemblance, ou de différence.

Je ne dis rien de la création; ni Heſiode, ni aucun Auteur profane ne l'ont reconnuë. Moyſe commence par dire que la *Terre étoit vuide, & que les tenebres étoient repanduës ſur la face de l'Abyſme.* Heſiode dit: le Chaos fut avant toutes choſes; enſuite la terre ſpacieuſe, demeure des Immortels, & le Tartare qui en étoit fort éloigné. Moyſe ajoute, *& l'eſprit étoit porté ſur les eaux; & ſpiritus ferebatur ſuper aquas.* Heſiode au contraire parle immédiatement après ce que j'en ai rapporté, de l'Amour, le plus beau & le plus aimable des Dieux, qui ôte les ſoucis & les chaſſe du cœur des hommes, & des Immortels. Moyſe raconte enſuite, que Dieu avoit dit, *fiat lux, & lux facta eſt; que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite:* paroles qu'un Auteur profane a trouvées ſi ſublimes. (1) Heſiode dit auſſi que de la nuit ſortit l'Æther & le Jour. Le Lé-

(1) Longin.

gislateur des Hebreux dit ensuite que Dieu fit le firmament, *& fecit Deus firmamentum*, & qu'il divisa les eaux qui étoient au-dessus du firmament, d'avec celles qui étoient au-dessous. Il ajoute immédiatement après, que Dieu avoit ordonné que les eaux qui étoient sous le Ciel se rassemblassent en un lieu, & qu'il appella cet assemblage d'eaux, la Mer; & la partie de la Terre, qui par-là se trouvoit desséchée, fut appellée, *Aride: & vocavit Deus aridam terram, congregationesque aquarum appellavit maria.* L'Auteur de la Theogonie lui est encore assez semblable en cela. La Terre, dit-il, engendra d'abord le Ciel avec les Etoiles, & de son union avec le Ciel, elle eut l'Ocean. Mais ici l'Auteur profane s'égare, & quelque entêté qu'on soit en sa faveur, je ne crois pas qu'on puisse lui trouver aucune ressemblance avec Moyse.

Ovide arrange autrement la formation du monde, & sa description ne ressemble nullement à celle d'Hesiode, ainsi qu'on a déja observé. Mais une chose digne de remarque, c'est qu'il regarde l'homme comme la derniere production de l'Auteur de la nature. En quoi il ressemble plus à Moyse qu'aucun autre Auteur

Payen. Un autre grand trait de reſſemblance, c'eſt qu'il dit que l'homme fut formé avec de la bouë detrempée dans de l'eau ; mais quel étoit ce Promethée qu'il donne pour l'auteur d'un ſi bel ouvrage ? c'eſt ce qu'on ne ſçauroit deviner. Juſques-là le Poëte attribuë l'arrangement de l'Univers ou à Dieu ou à la nature ; & lorſqu'il s'agit de former l'homme, il fait paroître un Promethée ſans qu'il en ait rien dit auparavant. (*a*) Heſiode parle à la verité de Promethée, mais il ne lui donne pas, comme Ovide, la gloire d'avoir formé l'homme. Cet eſprit de vie, au reſte, que les Poëtes diſent que Minerve inſpira à l'ouvrage de Promethée, eſt viſiblement imité des paroles de Moyſe, qui dit que Dieu ayant formé l'homme avec de la bouë, *lui ſouffla un eſprit de vie*, (1) *inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum vitæ.*

(1) Gen. 2. v. 7.

(*a*) Voyez ce qu'on dira de ce Promethée, dans l'Hiſtoire de Jupiter. Tome II.

CHAPITRE VII.

La Theogonie des Chinois & des Indiens.

LES Chinois ont commencé à cultiver les Lettres dès les premiers temps de leur Monarchie, du moins depuis les regnes d'Yao & de Chum, qui vivoient plus de deux mille deux cens ans avant Jesus-Christ. C'est une opinion commune & universellement reçue par ceux qui ont cherché à approfondir l'origine d'un Peuple si inconteſtablement ancien, que les fils de Noé se répandirent dans l'Asie Orientale, & qu'il y en eut parmi eux qui penetrerent dans la Chine, peu de siécles après le Deluge, & y jetterent les premiers fondemens de la plus ancienne Monarchie qu'on connoisse dans le monde. On ne sçauroit disconvenir que ces premiers Fondateurs, instruits par une tradition peu éloignée de sa source, de la grandeur & de la puissance du premier Etre, n'ayent appris à leurs descendans à honorer ce souverain Maître de l'Univers, & à vivre suivant les principes de la loi naturelle, qu'il avoit gravée dans leurs cœurs. Leurs

Livres classiques, dont quelques-uns sont du temps même des deux Empereurs que j'ai nommés, ne laissent aucun lieu d'en douter. Les Chinois ont cinq de ces Livres, qu'ils nomment les Kink, pour lesquels ils ont une extrême veneration. Quoique ces Livres qui contiennent les Loix fondamentales de l'Etat, ne soient pas des Traités de Religion, & que le but que leurs Auteurs s'étoient proposé, fût de maintenir la paix & la tranquillité de l'Empire; ils sont cependant très-propres à nous apprendre quelle étoit la Religion de cet ancien Peuple, puisqu'on y trouve à chaque page, que pour parvenir à cette tranquillité & à cette paix, il y avoit deux choses nécessaires à observer, les devoirs de la Religion, & les regles d'un bon gouvernement. Il paroît partout que leur culte avoit pour premier objet un Etre Suprême, Seigneur & souverain Principe de toutes choses, qu'ils honoroient sous le nom de *Changti*, c'est-à-dire, Suprême Empereur, ou de *Tien*, qui dans leur Langue signifie la même chose. *Tien*, disent les Interpretes de ces Livres, c'est l'Esprit qui preside au Ciel. Il est vrai que souvent chez les Chinois, ce mot signifie aussi le ciel materiel, & que

depuis quelques siecles que l'athéisme s'est introduit parmi les Lettrés de la Chine, il ne signifie que cela ; mais dans leurs anciens Livres, on entendoit par ce mot, le Maître du Ciel, le Souverain du monde. On y parle à tout propos de la providence du *Tien*, des châtimens qu'il exerce sur les mauvais Empereurs, des recompenses qu'il envoye aux bons. Il y est marqué qu'il se laisse flechir aux vœux & aux prieres, que par les sacrifices on l'appaise, & qu'on detourne les fleaux dont l'Empire est menacé, & mille autres choses qui ne sçauroient convenir qu'à un Etre intelligent. On n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les extraits que le Pere du Halde a faits de ces anciens Livres, dans le second volume de sa grande Histoire de la Chine, & ce qu'il en dit encore au commencement du troisiéme.

La crainte d'être trop long & de m'écarter de mon but, doit me dispenser de le copier ; mais on ne sçauroit après le long détail où il entre, ne pas conclure avec lui, qu'il paroît par la doctrine des Livres classiques des Chinois, que depuis la fondation de l'Empire par Fo-hi, & pendant une longue suite de siecles, l'Etre suprême connu chez eux

ſous le nom de *Changti* ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & qu'on le regardoit comme l'âme & le premier mobile du gouvernement de la Nation ; que ce premier Etre étoit craint, honoré, reſpecté ; & que non ſeulement les Empereurs, qui de tous temps ont été les Chefs & les Pontifes de la Religion, mais les Grands de l'Empire & le peuple connoiſſoient qu'ils avoient au-deſſus d'eux un Maître & un Juge, qui ſçait récompenſer ceux qui lui obéiſſent, & & punir ceux qui l'offencent.

Il eſt certain que ſi l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoiſſance que les premiers Chinois ont eu de l'Etre ſuprême, & du culte religieux qu'ils lui ont rendu pendant une longue ſuite de ſiecles, il n'eſt pas moins ſûr qu'on n'y voit nul veſtige d'un culte idolatrique. Mais cela paroîtra moins ſurprenant, lorſqu'on fera attention, 1°. que l'Idolatrie ne s'eſt repanduë dans le monde, que lentement, & & de proche en proche ; & qu'ayant vraiſemblablement commencé ou dans l'Aſſyrie, comme le prétend Euſebe, où il ne parut même des Idoles que long-temps après Belus, ou dans la Phenicie, ou dans l'Egypte, comme d'autres

le prétendent, elle n'a pas dû penetrer si-tôt jusqu'à la Chine, Peuple de tout temps sequestré des autres, & separé par les grandes Indes du centre de l'Idolatrie.

2°. Qu'il y a toujours eu à la Chine un Tribunal suprême (1), pour avoir soin des affaires de la Religion, & qu'il a toujours veillé avec la derniere exactitude à son objet principal. Ainsi il a été bien difficile d'introduire de nouvelles loix & de nouvelles ceremonies chez un Peuple si attaché à ses anciennes traditions. D'ailleurs comme les Chinois ont toujours écrit leur Histoire avec un grand soin, & qu'ils ont des Historiens contemporains de tous les faits qu'ils rapportent, on n'auroit pas manqué d'avertir des changemens qui seroient arrivés en matiere de Religion, comme ils l'ont fait dans un grand détail, lorsque l'Idole de Fo & son culte y ont été introduits.

(1) Le Tribunal des Rites

Telle fut la Religon dominante de la Chine dans les premiers temps de leur Empire : je dis la Religion dominante, parce que le peuple ne laissoit pas de reconnoître des Esprits subalternes qui veilloient sur les villes & sur les campagnes, & il les honoroit d'un culte su-

perſtitieux. pour leur demander la ſanté, la réuſſite dans les affaires, & d'abondantes recoltes. Il s'étoit mêlé dans ce culte pluſieurs pratiques ſuperſtitieuſes qui tenoient de la magie, à laquelle ce Peuple a été toujours fort addonné : mais ce n'étoit pas la Religion de l'Etat ; & le Tribunal des Rites a toujours condamné ces ſortes de pratiques, quoique ſouvent quelques-uns des Mandarins qui le compoſoient, les euſſent eux-mêmes goûtées.

Ainſi, à parler exactement, les Chinois n'ont point ce que nous appellons Theogonie ou Coſmogonie. Leurs Philoſophes, uniquement attachés à la morale, à la politique & à l'hiſtoire, ont toujours négligé la phyſique, & on ne trouve point dans leurs Ecrits, je parle des anciens, ces ſyſtêmes ſi connus en Europe, en Egypte, & dans quelques parties de l'Aſie, ſur la formation du monde & des corps qui le compoſent, & ſur les Dieux, dont on a fait tant de Genealogies (*a*). J'ai dit, leurs Philoſophes anciens, parce que les modernes, qui ont voulu donner des eſ-

(*a*) On peut lire les Extraits que le P. du Halde a faits de ces anciens Livres, ſur-tout des Kink, qui ſont les plus anciens, dans le II. Volume de ſon Hiſtoire de la Chine.

peces de Cosmogonies, sont tombés dans un athéisme semblable à celui de Straton & de Spinosa.

On ne trouve pas non plus qu'ils ayent parlé nettement de l'ame, & il paroît qu'ils n'en avoient pas une idée exacte. Neanmoins on ne peut douter qu'ils ne crussent qu'elle subsistoit après la mort, non seulement par les histoires d'apparitions, qu'on trouve même dans les Livres de Confucius, le plus sage & le plus éclairé de leurs Philosophes, mais par l'opinion de la Metempsycose, qu'ils ont reçuë depuis plusieurs siecles.

Cependant comme l'homme privé de la revelation, & livré aux penchans de son cœur, a toujours été en proye à l'erreur, je suis bien éloigné de croire que les Chinois en ayent été exempts; & c'est avoir une idée bien favorable d'eux, que de penser qu'ils se livrerent peut-être un peu plus tard que les autres peuples, aux pratiques idolatres. Regardons-les, si on veut, comme les Philosophes dont parle l'Apôtre, qui par les lumieres naturelles s'éleverent jusqu'à la connoissance du premier Etre; ne sont-ils pas aussi coupables qu'eux de l'avoir connu, sans l'avoir glorifié? Enfin la Secte des Tao-sé parut dans la Chine,

près de six cens ans avant Jesus-Christ. Lao-Kiun est le Philosophe qui en fut l'Auteur. La naissance de cet homme, à en croire ses Disciples, fut des plus extraordinaires : porté quatre-vingts ans dans les flancs de sa mere, il s'ouvrit un passage par le côté gauche, & causa la mort à celle qui l'avoit conçu.

La morale de ce Philosophe, approche fort de celle d'Epicure, & il couvrit sa physique d'une obscurité impenetrable : je n'en prends que ce qui regarde la Cosmogonie. *Le Tao*, disoit-il, ou *la Raison a produit Un*, *Un a produit Deux*, *Deux ont produit Trois*, *& Trois ont produit toutes choses.* Toute la félicité de l'homme, selon ce Philosophe, consistoit dans cet état de l'ame, que les Grecs appelloient *Apathie*, état où l'homme sans crainte & sans chagrin, doit être exempt de toute inquietude ; & comme il est bien difficile de se delivrer de celle de la mort & de l'avenir, ceux qui faisoient profession de cette Secte, s'adonnoient à la Magie & à la Chimie, pour trouver le secret de devenir immortels ; se persuadant que par le ministere des Esprits qu'ils invoquoient, ils pourroient enfin le trou-

ver. Il y en a eu quelques-uns qui se sont flattés de cette decouverte, par le moyen de certains breuvages qu'ils composoient, & plus d'un Empereur en a fait inutilement l'essai.

Lorsqu'on connoît l'esprit de l'homme, on juge bien qu'une Secte qui donnoit de si flatteuses esperances, fit bientôt fortune ; & en effet il y eut plusieurs Mandarins qui l'embrasserent, & qui s'adonnerent entierement aux pratiques magiques qu'elle prescrivoit ; mais elle fit de plus grands progrès encore parmi les femmes, naturellement curieuses & extrémement attachées à la vie. Enfin l'Auteur de la Secte fut mis lui même au rang des Dieux ; on lui éleva un Temple superbe, & l'Empereur Hium-Tsong fit porter dans son Palais la Statue de ce nouveau Dieu. On donna à ses Disciples le nom de Docteurs celestes, & ses descendans sont encore honorés de la dignité de Mandarins. Ce sont eux qui ont introduit cette multitude infinie d'Esprits subordonnés au Souverain Etre, qu'ils honorent dans des Temples & dans des Chapelles particulieres, & ausquels ils sacrifient trois sortes de victimes, un cochon, un poisson, une piece de vo-

laille. Ils ont porté même la superstition jusqu'à élever plusieurs Empereurs au rang des Dieux ; & on voit par-là que les Chinoïs, gens d'ailleurs très-spirituels, ne le cedent en rien du côté de la superstition & de l'idolatrie, aux autres Peuples, qu'ils se sont toujours fait honneur de mépriser. Cette Secte a rempli la Chine de Devins & d'imposteurs, qui imposent au peuple, & quelquefois aux Grands par des prestiges & des ceremonies magiques, qui ne sont que trop capables de les aveugler.

Enfin vers la soixante-cinquiéme année depuis Jesus-Christ, l'Empereur Mingti donna lieu par une vaine curiosité, à l'introduction d'une Secte encore plus dangereuse : l'histoire que je vais en faire en peu de mots, remplira la seconde partie de ce Chapitre, sur la Theogonie des Indes.

Cet Empereur frappé de quelques paroles que Confucius avoit souvent repetées, sçavoir, que *c'étoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint*, envoya dans les Indes des Ambassadeurs pour le chercher, & pour apprendre la Loi qu'il enseignoit. Ces Envoyés crurent enfin l'avoir trouvé parmi les adora-

teurs d'une Idole nommée Fo, ou Foé. Ils transporterent à la Chine l'Idole, & avec les Fables dont les Livres Indiens étoient remplis, leurs superstitions, la Metempsycose, & enfin l'athéisme. Ils rapporterent que dans cette partie de l'Inde que les Chinois appellent *Chun-tien-cho*, Moyé femme du Roi, songea qu'elle avaloit un Elephant. Lors que le temps de ses couches fut arrivé, l'enfant lui dechira le côté droit, & & dès qu'il fut sorti du sein de sa mere, il se tint debout, fit six pas, montrant d'une main le ciel, & de l'autre la terre, & prononça ces mots : *Il n'y a que moi dans le ciel & sur la terre, qui merite d'être honoré*; on lui donna le nom de *Che-Kia*, ou *Cha-Ka*. A l'âge de dix-neuf ans il abandonna ses femmes, son fils, & tous ses soins terrestres, pour se retirer dans la solitude, & se mettre sous la conduite de quatre Philosophes. A trente ans il fut tout-à-fait penetré de la Divinité, & devint *Fo*, ou Pagode, comme s'expriment les Indiens, & ne songea plus qu'à repandre sa doctrine de tous côtés. Ses prestiges surprirent tout le monde, lui attirerent la veneration de tout le pays, & un nombre infini de Disciples, qui

lui servirent à infecter l'Orient de ses dogmes impies. Les Chinois nomment ces Disciples, *Ho-Chang*; les Tartares, *Lamas*, les Siamois *Talapoins*, & les Japonois *Bonzes*; car cette Secte s'est répandue chez tous les peuples que je viens de nommer.

Cependant *Fo* parvenu à l'âge de 79. ans, assembla quelques-uns de ses Disciples, & après leur avoir expliqué sa doctrine, il mourut; & ils publierent cent fables sur cette mort. Comme la Metempsycose faisoit le principal article de cette doctrine, ils dirent que leur Maître étoit né huit mille fois, & qu'il avoit paru dans le monde, tantôt sous la figure d'un Singe, tantôt sous celle d'un Dragon, d'un Elephant, &c. C'étoit apparemment pour établir le culte de cette prétendue Divinité, sous le symbole de ces differens animaux, qui veritablement devinrent l'objet du culte des Indiens.

Les Chinois ayant reçu cette Idole, lui éleverent une infinité de Temples, & sa Secte, quoique toujours proscrite par le Tribunal des Rites, a fait dans le pays des progrès infinis, sous la direction des Bonzes, les gens du monde les plus mépriſables, les plus super-

stitieux, & les plus ignorans.

Enfin pour abbreger ce qu'on trouve très au long au commencement du troisiéme Tome de l'Histoire de la Chine, par le P. du Halde, la doctrine de Fo se divise en exterieure & en interieure : la premiere, remplie de superstitions grossieres, est enseignée par le plus grand nombre des Bonzes. La seconde est reservée aux plus sçavans, & elle consiste à dire que le vuide est le principe & la fin de toutes choses ; que c'est du néant que nos premiers Peres ont tiré leur origine, & qu'ils y sont retournés après leur mort ; que le vuide est ce qui constitue notre être & notre substance, & que c'est de ce néant, & du mêlange des élemens, que sont sorties toutes les productions, qui y retournent dans la suite : enfin que tous les êtres ne different les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualités ; & ils prétendent que c'est ainsi que leur Maître mourant, expliqua sa doctrine, c'est-à-dire, son athéisme, à ses Disciples favoris.

Je dirai peu des choses de Theogonies des autres peuples ; parce qu'elles paroissent peu systêmatiques. Par exemple, dans les Indes Orientales les Brach-

manes ont une Tradition de leur Dieu *Vichnou*, metamorphosé en Tortue, & ils disent pour l'expliquer, que par la chute d'une montagne le monde commençoit à s'ébranler, & à s'enfoncer peu à peu vers l'abysme, où il auroit peri si leur Dieu bienfaisant ne se fût metamorphosé en Tortue pour le soutenir.

Les Chinois, dont nous venons de parler, ont reçu cette Tradition, & ils l'appliquent, ainsi que le remarque le Pere Kirker (1), à leur Dragon volant, qu'ils disent être né d'une Tortue, & être devenu le soutien de l'univers appuyé sur lui. Les Troglodytes avoient apparemment parmi eux la même fable, puisqu'ils avoient un grand respect pour la Tortue, & qu'ils avoient en horreur les *Helinophages* leurs voisins, ainsi nommés, parce qu'ils se nourissoient de la chair de Tortue.

(1) Ch. II. Iust. p. 187.

CHAPITRE VIII.

Theogonie des Bramines des Indes.

JE ne dois pas oublier la Theogonie de ces Prêtres des Indes que nous nommons Bramines ou Brachmanes (*a*). Ils ont pris ce nom de *Brahma*, qui selon la doctrine des Indiens, est le premier des trois Etres que Dieu a créés, & par le moyen duquel ensuite il a formé le monde. Ce Brahma composa & laissa aux Indiens, disent leurs Bramines, les quatre Livres qu'ils appellent *Beth* ou *Bed* (1) dans lesquels toutes les sciences & toutes les ceremonies religieuses sont compriſes; & voilà pourquoi les Indiens representent ce Dieu avec quatre têtes.

(2) Voyez Herb. Biblioth. Or. p. 212.

Le mot *Brahma*, dans la Langue Indienne, signifie *celui qui penetre toutes choſes*. Les Bramines composent la premiere & la plus respectable Tribu des Indiens, & sont uniquement destinés au culte de leur Dieu, & aux ceremonies de la Religion. Un celebre Bramine, nommé Behergir, communiqua aux Mahometans,

(*a*) Ce sont les mêmes que les Grecs nommoient Gymnosophites. Pythagore avoit étudié leur doctrine & leurs mœurs.

dont il embraſſa la Religion, l'*Amberthkend*, qui contient les dogmes des Indiens.

Le Pere Kirker qui a fait graver la figure du Dieu Brahma, s'eſt aſſez étendu ſur la Mythologie des Indiens à ce ſujet (1). Les Dieux des Bramines, dit ce ſçavant Jeſuite, ſont Brahma, Veſne ou Vichnou & Butzen, & ils ſont les Chefs de tous les autres Dieux, dont le nombre va juſqu'à trente-trois millions; mais tous les hommes ſont ſortis de Brahma, & ce Dieu a produit autant de mondes qu'il y a de parties dans ſon corps. Le premier de ces mondes, qui eſt au deſſus du ciel, eſt ſorti de ſon cerveau; le ſecond, de ſes yeux; le troiſiéme, de ſa bouche; le quatriéme, de l'oreille gauche; le cinquiéme, du palais & de la langue; le ſixiéme, du cœur; le ſeptiéme, du ventre; le huitiéme, des parties que la pudeur empêche de nommer; le neuviéme, de la cuiſſe gauche; le dixiéme, des genoux; l'onziéme, du talon; le douziéme, des doigts du pied droit; le treiziéme, de la plante du pied gauche; & le quatorziéme enfin, de l'air qui l'environnoit dans le temps de ces productions. Si on demande aux Bramines les raiſons d'une

(1) Ch. Illuſt.

Theologie

Theologie ſi impertinente, ils répondent que les differentes qualités des hommes y ont donné lieu. Les Sages & les Sçavans deſignent le monde ſorti du cerveau de Brahma; les gourmands viennent de ſon ventre; ainſi des autres. De-là l'attention que ces Prêtres ont à la phyſionomie & aux qualités perſonnelles, prétendant par-là deviner à quel monde chacun appartient.

Lorſqu'on eſt une fois livré à la ſuperſtition, il n'y a point d'égarement où l'on ne puiſſe tomber. Ces mêmes Bramines ont imaginé ſept mers: une d'eau, une de lait, une de fromage caillé, une quatriéme de beurre, une cinquiéme de ſel, une ſixiéme de ſucre, & enfin une ſeptiéme de vin; & chacune de ces mers a ſes Paradis particuliers, dont les uns ſont pour les ſages & les gens d'eſprit, & les autres pour les ſenſuels & les voluptueux; avec cette difference que le premier de ces Paradis, qui nous unit intimement à la Divinité, n'a beſoin d'aucune autre ſorte de délices; au lieu que les autres ſont remplis de tous les plaiſirs que l'on peut imaginer.

Il paroît par ce que je viens de dire, que ces Indiens ſuivent l'ancienne doctrine des Egyptiens, que l'Auteur

que je viens de citer nomme θεομορφωσις, ou Métamorphose divine (1).

(1) Voyez Dedip. Egypt. du même Auteur.

On ne parle pas ici des autres rêveries des Indiens sur la formation du monde, qu'ils croient être un Ouvrage filé par une araignée, & qui sera détruit lorsque l'ouvrage rentrera dans le ventre de cet insecte ; parce que cela regarde plus la Cosmogonie que la Theogonie, qui doit être le principal objet de ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

Theogonie des Ameriquains.

ON ne doit pas s'imaginer que les Sauvages de l'Amerique, peuples errants & vagabonds, se soient jamais appliqués à former un système de Religion. On trouve cependant parmi quelques-uns d'eux des traditions, qui peuvent former une espece de Théogonie. Voici, selon le Pere Lafiteau (2), comment les Iroquois, qui sont parmi ces Sauvages une des plus considerables Nations, racontent l'origine du monde. Dans le commencement, il y avoit, disent-ils, six hommes (les Peuples du

(2) Mœurs des Sauvages, T. 1. pag. 43. de l'Edition *in-quarto*.

Perou & du Breſil conviennent d'un pareil nombre :) comme il n'y avoit point alors de terre, ces hommes étoient portés dans les airs au gré des vents. N'ayant point de femmes, ils voyoient bien que leur eſpece alloit finir; mais ayant appris qu'il y en avoit une dans le Ciel, il fut reſolu que l'un d'eux, nommé le *Loup*, s'y tranſporteroit. L'entrepriſe étoit difficile & dangereuſe; mais les oiſeaux l'y éleverent ſur leurs ailes. Lorſqu'il y fut arrivé, il attendit que cette femme ſortît à ſon ordinaire, pour aller puiſer de l'eau. L'ayant apperçuë, il lui fit quelque préſent & la ſéduiſit. Le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la chaſſa; & une Tortuë la reçut ſur ſon dos. La Loutre & les Poiſſons puiſant de la bouë dans le fond de l'eau, formerent du corps de la Tortuë une petite Iſle, qui s'agrandit peu-à-peu; & voilà, ſelon ces Sauvages, quelle eſt l'origine de notre terre.

Cette femme eut d'abord deux enfans, dont l'un qui avoit des armes offenſives, tua ſon frere qui n'en avoit point. Dans la ſuite elle accoucha de pluſieurs enfans; dont les autres hommes ſont ſortis.

Cette tradition, ſi elle eſt exactement

rapportée, est sans doute un reste de la premiere Histoire du monde, d'Eve chassée du Paradis terrestre, & du meurtre d'Abel par Cain. Car enfin, il se peut que ces Sauvages, venus des autres hommes, ayent conservé un souvenir, qu'ils ont bien pu alterer, mais non pas effacer totalement de leur memoire.

Quoique nous ne connoissions pas les traditions des autres peuples de l'Amerique, il y a bien de l'apparence qu'ils pensoient la plûpart comme les Iroquois, puisque les peuples du Perou & du Bresil dans l'Amerique meridionale, conviennent du nombre d'hommes qu'il y avoit dès le commencement, ainsi qu'on vient de le dire. Mais ce n'est pas seulement par leur Theogonie que les Ameriquains ont égalé les Grecs & les autres peuples de notre continent, dans le bizarre sistême qu'ils ont imaginé touchant leur origine; ils leur ressemblent encore assez souvent par leurs fables. Ils croyent, par exemple, que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës, jouant avec son petit frere, il lui cassoit sa cruche pleine d'eau. Cela ne ressemble-t-il pas fort à ces Nymphes des Fontaines, & à ces Dieux des Fleuves qui versent de l'eau de dedans leurs Urnes?

Ils étoient perſuadés auſſi comme les Grecs, qu'il y avoit des Dieux qui habitoient dans les Fleuves & les autres amas d'eau, puiſqu'en une de leurs fêtes, les Peuples du Mexique noyoient ſolemnellement un petit garçon, pour tenir compagnie à ces Dieux. Selon les traditions du Perou, l'Ynca Manco-Guina-Capac, fils du Soleil, trouva moyen par ſon éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays, qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre ſous des Loix raiſonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il paſſoit auſſi pour être fils du Soleil. Il eſt ſingulier que les imaginations de ces deux Peuples, ſi éloignés les uns des autres, ſe ſoient accordées à croire fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Si les Grecs, & à leur imitation nos anciens Gaulois, avoient un reſpect religieux pour les arbres, & croyoient qu'ils étoient le ſéjour des Dryades & des Hamadryades, les Abenaquis, ainſi que le rapporte le P. Laffiteau, (*a*) avoient un arbre célebre dont ils racon-

(*a*) Mœurs des Sauvages, Tome I. page 149. Comme j'ai tiré de cet Ouvrage la plûpart des exemples dont je me ſers, il ſuffit de l'avoir cité une fois.

toient plusieurs merveilles, & qui étoit toujours chargé d'offrandes ; & ils ne doutoient pas qu'il n'eût quelque chose de divin. On trouve même parmi eux qu'ils avoient des Bois sacrés, à peu près comme tout le reste du monde idolâtre.

Pour ce qui regarde les Sortileges, les Evocations, les Devins, les Enchantemens, ces Peuples du nouveau monde ne ressemblent que trop à ceux de l'ancien : même croyance partout sur ces Génies bienfaisans ou malfaisans, dont on s'imaginoit que l'Univers étoit rempli, auxquels présidoit, comme le Maître & le souverain des autres Dieux, le *Manitou* des nations Algonquines, le *Chemien* des Caraïbes, l'*Okki* ou l'*Ares-Koui* des Hurons. Pour les fêtes & les mysteres, qu'on lise l'Auteur que je viens de citer, & on trouvera que celles des Ameriquains avoient beaucoup de rapport avec les Orgies des Grecs. Sur l'immortalité de l'ame, & son état après la mort, les Sauvages ont pensé à peu près comme les Grecs, dans le temps même qu'ils ont été le plus civilisés. Les Ameriquains ne croyoient-ils pas que les ames de ceux qui avoient mal vêcu, alloient habiter certains Lacs bourbeux

& deſagréables, comme les Grecs les envoyoient ſur les bords du Styx & de l'Acheron ? Ne penſoient-ils pas auſſi que les ames de ceux qui avoient mené une vie réguliere, avoient pour ſéjour des lieux agréables, aſſez reſſemblants aux Champs Elyſées ? Ils ont comme les Romains leurs pleureuſes à gages, font comme eux les feſtins pour les morts ; & ce qui eſt encore plus frappant, ils diſtinguent comme les Grecs, l'ame de ſon ombre & de ſon ſimulachre, (1) & croyent que pendant que l'ame eſt dans un ſéjour délicieux, l'ombre erre autour du lieu de la ſépulture.

(1) Voyez ce qu'on dira là-deſſus dans la troiſiéme ſection du Livre VI.

Le feu ſacré, conſervé par preſque toutes les Nations du monde, comme je le dirai dans l'Article de Veſta, étoit auſſi l'objet du culte ſuperſtitieux des habitans de l'Amerique. Les Nations les plus voiſines de l'Aſie, ont des Temples, où le feu ſacré eſt entretenu avec ſoin ; & ces Temples ſont la plûpart faits en rotonde, comme l'étoient ceux de Veſta. Dans la Louïſiane, les Natchez en ont un où une garde veille ſans ceſſe à la conſervation du feu qu'on ne laiſſe jamais éteindre. Perſonne n'ignore combien ces Temples étoient célebres ſous le regne des Yncas ; mais ce qui parut bien ſur-

prenant, c'étoient ces Communautés de filles destinées au service du Soleil, dont les Loix étoient encore plus severes que celles des Vestales Romaines, (1) & les châtimens, lorsqu'elles manquoient à leurs vœux, précisément les mêmes, puisqu'on les enterroit toutes vives. Ceux qui les avoient séduites étoient punis bien plus rigoureusement qu'à Rome, puisque la peine s'étendoit non seulement sur toute la famille, mais encore sur le lieu où ils étoient nés; on en faisoit périr absolument tous les habitans, & on n'y laissoit pas pierre sur pierre. Le feu sacré étoit également respecté dans le Mexique, & confié à des Vestales qui menoient une vie très-reguliere; & si les Sauvages de ce vaste continent n'avoient pas tous des Temples pour l'y entretenir, les salles de leur Conseil, faites à peu près comme les Prytanes des Grecs, étoient employées à cet usage, principalement chez les Iroquois & les Hurons.

(1) Garcilasso, L. c. 1.

Les Idoles, souvent monstrueuses, comme dans notre continent, ou chargées de symboles, comme celles que nous nommons Panthées, ou quelque fois même semblables à celles de Priape, prouvent que les Peuples dont je parle,

ne le cedoient en rien à ceux du pays que nous habitons, par l'extravagance de leur Idolâtrie & de leurs Fables. La corruption du cœur humain pouvoit-elle manquer de placer sur les Autels, tout ce qui flattoit le crime & le déreglement des mœurs?

La coutume de sacrifier dans les lieux élevés, coutume si ancienne & tant de fois reprochée par les Prophetes aux Peuples idolâtres, étoit aussi connuë chez les Ameriquains. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, la Relation du Sieur de Rochefort, (1) dans l'endroit où il parle de la montagne d'Olaïmi, sur laquelle les Apalachites, Peuples de la Floride, vont tous les ans sacrifier au Soleil, dans une Caverne qui sert de Temple à cette Divinité. Leur respect pour des Idoles, qui ne sont que des pierres informes, ou quelquefois d'une figure conique, prouve encore que leur Idolâtrie ressembloit à celle des Anciens, qui avant l'art de la Sculpture, honoroient de semblables pierres, ou de simples colonnes, comme nous le dirons ailleurs.

(1) Histoire Mer. des Isles Antilles.

Les Sacrifices de ces Sauvages étoient d'abord très-simples, comme ils l'étoient parmi les premiers Idolâtres de notre

monde ; & cette simplicité dure encore parmi quelques-unes de leurs Nations, où l'on se contente d'offrir aux Dieux les fruits de la terre, ou de leur faire des libations avec de l'eau. D'autres attachent à des arbres ou à des colonnes les peaux des animaux qu'ils ont tués à la chasse : il y en a qui jettent dans le feu quelques feuilles de Tabac, en l'honneur du Soleil, & dans les fleuves & les rivieres, pour appaiser les Génies qui y préſident. Les Caraïbes offrent la *Cassave* & l'*Ouicou*, c'est-à-dire, leur pain & leur boisson, aux Dieux qui veillent à la conservation de ces plantes, comme les Grecs & les autres Peuples offroient leurs sacrifices à Bacchus & à Cerès. Qu'importe que les noms de ces Dieux ne soient pas les mêmes dans les deux continents ; ce sont toujours les mêmes idées, & préciſément la même sorte d'Idolâtrie.

Mais comme dans l'Amerique, ainsi que parmi nous, ces mœurs antiques ne subsisterent pas toujours dans cette premiere simplicité, qui fait le caractere des premiers temps parmi tous les peuples du monde ; ceux dont nous parlons porterent, comme les Payens de notre continent, la superstition envers leurs Dieux,

jusqu'à leur immoler des Victimes humaines. Ces sortes de sacrifices étoient en usage sur-tout dans le Mexique, & s'ils étoient moins connus parmi les autres Sauvages, il y en avoit cependant qui dans une saison de l'année, offroient leurs enfans aux Dieux qui veilloient à la conservation des fruits de la terre. La Relation du Sieur le Moyne de Mourgues nous apprend que dans cette partie de la Floride, qui est proche de la Virginie, les Peuples de cette contrée qui regardent leurs Chefs comme les fils du Soleil, offrent à cet astre, leur grande Divinité, leurs enfans en sacrifice, comme les Chananéens les immoloient à leur Moloch, qui étoit aussi le Soleil; avec cette différence seulement, que ceux-ci les faisoient brûler dans le fourneau qui étoit pratiqué dans leur Idole, comme je le dirai en parlant de ce Dieu, au lieu que ceux-là les assommoient au milieu de l'assemblée du peuple, & en présence du Chef, qui représentoit lui-même le Dieu dont on le croyoit le fils.

Les Sacrifices dans le nouveau monde comme dans l'ancien, étoient accompagnés d'instrumens, de danses, & de toutes les marques d'une allegresse pu-

blique ; mais je ne pousserai pas plus loin ce parallele, pour lequel il faudroit copier l'Ouvrage que j'ai cité, où le sçavant Auteur entre dans des détails très-singuliers : ce que je viens de dire suffit pour faire connoître que l'esprit de l'homme, abandonné à ses propres lumieres, n'est porté qu'à l'erreur & à l'illusion, & que malgré le rafinement des Nations les plus policées, on a pensé à peu-près de même dans tous les lieux du monde où la véritable Religion n'a pas été connue.

Enfin il y a peu de Pays où l'on n'ait trouvé des Fables à peu-près semblables. Partout des idées prodigieuses, des hommes extraordinaires, qui se disoient les enfans du Ciel, ou des Etoiles, ou des Fleuves, &c. Partout des fourbes qui ont voulu imposer par l'histoire d'une naissance extraordinaire & singuliere. Les Eyptiens, les Phéniciens, desquels les Grecs & les Romains ont tiré leurs Fables, ne sont pas les seuls qui en ont inventé : on en trouve de semblables aux leurs, chez des Peuples qu'on ne soupçonne pas les avoir apprises d'eux. *Kai-Souven* se vantoit d'être né du Dieu d'un Fleuve, pour séduire plus aisément les Peuples de la Corée par l'éclat de

cette naissance imaginaire. Il falloit bien que les Coréens attribuassent la Divinité aux Fleuves & aux Montagnes, comme les Grecs & les Romains, puisque lorsqu'ils furent devenus tributaires de la Chine, l'Empereur confirma leur Roi dans le privilege dont il jouissoit de sacrifier seul aux montagnes & aux fleuves.

L'origine d'un Peuple de Tartares Orientaux, nommés Kao-Kiuli, de la race des Fou-Ya, ressemble assez pour les Fables dont elle est mêlée, à nos fictions d'Occident; & l'Histoire Romaine, toute grave & serieuse qu'elle est, nous presente des idées semblables à celle que je vais rapporter de ces Peuples. Le Prince des Kao-Kiuli avoit en sa puissance une fille du Dieu *Hohang-Ho*, qu'il tenoit renfermée dans une prison. Un jour qu'elle fut frappée de la reverberation du Soleil, elle conçut; & elle accoucha d'un Oeuf, qu'on rompit, & dans lequel on trouva un enfant mâle. Lorsqu'il fut grand, on lui donna le nom de *Tchu-Mong*, qui signifie *un bon Nocher*. Le Roi du Pays, qui le prit en affection, le mena un jour à la chasse, & ayant vû son adresse, il conçut de la jalousie contre lui. Tchu-

Mong s'en étant apperçu, prit la fuite, & prêt à tomber entre les mains de ceux qui le poursuivoient, au passage d'une Riviere ; il adressa sa priere au Soleil son pere. Alors les poissons de la Riviere ayant paru sur la surface de l'eau, lui fournirent un pont sur lequel il la traversa. Les Fables de la naissance de Persée, & de celle des enfans de Leda, sont-elles moins extravagantes ? (*a*)

Si nous connoissons des Peuples qui sacrifioient leurs enfans à leurs fausses Divinités, & si les Grecs immolerent Iphigenie pour obtenir un vent favorable, le Pere du Halde ne rapporte-t-il pas qu'on lit dans les Histoires les plus anciennes, qu'il y a des Insulaires dans la mer Orientale, qui vont tous les ans pendant la septiéme Lune, noyer solemnellement une jeune Vierge ?

Si les Romains publierent que leur Janus avoit deux, & même quatre faces, comme on le voit sur des monumens anciens, les Indiens n'ont-ils pas leur Idole Menipe, qui a plusieurs têtes de differentes figures ? Ces mêmes Indiens ne publient-ils pas qu'il y a un

(*a*) Voyez le quatriéme Volume de l'Histoire de la Chine du Pere du Halde, pag. 343.

Pays, où les hommes ont deux viſages, qu'ils ſont d'ailleurs très-farouches, qu'ils n'ont aucun langage, & ſe laiſſent mourir de faim quand on les a pris? Ils ajoutent qu'on en avoit pris un vêtu de toile, qui ſortoit de la mer: hiſtoire à peu prés ſemblable à celle d'Oannès, dont on a parlé plus haut.

Si les Egyptiens, & Pythagore après eux, ont enſeigné la Metempſycoſe, cette doctrine n'eſt-elle pas repandue dans toutes les Indes, & ne fait-elle pas le fond de l'idolâtrie de Foé? Ce qui eſt ſi vrai que le grand Lama, qui ſe dit un *Fo* vivant, publie qu'il eſt né pluſieurs fois, & qu'il renaîtra encore; enſorte que quand il meurt, on cherche avec ſoin l'enfant ſous la figure duquel il reparoît, pour le mettre à ſa place: & quoiqu'on voye bien que c'eſt un enfant qu'il a ſçu diſpoſer à lui ſucceder, & dont les autres Lamas ſes confidens ſçavent le myſtere, cependant ce jeu dure depuis pluſieurs ſiécles, ſans que le peuple ait là-deſſus la moindre méfiance.

On a dit dans l'origine des fables qu'une Philoſophie groſſiere avoit donné lieu à en introduire un grand nombre: peut-être n'y en eut-il jamais une

aussi extraordinaire dans la Grece, que l'étoit celle des Philosophes Chinois au sujet du flux & reflux de la mer. Une Princesse, disoient-ils, eut cent enfans; cinquante habiterent les rivages de la mer, & les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux; quand ils en sont repoussés & qu'ils fuyent des montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette maniere de philosopher, dit Monsieur de Fontenelle de qui j'ai emprunté ce trait, ressemble assez aux Metamorphoses d'Ovide: tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les Peuples.

Telles sont les Cosmogonies & les Theogonies des Peuples les plus anciens. Les autres dont la Religion & les fables entreront dans la suite de cet ouvrage, quoique livrés aux tenebres de l'Idolâtrie la plus grossiere, n'avoient pas l'esprit assez philosophique pour rien imaginer sur la formation du monde, ou sur l'origine des Dieux, qu'ils se contentoient d'honorer suivant la tradition de leur pays.

CHAPITRE X.

De la Theologie Payenne, & en particulier de celle des Poëtes.

APRE'S avoir expoſé les differentes Theogonies des Anciens, c'eſt-à-dire, les Theologies particulieres à chaque nation, il ne ſera pas inutile de faire connoître plus en particulier la Theologie générale du Paganiſme, ſurtout celle des Grecs & de leurs Poëtes. Mon deſſein n'eſt pas d'en developper toutes les horreurs, la choſe ſeroit aujourd'hui inutile. Les premiers Peres de l'Egliſe, & les Apologiſtes de la Religion Chrétienne, qui s'y trouvoient obligés, puiſqu'il étoit néceſſaire de ſapper les fondemens du Paganiſme, qui étoit la Religion dominante de leur temps, ont dû le faire, & ils s'en acquitterent avec tant d'érudition & tant de force, qu'ils obligerent enfin les Philoſophes les plus éclairés, à expliquer par des allégories, ſouvent ingénieuſes, un ſyſtême dont l'expoſition ſeule faiſoit horreur. Ce fut là où les reduiſirent S. Juſtin, Arnobe, Athe-

nagore, Lactance, Clement d'Alexandrie, Minucius Felix ; mais sur-tout Tertullien par son Apologetique, l'une des plus excellentes piéces que l'antiquité nous ait conservée, & S. Augustin, dans sa Cité de Dieu ; ouvrage qu'on peut regarder indépendamment des autres vûës de son Auteur, comme un tréſor de Litterature profane.

A parler exactement, les Philoſophes n'attendirent pas le temps des grands hommes que je viens de nommer, pour appercevoir le ridicule de leur Theologie. L'allégorie avoit commencé à venir au ſecours des fables monſtrueuſes, mêlées avec la Religion, plus de 400. ans avant l'Ere Chrétienne. Platon l'avoit miſe en uſage, & ſes Diſciples la firent valoir. Pythagore même, longtemps avant Platon, avoit expoſé la Religion dominante de ſon temps, d'une maniere qui en faiſoit diſparoître une partie des abſurdités ; mais ce que j'ai voulu dire, c'eſt que cette même allégorie, ne fut jamais plus en vogue, que du temps de Jamblique & de Porphyre, qui vivoient l'un & l'autre dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme. J'examinerai, dans les reflexions que je ferai ſur l'Idolâtrie, le peu de ſuccès qu'eut

la maniere allégorique d'expliquer les fables & les myſteres de la Religion ; & je ferai voir que malgré les ſubtilités des Philoſophes qui l'employoient, cette même Religion & les fables, ſur leſquelles elle étoit fondée, ſubſiſterent toujours, juſqu'à la deſtruction entiere du Paganiſme. Entrons maintenant en matiere.

Varron diſtinguoit trois ſortes de Theologies, la Fabuleuſe, μυθικὴ, la Phyſique φυσικὴ & la Politique, πολιτικὴ, ce que S. Auguſtin traduit par ces mots, *fabularis*, *naturalis*, *vel philoſophica*, *civilis*. La premiere étoit la Theologie des Poëtes ; la ſeconde, celle des Philoſophes ; & la troiſiéme, celle des Miniſtres de la Religion. Varron a tâché de faire valoir cette diſtinction, dont on croit auteur Quintus Scevola, ſouverain Pontife, celui-là même qui fut tué par un de ces meurtriers qu'employoit Marius.

La Theologie des Poëtes étoit rejettée par les ſages du Paganiſme. Varron, ainſi que le rapporte S. Auguſtin (1), avouoit qu'elle mettoit ſur le compte des Dieux, des actions qu'on auroit honte d'attribuer au dernier des hommes. *Denique, in hac omnia Diis attri-*

(1) De civ. Dei.

buuntur, quæ non modo in hominem, sed etiam in contemptissimum hominem cadere non possunt. Varron ne desaprouvoit pas la seconde espece de Theologie, qui étoit celle des Philosophes ; mais il croyoit qu'elle devoit être renfermée dans l'Ecole, parce qu'elle discouroit librement de la nature des Dieux, ce qui, selon lui, étoit dangereux.

La troisiéme espece de Theologie formoit le systême de la Religion, & étoit le fondement du culte qu'on rendoit aux Dieux ; & si elle n'étoit pas la plus estimée par les habiles gens, elle étoit du moins la plus respectée, & la seule qui fût suivie dans la pratique. La Theologie poëtique, étoit donc proscrite, comme on vient de le voir ; cependant elle a trouvé des Partisans dans ces derniers temps. Plusieurs Auteurs modernes charmés des beaux traits qu'on trouve de temps en temps dans les ouvrages des Poëtes, touchant les verités les plus sublimes, en ont parlé avec tant d'éloges, qu'il semble qu'on doive les regarder comme d'excellens Theologiens. Le Pere Tomassin, Prêtre de l'Oratoire, a recueilli avec un grand soin (1) tout ce qu'ils ont dit sur la Divinité & sur la morale, & il a

(1) Lect. des Poëtes.

crû y appercevoir pluſieurs traits conformes à l'Ecriture Sainte & à la lumiere naturelle. L'Auteur du Livre intitulé *Homere Hebraizant*, ne s'eſt pas contenté de regarder les Poëtes comme de grands Theologiens, il a entrepris de prouver qu'Homere, dans ſes deux Poëmes, avoit copié en pluſieurs endroits, Moyſe & les Prophetes. Un celebre Anglois (1), après avoir fait l'éloge de la Theologie des Poëtes, ſurtout de celle d'Orphée, rapporte ce qu'ils ont dit de plus beau ſur la Divinité. Enfin un Auteur moderne, à qui ſes ouvrages ont attiré plus d'une diſgrace, eſt allé encore plus loin que ceux que je viens de nommer, puiſque dans ſes remarques ſur Virgile, il ne fait point difficulté de préferer ce Poëte à la plûpart de nos Theologiens : prétendant qu'il a eu ſur la Divinité & ſur la Providence, les idées les plus orthodoxes. Il a eu même la témérité de comparer la conduite de Jupiter à l'égard d'Enée, à celle de Dieu ſur David.

(1) Cudvvorth Syſt. intell.

A entendre ces Auteurs, preſque toutes les vérités les plus eſſentielles ſe trouvent dans les ouvrages des Poëtes. La piété, & le culte du vrai Dieu y ſont enſeignés d'une maniere ſublime,

quoiqu'enveloppés d'images sensibles. Telles sont parmi ces verités, l'unité d'un Dieu, sa toute-puissance, sa bonté infinie, son immensité, son éternité. Le Conseil des Dieux, dont parle Homere, & où Jupiter préside toujours, est selon eux, une imitation de ces conseils mysterieux que Dieu tient, dans le Livre de Job, avec les Anges. Lorsqu'ils ont dit que tous les biens & tous les maux partoient de la main de Dieu, par le ministere des Dieux subalternes, c'est une copie de ce que l'Ecriture dit des Anges, qui sont ses Ministres. Quand ils donnent à Jupiter une prééminence si marquée, il est évident, que sous ce nom ils ont entendu le vrai Dieu, & non Jupiter fils de Saturne, & Roi de Crete. Enfin, lorsqu'Aratus dit que tout est plein de Dieu, la terre, la mer, les campagnes, l'homme même, ou comme s'exprime S. Paul, suivant les paroles mêmes de ce Poëte, *sumus genus Dei, in ipso vivimus, movemur, & sumus* (1), n'est-il pas évident qu'il a voulu parler de l'immensité de Dieu?

(1) Act. 17.

A ces verités spéculatives, les Auteurs dont je parle, joignent celles qui sont de pratique; & trouvent établis dans les Poëtes, non seulement les devoirs

envers Dieu, mais ceux des hommes entre eux, ainſi que les autres préceptes d'une morale pure. Leur Enfer, & leurs Champs Elyſées, ſont propres à reprimer la cupidité, & porter à la pratique de la vertu. Ces Juges, qui examinent avec tant de ſeverité les actions des hommes; & les furies, qui châtient ſi rigoureuſement les coupables; tout cela peut-il avoir été imaginé ſans un grand fond de morale? Enfin, pour expoſer le ſentiment de ces Auteurs en peu de mots, il ſuffit de dire, qu'ils font à tout propos des paralleles recherchés entre les verités qu'ils trouvent dans les Poëtes, avec celles de l'Ecriture Sainte.

J'avoue, pour moi, que la lecture des Poëtes m'a donné une toute autre idée de leur Theologie. Il eſt vrai qu'ils parlent quelquefois de la Divinité d'une maniere ſublime, mais ils ne ſe ſoutiennent nullement ſur ce ſujet; & après avoir donné à leurs Dieux les épithetes magnifiques d'Immortels, de Tout-puiſſants, &c. ils les repreſentent avec des foibleſſes, qui ne conviennent, comme nous venons de le dire, qu'aux derniers des hommes, & aux plus corrompus. Enſorte que je ſuis étonné que de

sçavans hommes ayent si fort exalté leur Theologie, pendant que Platon, pour cette même Theologie qui lui paroissoit si monstrueuse, les bannissoit de sa République. Ciceron ne pensoit pas aussi favorablement des Poëtes que les Auteurs dont je parle, il les blâme au contraire de nous avoir appris les débauches des Dieux, leurs querelles, leurs combats, leurs dissentions: *Nec multò absurdiora sunt ea quæ Poëtarum vocibus fusa, ipsâ suavitate nocuerunt, qui & irâ inflammatos, & libidine furentes induxerunt Deos, feceruntque ut eorum bella, pugnas, prælia, vulnera videremus, odia præterea, dissidia, discordias, ortus, interitus, querelas, &c.* (1) Ce même Auteur dit ailleurs, que ces mêmes Poëtes avoient décrit les débauches des Dieux, leurs adulteres, &c.

(1) De Nat. Deor. L. 1.

Il est vrai qu'ils les nomment Immortels, ces Dieux fabuleux, mais en même temps il n'y en a pas un dont ils ne nous apprennent la généalogie; ils nomment leurs peres, leurs meres, le lieu de leur naissance, & toutes les circonstances de leur vie, depuis leur enfance. Ce sont eux qui nous apprennent que Jupiter, le plus grand des Dieux, étoit fils de Saturne, & que Saturne étoit

étoit fils d'Uranus, ainſi des autres. Ils parlent même quelquefois de leurs tombeaux. Dans Homere, le plus grand de leurs Poëtes, on voit les Dieux ſe quereller, ſe battre, être bleſſés par des hommes, & pouſſer des cris & des plaintes en voyant couler leur ſang. Ils ſe diſent à tout propos des injures groſſieres. Jupiter & Junon y paroiſſent toujours dans une meſintelligence ſcandaleuſe entre deux époux. Euripide voulant excuſer Phedre, qui avoit conçu pour le fils de ſon mari une violente paſſion, en met la faute ſur le compte de Venus, qui vouloit ſe venger du mépris qu'Hippolyte faiſoit de ſon culte & de ſes adorateurs. Une autre tradition, celle qu'a ſuivi Racine (1), non moins deshonorable pour Venus, portoit qu'elle ſe vengeoit ainſi de ce que le Soleil, biſayeul de Phedre, avoit découvert ſon intrigue avec le Dieu Mars; & c'eſt par le même motif de vengeance, que cette Déeſſe avoit inſpiré à Paſiphaé, mere de Phedre, cette paſſion honteuſe qui fit tant de bruit.

(1) Tragedie de Phedre.

Dans la même piece, Euripide fait intervenir Diane, & cette Déeſſe pour conſoler Hippolyte mourant, lui dit qu'elle ne ſçauroit à la verité changer

l'ordre du Destin, mais que pour le venger, elle tuera de sa propre main un des Amans de Venus. Voilà donc ces Dieux si puissans, soumis au Destin, & qui ne pouvant faire tout le mal qu'ils souhaiteroient, font celui qu'ils peuvent. Que peut-on penser d'une Theologie, dont le but a été d'élever l'homme jusqu'aux Dieux, & d'abaisser ces mêmes Dieux, je ne dis pas seulement à la condition des hommes, mais jusqu'à leurs plus grandes foiblesses.

Peut-on concevoir rien de plus bizarre que l'idée que les Poëtes donnent de leurs Dieux? Que dire de ce mêlange de puissance & de foiblesse, d'éternité & de mort, de felicite & de douleur, de tranquillité & de trouble? Que penserons-nous des railleries que fait de ces Dieux Aristophane, dans quelques-unes de ses Comedies, & des blasphêmes que vomit contre eux Eschyle, dans son Promethée?

Mais, dit-on, les Poëtes parlent souvent de la providence des Dieux, & du soin qu'ils prennent des hommes. Quelle providence! Choisissons un des évenemens de la fable, où elle brille davantage, & celui que les plus grands Poëtes ont décrit avec plus de soin;

je veux dire la guerre de Troye. Cette guerre fit perir une infinité de gens, & ruina un beau Royaume : elle fut ſuivie de miſeres ſans nombre, de tempêtes, d'incendies, & de tout ce qui accompagne les grandes déſolations. Tous les Dieux y prirent parti, l'Olympe ſe trouva diviſé en deux factions : il n'y eut point d'intrigue, de reſſorts, de fineſſes que chacun des Dieux n'employât ; on ne peut pas aſſurément les accuſer de négligence pendant toute cette guerre ; leur providence ne manqua pas d'emploi. Homere décrit tous leurs mouvemens avec des détails infinis ; les autres Poëtes ont ſuivi ſon exemple. C'eſt donc-là un point de vûë très-propre pour nous convaincre de leur ſentiment Theologique ſur la providence : voyons donc quel fut le motif de cette guerre ; remontons à la ſource.

S'agiſſoit-il de châtier une nation impie, de venger l'innocent opprimé, ou les Dieux eux mêmes mépriſés ; ou de donner à l'univers un exemple ſignalé de juſtice & d'équité ? Rien moins que cela. Il s'agiſſoit de venger une Déeſſe du mépris qu'on avoit fait de ſa beauté.

Au mariage de Thetis & de Pelée, la Diſcorde jette une pomme pour la

plus belle de la compagnie. Les Dieux qui n'osent se rendre arbitres du different qui naît à ce sujet entre trois Déesses, les envoyent en Phrygie subir le jugement d'un jeune Berger qui étoit en réputation d'équité. Le Berger, que chacune des trois Déesses veut seduire par des promesses magnifiques, juge en faveur de Venus ; elle étoit effectivement la plus belle, ainsi il n'y avoit rien à dire à ce jugement. Cependant en voilà assez pour irriter les deux autres. Junon, la sage Junon resout dans ce moment la perte, non pas de Paris, ce qui auroit même été une vengeance fort injuste ; mais celle de tout l'Empire de Priam son pere, & de toute la Phrygie. L'enlevement d'Helene, femme promise à Paris, devint le signal d'une sanglante guerre. La Grece arme de toutes parts, pendant que Junon par toutes sortes de moyens tâche de mettre la troupe celeste dans son parti. Elle use de mille stratagêmes pour gagner les autres Dieux, & leur fait les promesses les plus touchantes : elle parcourt toutes les Villes de la Grece pour les animer à la guerre. On assiege la Ville de Troye, & pendant dix ans la Reine des Dieux fait le manége d'une femme forcenée, tâche

d'endormir son mari pour l'empêcher de voir la deroute des Troyens, & le reste. Minerve donne l'invention du Cheval de bois : Junon paroît armée, & ouvre elle-même les portes de la Ville, appellant les Grecs, trop lents pour sa vengeance :

..... *Hic Juno Scæas sævissima portas*
Prima tenet, sociumque furens à navibus agmen, (1) En. L. 2.
Ferro accincta vocat (1),

pendant que Neptune son allié abbat les murailles à coups de Trident. Les Grecs entrent dans la Ville, on y commet mille desordres, qu'il n'est pas nécessaire de décrire ; mais il ne faut pas oublier que Virgile a grand soin de nous faire remarquer qu'il faut les attribuer à la colere & à la vengeance des Dieux.

Verum inclementia Divûm
Has evertit opes, sternitque à culmine Trojam (2). (2) Id. I.

La Ville de Troye est donc réduite en cendres ; Paris, Priam & ses autres enfans massacrés ou faits esclaves ; ainsi la colere de Junon devoit être appaisée.

Mais chez les Poëtes une Déesse outragée au sujet de sa beauté, ne s'appaise pas si facilement. On la représente poursuivant avec une rage extrême le reste des Troyens fugitifs ; elle veut les

empêcher de chercher dans l'Italie la retraite que les Destins leur promettoient.

Troas reliquias Danaûm.... arcebat longè Latio, &c (1)

(1) Id. Ib.

Ici elle supplie d'une maniere indigne Eole, Divinité subalterne, pour le porter à exciter une tempête contre les ordres de Neptune qui avoit changé de parti, & dont la Providence s'interessoit alors pour les Troyens. Tantôt elle tâche d'arrêter Enée en Afrique par les charmes de la volupté. Là elle fait paroître Iris sous la figure de Beroé, pour obliger les Dames Troyennes à brûler leur Flotte. Lorsqu'Enée est arrivé en Italie, elle envoye les Furies chez Turnus & Amate, pour les exciter à le chasser de leur pays, & allume une guerre sanglante; & ne pouvant pas absolument empêcher l'execution des ordres du Destin, elle tâche du moins de la retarder par toutes sortes de moyens. Comme l'arrêt du Destin portoit que Lavinie seroit la femme du Heros Troyen, elle veut que le sang d'une infinité de Phrygiens soit la dot avec laquelle ce Prince achette cette alliance.

Non dabitur regnis, esto, prohibere Latinis;

At trahere, atque moras tantis licet addere rebus :
At licet amborum populos exſcindere Regum.
Hâc Gener atque Socer coëant mercede ſuorum.
Sanguine Trojano & Rutulo dotabere, Virgo. (1) (1) Eneid. L. 7.

Perſonne n'ignore tout ce que fit cette Déeſſe pour favoriſer le parti de Turnus, & tout le manége que Virgile lui fait jouer pendant toute cette guerre. Enfin voyant que le Deſtin étoit le maître, elle tâche pour dernier trait de vengeance, d'obtenir de Jupiter que les Latins ne prendront point le nom des Troyens leurs vainqueurs, afin que Troye & ſa memoire fuſſent plus facilement abolies :

Ne vetus Indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucroſque vocari.
Occidit, occideritque ſinas cum nomine Troja. (2) (2) Eneid. L. 12.

Peut-on concevoir une vengeance plus complette ? & a-t-on jamais pouſſé plus loin le reſſentiment ? Peut-on en avoir un ſujet plus frivole ?

— ... Manet altâ mente repoſtum
Judicium Paridis, ſpretæque injuria formæ.
..... Et rapti Ganimedis honores. (3) (3) Eneid. L. 1.

Vantez après cela la Theologie des Poëtes ſur la Providence de leurs Dieux, & le ſoin qu'ils prennent des évenemens les plus éclatans. Voilà les motifs qui

les font agir, selon eux : eh ! que pouvoit-on apprendre de plus impie ? Quel modele de ressentiment & de vengeance pouvoient-ils donner, aux femmes surtout, idolâtres de leur beauté ?

S'il m'étoit permis de parcourir les autres exemples dont les Poëtes sont remplis, on verroit que c'est toujours la vengeance, l'amour, ou quelqu'autre passion qui fait agir leurs Dieux : que le veritable motif des voyages de Jupiter sur la terre, n'étoit que pour suborner quelque Maîtresse ; que pendant que le prétexte étoit de venir reparer les maux que fit le Déluge, ou l'incendie de Phaëton, Calisto & Europe étoient les vrais sujets de ses pelerinages ; que si Diane envoye un Sanglier ravager les champs de Calydon, c'est qu'Oenée l'avoit oubliée dans un sacrifice ;

Oeteos spreta per agros
Misit aprum. (1)

(1) Ovid. Metam. L. 8.

Enfin que Venus jetta dans le desordre les filles de Tyndare par la même raison. (2) Si Niobé voit ses quatorze enfans assassinés sous ses yeux par des fleches invisibles, c'est qu'elle a eu la témérité de s'égaler à Latone. Si Cadmus voit sa maison remplie de desordre & de car-

(2) Sthesic. apud schol. Eurip. in Oreſt.

nage, Acteon ſon petit-fils, déchiré par ſes chiens, Penthée mis en pieces par les Bacchantes, & lui-même changé en ſerpent, c'eſt qu'il avoit une ſœur & une fille dont la beauté avoit charmé Jupiter, & excité la jalouſie de Junon. Ino pour avoir nourri Bacchus, devient furieuſe, ainſi que ſon mari Athamas : celui-ci écraſe ſon fils contre un rocher, & cette malheureuſe Reine de Thebes ſe précipite dans la mer avec Melicerte. Si Andromede ſe voit expoſée à la fureur d'un Monſtre marin, c'eſt parce que ſa mere avoit égalé ſa beauté à celle des Nereïdes. (1) Venus pour ſe venger de Diomede qui l'avoit bleſſée au ſiége de Troye, jetta ſa femme dans la proſtitution.

(1) Metam. L. 4.

Qu'on ait recours tant qu'on voudra à l'allegorie, que pouvoit-on penſer en voyant Cybele, cette grande mere des Dieux, *Læta Deûm partu, centum complexa nepotes*, courir après le jeune Atys, faire tant d'avances pour le rendre amoureux, & le punir ſi ſéverement de ſon indifférence ?

Tels ſont les ſujets de la vengeance des Dieux, ſelon les Poëtes, & le plus ſouvent, ce n'eſt pas ſur les coupables que tombent de ſi horribles châtimens ;

ou si cela arrive quelquefois, ce n'est pas pour les corriger, c'est pour les rendre plus criminels. Clio reproche à Venus sa trop grande tendresse pour Adonis; au lieu de profiter d'un avis si salutaire, la Déesse s'en venge en la rendant amoureuse d'un jeune homme, dont elle eut Hyacinthe. Cyanippe oublie Bacchus dans un sacrifice; celui-ci le fait enyvrer, & il tombe dans un inceste. Les filles de Prœtus préferent leur beauté à celle de Junon; la Déesse les rend furieuses, & les jette dans la prostitution. Une des filles de Danaüs étant allée puiser de l'eau pour un sacrifice, se vit attaquée par un Satyre qui vouloit lui faire violence; elle appella Neptune à son secours, qui après l'avoir délivrée des poursuites du Satyre, lui fit la même insulte qu'elle venoit d'éviter: quel secours!

Voilà ce que nous enseignent les Poëtes au sujet de la Providence de leurs Dieux, & de leurs vengeances: une Providence inquiéte, troublée: des vengeances horribles pour des sujets fort legers: des châtimens, non pour punir le vice & animer la vertu, ce qui feroit une bonne Theologie; mais exercés exprès pour venger quelque mépris; non

ſur les coupables, mais ſur les innocens; ou ſi les coupables eux-mêmes y ſont enveloppés, ce n'eſt que pour en faire des ſcelerats. Vous ne verrez pas ces Dieux empreſſés à châtier l'impieté ou l'injuſtice; ils ne s'acharnent que ſur ceux qui les oublient dans quelque ſacrifice, ou qui comparent leurs cheveux ou leur teint à celui de quelque Déeſſe: ſemblables à ces petits Seigneurs de Provinces, qui ſe ſoucient fort peu que leurs Vaſſaux ſoient des ſcelerats & des libertins, pourvû qu'ils ne chaſſent point ſur leurs terres, & qu'ils faſſent de temps en temps des preſens à leurs femmes. Y avoit-il rien de plus capable d'inſpirer l'ambition, & les projets les plus injuſtes, que l'Hiſtoire de Saturne qui avoit ſi maltraité Uranus ſon pere, & celle de Jupiter qui en avoit uſé de même à l'égard du ſien, & l'avoit détrôné?

Ce ſeroit ici le lieu d'expliquer la Theologie des Poëtes au ſujet des mœurs de leurs Dieux; mais je craindrois de faire rougir le Lecteur, au récit des infamies qu'ils en racontent. Quel Dieu que leur Jupiter! Il n'y avoit point ſur la terre de chaſteté à l'épreuve de ſes violences; point de figure de bêtes qu'il n'ait priſes pour ſéduire tantôt de ver-

tueuſes Princeſſes, tantôt d'innocentes Bergeres. Tous les autres Dieux avoient les mêmes foibleſſes. Arnobe, Lactance, & les autres Peres rapportent de ces Dieux, ſuivant les Ecrits de ces Poëtes, mille choſes qui font rougir (*a*). Point de crimes, de deſordres, d'ordures dont ils ne fuſſent coupables ; & les Poëtes, ces prétendus ſublimes Theologiens, ſont ceux qui ont pris le plus de ſoin de nous en conſerver le ſouvenir. Homere, & après lui Ovide, racontent comment le Soleil ſurprit Mars & Venus en adultere ; ce dernier y ajoute des reflexions trés-libertines. En un mot, toutes les métamorphoſes dont il parle, ſont plutôt des monumens de la foibleſſe des Dieux & de leurs débauches, que de leur providence & de leur pouvoir. Ces conſidérations doivent donc porter toute perſonne raiſonnable à ſe défaire une bonne fois de cette eſtime que font tant de gens de la Theologie des Poëtes ; & faire connoître à ceux qui voudront prendre leur défenſe, qu'excepté quelques expreſſions vagues qu'ils laiſſent échapper ſur l'eſſence immortelle de leurs Dieux, ſur leur vigilance, ſur cet

(*a*) Ils en uſoient ainſi pour confondre les Partiſans de l'Idolâtrie.

eſprit univerſel qui vivifie toutes choſes, ce qui n'eſt point ſoutenu dans le reſte de leurs Ouvrages, tout leur Syſtême conſiſte à nous repréſenter des Dieux inquiets & intereſſés dans leur providence, paſſionnés & emportés dans leur vengeance, débauchés & infames dans leurs mœurs.

Après tous ces préliminaires, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, il eſt temps d'entrer dans l'Hiſtoire de l'Idolâtrie dont je vais examiner l'origine & les progrès.

LIVRE TROISIE'ME,

Où il eſt traité de l'Idolâtrie.

AVANT-PROPOS.

QUOIQU'à proprement parler, toute cette Mythologie, du moins ce qui en compoſe les premiers Volumes, regarde l'Idolâtrie, puiſqu'il n'y ſera parlé que des Dieux & du culte qu'on leur rendoit ; cependant j'ai crû qu'il étoit à propos d'en rechercher dans ce Livre l'origine & le progrès ; d'y examiner quels furent les premiers Dieux du monde Payen ; de nommer la plûpart de ces Dieux, de les diviſer en differentes claſſes, & de parler de leur nature & des rangs qu'ils tenoient dans la Theologie des differens Peuples, qui les adoroient ; car il s'en faut bien qu'ils

fussent tous égaux, & que les fonctions qu'on leur attribuoit, fussent également nobles. Enfin, d'y enfermer tout ce qui regarde l'Idolâtrie en general, Temples, Autels, Sacrifices, Victimes, Fêtes, Supplications, Prêtres, instrumens des Sacrifices, Vœux, Oracles, &c. me reservant à donner dans les Livres suivans, l'Histoire particuliere des Dieux, & du culte qui leur fut rendu.

Il est nécessaire, avant que d'entrer en matiere, de donner une notion des mots Idolâtrie & Idoles. Le mot Idolâtrie est grec & composé de deux autres, qui signifient *culte*, & *représentation*, soit en statuë, soit de quelques autres manieres. Le terme Εἴδωλον comme l'a fort bien remarqué Tertullien (1), est un diminutif de celui d'εἶδος qui veut dire image : *Ad hoc necessaria est vocabuli interpretatio, εἶδος græce formam sonat; ab eo per diminutionem εἴδωλον deductum, atque apud nos formulam fecit; igitur omnis formula, vel forma, Idolum se dici exposcit.* Cependant le sçavant Rainoldus (2) ne veut pas convenir de cette étymologie, & soutient que le mot Εἴδωλον, n'est pas un diminutif de celui d'Εἶδος, qu'il signifie toutes sortes de formes & de figures, même les plus grandes; en quoi

(1) Lib. de Idol. c. 3.

(2) Tract. de Idol.

tout le monde sera d'accord avec lui ; mais il n'a pas voulu remarquer que le mot εἶδος signifie la forme essentielle, interne, & veritable d'une chose, & que celui d'Idole designe la forme externe, ou représentée de cette même chose, grande ou petite. En un mot, la forme & l'étenduë réelle du corps humain, consistant dans l'assemblage de sa chair, de ses os & de sa peau, s'appelle εἶδος, mais la représentation de ce même corps, soit peinte, soit en relief, se nommoit εἴδωλον, *petite forme*, forme fausse & seulement apparente.

Il y a des Sçavans qui tirent l'étymologie du nom d'Idole de deux mots Grecs, dont un signifie *image*, l'autre *douleur*, conformément au mot Hebreu *Hatsabbim*, qui veut dire la même chose, pour faire comprendre par là que les Idoles sont la source de la douleur, & en même temps des châtimens, dont Dieu punissoit ceux qui s'abandonnoient à leur culte.

Cela posé, par le mot d'Idolâtrie, on doit entendre le culte qu'on rendoit aux Statuës & autres représentations des Dieux, & par celui d'Idoles, tout ce qui les représentoit.

CHAPITRE I.

De l'origine & du progrès de l'Idolâtrie.

ON pourroit se persuader peut-être que ce que je viens de rapporter des Theogonies de divers Peuples, suffiroit pour connoître l'origine de l'Idolâtrie; & certainement cette origine s'y trouve renfermée. Mais il y a tant d'autres choses à dire sur cette matiere, que j'ai cru la devoir traiter séparément.

S. Epiphane (1) distingue les anciennes Religions en quatre. Le Barbarisme, qui dura depuis Adam jusqu'à Noé; le Scythisme, depuis Noé jusqu'à Sarug; l'Helleniſme, & le Judaïsme, qui commença sous Abraham. D'autres Auteurs divisent seulement les Religions de ces premiers temps, en Sabisme & Helleniſme: la division de Saint Epiphane est plus juste, & elle a pour elle l'Histoire du monde. En effet, d'Adam à Noé tout est inconnu, si on excepte ce qu'en rapporte Moyse; ainsi S. Epiphane a pu nommer ce temps, le Barbarisme. Les Nations Scythes ont eu une Re-

(1) Adv. hær. v. L. I.

ligion particuliere, & differente de celle des Grecs & des autres Peuples ; d'ailleurs la diſperſion de ces Peuples eſt très-ancienne : on a donc dû mettre leur Religion avant l'Helleniſme, puiſqu'une partie des Grecs & leur Religion venoient de Phenicie. L'Helleniſme a dû être mis auſſi avant le Judaïſme puiſque cette ſainte Religion dont Abraham fut le pere & le fondateur, eſt la reforme des autres, & la barriere la plus ferme contre l'Idolâtrie, qui inondoit la terre du temps de ce ſaint Patriarche.

Cependant la diviſion de Saint Epiphane n'a pas été reçûë de tous les Sçavans. Le P. Petau dit, qu'elle n'a aucun fondement ; & à dire vrai, elle eſt imparfaite, puiſqu'elle ne dit rien du Sabiſme, Religion des anciens Perſes ; qui adoroient le feu, ainſi qu'on peut le voir dans le ſçavant Ouvrage de Thomas Hide (1), & dans Owen (2) ; d'ailleurs elle ne renferme pas totalement l'Egyptianiſme, dont parle l'Ecriture Sainte.

(1) De Rel. vet. Perſ.
(2) De orru & progr. Idol, p. 193.

Si l'Idolâtrie a commencé avant le Deluge.

Au commencement, les hommes ne connoiſſoient & ne ſervoient qu'un ſeul Dieu, Créateur, Eternel, Tout-puiſſant. Adam ſorti immédiatement des mains de Dieu, en conſerva dans ſa

famille l'idée la plus pure, & on ne ſçauroit douter qu'elle n'ait duré dans la branche de Seth juſqu'au Déluge. Dieu s'étoit trop manifeſté à nos premiers parens, pour qu'ils puſſent le méconnoître. Il ne s'étoit pas contenté de ſe peindre dans l'ouvrage du monde, & de leur éclairer l'eſprit par les lumieres de ſa grace, il avoit converſé avec eux, & les avoit inſtruits par lui-même, ou du moins par le miniſtere de ſes Anges; ainſi ils eurent du ſouverain Etre l'idée la plus nette & la plus ſaine, que l'homme puiſſe avoir; & dès-là le culte qu'ils lui rendoient, & que Dieu leur avoit preſcrit lui-même, fut pur & ſans tache. On ne doit pas penſer de même de la famille de Caïn: ſes deſcendans tomberent non-ſeulement dans l'Idolâtrie, mais dans tous les autres crimes qui attirerent le Déluge, dont ſans doute l'Idolâtrie, que l'Ecriture nomme ſouvent ou un adultere, ou une fornication, fut une des principales cauſes. Les enfans des hommes, c'eſt-à-dire, ſelon les Interpretes, les deſcendans de Caïn, furent addonnés aux paſſions les plus infames: l'idée pure d'un Etre très-parfait, commença inſenſiblement à s'obſcurcir, & parmi des hommes charnels elle prit

commerce avec les sens: ainsi on l'attacha bien-tôt à des choses sensibles ; & ce qui parut le plus utile & le plus parfait à leurs yeux, fut adoré comme leur plus grand Dieu.

Le sçavant Maimonides, dans son Traité sur l'origine de l'Idolâtrie, qu'on trouve traduit en Latin dans l'ouvrage que Vossius a fait sur le même sujet, s'explique ainsi. » La premiere origine de » l'Idolâtrie doit être rapportée au » temps d'Enos, quand les hommes com- » mencerent à étudier le mouvement » des étoiles, & des spheres célestes, & » reconnurent que Dieu les avoit créées » pour gouverner le monde. Ils imagi- » nerent que Dieu les avoit placées » dans le ciel pour les faire entrer en » partage de sa gloire, & pour lui ser- » vir comme de ministres ; & conclu- » rent que dès-là il étoit de leur devoir » de les honorer. Sur ce fondement, » ils commencerent à bâtir des Temples » aux Etoiles, à leur offrir des sacrifi- » ces, & à se prosterner devant elles, » pour obtenir des faveurs de celui qui » les avoit créées ; & ce fut là la pre- » miere origine de l'Idolâtrie. Ce n'est » pas qu'ils crussent qu'il n'y avoit point » d'autre Dieu que les Astres ; mais

» ils étoient persuadés qu'en les adorant, » ils accomplissoient la volonté du Crea- » teur. Avec le temps certains faux Pro- » phétes s'éleverent, prétendans être » envoyés de Dieu, & disant qu'ils a- » voient des revelations pour faire ado- » rer tel ou tel Astre, même pour faire » offrir des sacrifices à toute l'armée des » cieux; & ils en firent des figures, qu'ils » exposerent au culte public. Là-dessus » on commença à placer leurs représen- » tations dans les Temples, sous les ar- » bres, & sur le sommet des Montagnes. » On s'assembla en foule pour venir les » adorer, & on rapportoit la prosperité » dont on jouissoit, au culte qu'on leur » rendoit..... De-là vint, conclud Mai- » monides, que le nom de Dieu fut en- » tierement banni de la bouche & du » cœur des hommes. »

Tertullien, sans parler des autres, qui a cru aussi que l'Idolâtrie avoit commencé avant le Déluge, (1) appuyoit son opinion sur le Livre d'Henoc; mais on a fait voir que cet ouvrage, quoique très-ancien, portoit toutes les marques d'un Livre apocriphe.

(1) Liv. de Idol. c. 3.

C'est aussi le sentiment de la plûpart des plus sçavants Rabbins; (2) ils se fondent sur un passage de la Genese (3), où

(2) Voyez Maimon. *de Idolo.* R. Jarsy, &c.

(3) C. 4. v. ult.

il eſt dit d'Énos, *Iſte cœpit invocare nomen Domini* ; ce qu'une autre verſion exprime ainſi : *Tunc profanatum eſt in invocando nomine Domini* ; & cette difference vient du mot *chalal*, qui veut dire également, commencer, & profaner. L'idée que les Livres ſaints, ainſi que les Auteurs profanes, nous donnent des anciens Géants, qu'ils repréſentent comme des hommes d'une inſolence outrée & d'une corruption infinie, confirme aſſez le ſentiment de ces Rabbins : l'entrepriſe de ces hommes téméraires contre le ciel, ne déſigne-t'elle pas qu'ils vouloient lui diſputer la Souverainneté ? Mais il ne faut pas appüier davantage ſur le temps qui préceda le Déluge ; temps ſur lequel Moyſe s'eſt peu étendu, & de ce qu'il en dit, on ne peut rien conclure touchant l'Idolâtrie. Car enfin le paſſage ſur lequel ſeul on ſe fonde, eſt très-difficile à entendre, & demanderoit des diſcuſſions qui m'éloigneroient trop de mon ſujet. On peut conſulter la ſçavante Diſſertation du P. Souciet, & les Reflexions de M. Fourmont, lequel, quoiqu'il convienne qu'on n'en peut rien conclure pour l'Idolatrie devant le Déluge, ne laiſſe pas pour cela de croire qu'elle commença dans ce

temps-là, & en aſſigne cinq cauſes, qui ont ſubſiſté également après Noé; l'admiration; de-là le culte des Aſtres, ſur tout du Soleil & de la Lune, objets ſi frappans, ſi utiles, & dès-là ſi propres à attirer le culte des hommes. La tendreſſe; une mere n'a qu'un fils qu'elle chérit, elle le perd, en fait faire une Statue, & cette image devient la Divinité tutelaire de la famille; ainſi qu'on le voit dans le Livre de la Sageſſe: cet exemple rapporté dans l'Ecriture n'eſt pas le ſeul qu'on puiſſe citer. La crainte; tout le monde ſçait cet ancien vers,

Primus in orbe Deos fecit timor;

& perſonne n'a jamais mieux connu cette foibleſſe des hommes que nos Miſſionnaires de l'Amerique, qui entendoient dire à tout propos; ſi Dieu eſt bon, il n'a pas beſoin de notre culte: les Demons ſeuls, ou les Genies malfaiſants, le meritent pour les empêcher de nous nuire. De la même ſource ſont ſans doute ſortis parmi les Romains les Dieux *Averrunci*, c'eſt-à-dire, qui éloignoient le mal; de-là encore la Déeſſe Angerona; la fiévre, les maladies déifiées, & la crainte elle-même, qui devint chez ce Peuple une Divinité. L'eſpérance; c'eſt

à elle qu'on doit l'origine des Dieux Salutaires, tels qu'Apollon, Eſculape, & tant d'autres, ſur le ſecours deſquels on fondoit l'eſpérance de la guériſon. Enfin la flatterie, & il n'eſt pas néceſſaire de citer des exemples des Dieux qui lui doivent leur origine.

A ces cinq cauſes on doit en ajouter une ſixiéme, la corruption du cœur: un cœur corrompu adore ſes défauts & ſes excès; ſes crimes ſont ſes premieres Divinités.

Un Auteur moderne, perſuadé que l'Idolâtrie ne commença qu'après le Deluge, rapporte une cauſe bien ſinguliere de ſon origine; ſelon lui, l'athéiſme s'étoit répandu dans le monde. » Cette diſpoſition d'eſprit à l'égard de » Dieu, dit-il, eſt le ſouverain crime; » car les Athées ſont beaucoup plus o» dieux à la Divinité que les Idolâtres. » De plus ce ſentiment eſt plus propre » à porter les hommes à cette exceſſive » corruption, dans laquelle le monde » tomba avant le Deluge. La connoiſſan» ce d'un Dieu, continue-t'il, de quel» que nature qu'on le conçoive, & le » culte de la Divinité, eſt de ſoi propre » à ſervir de bride aux hommes; c'eſt » pourquoi l'Idolâtrie n'a pas été inuti-

» le au monde pour en arrêter la cor-
» ruption. Il y a donc appparence que
» les vices horribles, où tomboient les
» hommes avant le Deluge, ne venoient
» que de ce qu'ils ne connoiſſoient point
» Dieu, & ne le ſervoient pas. Je crois
» même que l'Idolatrie & le Polythéiſ-
» me, après le Deluge, tira ſon origine
» de l'impiété & de l'athéiſme qui avoit
» regné avant. C'eſt-là l'eſprit des hom-
» mes : quand ils ont été ſéverement pu-
» nis pour quelque crime, ils ſe jettent
» dans un autre extrêmité. C'eſt en effet
» dit-il, ce qui arriva aux Juifs : com-
» me ils furent châtiés très-rigoureuſe-
» ment pour s'être abandonnés à l'Ido-
» lâtrie, & avoir négligé la célebration
» du Sabbat, de retour de la Captivité
» de Babylone ils conçurent tant d'hor-
» reur pour les Idoles, qu'ils ſe porte-
» rent plus d'une fois à la revolte, plû-
» tôt que de ſouffrir que leurs Gouver-
» neurs portaſſent les Enſeignes où é-
» toient peintes les Aigles Romaines ;
» & qu'ils ſe laiſſerent battre dans diffé-
» rentes occaſions, pour ne pas violer la
» célébration du Sabbat. Je conjecture,
» conclut le même Auteur, qu'il eſt ar-
» rivé quelque choſe de ſemblable aux
» hommes après le Déluge. Comme ils

» jugerent que cet horrible châtiment ;
» qui portoit des marques si évidentes de
» la colere de Dieu, étoit arrivé pour
» punir l'Atheisme, ils se jetterent dans
» l'extrémité opposée ; ils adorerent tout
» ce qui parut mériter leur culte ». On convient aisément avec cet Auteur que l'Athéisme est le plus grand de tous les crimes, & que l'Idolâtrie, malgré tout ce que M. Bayle a dit pour détruire cette prétention, peut fournir contre le déreglement des mœurs un frein que l'Athéisme ne donne pas ; mais où a-t-il pris que les hommes d'avant le Deluge se fussent portés à cet excès d'impieté ? Il devoit du moins en excepter la race choisie, les descendans de Seth. Moyse dit bien à la vérité (*a*), que du commerce des Anges, c'est-à-dire, des successeurs de Seth, avec les filles des hommes, par où l'on doit entendre celles qui descendoient de Caïn, nâquirent les *Nephelim*, qui tomberent dans les plus grands désordres, comme leur nom même le signifie ; mais il ne dit nulle part qu'ils devinrent des Athées. Or que peut-on sçavoir de ces premiers hommes, que ce que ce saint Ecrivain en a raconté ?

(*a*) Voyez ce qui a été dit sur ce sujet dans le Livre précedent, pag. 209. & suivantes.

Quoiqu'il en soit des commencemens de l'Idolâtrie, il est sûr que la connoissance & le culte du vrai Dieu furent réunis dans la famille de Noé, qui resta seule sur la terre après le Déluge. Ce saint Patriarche pour rendre graces à Dieu de l'avoir conservé, lui offrit des sacrifices solemnels de tous les animaux purs qui étoient sortis de l'Arche; & sans doute qu'il ne manqua pas de recommander à ses enfans & à ses petits-fils, de conserver avec respect le culte que Dieu lui avoit prescrit lui-même. Ainsi avant la division des langues, & pendant que les fils & petits-fils de ce Patriarche ne composoient qu'une famille & qu'un peuple, il y a toute apparence que la pureté de ce culte ne fut point alterée. Noé vivoit encore, il étoit le chef de ce peuple. Sem, Cham, & Japhet, témoins eux-mêmes de la vengeance de Dieu sur leurs contemporains, vivant au milieu de leurs familles, auroient-ils souffert que leurs enfans eussent abandonné ce même culte? On ne lit rien dans l'antiquité qui puisse nous porter à le croire. Il y a donc toute sorte d'apparence que ce ne fut qu'après la dispersion de ce peuple, que commença l'Idolâtrie; & pendant que dans quel-

ques familles, surtout dans celle d'où sortit Abraham, on conserva plus longtemps la veritable Religion, les autres l'abandonnerent pour adorer de vaines Idoles, que leur ignorance, ou plûtôt la corruption de leur cœur, avoit formées.

Cependant Noé survêcut à l'introduction de ce désordre, & ne put étouffer entierement le fatal penchant qu'avoit l'homme, à chercher des objets sensibles pour leur rendre ses hommages; & de son vivant même (car il ne mourut qu'environ le temps de la naissance d'Abraham) l'Idolâtrie étoit fort répanduë sur la terre.

Il n'est pas aisé de dire précisément ni par qui, ni en quel temps, ni par quel objet elle commença; l'Ecriture Sainte n'en parle qu'en passant, & par occasion. La premiere fois qu'elle en fait mention, c'est au sujet du fils de Zelpha, Servante de Lia. D'abord que cet enfant fut né, Lia prononça ces deux mots, *Bagad*, & elle lui donna le nom de Gad. Selden dit (1) que les Hebreux interprétoient ce mot par celui d'Astre favorable (2), & que Gad en Arabe signifie la bonne fortune. Saint Augustin prétend que Lia parla en cette occasion à la ma-

(1) *De Diis Syriis.*

(2) Mazal. *Tob.*

niere des Idolâtres, & qu'elle invoqua l'Astre favorable à la naissance de son fils. *Certe aut Lia propterea locuta est, quod adhuc Gentilitatis consuetudinem retinebat.* (1) Le même terme de Gad se trouve dans Isaïe ; la Vulgate le traduit par celui de fortune : *Qui ponitis fortunæ mensam*, (2) & les Septante par celui de *Démon*, δαιμονιον, qui peut signifier tous les Dieux en général.

(1) *In* Gen. Q. 91.

(2) Ps. 65. 10.

La seconde fois qu'il est parlé d'Idolâtrie dans la Genese, c'est lorsque Jacob sortit de la maison de Laban, & que Rachel enleva secrettement les *Theraphim* de son pere. La Vulgate à traduit ce mot par celui d'*Idoles : Rachel furata est Idola patris sui* (3) : & cette version se justifie par les paroles mêmes de Laban, qui se plaignant à Jacob, lui dit : *Pourquoi avez-vous derobé mes Dieux ? Cur furatus es Deos meos* (4) ? Ces passages marquent bien à la vérité que l'Idolâtrie regnoit du tems de Jacob, ce qu'on ne sçauroit contester ; elle étoit même beaucoup plus ancienne que lui, puisque la ville de Ur en Chaldée où demeuroient ses ancêtres, étoit une ville Idolâtre, qu'Abraham son pere abbandona ; mais ils ne nous apprennent pas l'époque de son établissement dans le monde.

(3) Gen. 31.

(4) *Ibid.*

L'Auteur du Livre de la Sageſſe nous propoſe deux ou trois ſources de l'Idolâtrie. La premiere eſt le regret & l'amour d'un pere qui a perdu ſon fils dans un âge peu avancé. Pour ſe conſoler de ſa mort, il fait faire la figure de cet enfant, & lui rend dans ſa famille les honneurs divins. De ſa famille ce culte ſe répand dans la Ville, & d'un Dieu particulier, on en fait bien-tôt une Divinité publique (*a*). La ſeconde fut la beauté de l'Ouvrage d'un Sculpteur; on crut que la Divinité habitoit dans des Statues ſi bien faites (2). La troiſiéme, qui revient au même, eſt lorſqu'un Ouvrier en argille, a fait une Statue bien proportionnée, & l'a conſacrée comme une Divinité: *Et cum labore vano Deum fingit de eodem luto, &c.* (3) Calvin, pour s'autoriſer à rejetter le Livre de la Sageſſe, a prétendu que l'Auteur s'étoit groſſierement trompé ſur l'origine de l'Idolâtrie; mais c'eſt qu'il n'a pas voulu voir que celui qui a compoſé ce Livre, n'a jamais eu deſſein de traiter dogmatiquement de l'origine du culte des faux Dieux, & qu'il n'a voulu que donner

(1) Sap. C. 13. v. 13.
(2) Id. C. 15. v. 8.
(3) Calvin. Inſt. L. 1. C. 11.

(a) *Acerbo enim luctu dolens pater, cito ſibi rapti filii fecit imaginem, & illum qui tunc quaſi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cœpit... Deinde interveniente tempore... hic error tanquam lex cuſtoditus eſt, &c.* Sap. 15. v. 15. & 16.

en paſſant quelques exemples de cette eſpece d'Idolâtrie, qui porta les Anciens à adorer des Statues, & à rendre à des hommes morts, les honneurs divins.

Ce n'eſt donc point dans les Livres Saints, que nous pourrons apprendre la veritable époque de l'établiſſement de l'Idolâtrie, & nous n'avons dans l'Antiquité aucun Auteur qui mérite d'être ſuivi ſur cette matiere. Voici ce qu'il en faut penſer.

Dieu s'étoit trop manifeſté aux Patriarches, comme on l'a déja dit, pour qu'ils puſſent le méconnoître & le laiſſer ignorer à leur poſterité. Ainſi les premiers deſcendans de Noé conſerverent la pureté du culte, dont Dieu leur avoit lui-même dicté les Loix. Ce culte ſe perpétua non ſeulement dans la branche d'Abraham, il ſe trouva même quelquefois dans les pays les plus addonnés à l'idolâtrie, des hommes qui adoroient Dieu en eſprit & en verité. Melchiſedech Roi de Salem, Jethro beau-pere de Moyſe, & Job, ne ſont peut-être pas les ſeuls qui conſerverent la connoiſſance du vrai Dieu.

Cette Religion, pure dans ſes commencemens, ſouffrit de grandes altérations dans la ſuite, mais il n'eſt pas

poſſible de marquer les veritables époques des changements qui y furent faits. On ſçait ſeulement en general, que l'ignorance, & encore plus les paſſions y cauſerent un mêlange qui corrompit tout. Dès-lors l'idée de Dieu s'obſcurcit : on fit entrer ſes ouvrages en concurrence avec lui ; & par un renverſement bien étrange, mais trop réel, au lieu que la beauté des Créatures devoit élever l'homme à la connoiſſance du Créateur, elle fit oublier celui qui les avoit formées, & leur attira le culte qui lui étoit dû.

Une choſe bien digne de remarque, c'eſt que quelque altération qu'ait ſouffert le culte primitif, le fond en a toûjours été le même. Parcourez toutes les Religions du monde, & vous trouverez que ce ſont preſque partout les mêmes Miniſtres des Autels, le même caractere de Sacrifices, les mêmes obſervations légales, ainſi qu'on le verra lorſque je parlerai du Sacerdoce & des Victimes : en ſorte qu'il ſemble qu'on peut dire du culte en général, ce que Procope de Gaze dit des Purifications en particulier, lorſqu'il compare celles qui étoient preſcrites par la Loy de Moyſe, avec celles qui étoient pratiquées dans le Pa-

ganisme. Car la seule différence qu'il y trouve, c'est que les purifications Judaïques étoient plus parfaites, & sans aucun mêlange de superstition, pendant que celles des Payens en étoient infectées.

La dépendance qu'a l'ame de l'homme, avec les sens & l'imagination, né lui permettant pas de voir Dieu autrement qu'en énigme, comme dit saint Paul (1), fait qu'on n'a pû nous le faire connoître que sous des images sensibles; images qui étoient autant de symboles capables de nous élever jusqu'à lui, du moins autant que le comporte l'état de l'homme, comme le Portrait nous remet celui dont il est la peinture. Ces symboles furent multipliés dans la suite à l'infini, & jetterent sur la Religion une obscurité impénétrable.

(1) I. Cor. C. 13. v. 12.

Les Egyptiens porterent plus loin que les autres Nations cette science symbolique & hieroglyphique; mais on n'oseroit assurer qu'ils en furent les inventeurs. Il est sûr du moins que dans toutes les Religions que nous connoissons dans les Indes Orientales & Occidentales, il n'y en a pas une dont la Theologie ne soit remplie de pareils symboles. Si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile (2) les Cretois qui se vantoient que la

(2) Liv. 2. v.

plûpart des Dieux étoient nés chez-eux ; se glorifioient en même-temps d'être les premiers qui leur avoient établi un culte, des sacrifices, des mysteres, lesquels s'étoient répandus de chez eux, chez tous les autres Peuples.

Quoiqu'il en soit, les Philosophes, sur-tout les Platoniciens, tâchoient d'établir, au sujet de l'origine de l'Idolâtrie un sistême particulier, qui seroit très-capable, s'il étoit bien prouvé, d'en diminuer l'absurdité. Ils soutenoient que l'idée que les Sages de l'antiquité s'étoient formée de Dieu, étoit celle d'un Etre superieur à tout ce qui existe ; d'un Esprit répandu dans l'Univers, qui anime tout, qui est le principe de toute génération, & qui donne la fécondité à tous les Etres ; d'une flame vive, pure, & toûjours active ; d'une intelligence infiniment sage, dont la Providence veille sans cesse à tout & s'étend sur-tout ; en un mot, d'un Etre auquel, à raison de sa superiorité, ils avoient donné des noms differents ; mais qui portoient toujours le caractere de ce domaine Souverain, qui ne convient qu'au Maître absolu, & à celui de qui tout émane.

sentimens des Payens sur l'origine de l'idolâtrie,

Porphyre, après Theophraste, s'efforça même de prouver que la Religion

dans ſes commencemens, étoit fondée ſur des pratiques très-pures, & ſur des idées bien différentes de celles qui regnoient de ſon temps. Il prétend que dans les commencemens on n'adoroit aucune figure ſénſible, qu'on n'offroit aucun ſacrifice ſanglant, & que les noms & les genealogies de cette foule de Dieux qu'on connoiſſoit de ſon temps, n'étoient pas même alors inventés. On rendoit, diſoit-il, au premier Principe de toutes choſes des hommages purs, on lui préſentoit des herbes & des fruits, & on faiſoit des libations de liqueurs, pour reconnoître par-là ſon ſouverain domaine.

Tel étoit, ſelon lui, le Paganiſme, & la Religion des Sçavans; celle que l'on combattoit avec tant de ſuccès, n'étoit que celle du peuple & des ignorans. Ainſi cet habile Philoſophe prétendoit par un ſyſtême rafiné, excuſer l'Idolâtrie; mais on ne prit pas le change. On lui ſoutint qu'on n'avoit jamais trouvé nulle part, excepté parmi les Patriarches, & chez les Juifs, une Religion telle qu'il dépeignoit; & que l'Idolatrie la plus groſſiere, étoit le ſyſtême dominant. Il faut pour ſe conduire dans la recherche de l'origine de l'Idolâtrie, des guides plus sûrs que des Philoſophes Payens.

Les Peres ont pris la chose du côté de la morale, & ils ont dit avec beaucoup de raison, que l'Idolâtrie n'est venuë dans le monde, que par la corruption du cœur de l'homme. L'orgueil, l'amour de l'indépendance, le penchant aux plaisirs des sens, sont les veritables causes de son établissement, & on ne sçauroit en disconvenir.

CHAPITRE II.

En quel temps commença l'Idolâtrie.

MAIS en quel temps commença ce desordre, & par quels degrés arriva-t-il à ce comble d'horreur, qui fera toujours rougir de honte l'humanité? St. Epiphane croit (1) que Sarug, ayeul de Tharé pere d'Abraham, en fut le premier Auteur; mais l'Ecriture insinue seulement (2) que les ayeuls de ce Patriarche étoient engagés dans le culte des Idoles, sans dire qu'ils en avoient été les inventeurs. Joseph (3) avance même que ce mal étoit alors si general, qu'Abraham fut le premier qui osa dire qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & que tout l'Univers étoit l'ouvrage de ses mains;

(1) Liv. 1. *de hæres.*

2) Josué 24.

(3) Ant. L. 1. ch. 9.

&

& il y a des Peres qui n'ont pas même fait difficulté de dire que ce Patriarche lui-même avoit été Idolâtre : quoique je sois du sentiment de Joseph, & des plus sçavans Rabbins qui le nient, (*a*) il est toujours sûr que l'Idolâtrie étoit repandue de son vivant, & que Dieu le préserva de cette contagion, ou du moins l'en retira, en le faisant sortir de la Chaldée où il demeuroit.

Il falut donc remonter plus haut. Nemrot est celui à qui on attribue ordinairement l'origine de l'Idolâtrie : on prétend que c'est lui qui introduisit le culte du feu, qui a duré si long-temps (1). La Ville d'Ur étoit ainsi appellée à cause qu'on y adoroit le feu, & c'est ce qui a donné lieu à la fable, qui dit que le Roi qui regnoit du temps d'Abraham, l'avoit fait jetter dans le feu, parce qu'il s'opposoit à cette superstition, & que Dieu l'en avoit retiré miraculeusement ; fable Rabbinique, fondée sur ce qui est dit dans l'Ecriture, que ce Patriarche sortit de *Ur* des Chaldéens (*b*). Mais quelqu'idée que l'Ecriture nous donne de l'insolence de Nem-

(1) Hugo Victor. *in Gen.* C. 101

(*a*) Rabbi Maimonides croit cependant qu'il fut Idolâtre jusqu'à l'âge de quarante-huit ans.

(*b*) Voyez S. Jerôme, Quest. Hebraiques sur la Genese.

rot, qui fut l'auteur du deſſein de la Tour de Babel, deſſein qu'on peut regarder comme une eſpece de revolte contre le Ciel, il n'eſt dit nulle part qu'il ait porté les Chaldéens à adorer des Etres ſenſibles.

On n'eſt pas mieux fondé à dire que Ninus fut le premier auteur de l'Idolâtrie : elle eſt plus ancienne que lui, puiſqu'il ne vivoit que vers le temps des premiers Juges, comme Uſſerius le prouve (*a*) ſans replique, & que l'Ecriture Sainte reproche long-temps auparavant à Tharé & à Nachor le culte des Idoles. On peut dire ſeulement, pour ne pas s'éloigner du ſentiment de ſaint Jerôme & de ſaint Cyrille, que ce Fondateur de l'Empire des Aſſyriens, fut un des premiers qui introduiſit cette eſpece d'Idolâtrie, qui eut pour objet le culte des grands Hommes, ayant fait bâtir un Temple à l'honneur de ſon pere Belus : mais il y avoit une Idolâtrie bien plus ancienne, comme nous le dirons dans un moment.

(*a*) Cet Auteur place le regne de Belus l'an du monde 2682. & celui de Ninus en 2687.

Article Premier.

Que c'est dans l'Egypte & dans la Phenicie qu'elle commença.

C'est sans doute dans la famille de Cham qu'il faut chercher la veritable origine de l'Idolâtrie. Les enfans infortunés d'un pere maudit, oublierent les premiers les sages conseils de Noé; & suivant le penchant de leur cœur, & s'abandonnant à leurs passions, ils chercherent des objets sensibles, pour leur offrir un culte superstitieux. Comme les deux fils de Cham, Chanaan & Misraïm, s'établirent, l'un dans la Phenicie, & l'autre dans l'Egypte, c'est dans ces deux Royaumes que l'Idolâtrie prit naissance. Je crois qu'elle commença plus tard dans les pays peuplés par les descendans de Sem & de Japhet.

L'Egypte & la Phenicie sont donc les premiers berceaux de l'Idolâtrie; c'est le sentiment d'Eusebe (1), qui avoit fort examiné cette matiere; de Lactance (2), & de Cassian (3), dont le premier en rapporte l'origine à Chanaan, & le second à Cham son pere; c'est ce qu'ont pensé sur ce sujet plu-

(1) Præpar. Evang. ch. 6. & 9.
(2) *De Falsa Rel.* liv. 2.
(3) Collat. 8. C. 21.

sieurs Rabbins, qui croyent même que ces deux Patriarches étoient Idolâtres avant le Deluge. Vossius (*a*) dit qu'il est hors de doute que l'Idolâtrie a commencé dans la famille de Cham, & par conséquent dans l'Egypte. Cet Auteur ajoute que tous les Anciens en conviennent; & sans parler de Diodore, & de plusieurs autres, il suffit de citer Lucien, (1) qui dit formellement que les Egyptiens sont les premiers qui ont honoré les Dieux, & leur ont rendu un culte solemnel. Herodote, au commencement de son Histoire, (2) n'est pas aussi précis là-dessus que Lucien, mais ce qu'il en dit, revient à peu-près au même. *Les Egyptiens*, au rapport de ce sçavant Historien, *sont les premiers qui connurent les noms des douze grands Dieux, & c'est d'eux que les Grecs les ont appris.* Ce même Auteur assure la même chose en plusieurs endroits, & particulierement dans le cinquieme Chapitre du second Livre, ainsi qu'on le verra dans la suite.

(1) *De Dea Syria.*

(2) Chap. 4.

L'Egypte a toujours été regardée comme le centre de l'Idolâtrie; c'est l'idée que l'Ecriture en donne en plu-

(*a*) Remarques sur le Traité de Maimonides, touchant l'Idolâtrie.

ſieurs endroits. Là regnoient la Magie, la Divination, les Augures, l'Interpretation des ſonges, malheureux fruits d'un culte ſuperſtitieux. Dès le temps même de Moyſe, l'Idolâtrie y étoit à ſon plus haut point, ce qui ſuppoſe une grande ancienneté ; car enfin un ſyſtême complet de Religion ne s'établit qu'avec beaucoup de temps. Moyſe même ne ſemble avoir donné un ſi grand nombre de préceptes aux Juifs, que pour les oppoſer en tout aux ceremonies Egyptiennes. Ce qui regarde les Sacrifices, l'uſage des viandes, & la Police, ne fut établi que pour les éloigner des pratiques de ce Peuple idolâtre.

Voilà ſans doute le pays où commença l'Idolâtrie : de-là elle paſſa dans la Phenicie, ſi même elle n'y commença pas en même temps (*a*) ; & de la Phenicie elle ſe répandit en Orient, dans les lieux où habitoient les deſcendans de Sem, dans la Chaldée, la Meſopotamie, & les lieux voiſins ; & dans l'Occident où s'étoit établie la poſterité de

(*a*) Pluſieurs Sçavans ſoutiennent que l'Idolâtrie commença dans la Phenicie, & que de-là elle ſe repandit en Egypte. Il eſt bien difficile de conteſter un fait ſi ancien. On accorde tout, en diſant comme je le fais, qu'elle commença peut être en même temps dans ces deux pays, peuplés l'un & l'autre par la même famille.

Japhet, c'eſt-à-dire, dans l'Aſie mineure, dans la Grece & dans les Iſles. C'eſt le chemin qu'Euſebe & les autres anciens Peres lui font prendre; & il ne faut pas écouter les Grecs, quand ils diſent que l'Idolâtrie commença, ou dans l'Iſle de Crete ſous le regne de Meliſſus, ou à Athenes ſous Cecrops, ou en Phrygie; puiſqu'ils ne connoiſſoient pas les veritables Antiquités, & qu'il eſt ſûr que leur Religion & leurs ceremonies étoient venues d'Egypte & de Phenicie, avec les Colonies qui leur arriverent de ces anciens Royaumes, comme tous les Sçavans en conviennent, & comme Herodote le dit formellement.

L'Egypte & la Phenicie ſont donc les deux pays où l'Idolâtrie a pris naiſſance. Je n'oſerois décider ſi elle commença du vivant même de Cham, mais il eſt ſûr du moins qu'elle fut fort répandue ſous le regne de Miſraïm ſon fils.

ARTICLE II.

Quel fut le premier objet de l'Idolâtrie.

SI après avoir trouvé l'époque la plus probable de l'Idolâtrie, & décou-

vert les lieux où elle a commencé, nous voulons maintenant sçavoir quel en fut le premier objet, il faut observer la même méthode, & rapporter les differentes opinions des Sçavans. Si nous en croyons le celebre Vossius (1), la plus ancienne Idolâtrie a été celle des deux Principes. Les hommes ayant vû le monde rempli de biens & de maux, & ne pouvant s'imaginer qu'un Etre qui est essentiellement bon, pût être l'auteur du mal, inventerent deux Divinités égales en puissance & éternelles. Ils crurent que tout le bien venoit du bon Principe, & que le mauvais faisoit tout le mal qu'il pouvoit faire; que celui-ci voyant que le bon Principe vouloit créer un monde, avoit traversé son dessein autant qu'il avoit pû; qu'il y avoit eu à ce sujet une guerre très-vive entre ces deux Etres, & que c'est ce qui avoit retardé cette création, jusques au moment où le bon Principe avoit eu le dessus: que le mauvais pour s'en venger, y avoit répandu toutes sortes de maux & de miseres. Ce sçavant Auteur ajoûte qu'on ne peut pas fixer au juste l'époque de cette erreur, ni dire quel en fut le premier auteur; mais il pense avec raison qu'elle est très-ancienne.

(1) L. 1. *de Origine Idol.*

(1) *In Iſide.* Plutarque (1) fait une longue énumération de ceux qui l'ont enſeignée, non ſeulement parmi les Grecs, mais chez les Barbares même ; & certes cette opinion étoit bien ancienne chez les Perſes, continue Voſſius, puiſque le fameux Zoroaſtre l'y trouva établie. Car quoiqu'on ne ſçache pas qui étoit ce Zoroaſtre, ni le remps auquel il a vêcu, on ſçait bien qu'il eſt très-ancien, & il y a apparence que c'eſt Miſraïm lui-même, fils de Cham, qui fut appellé après ſa mort Zoroaſtre, comme qui diroit *Aſtre-vivant*, parce qu'il avoit porté les Egyptiens à rendre aux Aſtres un culte religieux.

(2) Thomas Hyde, Religion des anciens Perſes, p. 31. &c. On peut remarquer ici en paſſant qu'un ſçavant Anglois (2), qui connoiſſoit mieux que Voſſius la Religion des anciens Perſes, a bien éclairci ce qui regarde Zoroaſtre ; il s'appelloit *Zeratucht* ou *Zerducht*, & vivoit du temps de Darius, fils d'Hyſtaſpès. Ce grand homme, bien loin d'avoir introduit l'Idolâtrie chez cet ancien Peuple, employa tous ſes foins pour la detruire, & ramena les plus raiſonnables à la connoiſſance d'un ſeul Principe, Créateur du ciel & de la terre, ainſi que Sem & Abraham leurs premiers Patriarches, le

leur avoient enſeigné, Mais parceque le *Sabiſme* (*a*), c'eſt-à-dire, le culte des Aſtres & des Planetes, étoit la Religion dominante, il fut obligé d'uſer de quelque temperament; & pour ne pas effaroucher les eſprits, il préſcrivit à l'égard du Soleil & du feu, qui eſt le principe de la fecondité, une eſpece de culte ſubordonné, & quelques ceremonies purement civiles, telles qu'elles ſe pratiquent encore aujourd'hui dans les Indes, ſur-tout aux environs de Surate, par les Mages deſcendans de ces anciens Perſes, qui ſelon cet Auteur, ne ſont nullement Idolâtres, quoiqu'en diſent les Mahometans, qui voudroient les attirer à leur Religion; puiſqu'il eſt vrai, à ce qu'il prétend, qu'ils n'adorent qu'un ſeul Dieu, premier principe de tous les êtres, & qu'ils n'adreſſent qu'à lui leurs vœux & leurs prieres: & s'ils honorent le feu & le ſoleil, c'eſt qu'ils le regardent comme l'image la plus pure du Créateur, & le Temple où il a établi ſon Trône (*b*).

Mais pour revenir à l'Idolâtrie des

(*a*) Ce mot veut dire *Copia*, & *Sabaïte*, *Copiarius*, comme qui diroit celui qui adore la milice. Voyez Hyde, *loc. cit.*

(*b*) Voyez l'Hiſtoire du Culte de Mithras, *Liv. 7. Chap.* XI. p. 630

deux Principes, Voſſius ſoutient qu'elle ſe repandit en peu de temps dans toute l'Egypte, ſi vous exceptez la Thebaïde, où le culte du vrai Dieu s'étoit conſervé; & il prétend que tout ce que les Egyptiens publierent d'Oſiris & de Typhon, & des perſecutions de ce dernier contre ſon frere, devoit s'entendre de ces deux Principes, & de leur guerre éternelle: & c'eſt ſans doute ce que cet ancien Peuple, dont la Theologie étoit toute remplie de ſymboles, vouloit nous apprendre par la fable myſterieuſe, qui diſoit qu'Oſiris avoit enfermé dans un œuf douze figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes; mais que Typhon ſon frere ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avoit introduit ſecretement douze autres pyramides noires, & que par ce moyen le mal ſe trouvoit toujours mêlé avec le bien (*a*).

On peut ajouter que tout ce que les Philoſophes ont dit touchant ce bon & ce mauvais Principe; tout ce que les Perſes ont publié de leurs deux Divinités, Oromaſe & Ariman; les Chal-

(*a*) Voyez l'Hiſtoire d'Oſiris, *Liv. 6. Chap. 1. art. 1.*

déens, de leurs Planetes bienfaiſantes ou nuiſibles ; les Grecs, de leurs Génies ou ſalutaires ou pernicieux ; tout cela, dis-je, tire ſon origine de cette ancienne Theologie des Egyptiens, enveloppée ſous les fables d'Oſiris & de Typhon. Cette opinion, ſi nous voulons remonter à ſa veritable ſource, venoit de la peine qu'on avoit eu de tout temps à accorder comment le mal pouvoit s'être introduit dans le monde, qui étoit l'ouvrage d'un Dieu infiniment bon & bien-faiſant. Pour ce qui regarde les autres fables qu'on y mêla, elles prenoient ſans doute leur origine dans la tradition du combat des bons & des mauvais Anges.

Quoiqu'il en ſoit, cette opinion fit des progrés infinis. Pythagore alla la puiſer en Egypte, pour la répandre enſuite dans toute l'Italie. Le fameux Manès, ſans parler des autres progrès de cette erreur, la repandit dans le Chriſtianiſme au quatrieme ſiecle, où il eut pluſieurs diſciples. Saint Auguſtin lui-même la ſuivit pendant quelque temps, mais en ayant connu le ridicule, il la combattit dans la ſuite avec tant de ſuccès, qu'on la regardoit depuis comme une cauſe tout-à-fait déſeſperée, lorſ-

que M. Bayle (*a*) réſolut de la relever, & de ſe rendre l'Avocat des Manichéens; ſoit, comme il eſt très-vraiſemblable, pour donner de l'exercice aux Theologiens de tous les partis; ſoit pour faire voir que les cauſes les plus deſeſperées, ſi elles tombenr en de bonnes mains, peuvent fournir de quoi embarraſſer les plus beaux eſprits; ſoit pour quelqu'autre raiſon qu'on ne veut pas penetrer: & s'étant vu attaqué de toutes parts par d'illuſtres adverſaires (*b*), il a employé tous les artifices d'un eſprit fin & délicat, pour donner quelque credit à une ſi mauvaiſe cauſe. Volſius croit que cette erreur prit naiſſance chez les Chaldéens, d'où elle paſſa chez les Perſes & les Indiens, & preſque chez tous les Peuples de la terre; ce qui eſt vrai, pourvû qu'on ne regarde pas le Manichéiſme tel que Manès l'a enſeigné, & qu'on le conſidere ſous les differentes formes qu'il eut.

De l'Idolâtrie des deux Principes, Voſſius paſſe à celle des Eſprits; & il cherche les cauſes qui porterent les hommes à les adorer. Il en trouve deux; la

(*a*) Voyez dans ſon Dictionaire les articles des Manichéens & des Pauliciens.

(*b*) Meſſieurs Bing, le Clerc, Bernard, & Jaquelot.

con-

connoissance qu'on avoit de l'excellence de leur être, & les effets surprenans qu'on croyoit qu'ils produisoient; & sans doute que les Oracles, les Spectres & les effets magiques ne contribuerent pas peu à faire reconnoître leur puissance & leur souveraineté. Leur culte s'établit presque par-tout, principalement à l'égard des mauvais Anges, & c'est sans doute ce que veut dire l'Ecriture Sainte, quand elle appelle tous les Dieux des Gentils, des Demons (1), On trouve encore cette sorte d'Idolâtrie dans tous les Pays où l'Evangile n'a pas été reçû, comme les Relations de tous nos Missionnaires en font foi. Mais il faut appliquer ici la remarque judicieuse de M. le Clerc (2), qu'on se trompe si l'on croit que ces Idolâtres qui adorent deux Etres, l'un bienfaisant & l'autre mauvais, entendent par-là les bons & les mauvais Anges, comme s'ils sçavoient le système de la chute des uns, & de la fidelité des autres; au lieu qu'ils entendent par les Genies, certaines Puissances répandues dans le monde, qui y font le bien & le mal.

(1) *Dii Gentium Dæmonia.*

(2) Art. cit.

Au culte des Genies, Vossius joint celui des ames, qui s'établit en plusieurs pays, si nous en croyons Mela, Hero-

dote & Tertullien ; sur tout en Afrique où l'on avoit beaucoup de veneration pour celles des grands hommes. Mais comme c'est ici l'espece d'Idolâtrie qui a fait dans le monde le plus de progrès, puisque, comme nous le ferons voir, la plûpart des Dieux des Payens n'ont été que les grands hommes qui se sont distingués parmi eux, donnons plus d'étendue à cette pensée, & proposons les conjectures d'un habile homme (*a*) sur l'origine de cette espece d'Idolâtrie.

Il croit que deux choses l'ont introduite dans le monde ; la reconnoissance, & la crainte ; ou le culte qu'on rendit aux illustres morts, & l'apprehension des maux qui pouvoient nous arriver. Le respect qu'on portoit aux Ancêtres fit établir la coutume des Pompes funebres ; l'envie qu'on eut de plaire aux vivans, fit louer avec excès les actions des morts : on chantoit à leurs funerailles des Cantiques, on les élevoit jusqu'au ciel ; & comme avant l'introduction de l'Enfer Poëtique & des Champs Elysées, on croyoit que les ames erroient dans les maisons & dans les lieux qu'elles avoient fréquentés pendant leur

(*a*) Le Pere de Tournemine, voyez le Journal de Trevoux, année 1702.

union avec leur corps, on éleva dans l'endroit le plus respectable de la maison des especes d'Autels, où l'on gardoit leurs portraits avec respect, & on y brûloit des pastilles & de l'encens. On établissoit quelqu'un pour avoir soin du culte qu'on leur rendoit, & c'est là où l'on alloit dans les besoins pressans, pour implorer leur secours. L'envie de faire durer un ministere lucratif, faisoit inventer à ces Prêtres des Histoires, où ils mêloient beaucoup de surnaturel & des miracles, tantôt pour épouvanter les incredules, tantôt pour animer les devots, Ces Ministres composoient aussi des Romans sur la vie de ces grands hommes, qu'ils cachoient pendant longtemps, & qu'ils faisoient passer dans la suite pour de veritables histoires: & quoique les contemporains n'y fussent pas trompés, ceux qui vinrent longtemps après, ne purent apprendre l'Histoire de ces grands Hommes que de la bouche de leurs Prêtres; & comme tout ce qu'on voyoit ressentoit la divinité, & qu'à des Chapelles particulieres avoient succedé des Temples publics (*a*), on

(*a*) Ou plutôt les Tombeaux qu'on leur avoit élevés, étoient si superbes, qu'ils furent dans la suite regardés comme des Temples, ainsi que le remarque S. Clement d'Alexandrie, *Superstitio Tem[pla] condere persuasit, quæ cum*

s'accoûtuma tout de bon à honorer ces premiers hommes comme des Dieux. Il étoit même dangereux de vouloir pénétrer la source du culte établi ; il pensa en coûter la vie à Eschyle, parce qu'on crut que dans une de ses pieces, il avoit revelé quelque chose des mysteres de Cerès. Aussi voyoit-on dans les Temples, sur tout dans ceux d'Osiris, une statue d'Harpocrate tenant un doigt sur sa bouche, pour marquer, comme le dit Varron, qu'il étoit défendu de reveler le mystere de sa vie & de sa mort ; & c'est aussi ce que signifioient dans le même pays les Sphinx, placés à l'entrée des Temples comme des symboles du silence.

La seconde cause de l'Idolâtrie, selon le même Auteur, est la crainte des maux qui peuvent nous arriver : on s'imaginoit, par exemple, que les Astres causoient plusieurs maux par leurs influences : on les croyoit animés & immortels, parce qu'on les voyoit sans aucune altération ; ainsi on imagina que le moyen le plus sûr pour se les rendre favorables, étoit de les appaiser lorsqu'on les croyoit irrités ; & dès-lors on

prius hominum sepulchra fuerunt magnificentiùs condita, Templorum appellatione vocata sunt, &c. & c'est là sans doute une des principales sources de l'Idolâtrie.

commença à ſe proſterner devant la Lune & le Soleil, & toute la milice du Ciel, comme le reprochent ſi ſouvent les Prophétes aux Nations. Ainſi, pour le dire en deux mots, le culte religieux fut reglé ſelon les beſoins des hommes : les beſoins de la ſociété, firent naître le culte des hommes illuſtres ; ceux de la nature donnerent lieu à celui des choſes inanimées.

Monſieur le Clerc (*a*) prétend que la plus ancienne eſpece d'Idolâtrie, eſt celle qui rendoit aux Anges un culte religieux. L'opinion où l'on étoit ſur leur mediation entre Dieu & les hommes, leur fit rendre par reconnoiſſance & par crainte quelques reſpects, proportionnés aux biens qu'on croyoit en recevoir. Enſuite on leur rendit un culte ſubordonné à celui du premier Etre ; enfin on les adora, & on n'épargna ni encens, ni ſacrifices pour les appaiſer lorſqu'on les crut irrités : *Sacrificaverunt Dæmoniis, & non Deo* (1). Du culte des Anges, ſuivant cet Auteur, on paſſa à celui des ames des hommes illuſtres : enſuite, comme on s'aviſa de dire que ces ames ſéparées des corps, étoient atta-

(1) Deut. C. 32.

(a) *Index Philolog. ad Hiſtor. Philoſoph. Orient. in voce* Angelus.

chées à certains Astres, & qu'elles les animoient, on en vint enfin à adorer ces Astres mêmes.

Sans vouloir entrer ici dans la critique de ces différentes opinions, qui ne manquent pas de vraisemblance, j'explique dans le Chapitre suivant quel est mon sentiment sur une matiere si obscure.

CHAPITRE III.

Où l'on prouve que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Astres.

JE suis persuadé que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Astres, & sur tout du Soleil. Comme on n'abandonna le vrai Dieu, que parceque l'idée d'un Etre purement spirituel s'étoit effacée dans le cœur des hommes devenus charnels (*a*), il n'y a pas d'apparence qu'ils ayent pris d'abord pour objet de leur

(a) *Homines imbecillis intellectûs non valentes corporalia transcendere, non crediderunt aliquid esse ultrà naturam sensibilem, & ideo inter corporalia posuerunt præminere & disponere mundum, quæ pulchriora & digniora eo vicebantur. & eis impendebant divinum cultum, & ejusmodis sunt corpora cœlestia, scilicet Sol & Luna, & Stellæ.* Divus Thomas, Opusc. de Symbolo Apost.

adoration, des hommes ſemblables à eux. Il eſt bien vraiſemblable qu'ils chercherent des êtres ſenſibles, qui portaſſent le caractere de la Divinité, dont ils n'avoient pas entierement perdu l'idée, & qui en fût le ſymbole plus expreſſif. Or rien n'étoit plus capable de les ſéduire que les Aſtres, & le Soleil ſur tout : ſa beauté, le vif éclat de ſa lumiere, la rapidité de ſa courſe, *exultavit ut gigas ad currendam viam*; (1) ſa régularité à éclairer tour à tour toute la terre, & à porter partout la lumiere & la fécondité, caracteres eſſentiels de la Divinité, qui eſt elle-même la lumiere & la ſource de tout ce qui eſt; tout cela n'étoit que trop capable de faire croire à des hommes groſſiers, qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que le Soleil, & que cet Aſtre brillant étoit le Trône de la Divinité : *In Sole poſuit Tabernaculum ſuum* (2). Dieu avoit établi ſa demeure dans le Ciel; *Cœlum Cœli Domino* (3), & ils ne voyoient rien qui portât plus de marques de la Divinité que le Soleil.

(1) Pſ. 18. v. 6.

(2) Ib. v. 5.

On ne ſçauroit donc douter de l'antiquité du culte du Soleil & des autres

(3) Heſiode dit preſque mot à mot la même choſe, ὃς ὑπέρτατα δώματα νύσῃ *qui ſupremas habitat domos*: & Ariſtote, l. 1. *De Cœlo*, ch. 3, dit que tous les Peuples conviennent que les Dieux habitent dans le Ciel.

Aſtres ; & s'il falloit joindre l'autorité à des raiſons ſi naturelles, j'aurois pour moi non-ſeulement pluſieurs grands Hommes qui ont été de ce ſentiment, mais auſſi preſque tous les Rabbins, & ſur tout le ſçavant Maimonides, qui dans ſon Traité ſur l'origine de l'Idolâtrie, croit que c'eſt par-là qu'elle commença, même avant le Deluge.

Dans l'ignorance où étoient les hommes ſur la nature du vrai Dieu, dit ce ſçavant Rabbin, rien n'a du les frapper d'avantage que la vuë du Soleil & des autres Aſtres. Les hommes n'ont jamais perdu ce principe, que la Divinité renferme eſſentiellement le beau ; & n'ayant pas aſſez de lumieres pour s'élever juſqu'à l'idée d'une ſubſtance immaterielle & inviſible, ils ne trouverent rien de plus admirable dans la nature que le Soleil & les Aſtres. La reconnoiſſance aſſez naturelle aux hommes, lorſqu'ils reçoivent quelque bien, les fortifia encore dans la même penſée. Ils ne pouvoient douter que le Soleil ne fût la ſource de la fécondité ; que c'étoit à ſa chaleur que devoit ſe rapporter la fertilité de la terre, qui ſans ſes rayons qui l'échauffent, ne ſeroit qu'une maſſe ſterile, ſans arbres & ſans fruits. Les revolutions &

les mouvemens reguliers des Spheres céleſtes, les perſuaderent bien-tôt que les Aſtres étoient animés ; & cette erreur n'a eu que trop de partiſans. Cette opinion devint même celle des Sçavans & des Philoſophes, ſur tout des Platoniciens & de Platon leur maître. Ce fut dans cette Philoſophie que Philon Juif prit ce dogme, *que les Aſtres ſont des ames incorruptibles & immortelles* (1). C'eſt ſur les principes de cette même doctrine, qu'Origene s'efforça d'établir la même opinion (2). Saint Auguſtin ſemble balancer ſur ce ſujet ; mais il ſe retracte dans la ſuite (3). Il y a bien de l'apparence que c'étoit auſſi le ſentiment d'Ariſtote ; car ſi quelques-uns de ſes Commentateurs diſent qu'il donnoit ſeulement aux Aſtres des Intelligences pour les conduire, il y en a qui prétendent qu'il regardoit ces Intelligences, comme les formes internes & eſſentielles de ces mêmes Aſtres.

Euſebe (4) eſt celui qui s'explique plus clairement ſur cet article. » Que » les premiers & les plus anciens des » hommes, dit-il, ne ſongeaſſent à éle-

(1) Lib. *De Somniis.*
(2) Dans ſes Livres intitulés, Περὶ Ἀρχῶν.
(3) Retract. C. 7.
(4) Prep. Evang. l. 2. c. 9.

» ver ni Temples, ni Idoles, n'y ayant » alors ni peinture, ni art de poterie, ni » sculpture même, ni maçonnerie ou ar- » chitecture, je crois que tout homme » qui pense, l'apperçoit très-clairement: » mais que par-dessus tout cela, on ne » parlât pas même de ces Dieux & de » ces Heros si renommés depuis, & » qu'il n'y eût alors ni Jupiter, ni Sa- » turne, ni Neptune, ni Junon, ni Mi- » nerve, ni Bacchus, ni aucun autre » Dieu mâle ou fémelle, tels qu'il s'en » est trouvé dans la suite par milliers, & » chez les Grecs, & chez les Barbares; » bien plus, qu'il n'y ait eu aucun De- » mon, ni bon ni mauvais, que les hom- » mes reverassent; mais que l'on n'ado- » rât seulement les Astres, appellés θεοὶ, » de θέω, *courir*, comme les Grecs le disent » eux-mêmes: enfin, que les Astres ne « fussent pas honorés comme ils le sont, » par des sacrifices d'animaux, ni par les » cultes depuis inventés, ce n'est point « un fait attesté par nous seuls, mais un » témoignage que nous rendent les « Payens eux-mêmes.

Je pourrois joindre ici l'autorité des Auteurs profanes, qui ont été de même avis; mais je me contente, 1°. du témoignage de Diodore de Sicile, (1)

(1) L. I.

qui dit que : « Les premiers hommes » frappés de la beauté de l'Univers, de » l'éclat & de l'ordre qui y brillent de » toutes parts, ne douterent point qu'il » n'y eût quelque Divinité qui y pré- » sidât ; & ils adorerent le Soleil & la » Lune, sous les noms d'Osiris & d'Isis ». Par où ce sçavant Auteur fait entendre que le culte des Astres fut le premier objet de l'Idolâtrie, & que ce fut en Egypte qu'elle commença.

2°. De celui de Platon, si toutesfois il est l'Auteur du Dialogue intitulé, *Epinomis*, où il est dit : *Les premiers hommes qui habiterent la Grece, selon ma conjecture, ne reconnoissoient point d'autres Dieux, que ceux qui sont encore aujourd'hui les Dieux des Barbares, sçavoir le Soleil, la Lune, la Terre, les Astres & le Ciel.* Je pourrois ajouter que c'est aussi le sentiment de Sanchoniathon, comme on l'a vû dans le fragment que j'en ai rapporté.

Mais rien ne prouve tant l'antiquité de cette espece d'Idolâtrie, que le soin que prenoit Moyse de la proscrire : » Prenez garde, disoit-il aux Israëlites, » qu'élevant vos yeux au Ciel, & y » voyant le Soleil & la Lune, & tous » les Astres, vous ne tombiez dans l'il- » lusion & dans l'erreur, & que vous

» ne rendiez un culte d'adoration à des » créatures que le Seigneur votre Dieu » a faites pour le service de toutes les » Nations qui sont sous le Ciel : *Ne forte eleves oculos tuos in Cœlos, & videns Solem, & Lunam, & Stellas..... & impulsus adores atque colas ea* (1). Sur quoi R. Levi Ben Gerson remarque, que Moyse parle du Soleil avant les autres Astres, parce que sa beauté & son utilité sont plus propres à séduire, que celle de la Lune & des Etoiles.

(1) Deut. 4. v. 10.

Comme c'étoit après la sortie d'Egypte, & pendant que le Peuple Juif étoit dans le Desert, que Dieu dicta ce Précepte de la Loi aux Juifs, il y a tout lieu de croire que c'étoit pour leur faire oublier les superstitions Egyptiennes sur ce sujet, & les empêcher de se laisser surprendre à celles des autres Peuples, parmi lesquels ils alloient bientôt se trouver ; car ce culte étoit dès-lors répandu partout, comme nous le ferons voir dans un moment, & c'est pour cela que Job pour marquer son innocence, dit : « Si j'ai regardé le So- » leil dans son éclat, & la Lune lors- » qu'elle étoit la plus claire ; si mon » cœur a ressenti une secrette joie, & » si j'ai porté ma main à la bouche pour

» la baiser; ce qui est le comble de l'iniquité, & le renoncement du Dieu très-haut : *Si vidi Solem cùm fulgeret, & Lunam incedentem clarè, & lætatum est in abscondito cor meum, quæ est iniquitas maxima, & negatio contra Deum altissimum.* (1)

(1) Job. 31 v. 26. 27. &c.

Sur quoi il est bon de faire ici quatre remarques. La premiere, que c'étoit donc là l'Idolâtrie de son siécle, & en même temps la seule; car certainement s'il y en avoit eu d'autres, il s'en seroit également justifié.

La seconde, qu'adorer le Soleil, c'étoit absolument le reconnoître pour le souverain Dieu, sans en reconnoître d'autre, *abnegassem Deum desuper*; ou, comme dit la Vulgate, *negatio contra Deum altissimum.*

La troisiéme, que nous apprenons par ce passage, non seulement l'antiquité du culte du soleil, puisque Job vivoit avant Moyse (*a*), mais aussi qu'on reconnoissoit la divinité de cet Astre en portant sa main à sa bouche; & cette coutume se pratiquoit même à l'égard des autres Dieux, comme nous l'apprennent plusieurs Auteurs. Minucius Felix

(*a*) C'est le sentiment de Bede. Voyez là-dessus les Interpretes; car il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans cette discussion.

ſe mocquoit de Cecilius, qui baiſoit ſa main en paſſant devant la Statue de Serapis : *Cæcilius ſimulachro Serapidis denotato, ut vulgus ſuperſtitioſus ſolet, manum ori admovens, oſculum labiis impreſſit* (1). Apulée au contraire reproche à un impie, qu'il n'avoit aucun reſpect pour les Dieux, & qu'il paſſoit devant leurs Temples ſans porter ſa main à ſa bouche pour les ſaluer : *Nulli Deo ad hoc ævi ſupplicavit, nullum Templum frequentavit, Si Fanum aliquod prætereat, nefas habet, adorandi gratia, manum labiis admovere* (2).

(1) Dial. Int. Octavius.

(2) Apul. L. 1.

La quatriéme enfin, que c'étoit dans la vûë de reconnoître la divinité du Soleil, que les Payens pour prier, ſe tournoient vers le lever de cet Aſtre, & que leurs Temples étoient tous dirigés du côté de l'Orient, pendant que les Juifs, pour ne pas les imiter, avoient toujours leur Sanctuaire du côté de l'Occident. Les premiers Chrétiens avoient auſſi accoutumé de tourner leurs Egliſes vers le Levant, non pour adorer l'Aſtre qui nous éclaire, mais pour rendre leurs hommages au Soleil de Juſtice, qui répand la lumiere ſur l'eſprit (*a*), & é-

(*a*) Voyez ſaint Clement d'Alexandrie, Strom. 70. *contra Valent.* Chapitre 3. &c.

chauffe par ſa grace le cœur de ceux qui l'adorent.

Les Auteurs ne s'accordent pas ſur le lieu où a commencé le culte du Soleil: il y en a qui prétendent que c'eſt en Chaldée, fondés ſur ce que cet ancien Peuple s'eſt addonné de tout temps à l'Aſtronomie, & qu'il avoit le premier obſervé le mouvement des Aſtres: comme s'il falloit pour admirer le Soleil & connoître ſes vertus, des Obſervations Aſtronomiques, & qu'il ne ſuffit pas d'ouvrir les yeux, pour être frappé de ſon éclat & de ſa beauté. Il y a bien plus d'apparence que c'eſt dans l'Egypte, que j'ai prouvé, il y a un moment, avoir été le berceau de l'Idolâtrie, que l'on commença à adorer le Soleil ſous le nom d'Oſiris.

De l'Egypte le culte du Soleil ſe répandit dans les pays voiſins, ou pour mieux dire, dans le monde, puiſque cet Aſtre a été la Divinité de toutes les Nations, même les plus barbares. Je n'entreprends pas de prouver ici en détail une verité ſi connue, je ne dirois rien qu'on ne puiſſe lire dans Voſſius, dans le Pere Thomaſſin, qui n'a fait que le copier, & dans pluſieurs autres. Il ſuffit de dire que les Ammonites l'ado-

rerent sous le nom de Moloch, à qui ils sacrifioient des enfans; les Chaldéens, sous ceux de Belus, ou de Baal, ou de Baal-Semen, qui veut dire, le Seigneur du Ciel; les Arabes leurs voisins, qui au rapport de Strabon (1) & de Stephanus (2), lui offroient chaque jour de l'encens & d'autres parfums, l'appelloient Adonée. Les Moabites, Beelphegor; les Perses, Mithras. Il étoit nommé Asabinus par les Ethiopiens; *Liber* ou *Dionysius*, par les Indiens; Apollon, ou Phœbus par les Grecs & les Romains. (3). Enfin d'autres l'appelloient Hercule, Belenus, &c. En un mot, il n'y eut point de Peuple qui ne rendît un culte superstitieux à cet Astre. Cesar nous l'apprend en particulier des anciens Germains, qui au rapport de cet Auteur, n'avoient d'autres Dieux que ceux dont ils recevoient quelque bien, comme le Soleil, le Feu, & la Lune: *Deorum numero eos solùm ducunt, quorum opibus apertè juvantur, Solem, Vulcanum, & Lunam.* Herodote en dit autant des Massagetes, qui selon cet Historien, lui sacrifioient des chevaux, pour marquer par la legereté de cet animal, la rapidité du cours du Soleil (4). Enfin tous les Voyageurs, même les plus modernes,

(1) Liv. 10.
(2) Liv. 5.
(3) Voyez sur tout cela Vossius, *de Idol.* liv. 2.
(4) Herod. liv. 1. ch. 226.

diſent la même choſe de preſque tous les Peuples, dont ils nous ont laiſſé des Relations, ſur-tout des Peruviens & des Mexiquains. Si nous en croyons un Auteur qui a donné un ſçavant Ouvrage ſur les mœurs des Sauvages (1), il n'y a dans le vaſte continent de l'Amerique aucun Peuple connu, qui n'adore le Soleil. Les Yncas même du Perou, & aujourd'hui leurs deſcendans, ainſi que les Natchez de la Louiſiane, ſemblables aux anciens Rois ou Heros, qui ſe vantoient d'être les fils de Jupiter ou d'Hercule, ſe diſent les enfans du Soleil, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de leur Theogonie. Les Juifs eux-mêmes ſe laiſſerent aller quelquefois à cette ſuperſtition, puiſque l'Ecriture nous enſeigne que Joſias tua les chevaux & brûla les chariots qu'on avoit conſacrés au Soleil: *Et abolevit equos quos dederant Reges Juda..... Et currus Solis combuſſit igni* (2).

(1) Le Pere Laffiteau, Mœurs des Sauv. T. 1. P. 131.

Dans l'Obeliſque que Sixte V. fit élever auprès de ſaint Jean de Latran, qui eſt celui là même dont Hermapion avoit traduit en Grec les caracteres Egyptiens qui y étoient repréſentés, & dont Ammian Marcellin nous a conſervé quelque fragment, le Soleil eſt appellé le Maître du Ciel, le Créateur du monde, le Mars,

(1) 4. Reg.

le Dieu de la Guerre. Les Ethiopiens non-seulement reconnoissoient le même Astre pour leur Divinité, comme nous l'avons déja dit, mais leurs Princes se vantoient aussi d'en descendre, puisque Heliodore (1) fait ainsi parler Chariclée; *Soleil, auteur de l'origine de mes Ancêtres.* Rhamesses, Roi d'Egypte prend la même qualité dans l'Obelisque dont je viens de parler. Semiramis la porte aussi, sur quelques monumens dont les Anciens ont parlé. Adad & Benadad, noms dont le premier signifie le Soleil, & le second fils du Soleil, étoient des noms communs aux Rois de Syrie, ainsi que le remarque Marsham. Les Rois de Perse prenoient de semblables qualités, ainsi que plusieurs autres Princes de l'Orient. Æëtes Roi de Colchide se glorifioit de descendre du même Astre, ainsi que Medée, Pasiphaé, & plusieurs autres, dont je n'ai pas dessein de donner une liste complette, ni de parler de toutes les Villes qui portoient son nom, ou qui lui étoient consacrées. J'en ai assez dit pour faire connoître l'universalité de son culte.

(1) Hist. d'Ethiop.

On peut même assurer en general qu'on ne trouve aucun Peuple, dont la Religion nous est connuë, ni dans notre

continent, ni dans celui de l'Amerique, si on excepte quelques habitans de la Zone torride, qui brulés par les rayons de cet Astre le maudissent sans cesse, qui ne lui ait rendu un culte religieux.

Personne n'ignore que Macrobe (1) avoit entrepris de prouver, que tous les Dieux du Paganisme pouvoient se réduire au Soleil. Cet Auteur donne aux Poëtes la gloire d'avoir souvent suivi les sentimens des Philosophes, sur tout dans la réunion qu'ils ont faite de toutes les Divinités au Soleil, qui étant le dominateur des autres Astres, dont les influences agissent sur ce bas monde. doit être par conséquent l'auteur de l'univers. Il entre ensuite dans le détail de tous les Dieux qui peuvent se réduire au Soleil, & il y trouve non seulement tous ceux que nous avons nommés, mais encore Cœlus, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Ammon, Bacchus, Serapis, Adonis, Esculape, Hercule, Atys, Pan, & plusieurs autres.

(1) Sat. Li. 1. c. 7.

Ce même Auteur, & Vossius après lui, réduisent à la Lune presque toutes les Divinités du sexe feminin, comme Cerès, Diane, Lucine, Venus, Uranie, la Déesse de Syrie, Cybele, Isis, Vesta, Astarté, Junon, Minerve, Li-

bitine, Proſerpine, Hecate, & pluſieurs autres, qui n'étoient formées que d'aprés la Déeſſe Iſis des Egyptiens, dont le nom veut dire *ancienne*, & qui étoit parmi ce Peuple le ſymbole de la Lune; & voilà ſans doute les premiers objets de l'Idolâtrie, & le fondement de toute la Theologie payenne (1).

(1) Voyez Voſſius *loc. cit.*

De l'adoration du Soleil & de la Lune, on paſſa à celle des autres Aſtres, ſur-tout des Planetes, dont les influences étoient plus ſenſibles, en un mot on adora toute la milice du ciel.

On nomme *Sabiſme* cette ſorte d'Idolâtrie qui a pour objet de ſon culte les Aſtres & les Planetes. Les Sçavans ne conviennent pas entre eux de ce qui peut avoir donné lieu à cette dénomination: la choſe eſt dans le fond aſſez inutile; mais ce qu'il eſt plus eſſentiel de ſçavoir, c'eſt que cette Secte eſt la plus ancienne de toutes, comme on n'en ſçauroit douter: elle a été la plus generale, & elle dure encore aujourd'hui, principalement en Aſie, parmi ceux qu'on appelle Pharſis, Mendaiens, ou les Chrétiens de Saint Jean. Ceux qui croyent que c'eſt à Zoroaſtre qu'on doit rapporter l'origine de cette ſorte d'Idolâtrie, ſe trompent certainement; car ſoit que cet

homme, ſi celebre dans les Ecrits des Anciens, ait vêcu ſeulement du temps de Darius, fils d'Hyſtaſpe, comme le prouvent Thomas Hyde (1) & Monſieur Prideaux (2), ou qu'il ait été beaucoup plus ancien, ainſi que paroît le démontrer M. Moyle (*a*); on ne peut pas le regarder comme l'auteur de cette Secte, beaucoup plus ancienne que lui, puiſqu'elle ſubſiſtoit du temps d'Abraham, & que la ville de Charan, où ce Patriarche ſe retira en ſortant de *Ur*, ou de *Our* de Chaldée, a toujours été regardée comme la Metropole du Sabiſme. Je croirois même que ce ne fut pas tant le Sabiſme qui fut rétabli par Zoroaſtre, que le Magiſme, autre Secte très-ancienne, dont le principal dogme étoit l'adoration du feu. Celle-ci tiroit auſſi ſon origine de Chaldée, & regnoit principalement dans la ville d'*Our*, où avoient demeuré les ancêtres d'Abraham, & qu'il abandonna lui-même dans la ſuite. Cette Secte, qu'il faut bien diſtingner du Sabiſme, quoique l'un & l'autre euſſent en partie les mêmes dogmes (3), dure encore aujourd'hui, ſi nous en croyons Thomas Hyde, parmi les Gaures, ou

(1) *De Rel. vet. Perſ.*
(2) Hiſt. des Juifs T. 2. p. 5. & ſuiv.
(3) Voyez M. Prideaux dans l'endroit que j'ai cité.

(*a*) Voyez les Lettres ſur ce ſujet, dans le T. 6. de l'Hiſtoire de M. Prideaux.

les Guebres, qui habitent aux extrêmités méridionales de la Perſe, près des frontieres du Mogol.

Il y a des Sçavans qui croyent que les anciens Philoſophes, ſur-tout ceux de Chaldée, avoient donné lieu au Sabiſme. Il eſt vrai en effet, qu'ils raiſonnent beaucoup ſur les Aſtres, ſur leurs influences, & ſur leur beauté, peut-être même qu'ils crurent que c'étoit des êtres éternels, & dès-là autant de Divinités, ou que du moins il y avoit des Dieux qui les habitoient, & en regloient le cours & les influences. Ils débitoient même, & cette opinion eſt très-ancienne, que le corps de l'Aſtre n'étoit que ſa voiture, ou une eſpece d'eſquif qui ſervoit à porter les Dieux qui les conduiſoient; mais falloit-il tant de raiſonnemens à des hommes charnels & groſſiers pour les engager à addreſſer leurs premiers vœux à ces corps brillans & lumineux? Ne leur ſuffiſoit-il pas de tourner les yeux vers le Soleil, de voir comment, outre la maniere dont il éclaire le monde, il lui procure la chaleur & la fecondité, pour juger qu'il étoit comme le pere de la nature, qu'il la vivifioit, & que ſans lui elle ne ſeroit qu'une étenduë ſans vie, ſans lumiere & ſans

aucune production, ainſi qu'on l'a déja remarqué ? Tous les Peuples qui ont adoré le Soleil, les Mexiquains, les Peruviens & les autres Sauvages du nouveau continent, ont-ils attendu les déciſions des Philoſophes pour addreſſer leurs vœux & leurs prieres à cet Aſtre lumineux ? Quoiqu'il en ſoit, le Sabiſme doit être regardé comme la plus ancienne Secte du monde payen. Elle a commencé peu de temps après le Deluge, puiſqu'elle étoit connue des Ancêtres d'Abraham, de Tharé, & de Sarug, & peut-être même avant eux. Elle eſt celle qui a fait le plus de progrès : j'ai parlé des differens Peuples qui l'avoient adoptée ; & ſi on en croit les plus ſçavans Rabbins, & les Auteurs Orientaux, elle a infecté preſque le monde entier. Enfin, c'eſt de toutes les Sectes celle qui a duré le plus long-temps, puiſqu'il y a encore un grand nombre d'Idolâtres qui la ſuivent.

CHAPITRE IV.

Du Progrès de l'Idolâtrie.

LEs premiers hommes, quelque temps après leur ſeparation, étoient extrê-

mement grossiers ; & les Grecs qui devinrent si polis dans la suite, ne le furent pas moins d'abord, si nous croyons Diodore de Sicile, que ceux qu'ils s'accoutumerent à appeller barbares. Ainsi, il ne faut pas s'imaginer que dans les commencemens l'Idolâtrie fût un système raisonné ; que la Theologie se trouvât alors chargée de cet attirail de ceremonies qu'on y ajouta dans la suite. Rien de plus simple, ni en même temps de plus grossier que la Religion des premiers Idolâtres. On ne faisoit guere de dépense ni pour représenter les Dieux, ni pour leur rendre un culte religieux. Pausanias nous apprend que les Atheniens, du temps de Cecrops, n'offroient à Jupiter celeste, que de simples gâteaux ; & comme ils les nommoient *Bous*, on a cru mal-à-propos qu'ils lui immoloient des bœufs. Les Scythes, selon Saint Clement d'Alexandrie (1), adoroient dans les anciens temps un Cimeterre ; les Arabes, une pierre brute & informe ; & parmi les autres Nations on se contentoit d'élever un tronc d'arbre, ou quelque colonne sans ornement. On nommoit ces Cippes, *Zoara*, parce qu'on les peloit, s'ils étoient de bois, & qu'on les lissoit un peu, s'ils étoient de pierre.

(1) Orat. ad Gentes.

Dans

Dans l'Iſle d'Orcade, l'image de Diane étoit un morceau de bois non travaillé, & à Cytheron la Junon *Theſpia*, n'étoit qu'un tronc d'arbre coupé ; celle de Samos, qu'une ſimple planche, ainſi des autres.

Ce qui commença à donner un grand cours à l'Idolâtrie, & qu'on doit mettre par conſéquent parmi les principales cauſes de ſes progrès, fut l'invention des Arts, ſur-tout de la Peinture & de la Sculpture. Des Statues bienfaites attirerent plus de reſpect, & on eut moins de peine à croire que les Dieux qu'elles repréſentoient, y habitoient. Souvent même les Statues augmentoient le nombre des Dieux, comme S. Auguſtin le remarque à l'occaſion des Muſes, qui originairement n'étoient que trois, comme on le dira dans leur hiſtoire ; mais ayant été repréſentées par trois Sculpteurs differens, leurs Statues parurent ſi belles, qu'on les conſacra toutes neuf ; & on augmenta ainſi le nombre de ces Déeſſes.

Du culte des Aſtres que nous venons de prouver dans le Chapitre précédent avoit été les premiers Dieux du Paganiſme, on paſſa à celui des autres choſes materielles ; ſur-tout du Ciel, des

Elemens, des Fleuves & des Montagnes; enfin au culte des Hommes qu'on plaça au rang des Dieux.

J'ai dit les raisons qui porterent les hommes à adorer leurs semblables. La reconnoissance, l'amour d'une épouse pour un époux cheri, ou d'une mere pour son fils bien aimé; la beauté de l'ouvrage d'un Sculpteur, les belles actions, l'invention des Arts necessaires; tout cela fit honorer la memoire de quelques grands hommes, obligea à garder leurs Portraits, à distinguer leurs Tombeaux qui devinrent enfin des Temples publics, comme le prouvent Eusebe (1) & Saint Clement d'Alexandrie : tels étoient les Tombeaux d'Acrise, de Cecrops, d'Erichtonius, d'Ismarus, de Cleomaque, de Cinyras, & de plusieurs autres. On prouvera plus au long dans un article separé, par l'autorité des Peres & des Auteurs profanes, que la plûpart des Dieux des Payens avoient été des hommes.

(1) Prepar. Evang. L. 2. c. 6.

Je sçais que l'ordre que je viens de mettre dans le progrès de l'Idolâtrie, ne s'accorde pas avec Sanchoniathon, qui place l'Apotheose des hommes dans les premiers temps; mais il y a beaucoup d'apparence qu'on ne se porta pas d'a-

bord à cet excès de folie, & qu'on adora les Astres, & les differentes parties de l'univers, avant que de rendre aucun culte à ses semblables.

Enfin, si le progrès de l'Idolâtrie n'est pas précisément tel que je viens de le décrire, il est du moins très-vraisemblable que la chose arriva comme je le dis; car enfin si l'Auteur que je viens de nommer, dit que Cœlus ou Uranus, qui est un des premiers hommes dont il parle, fut mis aprés sa mort au rang des Dieux, il reconnoît pourtant qu'il y avoit auparavant une autre sorted'Idolâtrie. » Les Phe- » niciens, dit il, & les Egyptiens sont les » plus anciens d'entre les Barbares, & » ceux de qui tous les autres Peuples » ont ensuite pris la coutume de mettre » au nombre des grands Dieux tous ceux » qui avoient inventé des choses utiles » à la vie, & ils ont appliqué à cet usage » *les Temples qui étoient bâtis auparavant* ».

Quoiqu'il en soit, il paroît par cet Auteur que ce fut encore dans la Phenicie & dans l'Egypte que commença cette sorte d'Idolâtrie; & il y a apparence que ce fut, pour l'Egypte, peu de temps après la mort d'Osiris & d'Isis. Comme ils s'étoient distingués l'un &

(1) Voyez l'Hist. d'Osir.

l'autre par leurs belles actions (1), qu'ils avoient enseigné l'Agriculture, & appris à leur Peuple plusieurs autres Arts nécessaires à la vie, on crut ne pouvoir reconnoître les obligations immortelles qu'on leur avoit, qu'en les honorant comme des Divinités. Mais parce qu'on auroit été choqué de voir qu'on rendoit des honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux Astres, dont elles étoient sorties auparavant pour venir animer leurs corps. On les prit dès-lors pour le Soleil & la Lune, & leur culte fut confondu avec celui de ces deux Astres, comme je l'ai déja dit.

Cette coutume de déïfier les hommes, passa d'Egypte chez les autres Peuples, & nous voyons que les Chaldéens mirent presque dans le même temps leur Belus au rang des Dieux. Les Syriens, les Pheniciens, les Grecs enfin & les Romains imiterent les Egyptiens & les Chaldéens ; & le ciel se trouva bien-tôt peuplé de mortels déïfiés, comme le remarque Ciceron : ce qui étoit encore vrai dans un autre sens, puisqu'en faisant leurs apothéoses, on publioit que leurs ames étoient attachées à quelques

étoiles, qu'elles choiſiſſoient pour leur ſéjour. Ainſi Andromede, Cephée, Perſée, & Caſſiopée, compoſerent les conſtellations qui porterent leurs noms; Hippolite, le ſigne du Chartier; Eſculape, les Serpens; Ganimede, le Verſeau; Phaëton, le Charriot; Caſtor & Pollux, les Gemeaux; Erigone & Aſtrée, la Vierge; Atergatis, ou plûtôt, Venus & Cupidon, les poiſſons; ainſi des autres. Cette coutume paſſa dans preſque tous les pays, & penetra même juſqu'à la Chine, où les Aſtronomes donnerent aux vingt-huit Conſtellations, qui dans leur ſyſtême renferment toutes les étoiles, le nom d'autant de leurs Heros, qu'ils aſſûrent avoir été changés en Aſtres. Il n'y eut que les Egyptiens qui donnerent aux Conſtellations des noms d'animaux, & c'eſt ce qui fut cauſe du culte que ce Peuple leur rendit dans la ſuite (*a*).

Tel eſt le progrès de l'Idolâtrie, qui fut portée enfin aux excès que je vais décrire.

On n'adora d'abord, comme on l'a dit, que les Aſtres, le Soleil & la Lune; enſuite on regarda la nature elle-même, ou le monde, comme une Di-

(*a*) Voyez ce qui eſt dit ſur ce ſujet dans le Livre ſixieme.

vinité. Les Assyriens l'adorerent sous le nom de Bélus ; les Pheniciens, sous celui de Moloch ; les Egyptiens, sous celui d'Hammon ; les Arcadiens, sous celui de Pan ; les Romains, sous celui de Jupiter : & comme si le monde avoit été trop grand pour être gouverné par une seule Divinité, on en assigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loisir & moins de peine à la gouverner ; ou pour mieux dire, on voulut adorer la nature en détail, & on fit présider une Divinité à chacune de ses parties. On adora la terre, sous le nom de Rhea, de Tellus, d'Ops, de Cybele, de Proserpine, de Maïa, de Flore, de Faune, de Palès, & de Vertumne : le feu, sous ceux de Vulcain & de Vesta : l'eau de la mer & des fleuves, sous ceux de l'Ocean, de Neptune, de Nerée, des Nereïdes, des Nymphes & des Naïades ; l'air & les vents, sous ceux de Jupiter & d'Eole ; le Soleil, sous ceux d'Apollon, de Titan, d'Osiris, &c. La Lune, sous ceux de Diane, d'Isis, &c. Bacchus fut le Dieu du vin ; Cerès, la Déesse du bled ; chaque fleuve & chaque fontaine eut sa Divinité tutelaire ; l'Enfer, son Pluton ; la mer, Neptune & Tethys ; les bois & les montagnes,

leurs Nymphes, & leurs Satyres.

Les Colonies de l'Egypte & de la Phenicie qui vinrent s'établir dans la Grece, y porterent leur culte religieux, & ce culte se répandit peu-à-peu dans les differentes Provinces qui la composoient. C'étoit même une des plus grandes marques de considération qu'une ville pût donner à ses voisins, d'adopter leur culte religieux & leurs ceremonies; car chacun avoit des Prêtres & d'autres Ministres qui regloient les choses divines, ajoutoient & retranchoient au culte primitif. De tout cela il se faisoit un mêlange confus, qui rendoit la Religion des Grecs, de toutes les Religions la plus monstrueuse & la plus superstitieuse. Lisez les Voyages de Pausanias, vous trouvez à chaque pas des Temples, des Autels, des Statues des Dieux de different métail, de differentes formes, & avec des noms particuliers, que, ou le lieu, ou quelque prétendu prodige, ou quelque vœu public, leur avoient fait donner.

On assigna aussi des Divinités aux affections & aux passions: Venus & Priape présiderent à la generation; Morphée au sommeil; Hebé & Horta à la jeunesse; Juturne chez les Latins, & Hy-

gieia chez les Grecs, furent les Déeſſes de la ſanté; & Jaſo, de la maladie (a). On établit une Bellone pour la guerre, une Pomme pour les Jardins, des Furies pour les Enfers. Toutes ces Divinités eurent des Temples, des Autels & des Sacrifices; & comme les paſſions ne s'oublient jamais, il n'y eut point de crime qui n'eût un Dieu Patron. Les adulteres reconnurent Jupiter; les Dames galantes, Venus; les femmes jalouſes, Junon; & les filoux, Mercure & la Déeſſe Laverne. Ce n'eſt pas tout: il y avoit des Parques pour regler toutes les actions de la vie. Au mariage préſidoient Junon, Hymenée, Thalaſſius, Lucine, Jugatinus, Domiducus, & pluſieurs autres dont les emplois infames font rougir les honnêtes gens (1). Les femmes groſſes ou en couche, invoquoient la bonne Déeſſe, Junon, Lucine, Hecate, *Soſpita*, Mena, *Nixii Dei*, *Intercidona*, *Mater Matuta*, *Deverra*, *Egeria*, *Fluonia*, *Pertunda*, *Prorſa*, *Poſtverta*, *Rumilia*, Divinités dont les noms, ainſi que ceux des autres Dieux qui préſidoient à toutes les ac-

(1) S. Aug. *De Civ. Dei.*

(a) On ne fera que nommer préſentement tous ces Dieux. Ils feront dans le troiſieme Tome partie de l'Hiſtoire des Divinités Romaines.

tions de la vie, deſignoient les emplois. Pour les enfans, on invoquoit la Déeſſe *Naſcio*, ou *Natio*, *Opis*, *Rumina*, *Potina*, *Cunina*, *Levana*, *Paventia*, *Carnea*, *Eduſa*, *Oſſilago*, *Statilinus*, *Vagitanus*, *Fabulinus*, *Juventa*, *Nondina*, *Orbona*; & cette derniere Déeſſe étoit pour les orphelins, ou pour conſoler les peres & les meres de la perte de leurs enfans. Lorſqu'on poſoit l'enfant à terre, on le recommandoit aux Dieux *Pilumnus* & *Picumnus*: de peur même que le Dieu Sylvain ne lui nuisît, il y avoit trois autres Dieux qui veilloient aux portes, *Intercido*, *Pilumnus*, & *Deverra*. Car il eſt bon de ſçavoir qu'à la naiſſance d'un enfant, on frappoit à la porte avec une hache, ou avec un maillet, & enſuite on balayoit le veſtibule, & on croyoit que Sylvain voyant ces trois marques, n'oſoit entreprendre de nuire aux enfans, qu'il jugeoit par-là être ſous la protection de ces trois Divinités. Statilinus préſidoit à l'éducation de ces mêmes enfans; Fabulinus leur apprenoit à parler; Paventia en éloignoit les objets de crainte & de frayeur; Nondina préſidoit aux noms qu'on leur donnoit; Cunina avoit ſoin du berceau; enfin Rumia conſervoit le lait à leurs meres. Les Dieux

Epidotes préſidoient à la croiſſance des enfans, comme leur nom le prouve (*a*).

S'il y avoit tant de Dieux pour veiller à la naiſſance & à la conſervation des enfans, il n'y en avoit pas moins pour les fruits & les moiſſons. Saint Auguſtin, qui dans ſes Livres de la Cité de Dieu nous a conſervé les noms de pluſieurs Dieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, en compte ſeize qui veilloient aux ſemailles & aux moiſſons. Une *Seia* pour les bleds nouvellement ſemés : *Segetia*, quand ils commençoient à pouſſer, *Tutilina*, pour les conſerver dans le grenier ; Proſerpine, quand ils germoient ; *Patelina*, quand ils étoient prêts de pouſſer l'épi ; *Nodotus*, quand ils commençoient à nouer, *Patilena*, *Flora*, *Hoſtilina*, *Lactartia*, *Matuta*, *Rumina* & *Robigus*, & pluſieurs autres, à qui on offroit des ſacrifices dans les différentes ſaiſons de l'année. On avoit encore Venus Libitina, pour préſider à la mort ; Plutus & Ops, pour les richeſſes ; *Janus*, *Forculus*, *Cardea* & *Limentina*, pour avoir ſoin des portes ; *Cluſius* & *Patuleius* étoient les Dieux qu'on invoquoit en les ouvrant ou en les fermant (*b*) ;

(*a*) Ἐπίδω, *ſuper addo*, *augeo*, j'augmente.

(*b*) Forculus, *quaſi à Foribus*, ; Cardea, à *Cardinibus* ; Li-

Laterculus & les Penates, pour les foyers ; Jupiter Erceus pour les murailles (1) ; les Déeſſes Flore, Pomone, & les Dieux Vertumne & Priape veilloient à la conſervation des vergers, des fleurs, & des fruits, comme *Deverrona*, à la recolte. Le Dieu Terme prenoit ſoin des champs & des bornes. On avoit auſſi une Hippone pour les chevaux, Bubone pour les bœufs, Mellone pour les abeilles. *Murcea* étoit la Déeſſe de la pareſſe ; *Oſſilago*, étoit invoquée lorſqu'il s'agiſſoit de remettre les entorſes & les ruptures des os. *Agenoria* l'étoit pour donner du courage. Hebé préſidoit à la jeuneſſe, *Senuius* à la vieilleſſe ; *Momus* à la raillerie ; à la joye, *Vetula* ; aux plaiſirs, *Volopta* ; à la pauvreté *Penia*. Les grands parleurs invoquoient *Aius Locutius* : Harpocrate & Sigalion étoient les Dieux du ſilence. *Pellonia* étoit établie pour éloigner les ennuis ; *Populonia*, pour détourner toutes ſortes de ravages. On avoit diviniſé la vie ſous le nom de *Vitulus*, & la Fiévre avoit auſſi ſes Autels. On avoit un Dieu de l'ordure, nommé

(1) τοῖχος *ſeptum.*

mentina, à *limine*. Tous les autres Dieux avoient des noms conformes à leurs emplois, tant chez les Grecs que chez les Romains.

Voyez ſaint Auguſtin, *de Civitate Dei*, l. 4. 5. & 6. Lactance, après Pauſanias, Pline, &c.

Stercutius, un pour d'autres beſoins; *Crepitus*; une Déeſſe pour les Cloaques, *Cloacina*.

A la Juſtice préſidoient Aſtrée, Themis & Dicé. A la fabrique des monnoyes de cuivre, *Æs*, *Æſculanus*, & *Æres*; à toutes ſortes d'eſpeces, *Juno-Moneta*, ou ſimplement *Moneta*. Ariſtée & Mellonia étoient les Dieux des mouches à miel; *Salacia*, la Déeſſe des tempêtes; Eole, le Dieu des vents. *Vallonia* & *Epunda* avoient ſoin des choſes expoſées à l'air. *Myagrus*, *Muyodes* & *Achor*, étoient les Dieux des mouches. *Pavor*, *Timor*, *Pallor*, étoient ceux que la crainte, l'effroi, & la pâleur qui les accompagne, avoient fait inventer. L'imprudence elle-même avoit ſa divinité tutelaire, qu'on nommoit *Coalemus*: *Catius* rendoit ſpirituel, & *Comus* le Dieu des feſtins, gai & content. Enfin, il n'y avoit rien d'eſſentiel à la vie & aux plaiſirs, qui n'eût une Divinité favorable. Les Romains en avoient deux pour l'amour; l'une pour les amours mutuels, l'autre pour venger les amours mépriſés (*a*), & cette paſſion étoit la Divinité la plus ancienne & la plus univerſel-

(*a*) Ovide l'appelle un amour d'oubli; *Lethens amor.* l. 2. *de Remed. amoris.*

lement adorée. Ce même Peuple avoit aussi deux Temples de la Pudeur, un dédié à la pudicité des Nobles, & l'autre à celle du peuple: enfin, on en voyoit partout d'élevés à la Paix, à la Victoire, à la Pauvreté. à la Foi, à la Clemence, à la Pieté, à la Justice, à la Liberté, à la Concorde, à la Fortune, à la Discorde, à l'Ambition. On appréhendoit le mal, on souhaitoit le bien, on vouloit suivre ses penchans sans remords; & voilà l'origine de toutes ces Divinités naturelles & metaphoriques, dont les noms répondent aux emplois, & qu'on regardoit comme autant de Génies répandus dans le monde, qu'on croyoit en regler les mouvemens, & qu'on tâcha de se rendre favorables par les vœux & les sacrifices, parce qu'on les croyoit malfaisants. Les Poëtes invoquoient Apollon, Minerve, & les Muses; les Orateurs, *Suada & Pitho*; les Medecins, Esculape. Meditrina, *Consus*, Hygieia & Telesphore; les Valets & les Servantes, les Dieux nommés *Arculi & Anculæ*; les Bergers, le Dieu Pan; les Bouviers, la Déesse *Bubona*; les Cavaliers, Castor & *Hippona*.

Comme chaque profession avoit ses Dieux, chaque action de la vie avoit

auſſi les ſiens : ainſi préſidoient aux différentes actions, *Volumnus*, *Volupia*, *Libentia*, *Horſa*, *Horſilia*, *Stimula*, *Strenua*, *Stata*, *Adeona*, *Ageronia*, *Agonis*, *Abeona*, *Feſſoria*, *Fugia*, *Pellonia*, *Catius*, *Fidius*, ou *Sanctus-Fidius*, *Sanctus*, ou *Dius*, *Murcia*, *Nonia*, *Numerica*, *Vacuna*, *Vertumnus*, *Victus*, *Veſtitus*, *Vibilia* (*a*). On avoit inventé auſſi des Dieux pour chaque partie du corps ; le Soleil préſidoit au cœur, Jupiter à la tête & au foye, Mars aux entrailles, Minerve aux yeux & aux doigts, Junon aux ſourcils, Pluton au dos, Venus aux reins, Saturne à la rate, Mercure à la langue, Tethys aux pieds, la Lune à l'eſtomach, le Génie & la Pudeur au front, la Memoire aux oreilles, la bonne Foi à la main droite, la Miſericorde aux genoux. On avoit, comme nous l'avons dit ci-devant, diviniſé chaque Vertu ; la Clemence, la Concorde, la Juſtice, la Miſericorde, la Pieté, la Pudeur, la Prudence, la Sageſſe, l'Honneur, la Verité, la Paix, la Liberté, & pluſieurs autres.

Ou ne s'attend pas que je donne une

(*a*) On ne cite point d'Auteurs pour tout ceci : il n'y a qu'à lire les Hiſtoires Grecques & Romaines, ſur-tout Pauſanias, Strabon, Tite-Live, &c. & Saint Auguſtin.

notion plus étendue de ces Divinités subalternes ; leurs noms désignent assez leurs emplois, & il suffit de les avoir nommées, pour être au fait des Poëtes & des Mythologues qui en parlent. Je remarquerai seulement : 1°, Que presque toutes ces Divinités étoient de l'invention des Romains, comme leurs noms le font assez connoître ; & l'on voit par là combien ces Maîtres du monde, qui avoient adopté presque tous les Dieux des Peuples qu'ils avoient vaincus, en avoient encore introduit d'inconnus à ces mêmes Peuples : 2°, Que la plupart de ces Divinités étoient de l'invention des Peintres & des Sculpteurs : 3°, Qu'il y en avoit qui étoient particuliers à quelques familles, & même quelquefois à de simples particuliers : 4°, Que toutes ces vertus divinisées n'étoient que des symboles, qui les représentoient, ou sur des Medailles, où l'on en trouve un grand nombre, ou sur d'autres Monumens & dans les Inscriptions : 5°, Que leur culte n'étoit ni aussi celebre ni aussi étendu que celui des grands Dieux ; que cependant il y en avoit un grand nombre qui avoient des Autels & des Chapelles, & qu'on invoquoit en certains temps ; comme, avant la récolte, aux vendan-

ges, lorſqu'on cueilloit les fruits, dans les maladies des hommes ou des beſtiaux, &c.

Outre ces Dieux, dont le nombre eſt déja immenſe, il y en avoit de particuliers à chaque Nation ; d'autres qui étoient affectés à certaines Villes : & cela particulierement chez les Grecs & chez les Romains ; ſoit qu'on crût qu'ils étoient nés dans ces Villes, ou qu'ils leur accordaſſent une protection particuliere. En un mot, preſque toute la terre avoit été partagée entre pluſieurs Divinités, & à l'exception des grands Dieux, qui étoient reconnus partout, quoiqu'honorés plus particulierement en certains lieux, les autres n'étoient adorés que chez quelques Peuples, & dans de certaines contrées. C'eſt de-là que ces Dieux étoient nommés *Topiques*, ou Populaires, & qu'ils ont tiré la plûpart de leurs noms, comme on le verra dans leur Hiſtoire, des différents lieux où ils étoient honorés.

Ainſi Jupiter l'étoit ſpécialement dans l'Iſle de Crete, où l'on croyoit qu'il avoit eté nourri, à Dicte, au mont Ida, au mont Olympe, au Pirée, dans l'Epire, à Dodone. Junon, à Argos, à Mycenes, à Phaliſque, à Samos, à Car-

thage. Cerès en Sicile, & à Eleuſis. Veſta ou Cybele, dans toute la Phrygie, ſurtout à Berecynthe, & à Peſſinunte. Minerve, à Alalcomene, à Athenes, & à Argos. Apollon, à Chryſa, Ville de Phrygie, à Delphes, à Cylla, à Claros, une des Cyclades, à Cynthe, montagne de Delos, à Grynée, à Lesbos, à Milet, à Patare, à Phaſelis, montagne de Lycie, à Smynthe, à Rhodes, à Tenedos, à Cyrrha, chez les Hypperboréens, & ailleurs. Diane à Epheſe, à Delos, à Mycenes, à Brauron dans l'Attique, à Magneſie, ſur le mont Ménale, à Segeſte, &c. Venus à Amathonte en Chypre, à Cythere, à Gnide, à Paphos, à Idalie, ſur le mont Eryx dans la Sicile, ſur l'Ida dans la Phrygie. Mars, à Rome, chez les Getes, & d'autres peuples du Nord, comme les Scythes & les Thraces Vulcain, dans les Iſles Eoliennes, à Lemnos, auprès du mont Etna; & plus anciennement en Egypte, dont ſuivant les meilleurs Auteurs, il étoit la premiere Divinité. Mercure, ſur l'Helicon, ſur les monts Cylleniens, à Nonacrie, & generalement dans toute l'Arcadie. Neptune, dans l'Iſthme de Corinthe, au Tenare, & ſur toutes les Mers. Nerée, ſur les côtes des Mers, & par

les gens de marine. Saturne, dans plusieurs lieux d'Italie. Pluton, dans tous les sacrifices qu'on offroit aux morts. Bacchus, à Thebes, à Nysa, à Naxos, &c. Esculape, à Epidaure, à Rome & ailleurs. Pan, sur le Ménale en Arcadie, &c. La Fortune à Antium, Eole, dans les Isles qui portoient son nom. Tels étoient les lieux principaux de la Grece, de l'Asie mineure, & de l'Italie, où l'on honoroit les Dieux d'un culte particulier.

Enfin, pour comble d'absurdité, on adora les animaux & les reptiles; & ce n'étoient pas seulement les particuliers qui leur offroient de l'encens & des sacrifices, mais les Villes entieres où leur culte fut établi: ainsi Memphis & Heliopolis adoroient le bœuf; Saïs & Thebes, les brebis; Cynopolis, les chiens; Mendès, les chevres & les boucs (*a*), les Assyriens, les colombes. Dans quelques Villes on adoroit les singes, dans d'autres les crocodiles & les lezars, les corbeaux, les cigognes, l'aigle, le lion; & ces Villes portoient même souvent le nom des animaux qui étoient l'objet de leur culte, comme Cynopolis, Leontopolis, Mendès, &c. Les poissons devinrent aussi

(*a*) On expliquera dans le Liv. VI. ce qu'on doit penser du culte rendu aux animaux.

l'objet d'un culte ſuperſtitieux, non-ſeulement parmi les Syriens, qui n'oſoient pas même en manger; mais auſſi dans pluſieurs Villes d'Egypte, de Lydie, & dans d'autres pays. Les uns plaçoient ſur leurs Autels des anguilles, d'autres des tortues, & d'autres des brochets (*a*).

On n'en demeura pas là: les inſectes, les ſerpens furent auſſi adorés en Egypte & dans pluſieurs autres pays. Epidaure & Rome avoient élevé des Temples à la couleuvre, qu'ils croyoient repréſenter Eſculape. Il n'y eut pas juſqu'aux moindres inſectes qui ne devinrent l'objet de cette folle ſuperſtition. Les Theſſaliens honoroient les fourmis, dont ils croyoient tirer leur origine: les Acarnaniens, les moûches; & ſi les habitans d'Accaron ne les adoroient pas, ils offroient du moins de l'encens au Génie qui les chaſſoit, & Béelzebut étoit leur grande Divinité. Enfin, les pierres elles-mêmes furent l'objet d'un culte public; comme celle que Saturne avoit avalée au lieu de Jupiter, & celle qui repréſentoit parmi les Phrygiens la mere des Dieux; & le Dieu Terme, qui étoit une eſpece de borne ou de rocher.

(*a*) Conſultez ſur tout cela Voſſius, *de Idol.* qui en traite fort au long.

Que si nous voulons parler maintenant des Heros ou des demi-Dieux, quel prodigieux nombre n'en trouverons-nous pas ? Leurs Temples étoient repandus dans toute la terre, & leur culte, quoique moins solemnel que celui des Dieux, faisoit une partie considerable de la Religion payenne. Enée, surnommé Jupiter-Indigete, avoit une Chapelle érigée en son honneur sur les bords du fleuve Numicus ; Janus, Faunus, Picus, Evandre, Fatua ou Carmenta, Acca-Laurentia, ou Flore, Matuta, Portumnus, Mania, Anna-Perrenna, Vertumne, Romulus, & plusieurs autres, étoient honorés dans le pays Latin. Hercule (*a*), Thesée, Castor & Pollux, Helene, Agamemnon, & la plûpart des Heros de la Toison d'or ou du siege de Troye, eurent des Temples & des Autels dans la plûpart des Villes de la Grece. La Laconie honoroit Hyacinthe, & Timomarchus qui combattit pour les Lacedemoniens contre le Peuple d'Amycles, sans parler d'Agamemnon, de Menelas, de Paris & de Déiphobe. Les Messeniens offroient de l'encens & des sacrifices à Po-

(*a*) Il n'y a pas de Dieu Indigete dont le culte fût plus répandu que celui d'Hercule. La Grece, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, la Libye, l'Egypte, & la Phenicie, lui avoient élevé des Temples & des Autels.

lycaon, à ſa femme Meſſene, à leur fils Triopas, & au celebre Machaon fils d'Eſculape. Les Arcadiens accorderent les honneurs divins à Caliſto, à ſon fils Arcas, à Ariſtée qui avoit quitté l'Iſle de Cos où il étoit né, pour venir en Arcadie apprendre à ce peuple l'art d'élever les abeilles. Le peuple d'Argos honoroit Perſée, Lyncée, Hypermneſtre, Io, Apis. Les Acarnaniens reveroient Amphiloque, & conſultoient ſes Oracles. Le peuple d'Athenes avoit rempli cette celebre Ville des Temples de Cecrops, de ſes filles, Agraule, Herſé & Pandroſe; de Celeus & de Triptoleme ſon fils, d'Erechteus & de ſes filles. On y trouvoit auſſi les Temples d'Egée, de Theſée, de Dedale, de Perdix ſon neveu, d'Androgée, d'Alcmene, d'Eaque, d'Iolaüs, ce fameux compagnon des travaux d'Hercule, de Codrus, & d'une infinité d'autres. A Delphes on voyoit celui de Neoptoleme; à Megare, celui d'Alcathoüs; chez les Oropiens celui d'Amphiaraüs; Thebes étoit celebre, non-ſeulement par le culte de Bacchus, de Semelé, de Cadmus, d'Hermione, mais auſſi de toute cette illuſtre famille: ainſi Ino & Melicerte y eurent leurs Temples & leurs Autels, auſſi-bien qu'Her-

cule, Iolaüs & Amphiaraüs. Dans l'Elide les femmes sacrifioient une fois par an à Hippodamie, fille de Pelops. Telesphore étoit honoré à Pergame, *Damia* ou *Lamia* l'étoit à Epidaure, Nemesis à Rhamnus, *Sanctus*, ou *Sangus* chez les Sabins, *Adramus* & *Palicus* en Sicile, Coronis à Sicyone, Théagene chez les Thasiens, Borée en Thrace, *Pater-Curis* chez les Volsques, Tellenus à Aquilée, Tanaïs en Armenie, Ferentina à Ferentum, Tagès en Etrurie, aujourd'hui la Toscane; Feronia, dans plusieurs lieux d'Italie, *Marica* à Minturne, les Graces, à Orchomene, les Muses, dans la Piérie & à Lesbos, & Amphiloque à Oropos. La Thessalie sacrifioit à Pelée, à Chiron, à Achille. L'Isle de Tenedos à Tenès, celle de Chio à Aristée & à Drimachus, celle de Samos à Lysandre, celle de Naxe à Ariadne, les Eginetes à Eaque, ceux de Salamine au fameux Ajax, fils de Telamon, l'Isle de Crete, à Europe, à Idomenée, à Molon, & à Minos. On voyoit en Afrique les Temples de plusieurs Rois. Les Maures honoroient Juba; ceux de Cyrene, Battus; les Carthaginois, Didon, Amilcar, &c. Les Thraces, Orphée, & leur Législateur Zamolxis.

On ne finiroit pas s'il'on vouloit parcourir tous les autres lieux celebres par le culte de quelque Divinité particuliere, puisque toute la terre étoit remplie de Temples & d'Autels, élevés non-seulement aux grands Dieux, mais aussi aux Indigetes (*a*), & que chaque Peuple & chaque Ville, generalement parlant, avoit mis au rang des Dieux ou des Heros, ses Fondateurs & ses Conquérans. Si l'on croit avoir besoin de preuves, pour tout ce que je viens de dire dans ce dernier article, on n'a qu'à lire Pausanias, qui parle des Temples consacrés à tous ces Heros, Strabon, & parmi les modernes, Meursius dans son excellent Traité des Fêtes de la Grece; le premier Livre de Vossius, & Rosin (1).

(1) Liv. 2. & 3.

Enfin, si l'on joint à tant de Dieux, les Génies & les Junons qui étoient comme les anges gardiens de chaque homme & de chaque femme, on n'aura pas de peine à croire ce que dit Pline, que le nombre des Dieux excedoit celui des hommes (*b*), ni ce que rapporte Varron, qui fait mon-

(*a*) Consultez pour tous ces Indigetes & leur culte, Pausanias, & Strabon, & parmi les modernes Meursius, *Græciæ Feriata*, & Vossius, *de Idol.* Liv. 1.

(b) *Major cœlitum populus etiam quam hominum intelligi potest, cum singuli quoque ex semetipsis totidem Deos faciant, Junones, Geniosque adaptando sibi.* Pline, Liv. 2.

ter ce nombre à trente mille.

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait eu de tout temps dans presque tous les pays du monde, quelqu'un qui ait rejetté dans le fond du cœur ces Divinités ridicules, du moins pour la plûpart. Je sçais que Dieu se conserva quelques serviteurs parmi les Nations les plus Idolâtres; que Salem eut son Melchisedech, les Iduméens leur Job, les Chaldéens leur Abraham; mais à cela près on doit croire que toute la terre étoit couverte des tenebres de l'Idolâtrie; qu'il n'y eut que le peuple Juif dans un coin du monde, qui conserva l'idée & le culte du vrai Dieu; encore ce même Peuple trop ingrat & toujours charnel, malgré les bienfaits visibles qu'il recevoit de son Dieu, & les défenses continuelles des Prophetes, ne se laissa que trop souvent entraîner au fatal penchant qu'il avoit pour l'Idolâtrie.

On pourroit opposer à ce que je viens de rapporter des progrès de l'Idolâtrie, que toutes les fausses Divinités des Payens, n'étoient que differens attributs du vrai Dieu; qu'ils adoroient, par exemple, sa justice dans Themis, sa puissance souveraine dans Jupiter, son éloquence dans Mercure, sa sagesse dans Pallas, ainsi des autres;

autres; mais ils n'en seroient pas pour cela plus excusables, ayant ainsi distribué & partagé entre plusieurs Dieux, les perfections d'un Etre qui est un par essence. On peut penser la même chose des Poëtes & des Philosophes, qui croyoient que Dieu étoit l'ame de ce vaste univers, qui lui donnoit le mouvement & la vie.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
. . . . . *Deum namque ire per omnes*
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum (1).

(1) Eneid. L. 6.

C'étoit le sentiment favori des Stoïciens, au rapport de Ciceron (2): chacun donna à cette ame universelle du monde, le nom de quelque Divinité. Strabon disoit que c'étoit Jupiter; selon Denys d'Halicarnasse, c'étoit Saturne; Macrobe vouloit que ce fût le Soleil; Apulée, la Lune: d'autres, Pan, ou Junon, ou Minerve; ou plûtôt selon le sentiment de Zenon (3), c'étoit cette même ame du monde, qui prenoit tous ces differens noms, suivant les differens rapports de sa puissance: qu'elle s'appelloit *Dios*, parceque c'est par elle que tout se fait; *Athena*, parceque son empire est dans les Cieux; *Hera*, ou Ju-

(2) Quest. Acad. L. 4.

(3) Voyez Diog Laerce.

non, parce qu'elle préside à l'air; Poseidon ou Neptune, parce qu'elle réside dans l'eau; Vulcain, parce qu'elle habite dans le feu (1). Reconnoître & adorer, comme une Divinité, cette ame universelle, qui est une portion du monde, étendue comme le corps qu'elle anime, c'est à la verité une espece d'Idolâtrie plus rafinée que celle du peuple; mais c'est toujours rendre à une chose materielle les hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu; ou plûtôt c'étoit un athéïsme semblable à celui de Straton, de Pline, de Spinosa, & de la plûpart des Lettrés Chinois.

(1) C'étoit aussi le sentiment de Varron. Voyez S. Aug. *De Civ. Dei*. L. 27. C. 23.

Mais après avoir prouvé que l'Idolâtrie n'étoit parvenue que par degrés au point d'absurdité où on vient de la voir, il faut dire en peu de mots de quelle maniere le culte qu'on rendoit aux faux Dieux, monta jusqu'au comble de l'abomination.

Comme dans les premiers temps, la plûpart des Peuples ne connoissoient ni villes ni maisons, & n'habitoient que dans des huttes, ou sous des tentes portatives, & qu'ils erroient dans differens endroits, pour chercher des établissemens solides, il ne leur étoit ni facile ni convenable de construire des Temples & de faire des Idoles; & c'est ce qui les

obligea d'abord à choisir pour l'exercice de leur Religion, les cavernes, les bois, & les montagnes, les Prêtres & les Legislateurs ayant regardé ces lieux retirés, comme très-propres à rendre les mysteres de la Religion plus respectables. Pline s'explique clairement sur cette matiere. Les arbres, dit-il, & les champs furent autrefois les Temples des Dieux. *Arbores fuere Numinum Templa, priscoque ritu simplicia rura.* Voilà ce qui donna lieu à la consecration des bois, dont l'usage n'a cessé qu'avec l'idolâtrie.

Il faut remarquer, en premier lieu, que lorsqu'on vint à bâtir des Temples, on n'abolit pas l'usage des bois sacrés, & qu'on en planta souvent autour. Secondement, que ces premiers Temples n'avoient point d'Idoles. L'Architecture fut inventée avant que l'art de faire des figures fût connu. Herodote (1) & Lucien (2) nous l'apprennent des Egyptiens & des Scythes. Si nous en croyons Plutarque après Varron (3), les Romains furent 170. ans sans Statues ni Idoles, & même Numa Pompilius les avoit proscrites par une Loy également sage & judicieuse : aussi quand on trouva les Livres de ce Prince, qui avoient été long-temps perdus, on les fit brûler,

(1) L. 1.
(2) *De Dea Syria.*
(3) Voyez S. Aug. *De Civ.* L. 4. c. 31.

parce qu'ils condamnoient apparemment une coutume trop universelle alors, pour être abolie, à moins qu'on ne veuille dire qu'on les fit brûler comme des Livres apocryphes & supposés. Silius Italicus dit de même, que le Temple de Jupiter Ammon étoit sans aucune Idole, & que le feu éternel qu'on y conservoit, représentoit la Divinité qui y étoit adorée. Enfin, pour ne pas ennuyer par un trop grand nombre ce citations, Tertullien nous apprend que de son temps même il y avoit plusieurs Temples sans aucune Statue; & c'est ce que veut dire l'Auteur du Livre de la Sagesse en parlant des Idoles : *Neque enim erant ab initio, neque erunt in perpetuum.*

Il faut remarquer en troisieme lieu, qu'avant que l'art de faire des Statues fût inventé, on rendit un culte religieux à des pierres informes, à des colomnes, & autres choses de cette nature; c'est ce que nous apprenons de plusieurs Auteurs. Sanchoniathon dit que les plus anciennes Statues n'étoient que des pierres brutes, qu'il appelle *Bætilia*; & ce mot vient apparemment de Bethel, nom que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un Autel après son combat avec l'Ange (1). Pausanias parle des

(1) Gen. 28.

Statues d'Hercule & de Cupidon, qui n'étoient que deux masses de pierre. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit en un même endroit trente pierres quarrées, auſquelles on donnoit les noms d'autant de Divinités. Les Scythes, au rapport d'Herodote (1), adoroient une épée qui représentoit le Dieu Mars. D'autres Peuples, selon Justin, rendoient leur culte à une lance; & c'est de-là qu'est venue la coutume de donner des lances aux Statues des Dieux, *Ab origine rerum pro Diis immortalibus hastas coluerunt; ob cujus Religionis memoriam, adhuc Deorum simulachris hastæ adduntur.* L. 43. Le fameux Sceptre d'Agamemnon dont parle Homere, fut adoré par le Peuple de Cheronée, comme un symbole de Jupiter. Enfin Arnobe nous apprend, que les Perses adoroient le feu & les fleuves; les Arabes, une pierre informe; les Thespiens, un rameau; les Cariens, du bois; ceux de Pessinunte, un caillou; les Romains, la lance de Romulus; & les Samiens, un puits. *Videtis temporibus priscis Persas fluvios coluisse, memoralia ut indicant scripta; informem Arabas lapidem, acinacem Scythiæ nationes, ramum pro Cynthia Thespios: lignum Cariis pro Diana colebatur; Pessinuntios silicem pro*

(1) L. 4.

Deûm matre, pro Marte Romanos hastam, puteum Samios pro Junone (1). Lorsque l'art de faire des Statues, dont on donne la gloire à Promethée, fut inventé, & que Dedale l'eut perfectionné, on rejetta toutes ces Divinités informes, & dès-lors l'Idolâtrie commença à faire beaucoup de progrès : on porta même la superstition jusqu'à croire que les Divinités elles-mêmes venoient habiter dans les Statues qui les représentoient ; & ce sentiment étoit reçu si universellement, que le Philosophe Stilpon ayant entrepris de prouver que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu, fut deferé à l'Areopage, où il fut obligé, pour se justifier, de chercher une pitoyable défaite, & de dire qu'il avoit avancé que cette Statue n'étoit pas un Dieu, puisque c'étoit une Déesse ; ce qui n'empêcha pas toutefois qu'il ne fût banni.

(1) Arnobe *Ad Gentes l. 6.*

Comme toute Religion demande nécessairement un culte, après avoir traité de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie, & des Dieux qu'elle avoit introduits, il est necessaire de parler du culte qu'on rendoit à ces differentes Divinités ; des Autels, des Temples, des Prêtres, des Sacrifices, des Victimes, des Instrumens des Sacrifices, des Oracles, des Fê-

tes, &c. ce qui fera la matiere d'autant de Chapitres.

CHAPITRE V.

Des Temples des Payens, de leur Forme, de leur Ancienneté, &c.

L'Antiquité des Temples eſt auſſi inconteſtable, que le temps auquel on a commencé d'en avoir, eſt incertain. Comme c'eſt dans la Phenicie & dans l'Egypte que l'Idolâtrie a commencé peu de temps après le Deluge, il n'eſt pas douteux que c'eſt dans ces deux Pays qu'il faut chercher l'origine de tout ce qui concerne le culte des faux Dieux, & l'uſage des Temples qui a commencé chez eux. Herodote & Lucien le diſent formellement des Egyptiens; mais auſſi il faut obſerver en même temps, que le ſyſtême de cette fauſſe Religion n'a pas été établi tout d'un coup, & que les ceremonies ne l'ont été que peu-à-peu. D'abord on n'honora les Dieux, que d'une maniere groſſiere: de ſimples Autels de pierre brute ou de gazon, élevés au milieu de la campagne, étoient les ſeuls préparatifs des Sacrifices qu'on

leur offroit. Les Chapelles, c'eſt-à-dire, des lieux fermés, & enfin les Temples ne ſont venus que dans la ſuite ; & on ne voit pas en effet, que les Egyptiens en euſſent du temps de Moyſe : il en auroit parlé, puiſqu'il en a eu ſouvent occaſion. Ainſi j'oſe décider que le Tabernacle qu'il fit dans le deſert, & qui étoit un Temple portatif, eſt le premier Temple qu'on connoiſſe, & peut-être le modele de tous les autres. Le Tabernacle avoit un lieu ſacré, *Sancta Sanctorum*, qui répond aux lieux ſaints & cachés des Temples des Payens, & qu'ils nommoient *Adyta*. Ce Temple, expoſé à la vuë des Nations voiſines des lieux que parcoururent les Iſraëlites pendant quarante ans, a pû donner occaſion à ces Peuples Idolâtres d'en conſtruire de ſemblables, ſans être portatifs ; du moins eſt-il certain qu'ils en avoient avant la conſtruction du Temple de Jeruſalem. Le premier dont il eſt fait mention dans l'Ecriture, eſt celui de Dagon chez les Philiſtins. Quoiqu'il en ſoit, la coutume de bâtir des Temples en l'honneur des Dieux, venue d'Egypte, paſſa chez les autres Peuples. Lucien (1) dit que ce fut de ce pays qu'elle fut portée chez les Aſſyriens, & par-là il doit comprendre

(1) *De Dea Syria.*

tous les Pays d'alentour, la Phenicie, la Syrie, & d'autres encore. De l'Egypte & de le Phenicie, elle passa dans la Grece avec les Colonies, & de la Grece à Rome; c'est le chemin des Fables & de l'Idolâtrie, comme nous le disons tant de fois dans cet Ouvrage; & cette opinion est fondée sur Herodote, & sur tout ce que l'Antiquité a de plus certain. On donne à Deucalion pour la Grece, & à Janus pour l'Italie, la gloire d'y avoir bâti les premiers Temples; d'autres assurent que pour l'Italie, l'honneur en est dû à Faunus, d'où est venu le nom de *Fanum*, qui parmi les Latins signifie un Temple; mais toutes ces recherches sont aussi frivoles qu'incertaines. Ce qu'il y a de plus assuré, c'est qu'à de petites Chapelles, élevées la plûpart par de simples particuliers, & au milieu des champs, succederent bientôt des bâtimens reguliers, & enfin des Chefs-d'œuvres d'Architecture. On peut voir dans Herodote, & dans d'autres Auteurs, qu'elle étoit la magnificence du Temple de Vulcain en Egypte, que tant de Rois eurent bien de la peine à achever: c'étoit une grande gloire si d.n un long regne un Prince avoit pû en construire un portique. Vous verrez

dans Pausanias la description du Temple
(1) *In Elia.* de Jupiter Olympien (1), que je donnerai à la fin de ce Chapitre, avec celle des autres Temples que je nomme ici. Celui de Delphes, aussi celebre par ses Oracles que par les présens immenses dont il étoit rempli, merite d'être connu. Celui de la Diane d'Ephese, ce chef-d'œuvre de l'art, & si renommé qu'un
(1) Eroſtrate. insensé (2) crut se rendre immortel en le brûlant, étoit aussi riche que magnifique. Le Pantheon, ouvrage de la magnificence d'Agrippa, gendre d'Auguste, subsiste encore, & est dédié à tous les Saints, comme il l'étoit auparavant à tous les Dieux. Enfin celui de Belus, ou plûtôt cette grande & magnifique Tour, composée de sept étages, dont le plus élevé renfermoit la Statue de ce Dieu, avec les autres choses dont parle Herodote, comme il étoit le plus ancien de tous ceux dont je viens de parler, il étoit aussi le plus singulier & le plus magnifique.

Voilà les Temples les plus superbes des Payens, dont l'Histoire nous ait conservé la memoire. Les autres, moins celebres, sont en si grand nombre, qu'il faudroit des Volumes pour les décrire; & la chose seroit fort inutile: on croit

qu'il y en avoit plus de mille, grands ou petits, dans la seule ville de Rome. Les Antiquaires ont fait dessiner le plan & l'élevation de quelques-uns de ces Temples, sur-tout le P. de Montfaucon (1), que l'on peut consulter.

(1) Anti. Exp. T. 2. p. 54. & suiv.

Comme les Latins expriment le mot de Temple de plusieurs manieres, *Templum*, *Fanum*, *Ædes*, *Sacrarium*, *Delabrum*, *&c.* les Grammairiens & les Commentateurs ont cherché l'étymologie de chacune de ces dénominations; mais tout bien examiné, il paroît que ces noms signifioient des lieux consacrés aux Dieux, differens entre eux plus par la grandeur que par la forme, quoique de très-bons Auteurs y ayent mis quelquefois d'autres differences. Il paroît que dans les premiers temps, *Fanum* signifioit la place destinée à un Temple, & que le même mot fut employé dans la suite, pour marquer un petit Temple, de même que le mot *Sacrarium*. Ciceron en effet (2), employe deux fois ces deux mots, pour decrire un petit Temple que Cerès avoit à Catane en Sicile. Cet Orateur employe ailleurs le mot de *Sacrarium*, pour les Chapelles particulieres que chacun avoit dans sa maison; mais ces Chapelles étoient plus souvent

(2) Dans sa quatriéme Verrine.

exprimées par le mot *Larárium. Ædes*, ſi nous en croyons Varron, dont le témoignage eſt rapporté par Aulu-Gelle, marquoit que le Temple étoit établi par les Augures; d'où il conclut que tout ce qu'on appelloit *Ædes*, n'étoit pas un Temple; mais cette diſtinction eſt ſans fondement, car les Auteurs ſe ſervent également des deux expreſſions, pour les bâtimens conſacrés aux Dieux. Il n'en eſt pas de même du mot *Delubrum*, qui ſignifioit proprement, ſelon Aſconius, un Temple conſacré à pluſieurs Divinités, & dans lequel il y avoit pluſieurs Chapelles, comme le Pantheon étoit un Temple conſacré à tous les Dieux. Le mot *Templum*, ne marquoit pas même toujours un bâtiment, puiſque les Augures l'employoient pour les enceintes fermées de paliſſades ou de toiles, qu'ils formoient avec le bâton Augural, pour tirer les Augures.

Les Temples des Anciens étoient partagés en pluſieurs parties qu'il eſt bon de diſtinguer, pour entendre les deſcriptions qu'ils en font. La premiere étoit le Veſtibule, où étoit la Piſcine, dans laquelle les Prêtres, *Æditui*, puiſoient l'eau luſtrale pour expier ceux qui vouloient entrer dans les Temples; la Nef,

νὸς ; & le lieu Saint appellé *penetrale*, *ſacrarium*, *adytum*, dans lequel il n'étoit pas permis aux particuliers d'entrer ; & enfin l'arriere Temple ὀπισθόδομος ; mais tous n'avoient pas cette partie. Les Temples avoient ſouvent des Portiques, & toujours des marches pour y monter. Il y en avoit auſſi avec des galeries autour ; ces galeries étoient formées d'un rang de colonnes, poſées à un certain eſpace du mur, couvertes de grandes pierres : ces Temples étoient nommés *Peripteres*, c'eſt-à-dire, ailes ; & *Dipteres*, quand la galerie avoit deux rangs de colonnes ; *Proſtyles*, lorſque les colonnes formoient le Portique ſans galerie ; & enfin *Hypethres*, quand ils avoient en dehors deux rangs de colonnes, & autant en dedans, tout le milieu étant découvert, à peu près comme nos Cloîtres. Vitruve remarque encore d'autres particularités, qu'on peut voir dans ſon Ouvrage.

L'interieur des Temples étoit ſouvent très-orné, car outre les Statues des Dieux, qui étoient quelquefois d'or, d'yvoire, d'ébene, ou de quelque autre matiere précieuſe, & celles des grands hommes (*a*) qui étoient quelquefois en

[*a*] Voyez la deſcription des Temples les plus celebres, à la fin de ce Chapitre.

grand nombre, il étoit ordinaire d'y voir des peintures, des dorures, & d'autres embelliſſemens, parmi leſquels il ne faut pas oublier les offrandes, ou les *Ex voto*; c'eſt-à-dire, des Proües de Vaiſſeau, lorſqu'on croyoit avoir été garanti du naufrage par le ſecours de quelque Dieu; des Tableaux, *Tabellas*, pour la guériſon d'une maladie; les Armes priſes ſur les ennemis, les Drapeaux, des Trepieds, & des Boucliers votifs, tels que ſont les deux qui ſe trouvent dans le Cabinet des Medailles du Roi, & dont l'hiſtoire eſt dans le neuvieme Volume des Memoires de l'Academie des Belles Lettres (*a*). Il y avoit ſur-tout dans le Temple de Delphes, & dans pluſieurs Temples de Rome, des richeſſes immenſes de ce genre. Outre ces ſortes d'ornemens, on ne manquoit gueres au jour de Fêtes de parer les Temples de branches de laurier, d'olivier, & de lierre.

Lorſqu'on vouloit bâtir un Temple, les Aruſpices étoient employés à choiſir le lieu, & le temps auquel on devoit en commencer la conſtruction. Ce lieu étoit purifié avec grand ſoin; on l'environnoit même de rubans & de couronnes (1). Les Veſtales accompagnées de

(1) Voyez Tacite Hiſt. L. 4.

(*a*) Voyez le Traité *de Donariis*, par Thomaſinus.

jeunes garçons & de jeunes filles, lavoient cet eſpace avec de l'eau pure & nette, & le Pontife l'expioit par un Sacrifice ſolemnel. Enſuite il touchoit la pierre qui devoit ſervir la premiere à former le fondement, & qui étoit liée d'un ruban ; & le peuple animé d'un grand zele, l'y jettoit, avec quelques pieces de monnoye, ou de métal qui n'avoit pas encore paſſé par le creuſet. Lorſque l'édifice étoit achevé, la conſécration s'en faiſoit auſſi avec de grandes ceremonies, & c'étoit le Pontife, ou en ſon abſence, quelqu'un de ſon College qui y préſidoit.

Tacite (1) parlant du rétabliſſement du Capitole, nous a conſervé la formule, & les autres ceremonies de la conſécration du lieu deſtiné à bâtir un Temple. Veſpaſien, dit-il, ayant chargé L. Veſtinus du ſoin de rétablir le Capitole, ce Chevalier Romain conſulta les Aruſpices, & il apprit d'eux qu'il falloit commencer par tranſporter dans des marais les reſtes du vieux Temple, & en bâtir un nouveau ſur les mêmes fondemens. L'onzieme jour avant les Kalendes de Juillet, le Ciel étant ſerain, tout l'eſpace deſtiné pour l'édifice fut ceint de rubans & de couronnes. Ceux des Soldats

(1) Hiſt.

dont le nom étoit de bonne augure, entrerent dans cette enceinte avec des rameaux à la main; puis vinrent les Vestales, accompagnées de jeunes garçons, & de jeunes filles, dont les peres & meres vivoient encore, qui laverent tout ce lieu avec de l'eau de fontaine, de lac, ou de fleuve. Alors Helvidius Priscus Préteur, précedé de Plaute Elien Pontife, acheva d'expier l'enceinte par le sacrifice d'une vache, & de quelques taureaux, qu'il offrit à Jupiter, à Junon, à Minerve, & aux Dieux Patrons de l'Empire, & les pria de faire ensorte que le Bâtiment que la pieté des hommes avoit commencé pour leur demeure, fût heureusement achevé. Les autres Magistrats, qui assistoient à cette ceremonie, les Prêtres, le Sénat, les Chevaliers & le Peuple, pleins d'ardeur & de joye, se mirent à remuer une pierre d'une grosseur énorme, pour la traîner au lieu où elle devoit être mise en œuvre. Enfin, on jetta dans les fondemens plusieurs petites monnoyes d'or, & d autres pieces de métal, comme nous le venons de dire.

De ces Temples, il y en avoit quelques-uns qui ne devoient pas être bâtis dans l'enceinte des Villes, mais hors les

murs ; comme ceux de Mars, de Vulcain & de Venus, pour les raiſons qu'en apporte Vitruve (1). » Quand on veut, « dit cet Auteur, bâtir des Temples aux » Dieux, ſur-tout a ceux qui ſont les » Patrons de la Ville, ſi c'eſt à Jupiter, » à Junon, ou à Minerve, il faut les » placer aux lieux les plus élevés, d'où » l'on puiſſe voir la plus grande partie » des murs de la Ville. Si c'eſt à Mercu- » re, on doit les mettre à l'endroit où ſe » tient le marché, ou la foire, ainſi » qu'on l'obſerve pour ceux d'Iſis & de » Serapis. Ceux d'Apollon, ou de Bac- » chus doivent être près du Theatre. » Ceux d Hercule, lorſqu'il n'y a ni » Gymnaſe, ni Amphitheatre, doivent » être placés près du Cirque. Ceux de » Mars hors de la Ville, & dans les » champs ; comme ceux de Venus, aux » portes de la Ville. On trouve, (c'eſt » toûjours le même Auteur qui parle,) » dans les écrits des Aruſpices Etruſques, « qu'on a coutume de mettre les Tem- » ples de Venus, de Vulcain & de Mars, » hors des murs, de peur que ſi Venus » étoit dans l'interieur de la Ville-mê- » me, cela ne fût une occaſion de dé- » bauche pour les jeunes gens, & pour » les meres de famille. Vulcain devoit

(1) Liv. 2. C. 2.

» être auſſi en dehors, pour éloigner des » maiſons la crainte des incendies. Mars » étant hors des murs, il n'y aura point de » diſſention entre le peuple; & de plus, » il ſera là comme un rampart pour ga- » rantir les murailles de la Ville des pé- » rils de la guerre. Les Temples de Ce- » rès étoient auſſi hors des Villes, en des » lieux où on n'alloit guere que pour » lui offrir des ſacrifices, afin que la pu- » reté n'en fût point ſouillée ». Cependant ces diſtinctions ne furent pas toûjours obſervées exactement.

On ne peut rien ajouter au reſpect que les Idolâtres avoient pour leurs Temples. Si nous en croyons Arien, il étoit défendu de s'y moucher & d'y cracher; & Dion ajoute que quelquefois on y montoit à genoux. Ils étoient un lieu d'aſyle pour les coupables & pour les débiteurs, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant. Enfin, dans les calamités publiques, les femmes ſe proſternoient dans les lieux ſacrés, & en balayoient le pavé avec leurs cheveux. Il eſt arrivé cependant quelquefois, que les malheurs publics ne ceſſant pas, le peuple perdoit tout le reſpect dû aux Temples, & s'emportoit juſqu'à jetter des pierres contre les murailles, comme

pour les lapider ; ainſi qu'on le voit dans Suetone (1).

(1) *In Calig.*

Quoique communément les hommes & les femmes entraſſent dans les Temples, il y en avoit dont l'entrée étoit défendue aux hommes, comme celui de Diane à Rome, dans la rue nommée *Vicus Patricius*, ainſi que Plutarque nous l'apprend, quoiqu'ils puſſent entrer dans les autres Temples de cette Déeſſe ; on croit que la raiſon de cette défenſe venoit de ce qu'une femme qui prioit dans ce Temple, y avoit reçu le plus ſanglant affront.

Après avoir donné une idée abregée des Temples des Payens, je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de faire une deſcription particuliere de quelques-uns des plus celebres. On jugera par là à quel point on avoit porté la magnificence & la profuſion.

Temple de Belus,

Si ce Temple étoit le plus ancien de tous ceux du Paganiſme, comme on n'en ſçauroit douter, il étoit auſſi le plus ſingulier par ſa ſtructure. Beroſe, au rapport de Joſeph (2), en attribue la conſtruction à Belus, qui y fut lui-même adoré après ſa mort. Mais il eſt certain que ſi le Belus de cet Hiſtorien eſt le même

(2) Ant. l. 10.

que Nemrod, comme il eſt bien vrai-ſemblable, ſon deſſein ne fut pas de bâtir un Temple, mais d'élever une tour, qui pût le mettre à couvert lui & ſon peule, des inondations, s'il en arrivoit de ſemblables au Deluge. On ſçait de quelle maniere Dieu arrêta ce deſſein inſenſé. L'ouvrage demeura en l'état où il étoit au moment de la confuſion des langues, & fut deſtiné dans la ſuite à ſervir de Temple à Belus, qui après ſa mort merita les honneurs divins. Cette fameuſe tour, qu'on appelle vulgairement la Tour de Babel, formoit dans ſa baſe un quarré, dont chaque côté contenoit un ſtade de longueur (*a*), ce qui lui donnoit un demi-mille de circuit. Tout l'ouvrage étoit compoſé de huit tours bâties l'une ſur l'autre, & qui alloient toujours en diminuant. Quelques Auteurs, comme le remarque M. Prideaux (1), trompés par la Verſion Latine d'Herodote, prétendent que chacune de ces tours ait été haute d'un ſtade, ce qui monteroit à un mille de hauteur pour le tout; mais le texte Grec ne porte rien de ſemblable, & il n'y eſt fait aucune mention de la hauteur de cet édifice (*b*). Strabon qui a

(1) Hiſt. des Juifs, tom. 1. p. 181.

(a) La ſtade étoit une eſpace de ſix vingt toiſes.

(b) Herodote dit ſeulement que ce bâtiment avoit un ſtade de longueur, ſur un ſtade de largeur.

fait aussi la description de ce Temple, ne lui donne qu'un stade de haut, & un de chaque côté. Le sçavant Editeur de l'impression de l'Ouvrage de M. Prideaux faite à Trevoux, dit qu'en suivant la mesure des stades qui étoient en usage du temps d'Herodote, le seul des Anciens qui parle pour avoir vû cet édifice, il ne devoit avoir que 69. toises de haut, ou environ, c'est-à-dire un peu plus d'une fois la hauteur des tours de l'Eglise de Paris; ce qui n'est pas si excessif, vû la magnificence de quelques bâtimens de l'Europe. Le même Editeur remarque encore, que comme cet ouvrage n'étoit fait que de briques, que des hommes portoient sur leur dos, comme nous l'apprenons des anciens (1), ainsi que l'Ecriture-Sainte le dit de la tour de Babel, sa construction n'a rien qui doive surprendre; & quoiqu'il fût plus haut de cent dix-neuf pieds que la grande Pyramide, comme elle étoit bâtie, ou du moins couverte de pierres d'une longueur excessive, qu'il falloit guinder à une si prodigieuse hauteur, elle doit avoir été infiniment plus difficile à construire. Quoi qu'il en soit, nous apprenons d'Herodote qu'on montoit au haut de ce bâtiment par un degré qui alloit en tournant, & qui étoit en

(1) Herod. L. 1. Strab. L. 16. Diod. de sic. L. 2. Arrian L. 7.

dehors. Ces huit tours compoſoient comme autant d'étages, dont chacun avoit ſoixante & quinze pieds de haut, & on y avoit pratiqué pluſieurs grandes chambres ſoutenues par des pilliers, & de plus petites, où ſe repoſoient ceux qui y montoient. La plus élevée étoit la plus ornée, & celle en même temps pour laquelle on avoit le plus de veneration. C'eſt dans cette chambre qu'étoient, ſelon Herodote, un lit ſuperbe, & une table d'or maſſif, ſans aucune ſtatuë.

Juſqu'au temps de Nabuchodonoſor ce Temple ne contenoit que la Tour, & les chambres dont on vient de parler, & qui étoient autant de chapelles particulieres; mais ce Monarque, au rapport de Beroſe (1), lui donna beaucoup plus d'étendue par les édifices qu'il fit bâtir tout autour, avec un mur qui les enfermoit, & des portes d'airain, à la conſtruction deſquelles la mer du même métal, & les autres uſtenciles du Temple de Jeruſalem, avoient été employés. Ce Temple ſubſiſtoit encore du temps de Xerxès (2), qui au retour de ſa malheureuſe expédition dans la Grece, le fit démolir, après en avoir pillé les immenſes richeſſes, parmi leſquelles étoient des ſtatues d'or maſſif, dont il y en avoit

(1) Apud Joſ. Ant. l. 10.

(2) Herod. l. 1. Arrien l. 7.

une, au rapport de Diodore de Sicile (1), qui étoit de quarante pieds de haut, & qui pouvoit bien être celle que Nabuchodonoſor avoit conſacrée dans la plaine de Dura. L'Ecriture, à la verité, donne à ce Coloſſe 90. pieds de haut; mais on doit l'entendre de la ſtatue & de ſon pied-d'eſtal pris enſemble. (1) Liv. 2.

Il y avoit auſſi dans le même Temple pluſieurs Idoles d'or maſſif, & un grand nombre de vaſes ſacrés du même métal, dont le poids, ſelon le même Diodore, alloit à 5030. talens; ce qui joint à la ſtatue, montoit à des ſommes immenſes. C'étoit au reſte, du Temple aggrandi par Nabuchodonoſor, qu'Herodote, qui l'avoit vû, fait la deſcription dans ſon premier Livre (2); & ſon autorité doit l'emporter ſur celle de Diodore de Sicile, qui n'en parloit que ſur quelques relations. Herodote dit à la verité que dans une Chapelle baſſe de ce Temple, étoit une grande ſtatue d'or de Jupiter, c'eſt-à-dire de Belus; mais il n'en donne ni le poids ni la meſure, ſe contentant de dire que la ſtatue, avec une table d'or, un trône, & un marche-pied, étoient tous enſemble eſtimés par les Babyloniens, huit cens talens. Le même Auteur ajoute que hors de cette Chapelle étoit (2) Pag. 181. & ſuiv.

aussi un Autel d'or, & un autre plus grand sur lequel on immoloit des animaux d'un âge parfait, parce qu'il n'étoit pas permis d'en offrir de pareils sur l'Autel d'or, mais seulement de ceux qui tettoient encore; & qu'on brûloit sur le grand Autel chaque année le poids de cent mille talens d'encens. Enfin, il fait mention d'une autre statue d'or massif, qu'il n'avoit pas vûe, & qu'on lui dit être haute de douze coudées, c'est-à-dire, de dix-huit pieds. C'est sans doute de la même que parle Diodore, quoiqu'il lui donne 40. pieds de hauteur, en quoi il est plus croyable, si c'étoit celle de Nabuchodonosor, comme il y a toute sorte d'apparence.

Quoiqu'il en soit, j'ai dit d'après Herodote, que dans la plus haute tour il y avoit un lit magnifique, & cet Auteur ajoute qu'il n'étoit permis à personne d'y coucher, excepté une femme de la Ville que le Prêtre de Belus choisissoit chaque jour, lui faisant accroire qu'elle y étoit honorée de la présence du Dieu.

Temple de Vulcain à Memphis.

Les Egyptiens, suivant Herodote, sont les premiers de tous les Peuples, qui ont construit des Temples en l'honneur

neur des Dieux. Je n'ai pas deſſein de parler de tous ceux qui étoient dans ce pays; mais celui de Vulcain & quelques autres, meritent à cauſe de leur ancienneté, que nous entrions dans quelque détail à leur ſujet.

Quoique nous n'ayons aucune deſcription bien détaillée du Temple de Vulcain, on peut juger par ce qu'en dit Herodote (1) en differens endroits de ſon Hiſtoire, qu'il devoit être de la derniere magnificence. Son antiquité d'abord ne doit pas paroître douteuſe, puiſque cet Hiſtorien dit qu'il fut bâti par Menès, le premier qui regna en Egypte après les Dieux & les demi-Dieux. Ce ne fut pas apparemment ce Prince qui donna à cet ouvrage toute la beauté qu'on y admira dans la ſuite, quoique Herodote diſe que dès-lors il étoit grand & très-renommé, puiſque les premiers bâtimens n'annonçoient qu'une noble ſimplicité. Mais les ſucceſſeurs de Menès ſe firent gloire d'embellir à l'envi les uns des autres l'ouvrage du fondateur de leur Monarchie, & d'y mettre les ſtatues dont nous allons parler; car ſuivant les meilleurs Hiſtoriens, il n'y en avoit aucune dans les anciens Temples d'Egypte. Mœris, Prince puiſſant &

(1) Liv. 2. C. 99.

extrêmement riche, ajouta à ce premier Temple, le superbe Vestibule qui étoit du côté du septentrion. Rhamsinite successeur de Protée, fit, selon le même Auteur, élever celui qui regardoit l'Occident, & poser vis-à-vis du Vestibule, deux statues colossales chacune de vingt-cinq coudées, c'est-à-dire, de trente-sept ou trente-huit pieds de hauteur. L'une, que les Egyptiens adoroient, étoit appellée par eux l'Eté, parcequ'elle regardoit le Septentrion; l'autre pour laquelle ils n'avoient aucun respect, étoit nommée l'Hiver, & regardoit le Midi. Enfin, Amasis fit placer devant le même Temple une statue renversée qui étoit haute de 75. pieds, & sur ce colosse qui servoit de fondement, ou plûtôt de pied-d'estal, il fit élever deux autres statues, chacune de 20. pieds de hauteur, & du même marbre que la grande.

Il est aisé de juger par le récit d'Herodote, de la magnificence & de l'étendue de ce Temple. Cependant l'interieur de cet édifice, bien loin de meriter l'admiration de ceux qui y entroient, ne fit qu'exciter les mépris & les railleries de Cambyse, qui se mit à éclater de rire, en voyant la statue de Vulcain & celle des autres Dieux, semblables à des

Pygmées (1), leſquelles veritablement devoient faire un contraſte bien ridicule avec les coloſſes qui étoient dans les Veſtibules dont on vient de parler. Peut-être étoit-ce le même Temple qu'avoit fait bâtir Menès. Car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour durer long-temps.

(1) Voyez l'art. des Cabires, liv. 6.

L'Egypte avoit encore un grand nombre de Temples plus riches les uns que les autres; tels que celui de Jupiter à Thebes ou Dioſpolis, & à Hermunthis, celui d'Andera; celui de Protée à Memphis, dont Herodote fait mention, & celui de Minerve à Saïs, que le même Auteur dit avoir été embelli par les ſoins d'Amaſis, d'un Veſtibule qui ſurpaſſoit de beaucoup en grandeur & en magnificence, tous les monumens que les Rois ſes Prédeceſſeurs avoient laiſſés. Ce même Prince y ajouta des ſtatues d'une grandeur prodigieuſe; car les Egyptiens aimoient les figures coloſſales, ſans parler des pierres immenſes pour leur énorme groſſeur, & qui venoient la plûpart d'Elephantine, Ville éloignée de Saïs de vingt journées de navigation. Les détails où il faudroit entrer pour faire connoître tant de beaux Ouvrages, me meneroient trop loin; mais je ne ſçaurois

m'empêcher de parler d'une espece de Temple unique en son genre, je veux dire, de cette Chapelle d'une seule pierre, que le même Amasis avoit fait tailler dans les carrieres de la haute Egypte, & fait venir avec des soins & des peines incroyables jusqu'à Saïs, où elle devoit être placée dans le Temple de Minerve. Voici ce qu'en rapporte Herodote : » Mais ce que j'admire pardessus tous les » autres ouvrages faits par les ordres » d'Amasis, dit cet Auteur, il fit appor- » ter d'Elephantine une maison faite d'u- » ne seule pierre, que deux mille hom- » mes, tous Pilotes & Marins, ne purent » amener qu'en trois ans. Cette maison » avoit de face vingt-une coudées (1), » sur quatorze de largeur, & huit de hau- » teur, & dans œuvre cinq coudées de » haut, & dix-huit de long.

(1) Trente-un pieds & demi.

Cette maison n'entra jamais dans le Temple de Minerve, & fut laissée à la porte, soit qu'Amasis fût piqué d'avoir vû l'Architecte qui la conduisoit se plaindre par ses soupirs de la fatigue que lui avoit causé cet Ouvrage, ou parce qu'un de ceux qui aidoit à la conduire sur le Nil, avoit été écrasé, ainsi que le dit le même Historien.

Le Temple de Diane à Epheſe.

Ce Temple qui a paſſé pour une des ſept merveilles du monde, étoit très-ancien ; mais il n'étoit pas d'abord auſſi magnifique qu'il le devint dans la ſuite, puiſque, ſelon Pline (1), toute l'Aſie concourut pendant deux cens vingt ans, ou comme il le dit dans un autre endroit, durant quatre cens ans, à l'orner & à l'embellir. Pindare, dans une de ſes Odes, dit que les Amazones l'avoient bâti lorſqu'elles allerent faire la guerre aux Atheniens & à Theſée ; mais Pauſanias aſſûre que ce grand Poëte ne connoiſſoit pas l'antiquité de ce Temple, puiſque ces mêmes Amazones étoient venues des bords du Thermodon pour ſacrifier à la Diane d'Epheſe dans ſon Temple, dont elles avoient connoiſſance, parceque quelque temps auparavant, défaites par Hercule, & précedemment encore par Bacchus, elles s'y étoient refugiées comme dans un aſyle.

(1) Liv. 36. ch. 14.

Denys le Geographe nous apprend qu'il y en avoit encore un plus ancien, bâti par les mêmes Amazones, qui annonçoit bien la ſimplicité des premiers temps, puiſqu'il ne conſiſtoit que dans une niche creuſée dans un orme, où étoit

apparemment la ſtatue de Diane. Celui dont je vais parler étoit moins ancien: voici la deſcription que fait Pline de ce magnifique Ouvrage. Il fut bâti, dit-il, dans un lieu marécageux pour le garantir des tremblemens de terre, & des ouvertures qui s'y font quelquefois; & afin que les fondemens d'un ſi peſant édifice euſſent de la ſolidité dans cette terre molle & détrempée par les eaux, on y mit du charbon pilé, & par-deſſus des peaux de mouton avec leur laine. Ce Temple, continue le même Auteur, avoit quatre cens vingt-cinq pieds de long ſur deux cens de large. Les cent vingt-ſept colonnes qui ſoutenoient l'édifice, avoient été données par autant de Rois, & avoient chacune ſoixante pieds de haut. De ces colonnes il y en avoit trente-ſix de ciſelées, & une de la main du celebre Scopas. L'Architecte qui conduiſit ce grand Ouvrage, fut Cherſiphron, ou Cteſiphon; & c'eſt une merveille qu'on ait pû mettre en uſage des Architraves d'un ſi grand poids. L'artifice dont ſe ſervit cet habile Ouvrier pour en venir à bout eſt ſingulier; il étendit ſur le haut des colonnes de grands ſacs pleins de ſable, puis laiſſant couler doucement ce ſable, les Architraves pri-

rent inſenſiblement leur aſſiette. Cherſiphron eut encore plus de peine à poſer une pierre d'un bien plus grand poids, au-deſſus de la porte du Temple : on croiroit que Pline avoit, faute de relation, imaginé de quelle maniere on avoit pû réuſſir à placer cette maſſe énorme ; mais au lieu de cela il rapporte froidement une viſion de l'Architecte auquel Diane apparut, l'exhortant à prendre courage, & dit que le lendemain matin on vit la pierre deſcendre d'elle-même, & ſe placer où elle devoit être : *Atque ita poſtridie apparuit, lapis, pondereque ipſo correctus videbatur.* On pourra bien croire que le toit du Temple étoit fait de planches de cedre, comme le dit le même Auteur ; mais je ne ſçais ſi on ajoûtera foi à ce qu'il dit de l'eſcalier par lequel on montoit juſqu'au faîte, qui étoit fait d'un ſeul cep de vigne. Cherſiphron, ni ſon fils Metagene, n'acheverent pas un ouvrage ſi grand & ſi magnifique : d'autres Architectes y travaillerent, & ce ne fut qu'après un eſpace de 220. ans qu'il fut entierement fini.

Les richeſſes de ce Temple devoient être immenſes, puiſque tant de Rois avoient contribué à l'embellir, & qu'il n'y avoit rien de plus fameux en Aſie

que cet édifice, tant par la dévotion, que par le concours infini de monde qui abordoit à Epheſe. Ce que raconte S. Paul (1) de la ſédition tramée par les Orfévres de cette ville, qui gagnoient leur vie à faire de petites Statues d'argent de Diane, eſt bien propre à nous prouver la célébrité du culte de cette Déeſſe.

(1) Act. 19.

Il y a apparence au reſte, que la deſcription que fait Pline, regarde le Temple qui fut brûlé par Eroſtrate, de la maniere que chacun ſçait. Car celui qui ſubſiſtoit de ſon temps avoit été conſtruit par Cheiromocrate, le même qui bâtit la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos vouloit faire une Statue d'Alexandre. Ce dernier Temple que Strabon avoit vû, étoit auſſi beau & auſſi riche que le premier, & on y voyoit des ouvrages des plus habiles Sculpteurs de la Grece. L'Autel étoit preſque tout de la main de Praxitele. Xenophon parle d'une Statue d'or maſſif, dont Herodote qui avoit viſité ce Temple ne dit rien. Strabon aſſure auſſi que les Epheſiens, par reconnoiſſance, avoient placé dans le même lieu une Statue d'or, en l'honneur d'Artemidore. Vitruve dit que ce Temple, d'ordre Ionique, étoit Dipterique, c'eſt-à-dire, qu'il regnoit tout

à l'entour deux rangs de colonnes, en forme d'un double portique; qu'il avoit 71. toiſes de longueur, ſur plus de 36. de largeur, & qu'on y comptoit 127. colonnes de 60. pieds de haut.

Ce Temple étoit un aſyle des plus celebres, qui, ſelon le dernier Auteur que je viens de citer, s'étendit à 125. pieds aux environs. Mithridate l'avoit borné à l'eſpace d'un trait de fleche. Marc-Antoine doubla cette étenduë, mais Tibere, pour éviter les abus qui ſe commettoient à l'occaſion de ces ſortes de droits, abolit cet aſyle.

Ajourd'hui on ne trouve plus d'un ſi ſuperbe édifice que quelques ruines, dont on peut voir la relation dans le voyage de Spon. Les Médailles nous repréſentent ſouvent ce Temple, avec la figure de Diane; mais le frontiſpice, à cauſe du peu d'eſpace que laiſſent ces ſortes de Monumens, n'y eſt chargé au plus que de huit colonnes, quelquefois de ſix, de quatre, ou de deux ſeulement.

Temple de Jupiter Olympien.

La Grece avoit un ſi grand nombre de Temples, de Chapelles & d'Autels, qu'on en trouvoit à chaque pas, dans les villes, dans les bourgades, & dans

les campagnes. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à lire les Anciens, & sur-tout Pausanias, qui s'est particulierement attaché à les décrire, & qui en parle presque à chaque page de son Voyage de la Grece.

Parmi tant de Temples, Vitruve en admiroit sur-tout quatre, qui étoient bâtis de marbre, & enrichis de si beaux ornemens, qu'ils faisoient l'admiration des plus habiles connoisseurs, & étoient devenus le regle & le modele des bâtimens dans les trois ordres d'Architecture, le Dorien, l'Ionien & le Corinthien. Le premier de ces beaux ouvrages étoit le Temple de Diane à Ephese, dont on vient de voir la description. Le second celui d'Apollon dans la ville de Milet, l'un & l'autre d'ordre Ionique. Ce celebre Architecte mettoit dans le troisieme rang le Temple d'Eleusis, bâti en l'honneur de Cerès & de Proserpine, qu'Ictinus fit d'ordre Dorique, d'une si vaste étendue qu'il étoit capable de contenir trente mille personnes ; car il s'en trouvoit du moins autant, & souvent plus, à la célébration des Mysteres de ces deux Déesses (1). D'abord, remarque Vitruve, ce Temple étoit sans colonnes au dehors, pour laisser plus de

(1) Voyez Herod. L. 8. c. 65. & Strab. L. 9. p. 365.

place & de liberté aux cérémonies religieuſes qui ſe pratiquoient dans les Sacrifices ; mais Philon dans la ſuite y ajouta un Portique magnifique. Le quatrieme étoit le Temple de Jupiter Olympien à Athenes, d'ordre Corinthien. Il avoit été commencé d'abord par les ſoins de Piſiſtrate ; mais les troubles qui ſuivirent ſa mort, laiſſerent pendant près de trois cens ans l'ouvrage imparfait, juſqu'à ce qu'enfin Antiochus Epiphane Roi de Syrie, ſe chargea de faire la dépenſe néceſſaire pour achever la Nef, qui étoit fort vaſte, & pour les colonnes du Portique. Coſſutius, Citoyen Romain, habile Architecte, fut choiſi pour exécuter ce grand ouvrage ; & il y réüſſit ſi bien, qu'il y eut peu d'édifices qui l'égalaſſent en grandeur & en magnificence.

Pour ſuivre le deſſein que je me ſuis propoſé, je choiſis deux de ces Temples, celui de Jupiter Olympien, & celui d'Apollon à Delphes, qui étoient les deux plus magnifiques. Le premier, ſelon Pauſanias (1), & la Statue de Jupiter qu'on y admiroit, étoient le fruit des dépouilles que les Eléens avoient remportées ſur les Piſans & leurs Alliés, lorſqu'ils ſaccagerent la ville de Piſe. Ce

(1) In Eliac

Temple, dont Libon originaire du pays avoit été l'Architecte, étoit d'ordre Dorique, & tout environné de colonnes en dehors, enforte que la place où il étoit bâti formoit un ſuperbe Periſtyle. On avoit employé à cet édifice des pierres du pays, mais qui étoient d'une nature & d'une beauté ſinguliere. La hauteur de ce Temple, depuis le rez de chauſſée juſqu'à ſa couverture, étoit de ſoixante & huit pieds, ſa largeur de quatre-vingt quinze, & ſa longueur de deux cens trente. La couverture étoit non de tuiles, mais d'un beau marbre tiré du Mont Pentelique, & taillé en tuiles. Du milieu de la voute pendoit une Victoire de bronze doré, & au-deſſous de cette Statue étoit un bouclier d'or, ſur lequel on voyoit la tête de Meduſe; & aux deux extremités de la même voute étoient auſſi ſuſpendues deux chaudieres dorées. Par dehors, au deſſus des colonnes, regnoit autour du Temple un cordon, auquel étoient attachés vingt & un boucliers dorés, conſacrés à Jupiter par Mummius, après le ſac de Corinthe. Sur le fronton de devant étoit repréſenté avec un art infini, le combat de Pelops avec Oenomaüs, & Jupiter au milieu. Oenomaüs & ſa femme Sterope, une des filles d'At-

las, le char à quatre chevaux, & Myrtil l'Ecuyer du ce Prince, étoient à la droite du Dieu; Pelops, Hippodamie, & l'Ecuyer avec ſes chevaux, occupoient la gauche. Toutes ces figures étoient d'un Peonien, originaire de Thrace. Le fronton de derriere, ouvrage d'Alcamene, le meilleur Statuaire de ſon tems, après Phidias, repréſentoit le combat des Centaures, & des Lapithes, à l'occaſion des nôces de Pirithoüs. Une grande partie des travaux d'Hercule étoit ſculptée dans l'interieur de cet édifice; & ſur les portes, qui étoient toutes d'airain, on remarquoit entre autres choſes, la chaſſe du Sanglier d'Erymanthe, & les explois du même Hercule contre Diomede Roi de Thrace, contre Geryon, &c. Enfin, car on ne peut pas tout détailler, il y avoit deux rangs de colonnes qui ſoutenoient deux galeries fort exhauſſées, ſous leſquelles on paſſoit pour arriver au Trône de Jupiter.

Ce Trône & la Statue du Dieu étoient le chef-d'œuvre de Phidias, & l'Antiquité n'offroit rien de ſi magnifique, ni d'auſſi parfait. La Statue, d'une immenſe hauteur, étoit d'or & d'yvoire, ſi artiſtement mêlés qu'on ne pouvoit la regar-

der ſans être frappé d'étonnement, Ce Dieu portoit ſur ſa tête une couronne qui imitoit parfaitement la feuille d'olivier, & tenoit à ſa main droite une Victoire, auſſi d'or, & d'yvoire, & de la gauche un Sceptre d'une extrême délicateſſe, & où reluiſoient toutes ſortes de métaux, qui ſoutenoit une Aigle. La chauſſure & le manteau du Dieu étoient d'or, & ſur le manteau étoient gravés toutes ſortes d'animaux & de fleurs. Le Trône étoit tout brillant d'or & de pierres précieuſes. L'yvoire & l'ébene; les animaux qui y étoient repréſentés, & pluſieurs autres ornemens y faiſoient par leur mêlange, une agréable varieté. Aux quatre coins de ce Trône étoient quatre Victoires, qui ſembloient ſe donner la main pour danſer, ſans parler de deux autres qui étoient aux pieds de Jupiter. Les pieds du Trône, du côté du devant, étoient ornés de Sphinx, qui arrachoient de tendres enfans du ſein des Thebaïdes; & au-deſſous on voyoit Apollon & Diane qui tuoient à coup de fleches les enfans de Niobé. Quatre traverſes qui étoient aux pieds du même Trône, & qui alloient d'un bout à l'autre, étoient ornées d'une infinité de figures d'une extrême beauté; ſur une étoient repré-

ſentés ſept vainqueurs aux jeux Olympiques ; on voyoit ſur une autre Hercule prêt à combattre contre les Amazones, & le nombre des combattans de part & d'autre étoit de vingt-neuf. Outre les pieds du Trône, il y avoit encore des colonnes qui le ſoutenoient. Enfin une grande baluſtrade, peinte & ornée de figures, enfermoit tout l'ouvrage. Panenus, habile Peintre de ce temps-là, y avoit repréſenté avec un art infini, Atlas qui ſoutient le Ciel ſur ſes épaules, & Hercule qui ſemble prêt à ſe charger de ce fardeau, Theſée & Pirithoüs, le combat d'Hercule contre le Lion de Nemée, l'attentat d'Ajax ſur Caſſandre, Hippodamie avec ſa mere, Promethée enchaîné, & mille autres ſujets de l'Hiſtoire fabuleuſe. A l'endroit le plus élevé du Trône, au-deſſus de la tête du Dieu, étoient les Graces & les Heures, les unes & les autres au nombre de trois. Le pied-d'eſtal, qui ſoutenoit cette maſſe, étoit auſſi orné que le reſte. Phidias y avoit gravé ſur or, d'un côté le Soleil conduiſant ſon char, de l'autre Jupiter & Junon, les Graces, Mercure & Veſta. Venus y paroiſſoit ſortir du ſein de la mer, & être reçuë par l'Amour, pendant que Pitho, ou la Déeſſe de la per-

ſuaſion, lui préſentoit une couronne. Apollon & Diane n'avoient pas été oubliés ſur ce bas-relief, non-plus que Minerve & Hercule. On remarquoit au bas de ce pied-d'eſtal Amphitrite & Neptune, & Diane ou la Lune qui paroiſſoit galoper ſur un cheval. Enfin un voile de laine, teint en pourpre & brodé magnifiquement, préſent du Roi Antiochus, pendoit du haut juſqu'en bas. Je ne dis rien des autres ornemens de ce ſuperbe édifice, ni du pavé qui étoit du plus beau marbre, ni des préſens que pluſieurs Princes y avoient conſacrés, ni du nombre infini de Statues qui y étoient, ainſi qu'aux environs. On peut ſur tout cela conſulter Pauſanias, qui m'a fourni cette deſcription. J'ajoute ſeulement que pour juger de la grandeur de la Statue de Jupiter, ſur laquelle les Anciens ne ſont pas d'accord, il ſuffit d'obſerver que le Trône & la Statue alloient depuis le pavé juſqu'à la voute, dont j'ai marqué l'élevation. On n'aura pas de peine à avouer qu'un pareil ouvrage, d'une ſi vaſte étenduë, d'une élevation ſi conſiderable, où l'or mêlé avec l'ébene & l'yvoire jettoit un grand éclat, où l'on voyoit tant de figures, de bas-reliefs & de peintures, le tout de la main

des plus grands Maîtres, devoit faire un effet bien agréable ſur ceux qui entroient dans le Temple. N'oublions pas de dire que cet édifice étoit d'ordre Dorique, le plus ancien de tous les ordres d'Architecture, & celui en même temps qui convient le mieux aux grands ouvrages.

Temple d'Apollon à Delphes.

Si le Temple d'Apollon à Delphes n'étoit pas auſſi magnifique, pour ſa ſtructure, que celui que je viens de décrire, il étoit beaucoup plus riche par les préſens immenſes qu'on y avoit envoyés de toutes parts. Je dis plus riche, ſi toutefois on peut eſtimer le chef-d'œuvre de Phidias. D'abord le Temple de Delphes fut très-peu conſiderable. Une caverne, d'où ſortoient quelques exhalaiſons, qui donnoient de la vivacité & de l'enthouſiaſme à ceux qui s'en approchoient, ayant fait croire qu'il y avoit quelque choſe de divin, on établit un Oracle en cet endroit, comme je l'expliquerai dans un plus grand détail, en parlant des Oracles (1). Le concours qu'attira cette prétendue merveille, obligea les habitans du voiſinage à conſacrer ce lieu. & on y bâtit d'abord une Chapelle, ou plûtôt une Cabane faite de

(1) Voyez Liv. 4. Ch. 1.

branches de laurier. On dit, ajoute Pausanias (2), que les abeilles y éleverent une seconde Chapelle qui étoit de cire, & qu'Apollon l'envoya aux Hyperboréens. On voit bien que ce n'eſt qu'une fable, que j'expliquerai dans le Chapitre des Oracles, & Pauſanias en a jugé de même. Le troiſiéme Temple de Delphes fut bâti de cuivre ; ce qui ne doit pas paroître fort étonnant, comme le remarque l'Auteur que je viens de citer, & que je copie preſque mot-à-mot ; puiſqu'Acriſius Roi d'Argos avoit fait faire une chambre de cuivre pour y enfermer ſa fille Danaé ; & que l'on voyoit encore de ſon temps à Sparte le Temple de Minerve *Chalciœcos*, ainſi appellé parce qu'il étoit tout de cuivre. Mais que ce Temple, dit Pauſanias, ait été bâti par Vulcain, c'eſt ce qu'il ne croyoit pas, ni qu'il y eût au lambris des Vierges d'or qui avoient une voix charmante, comme Pindare l'avoit imaginé, ſans doute d'après les Sirenes d'Homere. Les Anciens n'étoient pas d'accord ſur la maniere dont ce Temple avoit été détruit. Les uns diſoient que la terre s'étoit entr'ouverte, & l'avoit englouti ; les autres, que le feu y ayant pris, le cuivre dont il étoit fait ſe fondit. Quoiqu'il en ſoit,

(2) In Phoc.

ce Temple fut bâti une quatrieme fois, & il eut pour Architectes Agamede & Trophonius : pour lors on n'y employa que de la pierre. Cet édifice fut conſumé par les flames, la premiere année de la cinquante-huitiéme Olympiade. Le dernier enfin, qui ſubſiſtoit du temps de Pauſanias, & qui étoit le plus grand & le plus riche, avoit été conſtruit par les ſoins des Amphictyons, des deniers que les Peuples avoient conſacrés à cet uſage.

Quoique nous n'ayons pas de deſcription détaillée de ce dernier Temple, il eſt aiſé de juger de ſon étendue, & des richeſſes immenſes qu'il renfermoit, par le ſoin qu'eurent tant de Rois, & des Peuples entiers, d'y envoyer des préſens. On n'alloit gueres conſulter l'Oracle d'Apollon, (& qui eſt-ce qui n'y alloit pas, ou qui n'y envoyoit pas ?) ſans y apporter quelque offrande ; & il falloit que le nombre en fût infini, puiſque quoique ce Temple eût été pillé pluſieurs fois, comme on le peut voir dans l'Auteur que je copie, Neron en enleva cinq cens Statues toutes de bronze, tant des Hommes illuſtres, que des Dieux.

Le Pantheon de Rome.

Rome & l'Italie n'avoient pas moins de Temples que la Grece. On en trouvoit par-tout, & plusieurs étoient remarquables, ou par leur singularité, ou par leur magnificence. On doit mettre au nombre des plus beaux celui de Jupiter, sur le Capitole, & celui de la Paix, qui selon Pline étoient deux des plus beaux ornemens de Rome. Mais comme je n'en connois pas de plus superbe, ni de plus solidement bâti que le grand Pantheon, nommé vulgairement la Rotonde, puisqu'il subsiste encore aujourd'hui dans son entier, sous le nom de l'Eglise de tous les Saints, auxquels il est consacré, comme il l'étoit dans le Paganisme à tous les Dieux, je le choisis préferablement aux autres, pour en donner la description. On en peut voir le dessein dans le Tome II. de l'*Ant. Exp.* par le P. de Montfaucon, qui l'a pris pour le plan dans Serlio, & pour le profil dans Lafreri.

L'opinion la plus commune est qu'il fut bâti par les soins & aux frais d'Agrippa gendre d'Auguste; il y a cependant des Auteurs qui soutiennent qu'il étoit plus ancien que lui, & qu'il ne fit que le

reparer, & y ajoûter le beau Portique qu'on y voit encore. Quoiqu'il en soit, ce superbe édifice, qui ne prend jour que par un trou qui est au milieu de la voûte, & qui est si ingénieusement ménagé qu'il en est éclairé suffisamment, est de figure ronde, & il semble que l'Architecte ait voulu, comme on le remarque dans un grand nombre d'autres Temples de la premiere antiquité, imiter en cela la figure du monde. C'est du moins le sentiment de Pline: *Quod forma ejus convexa fastigiatam cæli similitudinem ostenderet.*

Le Portique, ouvrage d'Agrippa, plus beau & plus surprenant que le Temple même, est composé de seize colonnes de marbre Granite, chacune d'une seule pierre. Ces colonnes ont cinq pieds de diametre, & plus de trente-sept pieds de hauteur, sans y comprendre la bâse & le chapiteau. De ces seize colonnes il y en a huit de face, & huit derriere: le tout d'ordre Corinthien. Comme on trouva du temps du Pape Eugene, près de cet Edifice, une partie de la tête d'Agrippa en bronze, un pied de Cheval, & un morceau de rouë du même métal, il y a apparence que ce grand Homme étoit représenté lui-même en

bronze sur ce Portique, monté sur un char à quatre chevaux.

Quand j'ai dit que ce Temple subsistoit aujourd'hui en entier, on doit l'entendre du corps de l'ouvrage, posé sur de si solides fondemens, que rien n'a été capable de les ébranler. Aussi selon un Architecte Romain, dont le Manuscrit est entre les mains du P. de Montfaucon, ces fondemens étoient une masse qui non-seulement s'étendoit sous tout l'édifice, mais encore bien avant au-delà de ses murailles. Pour les ouvrages superbes, les statues, & autres choses précieuses dont il étoit rempli, tout a été dissipé. Les plaques de bronze doré qui couvroient toute la voûte, furent enlevées par l'Empereur Constance III. Le Pape Urbain VIII. se servit des poutres du même métal pour faire le Baldaquin de saint Pierre, & les grosses pieces d'Artillerie qui sont au Château Saint-Ange. Les statues des Dieux, qui étoient dans les niches qu'on voit encore dans l'interieur du Temple, ont été ou pillées, ou enfouies, & il n'y a pas bien long-temps encore, qu'en creusant près de cet Edifice, on trouva un lion de Bisalte, qui est un beau marbre d'Egypte, & puis un autre, qui servirent à orner la Fontaine de Sixte

V. sans parler d'un beau & grand vase de porphire, qu'on plaça près du portique. En general cet Edifice étoit très-magnifique, parfaitement bien bâti, dans de justes proportions, & il fait encore un des beaux ornemens de la Ville de Rome.

CHAPITRE VI.

Des Autels.

Après avoir traité sommairement de ce qui regarde les Temples, il est necessaire de parler des Autels. Mais comme nous suivons toujours la même methode, en ne rapportant que ce qu'il y a d'essentiel sur chaque sujet, & que nous renvoyons aux meilleurs Traités ceux qui veulent entrer dans de plus longs détails, nous avertissons d'abord que le Pere Berthaud, de l'Oratoire, en a composé un sur les Autels, qui laisse peu de choses à désirer (1); nous allons en donner l'abregé, renvoyant aux Antiquaires pour les figures.

(1) *Tract. singularis de Ara*, imprimé à Nantes en 1636. *in* 12.

Sans nous arrêter à l'étymologie d'*Altare*, nom qu'on croit communement avoir été donné aux Autels, parce qu'ils sont élevés, nous dirons avec Servius,

que les Anciens mettoient quelque différence entre *Altare* & *Ara* : car quoique le dernier fût employé également lorſqu'il étoit queſtion des Dieux du Ciel & de l'Enfer, cependant le mot *Altare* étoit ſpécialement conſacré pour marquer les Autels des Dieux céleſtes : *Novimus, inquit, aras Diis eſſe ſuperis & inferis conſecratas, altaria verò eſſe ſuperorum tantùm Deorum* (1). Telle étoit la diſtinction de Servius, quoique d'autres Auteurs en mettent une autre, & diſent, qu'on ſacrifioit aux Dieux céleſtes ſur des Autels, & aux Dieux terreſtres ſur la terre même, & dans des foſſes aux Dieux infernaux. Le P. Berthaud ajoute, qu'on immoloit les victimes aux Nymphes dans des antres & des cavernes.

(1) Serv. ſur la 5. Egl. de Virg.

L'antiquité des Autels n'eſt pas douteuſe : elle a précedé ſans doute, comme nous l'avons déja inſinué, la conſtruction des Temples, non-ſeulement parmi les Patriarches, mais auſſi chez les Payens. Et comme le culte ſuperſtitieux du Paganiſme a commencé en Egypte, ainſi que nous l'avons dit, il y a apparence que c'eſt dans ce pays que furent conſtruits les premiers Autels. C'eſt auſſi le ſentiment d'Herodote, & de Cœlius Rhodiginus qui l'a copié (2). La ſimplicité

(2) Var. Lect. liv. 16.

cité ayant toujours fait l'appanage des usages nouvellement inventés, il est clair que les premiers Autels n'ont été que de simples monceaux de terre ou de gazon, qui s'appelloient *Aræ cespititiæ* ou *gramineæ*; ou de pierres brutes, &c. & les Idolâtres imiterent d'abord cette maniere simple d'élever des Autels, pratiquée par Noé & les autres premiers Patriarches; mais dans la suite la matiere & la forme des Autels changerent tout-à-fait. Le Paganisme en effet en avoit de différentes formes; de quarrés, de quarrés-longs, de ronds, de triangulaires; comme de differente matiere; de pierre, de marbre, de bronze, & d'or même, du moins Herodote (1) le dit de la Table qui étoit dans le Temple de Belus à Babylone. Pausanias remarque qu'il y en avoit aussi de bois, mais qu'il étoit rare d'en trouver de cette espece. Celui de Jupiter Olympien n'étoit qu'un tas de cendres; d'autres n'étoient, qu'un simple amas de cornes de differens animaux: *innumeris structam de cornibus aram*, comme le dit Ovide. Eustathe, qui fait mention de cet Autel (2), dit qu'il étoit à Ephese, & qu'Apollon l'avoit construit des cornes des chevreuils que Diane avoit tués à la chasse. Moyse parle souvent des cornes

(1) Liv. I.

(1) Sur le L. 8. de l'Iliade.

des Autels, mais dans un autre sens, n'ayant entendu par-là que leurs angles.

Les Autels ne differoient pas moins par le plus ou le moins d'élevation, que par leur matiere & par leur forme. Il y en avoit qui n'alloient pas à la hauteur du genou, d'autres alloient jusques à la ceinture; quelques-uns étoient encore plus élevés, sur-tout ceux de Jupiter & des autres Dieux célestes (1), pendant que ceux de Vesta, & des autres Divinités terrestres, étoient les plus bas. Parmi ces Autels, il y en avoit de massifs, d'autres étoient creux par le haut, pour recevoir les libations & le sang des Victimes; d'autres enfin, étoient portatifs, pour s'en servir dans les voyages, & dans d'autres occasions. Les Autels n'étoient pas tous dans les Temples; il y en avoit dans les Bois sacrés, & en plein air au milieu des champs; comme ceux du Dieu Terme, de Sylvain, de Pan, de Vertumne, & ceux qu'Epimedes obligea les Atheniens affligés par la peste, d'élever dans les lieux où des Victimes lâchées au hazard, s'arrêteroient. Ce sont les mêmes dont parle saint Paul, & qui étoient dédiés aux Dieux inconnus. Mais il étoit encore plus ordinaire d'élever les Autels sur les montagnes, où étoient

(1) Vitruve liv. 1. ch. 7.

aussi souvent les Bois sacrés ; & cette coutume d'aller sacrifier sur les lieux hauts, étoit si ancienne & si universelle, que l'Ecriture Sainte (1) la reproche sans cesse aux Israëlites, & blâme même les meilleurs Rois de ne l'avoir pas abolie : *attamen excelsa non tulit.*

(1) Dans les Livres des Rois.

Comme les Grecs appelloient l'Autel Βωμὸς, ils nommoient Τριβωμὸς, un triple Autel. Il y en avoit un de cette sorte dans le Temple d'Esculape à Rome, suivant une Inscription rapportée par les Antiquaires. Une autre Inscription qui se trouve dans Fabretti, prouve, selon cet habile homme, que le *Tribomos* se trouvoit dans plusieurs autres Temples ; & il y a apparence que c'étoient trois Autels adossés l'un contre l'autre destinés à trois Divinités. Herodote dit (2) qu'en Egypte, dans un grand Temple d'Apollon, il y avoit Βωμοὶ τριφάσιοι, ces trois Autels étoient pour Latone, pour Apollon, & pour Diane.

(2) In Eut.

Parmi les Autels que le temps nous a conservés, & dont on trouve la représentation dans les Antiquaires, il y en a de simples & sans aucune figure, d'autres sur lesquels sont des bas-reliefs de plusieurs Divinités, de Génies, de Joueurs de flûtes, & d'autres figures. La plûpart

ont aux quatre coins des têtes d'animaux, de bœufs, de beliers, &c. Enfin, chaque particulier avoit dans son Laraire, c'est-à-dire dans le lieu destiné à honorer les Dieux Lares, ou les Dieux Penates, les Génies, & les Junons qui étoient les Génies des femmes, de petits Autels sur lesquels il leur sacrifioit.

On avoit grand soin, avant que de sacrifier, d'orner les Autels, & on ne manquoit pas d'employer pour cela les choses qu'on croyoit agréables à chaque Divinité. Comme nous aurons occasion dans le Chapitre suivant de parler des plantes & des arbres qu'on croyoit être particulierement consacrés à chaque Dieu, il suffit de dire ici que c'étoient des branches de ces arbres qu'on ornoit les Autels.

Il faudroit un volume pour décrire tous les Autels dont parlent les Anciens; le nombre en étoit infini. Athenes & Rome, ainsi que toutes les autres Villes payennes, en étoient remplies. Virgile remarque qu'Hiarbas en avoit élevé cent, & autant de Temples, au seul Jupiter (1). On en trouvoit partout, dans les campagnes, sur les montagnes, dans les carrefours des Villes, & des grands chemins; dans les Cirques, dans les Hip-

(1) Eneid. liv. 4.

podromes, dans le Stade d'Olympie, & dans mille autres endroits : en un mot, on en avoit élevé non-seulement à tous les Dieux, mais à des Villes-même & à des hommes vivans. Ainsi Auguste, sans parler des autres Empereurs, avoit ses Autels en plusieurs endroits. On peut consulter pour tous ces détails le P. Berthaud, que j'ai cité au commencement de cet article : mais comme parmi ces Autels il y en avoit de singuliers, il est à propos d'en dire un mot.

Nous trouvons dans l'Antiquité deux Autels, auſquels on avoit donné le nom d'*Ara maxima* : le premier, dans la Grece, étoit élevé en l'honneur de Jupiter Olympien, comme nous l'apprend Pausanias ; le second, en Italie, avoit été construit pour Hercule, après la défaite de Cacus, ainsi que le raconte élégamment Virgile (1), en faisant parler Evandre de la sorte :

Ex illo celebratur honos, lætique minores
Servavere diem ; primusque Potitius auctor,
Et domus Herculei custos Pinaria sacri,
Hanc aram luco statuit, quæ maxima semper
Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper.

(1) Eneid. liv. 8. Sil. Ital. liv. 7. Ovid. Fast. l. 1. Tacite, l. 15. l'appelle seulement *Ara magna*.

Cet Autel élevé dans la campagne, au lieu même où depuis fut bâtie la Ville de Rome, étoit dans le Marché aux bœufs,

près de la Porte Carmentale ; les Potitiens seuls & les Pinariens pouvoient y sacrifier. Après l'extinction de ces deux familles, le soin de cet Autel fut donné aux Esclaves, ainsi qu'on l'apprend de Tite-Live (1) & de Valere Maxime (2), qui dit que ce fut Appius Claudius Censeur, qui fit ce changement. Il n'étoit point permis aux femmes d'approcher de cet Autel, ni d'assister aux sacrifices qu'on y offroit, selon *Alexander ab Alexandro*, lequel ajoute qu'on en éloignoit avec soin les Esclaves, les Affranchis, les chiens & les moûches (3).

(1) Decad. 1. liv. 5.
(2) L. 1. c. 2.
(3) *Gen. Dier. l. 2. c. 14.*

Il y avoit un autre Autel encore plus singulier. C'étoit celui qui étoit dans le Ciel, sous le nom de la Constellation de l'Autel. Hygin dit que cet Autel étoit celui sur lequel les Dieux prêts à combattre les Geants, avoient sacrifié & avoient juré une ligue offensive & défensive, contre ces redoutables ennemis.

Comme les Payens croyoient que les Dieux habitoient dans les Temples, dans leurs Statues, & dans les Autels, on ne doit pas être surpris du grand respect qu'ils avoient pour toutes ces choses ; mais parce que leur vengeance éclatoit, à ce qu'ils s'étoient imaginé, d'une maniere plus sensible dans certains endroits

que dans d'autres, leur veneration augmentoit pour ces lieux-là. Ainsi rien n'étoit plus respectable, ni en même-temps plus redouté, que les Autels des Dieux Palices, où les parjures étoient punis par ces deux Divinités, & précipités dans le Lac près duquel ils avoient juré, comme nous le dirons dans leur Histoire. Tel étoit aussi le célebre Autel de Lyon, si redoutable aux Orateurs.

Ce grand respect pour les Autels avoit fait établir la coutume d'y avoir recours dans toutes les occasions. On y faisoit les Alliances, les Traités de paix, les réconciliations, les mariages, &c. Virgile, si sçavant dans les usages de son pays, sera notre premier garant, pour ce qui regarde les Traités de paix.

Post iidem, inter se posito certamine, Reges
Armati Jovis ante aras, paterasque tenentes,
Stabant, & cæsâ firmabant fœdera porcâ (1). (1) En. l. 8.

Ce même Auteur fait ainsi parler Enée qui se plaint de l'infraction des Rutules :

Multa Jovem, & læsi testatur fœderis aras.

Silius Italicus reprochant aux Carthaginois leur infidelité, au sujet des Traités faits avec les Romains, parle du même usage :

Sed pacis faciem, & pollutas fœderis aras, &c.

Dans l'occasion dont je parle, lorsqu'on juroit la paix, on embrassoit l'Autel, ou on le touchoit seulement; ce que Virgile a très-bien expliqué au sujet du Traité fait entre Enée & Latinus.

Tango aras, medioſque ignes, & numina teſtor,
Nulla dies pacem hanc Italis, nec fœdera rumpet,
Quo res cumque cadent (1).

(1) En. l. 12.

Et Juvenal:

Atque adeo intrepidi quæcumque altaria tangunt (2).

(2) Sat. 13.

Comme les hommes ont toujours cherché à se tromper les uns les autres, peu rassurés par des Traités de paix & d'alliance faits à la face des Autels, on y ajoutoit encore la religion du serment, qui se prêtoit en touchant l'Autel (3), comme nous aujourd'hui dans de pareilles occasions, nous employons les Livres sacrés de l'Evangile. Les Magistrats avant que d'entrer dans les charges de la Judicature, prêtoient aussi serment auprès de l'Autel de Themis. Saint Ambroise nous apprend cet usage (4) dans cette belle Epitre où il exhorte l'Empereur Valentinien à ne point faire rétablir un des Autels de cette Déesse qui étoit ruiné.

(3) Voyez Lucien, *in Jove Tragœdo*. Tite-Live, liv. 21. Polyb. l. 3.

(4) Ep. 3.

Pour les mariages qu'on célebroit à la

face des Autels, ſur-tout de Junon, ou de Lucine, on peut conſulter le Pere Berthaud, qui rapporte pluſieurs autorités pour le prouver, & quelques exemples qui le confirment. Enfin, c'étoit près des Autels qu'on faiſoit des repas publics; ainſi qu'on peut le voir dans pluſieurs endroits de Virgile (1) & ailleurs.

(1) Georg. liv. 4. Eneid. l. 8. &c.

CHAPITRE VII.

Des Bois ſacrés.

OUTRE les Temples, les Chapelles, les Lararies, les Autels, le Paganiſme avoit encore d'autres lieux deſtinés au culte des Dieux. C'étoient les Bois ſacrés, dont l'établiſſement eſt ſi ancien, qu'on croit qu'il précede même celui des Temples & des Autels. Comme les Romains nommoient ces Bois, *Luci*, Servius croit qu'ils prirent ce nom, parce qu'on allumoit du feu pour éclairer les myſteres qu'on y celebroit, *Luci, à lucendo.* Car ſoit qu'on eût choiſi pour cela des Bois que la nature fourniſſoit anciennement dans tous les lieux, comme il y a bien de l'apparence qu'on le pratiqua d'abord; ſoit qu'on en plantât

exprès, comme on fit dans la suite; c'étoient toujours des Bois des plus épais, des lieux obscurs, impénetrables mêmes aux rayons du Soleil.

Ce fut dans ces lieux tenebreux, propres à inspirer je ne sçais quelle horreur, que furent celebrés les premiers mysteres du Paganisme. C'étoit là que s'assembloient nos anciens Druides, qui prirent leurs noms mêmes des chênes de leurs forêts.

Cependant il paroît que les Anciens ont cru que ces Bois d'abord consacrés à Lucine, qui étoit la même que Diane & Hecate, avoient été ainsi appellés du nom de cette Déesse (*a*).

Quoiqu'il en soit, l'usage des Bois sacrés pour y célebrer les mysteres, est très-ancien, & peut-être celui de tous qui fut le plus universel. D'abord il n'y avoit dans ces Bois ni Temples, ni Autels: c'étoient de simples retraites impénétrables aux profanes; c'est-à-dire, à ceux qui n'étoient pas destinés au culte des Dieux. Dans la suite on y bâtit des Chapelles & des Temples; & pour conserver même un usage si ancien, on ne

(*a*) Voyez le Schol. de Stace, sur le quatriéme Livre de la Thebaïde. Horace, art. Poët. Virgile, En. liv. 6. & Servius son Commentateur.

manquoit pas, lorsqu'on le pouvoit, de planter des Bois autour des Temples & des Autels, de les environner de murailles, de hayes, ou des fossés; & ces Bois étoient non-seulement consacrés aux Dieux en l'honneur desquels avoient été construits les Temples, qui étoient au milieu de ces Bois, mais ils étoient eux-mêmes un lieu d'asyle pour les coupables qui s'y retiroient.

Moyse pour empêcher les Hebreux, trop enclins aux pratiques idolâtres des peuples qui les environnoient, de suivre ce pernicieux usage, leur défend de planter des Bois autour des Autels du vrai Dieu : *Ne conserito tibi lucum ullis arboribus secundum altare Jehovæ Dei tui, quod feceris tibi* (1). Toutes les fois même que ce saint Législateur prescrit aux Juifs de détruire les Idoles, il leur ordonne en même temps de couper les Bois sacrés : *Aras eorum destrue, & confringe statuas, lucosque succide* (2), & ailleurs: *Lucos igne comburite* (3). Ce même ordre fut renouvellé à Gedeon, & les Prophetes parlent toujours avec indignation des Rois de Juda & d'Israël, qui avoient coûtume de sacrifier dans les Bois sacrés. Les Juifs étoient si portés à imiter en cela les peuples idolâtres, qu'un de leurs

(1) Deut. 16. 21.

(2) Exod. 34. & ailleurs.

(3) Deut. 12.

Rois pouſſa l'impieté juſqu'à faire planter à Jeruſalem un de ces Bois, que Joſias fit couper & brûler dans la vallée de Cedron (1). Les Rabbins ajoutent qu'il n'étoit pas permis aux Juifs de paſſer dans ces Bois, d'en couper un arbre pour leur uſage, de s'y repoſer à l'ombre, de manger les œufs ou les petits des oiſeaux qui y nichoient, ni de prendre le bois mort, ni de manger même du pain qui auroit été cuit au feu de ce bois; ſurquoi les curieux pourroit conſulter Selden (2).

(1) 4. Reg. c. 23.

(2) *De Jure Nat. & Gent.* l. 2. c. 6.

Les Bois ſacrés devinrent dans la ſuite extrêmement fréquentés: on s'y aſſembloit aux jours de fêtes, & aprés la célebration des myſteres, on y faiſoit des repas publics accompagnés de danſes, & de toutes les autres marques de la joye la plus vive. Tibulle décrit ces Fêtes & ces repas, d'une maniere très-ſpirituelle.

Ruſticus è lucoque vehit, male ſobrius ipſe,
Uxorem plauſtro, progeniemque domum (3).

(1) L. 1. El. 11. v. 51.

On ornoit ces bois avec ſoin, de fleurs, de couronnes, de guirlandes & de bouquets; & on y ſuſpendoit les dons & les offrandes, avec tant de profuſion, que quand ils auroient été moins épais & touffus, ils en auroient été totalement

obscurcis, & impenetrables à la lumiere du jour; ce qui fait dire à Stace:

. . . Hic arcus & fessa reponere tela,
Armaque curva suum & vacuorum terga leonum
Figere, & ingentes æquantia cornua sylvas.
Vix ramis locus, &c. (1)

(1) Theb. L. 9. v. 588.

& Ovide dit:

. . . . . Equidem pendentia vidi
Serta super ramos (2).

(2) Met. L. 8.

Couper des Bois sacrés, ou les dégrader, étoit un sacrilege, & peut-être celui qu'on croyoit le plus irremissible. Lucain parlant des arbres que Cesar fit abattre près de Marseille, pour en faire des machines de guerre, peint bien la consternation des Soldats qui refusoient de se prêter à cet ouvrage, jusqu'à ce que ce Prince prenant une coignée, en abattit un lui-même. *Saisis d'un respect religieux pour la sainteté de ce Bois, ils croyoient que s'ils avoient la temerité d'en vouloir couper quelque arbre, la coignée rebrousseroit sur eux.*

Sed fortes tepuere manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra lituras.

Cependant il étoit permis de les élaguer, de les éclaircir, & de couper les arbres qu'on croyoit attirer le tonnerre. Les Anciens nous ont conservé l'histoire

de quelques-uns de ces Bois sacrés, comme de ceux de Lucine, de la Déesse Feronie, d'Auguste, & de quelques autres. Ils se ressembloient tous, & étoient tous en une égale veneration.

CHAPITRE VIII.

Des Asyles.

LES Temples, les Autels, & les Bois sacrés ayant été parmi les Payens des lieux d'asyle pour les criminels, il faut expliquer en quoi consistoit le droit d'asyle, quels en étoient les privileges, & découvrir quelle en fut l'origine.

Dès que les hommes ont commencé à destiner des lieux au culte des Dieux (1), pour les reconnoître dans ces endroits d'une maniere authentique & solemnelle comme leurs Maîtres & les arbitres de leur destinée, & qu'ils ont esperé d'en obtenir du secours, ils ont cru qu'ils y étoient présens d'une maniere particuliere; & dès-là pour ne pas paroître inflexibles à l'égard des autres, lorsqu'ils cherchoient à flechir les Dieux en leur faveur, il est très-croyable qu'ils regardoient ces lieux sacrés où les coupables se retiroient, comme des asyles inviolables.

(1) Voyez l'Extrait de la Dissert. de M. Simon sur les Asyles. Mem. de l'Ac. des Bel. Lettr. T. 3. p. 37.

Le Tabernacle & le Temple de Jerusalem étoient des lieux d'asyle (1), & sans doute que les premiers Autels élevés par les Patriarches l'étoient aussi, puisque Moyse exclut les assassins, qui se refugioient auprès de ceux qui avoient élevés lui-même. Les Villes de refuge designées par Moyse, & établies par Josué, étoient aussi des asyles (2). Le Paganisme qui avoit imité plusieurs usages du Peuple de Dieu, en avoit aussi sans doute pris celui du droit d'asyle; ainsi l'époque de la fondation des premiers Temples & des Autels parmi eux, seroit, si on la sçavoit, celle de l'origine de ce droit. Tout ce qu'on peut assurer c'est qu'il est très-ancien, sans qu'on puisse déterminer au juste le temps où il a commencé. Nous sçavons par Pausanias (3), que Cadmus l'accorda à la Ville, ou à la Citadelle qu'il fit construire en Beotie; & il y a apparence, comme le remarque M. Simon, que ce Prince, originaire de Phenicie, & voisin de la Palestine, ayant appris combien le concours des Coupables & des Debiteurs dans les Villes de refuge parmi les Juifs, avoit servi à ces peuples, employa le même moyen, pour attirer des habitans dans la sienne. Thesée pour Athenes,

(1) Math. L. 2. c. 40.

(2) Num. 35. Deut. 4. Josué. 20.

(3) In Beot.

& Romulus pour sa nouvelle ville (*a*), uſerent de la même politique, ſi nous en croyons Plutarque (1). Diodore de Sicile (2) aſſûre que Cybele avoit fondé le droit d'aſyle dans la Samothrace. Hercule l'Egyptien paſſoit pour l'auteur de celui de Canope: celui de Diane *Stratonia* à Smyrne, & celui de Neptune Tenéen devoient leur inſtitution à la réponſe des Oracles.

(1) In Theſ.
(2) In Rom. L. 3.

Mais comme ce droit accordé aux Coupables, non ſeulement dans les Temples & près des Autels, mais dans les Villes mêmes qui prétendoient l'avoir, & en jouiſſoient veritablement depuis un temps immemorial, auroit pû avoir des ſuites fâcheuſes, & autoriſer le crime par l'eſperance de l'impunité, l'aſyle n'étoit que pour des delits involontaires. C'eſt ce que repondoient les Atheniens, ſuivant Thucydide (3), aux reproches des Beotiens, en leur faiſant entendre que leurs Autels n'étoient des aſyles, que pour ces ſortes de crimes. Nous ſçavons par Tite-Live (4) que le meurtrier du Roi Eumenès, fut obligé d'abandonner le Temple de Samothrace, où il s'étoit refugié.

(3) Hiſt. l. 4.
(4) Dec. 5. L. 9.

(*a*) Cet aſyle de Romulus étoit entre deux Bois ſacrés, & fut nommé pour cela, *inter duos lucos*.

Ainsi les asyles étoient proprement pour les fautes involontaires, pour ceux qui étoient opprimés par une puissance injuste, pour des esclaves outragés par des maîtres cruels, & pour des débiteurs traités indignement. Mais comme l'abus se mêle toujours parmi les usages le plus sagement établis, les criminels même condamnés à mort, trouvoient un asyle assuré dans le Temple de Pallas à Lacedemone; les banqueroutiers dans celui de la Déesse Hebé, à Phlius; & dans celui de Diane à Ephese (1),

(1) Pol. L. 4. Paus. in Cor. Cicer. 6. in Verrem.

Ce n'étoient pas seulement les Villes & les Temples qui servoient d'asyle; les Bois sacrés, les Autels en quelque lieu qu'ils fussent, les Statues des Dieux, celles des Empereurs, & les Tombeaux des Heros, avoient le même privilege; & il suffisoit qu'un coupable fût dans l'enceinte de ces Bois, ou qu'il eût embrassé un Autel, ou la Statue de quelque Dieu, pour être en sûreté. Le droit d'asyle une fois saisi, le criminel demeuroit aux pieds de l'Autel ou de la Statue, & s'y faisoit apporter à manger, jusqu'à ce qu'il pût se sauver commodement, ou appaiser ses Parties.

L'asyle ne fut pas toujours inviolable; ou on arrachoit quelquefois de force le

coupable, ou on l'y laissoit mourir de faim, soit en lui coupant les vivres, ou en murant le lieu où il s'étoit refugié, comme firent les Ephores à l'égard de Pausanias, ainsi que nous l'apprenons de Cornelius Nepos (1). La sainteté des asyles auroit sans doute été violée plus souvent qu'elle ne l'a été, sans les châtimens que les Dieux & les hommes avoient établis contre les profanateurs. J'ai dit les Dieux, parceque les calamités qui suivoient quelquefois la profanation de ces lieux, étoient regardées comme l'effet de la vengeance divine. Ce fut en effet le jugement que l'on porta au sujet des maux qui desolerent l'Epire, après le meurtre de Laodamie, qui fut tuée dans le Temple de Diane. Voici comme Justin raconte cette histoire. Il ne restoit dans toute l'Epire, du sang royal, que Nereïs & Laodamie sa sœur. La premiere épousa le fils de Gélon Roi de Sicile, & Laodamie qui s'étoit refugiée à l'Autel de Diane, y fut assommée par le peuple : mais les Dieux vengerent ce sacrilege par des fleaux & des calamités, qui firent perir presque toute la Nation. A la sterilité, à la famine, à la guerre civile, succederent d'autres guerres qui acheverent de tout perdre ;

(1) In Paus.

& Milon, celui-là même qui avoit porté le coup mortel à cette malheureuſe Princeſſe, devint furieux juſqu'au point de ſe déchirer les entrailles, & expira dans les douleurs le douziéme jour après le meurtre (1).

(1) Juſtin L. 23.

On porta le même jugement, à l'occaſion de la maladie honteuſe qui termina les jours de Sylla, qui avoit violé le droit des aſyles. Les Oracles conſultés après de pareilles profanations, préſcrivoient, non ſeulement pour les coupables, mais pour des villes entieres, des expiations ſolemnelles, ou des reparations publiques; & c'eſt ainſi que les Lacedemoniens furent obligés d'élever deux Statues d'airain au malheureux Pauſanias, dans le lieu même où il étoit mort.

Quoique M. Simon, dont je viens d'abreger la Diſſertation, ſemble croire que tous les Temples, les Bois ſacrés, les Autels, &c. fuſſent des aſyles, il y a cependant beaucoup d'apparence que tous ces lieux ne jouiſſoient pas de ce droit; car les exceptions que font les Anciens, en l'attribuant à certains lieux, ſans rien dire des autres, en ſont, ſelon moi, une preuve convaincante. Ainſi, ſuivant Servius, le Temple de la Miſe-

ricorde étoit un lieu d'asyle à Athenes, & apparemment à Rome où l'on en bâtit un à la même Divinité. De même, le Temple de Diane d'Epheſe, jouiſſoit du même droit, ſuivant Ciceron (1); auſſi bien que celui qui étoit bâti en l'honneûr de la même Déeſſe en Epire, comme nous l'apprenons de Juſtin (2).

(1) In Verrem.

(2) L. 28.

Quoiqu'il en ſoit, les aſyles cauſerent plus de maux, par l'impunité qu'ils procurerent aux coupables, qu'ils ne firent de bien en ſauvant quelques innocens, & Tibere, comme nous l'avons dit, fut obligé de les abolir.

CHAPITRE IX.

Des Statues des Dieux, & de quelle maniere on les repreſentoit.

APRES avoir parlé des Temples & des Autels, il eſt neceſſaire de dire quelque choſe des Statues des Dieux, des lieux où on les plaçoit, & de la maniere dont ces mêmes Dieux étoient repreſentés. Pour renfermer dans quelques bornes une matiere qui d'elle-même eſt très-étendue, j'examinerai 1°. ce qu'étoient les figures des Dieux avant que

l'art de la Sculpture fût inventé. 2°. Ce qu'elles furent, lorſque cet art étoit encore groſſier & imparfait. 3°. Le point de perfection où la Statuaire fut portée dans la ſuite. 4°. La matiere qu'on employoit aux Statues des Dieux. 5°. L'extrême grandeur, & l'extrême petiteſſe de quelques-unes de ces figures. 6°. Les lieux où on les plaçoit le plus ordinairement. 7°. Enfin, par quels ſymboles les Dieux y étoient diſtingués.

Pour le premier article, il ſuffit de ſe rappeller ce que nous avons dit dans le Chapitre IV. ſur la maniere groſſiere dont on repreſentoit les Dieux, avant que l'art de la Sculpture fût en uſage. Il eſt impoſſible, & en même temps inutile de rechercher en quel temps, & par qui cet art fut inventé. Son origine ſe perd dans la plus profonde antiquité. Il ſuffit de ſçavoir que les Egyptiens le poſſedoient du temps de Moyſe, & peut-être long-temps auparavant. Les Statues de leurs Dieux, dont il eſt parlé dans les Livres de ce ſaint Legiſlateur, & celles de leur Dieu Apis, trop fidelement imitées par les Iſraëlites, qui l'adorerent dans le deſert, ſous la forme d'un bœuf ou d'un veau, le prouvent ſans

replique ; & je ne doute pas que dans le temps même que les peuples encore barbares & grossiers adoroient ou des masses informes, ou de simples troncs d'arbres, la Sculpture ne fût alors connuë non seulement en Egypte, mais encore dans la Syrie & les Pays voisins. Car les arts, originaires des Pays que je viens de nommer, ne penetrerent que peu-à-peu dans l'Occident.

D'abord même la Sculpture fut très-grossiere, & ne monta que lentement à ce haut point de perfection où elle se fit admirer, sur-tout dans la Grece, par les chef-d'œuvres qu'elle forma. Dès-là on doit supposer que les premieres Statues des Dieux, quoique dirigées par ce nouvel art, étoient encore très-grossieres. Les jambes, ni les bras n'étoient point séparés, mais joints avec le reste de la matiere dont on s'étoit servi pour en former la figure. Elles avoient les yeux fermés, & tout au plus les bras pendans, & comme collés le long du corps, & les pieds joints ; rien d'animé, nulle attitude, nul geste. C'étoient pour la plûpart des figures quarrées & informes, qui se terminoient en guaîne. Les cabinets des curieux fournissent plusieurs modeles de ces Statues ; on en déterre encore tous

les jours, ſur-tout en Egypte, & la marque la moins équivoque de leur antiquité, eſt lorſqu'elles ſont comme je viens de les décrire.

Elles demeurerent dans cet état, du moins dans l'Occident, juſqu'à Dedale, c'eſt-à-dire, juſqu'au temps de Minos ſecond, & de Theſée. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler de ce celebre Ouvrier, ſon article ſe trouvera à ſa place; mais je dois dire qu'il ſçut donner à ſes Statues des yeux, des pieds & des mains. Il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie, & on fut ſi ſurpris de ce changement, que la renommée publia qu'il les animoit, les faiſoit marcher, &c. Les Statues des Dieux y gagnerent, ce fut à les perfectionner que s'appliquerent ſur-tout les Ouvriers les plus habiles; & avec le temps on vit paroître les chef-d'œuvres des Phidias, des Praxiteles, des Myrons, qui firent le principal ornement de la Grece, & attirerent, comme font encore aujourd'hui celles qui nous reſtent, la juſte admiration des connoiſſeurs. Telles ſont entr'autres la Venus de Medicis, l'Antinous, l'Hercule, & le beau Jupiter qu'on voit encore à Verſailles.

Cependant, par je ne ſçais quel reſpect

pour l'antiquité, on conserva encore l'ancien goût dans ces Statues, qu'on nommoit *Hermes*.

On appelloit de ce nom celles des Statues de Mercure, qui étoient d'une figure quarrée, ordinairement sans bras & sans pieds, & qu'on plaçoit dans les carrefours, sur les grands chemins, devant les Temples, & devant les maisons. Ciceron remarque à cette occasion, qu'il n'étoit pas permis d'en mettre sur les sepulchres, mais il n'en rend par la raison. Il sembleroit au contraire, que c'étoient les lieux où elles convenoient le mieux, puisque ce Dieu avoit soin des ames, & que c'étoit lui qui les conduisoit dans les Enfers, & qui les en ramenoit.

Quoique les Hermès ne dussent être que pour les Statues de Mercure, puisqu'elles portent son nom, on le donnoit cependant à toutes celles qui en imitoient la forme. Ainsi quand c'étoit Apollon qu'elles représentoient, on les nommoit *Hermapollons*. Si c'étoit une tête de Minerve, en Grec *Athené*, on les appelloit *Hermathenes*; & *Hermeros*, celles qui représentoient la tête de Cupidon, dont le nom Grec étoit *Eros*, ainsi des autres. Enfin cette maniere antique fut encore

encore conſervée dans les Statues du Dieu Terme, qui n'étoient que des pierres informes.

Les Villes de la Grece, malgré le progrès de la Sculpture, étoient remplies de ces ſortes de Statues; & Thucydide nous apprend qu'une nuit on avoit coupé les têtes de toutes celles qui étoient à Athenes. On ſçait qu'Alcibiade fut ſoupçonné de cet attentat, & qu'il fut banni pour cela. Il n'y avoit rien de preſcrit touchant la maniere dont devoient être les Statues des Dieux. Comme la Sculpture eſt un art qui par le moyen du deſſein, & de la matiere ſolide imite la nature, elle a pour matiere le bois, la pierre, le marbre, l'yvoire, differens metaux, comme l'or, l'argent, le cuivre, les pierres précieuſes, &c. qu'elle comprend auſſi la fonte, qu'on ſubdiviſe, en l'art de faire des figures en cire, & en celui de jetter en fonte toutes ſortes de metaux. Les Statuaires avoient la liberté d'uſer de toutes ces matieres, & de toutes ces formes pour les Statues des Dieux. L'hiſtoire nous apprend qu'il y en avoit de toutes ces ſortes, on en faiſoit des bois les plus précieux, & les moins ſujets à ſe corrompre. Celle de Jupiter à Sycione étoit

de buis ; & à Epheſe, celle de Diane étoit de cedre. Ailleurs on en trouvoit de citronnier, de palmier, d'olivier, d'ébene, & de cyprès. Nous avons déja parlé de celles d'or qui étoient dans le Temple de Belus à Babylone, & d'Apollon à Delphes. Nous avons fait la deſcription de celle de Jupiter Olympien, où l'or étoit habilement mêlé avec l'yvoire, l'ébene, & les pierres prêcieuſes ; chef-d'œuvre que perſonne, ſelon Pline, n'oſa imiter : *Præter Jovem Olympium, quem nemo æmulatur* (1). Il ſeroit inutile de s'étendre ſur celles de marbre ou de pierre, dont le nombre étoit infini ; j'ai nommé les principaux Ouvriers qui de ces differentes matieres avoient ſçû faire des chef-d'œuvres. Si on a la curioſité de trouver des Statues de Dieux, de toutes les formes, & de toutes les matieres dont j'ai parlé, on n'a qu'à lire Pauſanias, qui en décrit de toutes les ſortes.

(1) Pline L. 34. c. 8.

Generalement parlant les Statues des Dieux, après l'invention de la Sculpture, n'étoient que de terre moûlée, & fragiles comme de ſimples vaſes. Cet art de jetter la terre ou l'argile en moule, eſt nommé *fictilis*, & les ouvrages qui en ſortent, *fictilia*. L'Ecriture Sainte,

les Prophetes ſur-tout reprochent ſans ceſſe aux Payens d'adorer de ces ſortes d'Idoles. Dans la ſuite on chargea ces Statues de differentes couleurs, & enfin on les dora. Les Romains dont la Religion annonça long-temps la ſimplicité de leurs mœurs, ne commencerent que fort tard à avoir de ces Statues dorées; les leurs n'avoient eu juſques-là que la couleur de la terre dont elles étoient faites. Pline louë cette premiere ſimplicité Romaine. *Des hommes*, dit-il, *qui honoroient ſincerement de tels Dieux, ne doivent pas nous faire honte. Hæ tum effigies Deorum erant laudatiſſimæ, nec pœnitet nos illorum qui tales Deos coluere.* Ils ne faiſoient cas de l'or, continue cet Auteur, ni pour eux, ni pour leurs Dieux. Juvenal parlant de la Statue de terre que Tarquin l'ancien fit mettre dans le Temple de Jupiter, l'appelle le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté, ni ſouillé.

Fictilis, & nullo violatus Jupiter auro.

Tite-Live nous a appris l'époque de l'introduction des Statues dorées, dans Rome, & ce fut, ſelon lui, ſous le Conſulat de P. Cornelius Cethegus, l'an de la fondation de cette Ville 571. ou 572.

Comme il n'y avoit rien de prescrit sur la matiere des Statues des Dieux, il n'y avoit rien non plus d'établi sur la grandeur qu'on leur devoit donner, & il dépendoit du caprice des Ouvriers, ou de la volonté de ceux qui les employoient de les faire grandes ou petites. Ainsi pendant que les Egyptiens se faisoient honneur de ces Statues colossales, qu'on voyoit dans les vestibules de leurs Temples, on ne trouvoit souvent dans l'interieur de ces édifices que des Marmouzets, de petits Pygmées, qui attiroient le mepris & les railleries de ceux à qui il étoit permis de les voir, comme il arriva à Cambyse, lorsqu'il fut introduit dans le Temple de Vulcain à Memphis, ainsi que nous l'avons dit.

La Grece voulut quelquefois imiter la maniere Egyptienne dans ces Colosses, & elle avoit plusieurs Statues de ses Dieux d'une énorme grandeur. Celle de Jupiter à Olympie, dont j'ai donné la description, & plusieurs autres encore, étoient beaucoup plus grandes que na-ture; mais le plus extraordinaire de tous ces Colosses, étoit celui de Rhodes, qui représentoit Apollon, & qui fut regardé comme une des sept merveilles du monde. Cette Statue, ouvrage de Charès, qui

fut douze ans à la faire, avoit soixante & dix coudées de haut; & comme elle étoit placée de maniere que les deux pieds posoient sur deux môles, qui formoient le Port de la ville de Rhodes, les vaisseaux passoient à pleine voile entre ses jambes. Pour juger de l'énorme grandeur de ce Colosse, il suffit de dire qu'il y avoit peu de personnes qui pussent embrasser un de ses pouces. Malgré la pesanteur de cette prodigieuse masse, malgré les dangers de la mer, & le temps auxquels elle étoit exposée, elle demeura cependant sur pied l'espace de 1360. ans, & ne tomba que par un tremblement de terre. Un Marchand Juif l'acheta des Sarrasins, & l'ayant fait mettre en pieces, en chargea neuf cens chameaux.

Ce n'étoient pas seulement les Egyptiens & les Grecs, qui avoient de ces figures colossales, les Romains voulurent les imiter en cela, & on comptoit à Rome cinq de ces colosses, deux d'Apollon, deux de Jupiter, & un du Soleil, car le Soleil étoit souvent distingué d'Apollon; sans parler de deux autres, dont l'un représentoit Domitien, l'autre Neron: mais comme si ces sortes de Statues n'avoient du appartenir qu'aux Dieux, on fit mettre sur cette derniere une tête d'Apollon.

C'étoient-là des ouvrages singuliers ; mais ordinairement les Statues des Dieux imitoient la belle nature, sur-tout quand elles devoient être posées à portée de la vuë. Ainsi celles des Dieux étoient un peu plus grandes & plus fortes que celles des Déesses, au sujet desquelles les Ouvriers habiles s'attachoient sur-tout à imiter la delicatesse & la mollesse du sexe.

Il y avoit cependant des Dieux dont les Statues étoient ordinairement petites, & peut-être qu'elles devoient l'être. Celles des Pataïques, ou Patæques, qu'on mettoit sur la pouppe des vaisseaux, étoient de ce genre, si nous en croyons Herodote (1), ainsi que celles des Dieux Lares, des Cabires, & quelques autres. Il y en avoit dont les Statues étoient monstrueuses, & qui representoient des têtes de chien, de chat, de bouc, de singes, de lion, &c. comme nous le dirons en parlant des Dieux d'Egypte.

(1) Liv. 2.

Le nombre des Statues des Dieux étoit immense, non seulement dans la Grece & dans l'Italie, mais aussi dans les pays Orientaux ; & rien n'est plus propre à le faire connoître que l'expression de l'Ecriture Sainte, qui nomme la Chaldée

une terre d'Idoles. Ainsi on en trouvoit par-tout, dans les Temples, où elles étoient sur des pieds-d'estaux, ou placées dans des niches; dans les places publiques, aux portes des maisons; & hors des villes, dans les grands chemins, & dans les champs. On ne peut rien ajouter au respect qu'on avoit pour elles: lorsqu'on passoit auprès, on se prosternoit, ou on portoit la main à la bouche, pour marquer qu'on les adoroit. C'étoit en elles qu'on mettoit toute sa confiance. On leur faisoit des vœux, on leur offroit des sacrifices, on leur adressoit les prieres: c'étoit d'elles qu'on attendoit la santé & les autres biens, comme la délivrance des maux, & des calamités publiques. Ce respect & cette confiance étoient fondés non seulement sur ce qu'elles representoient les Dieux, mais parce qu'on croyoit aussi qu'ils y habitoient eux-mêmes, & écoutoient de-là les vœux & les prieres. Au jour des Fêtes de chacun de ces Dieux, on avoit soin de parer leurs Statues, de tout ce qui paroissoit devoir les embellir, rubans, bandelettes, rameaux; tout étoit employé. On les oignoit avec de l'huile, ou on les frottoit avec de la cire pour les rendre plus luisantes; & cet usage

étoit ſur-tout pratiqué à l'égard des Dieux Lares & des Penates. Quoique la maniere de repreſenter les Dieux ne fût pas uniforme, il y avoit cependant des uſages aſſez generalement obſervés. Ainſi on donnoit à Jupiter un air noble & majeſtueux, qui annonçoit le Maître du monde, & il paroît toujours avec de la barbe. Apollon qui eſt peint en jeune homme, n'en porte point ; Bacchus en a quelquefois, & alors on l'appelle le Barbu, plus ſouvent il n'en a point. Junon paroît avec un air digne de l'épouſe de Jupiter, & de la Reine des Dieux. Minerve a une beauté mâle & douce, telle qu'il convenoit à la plus ſage & à la plus chaſte des Déeſſes. Celle de Venus au contraire preſente je ne ſçai quoi de mol & d'efféminé, qui annonce la mere d'Amour. Mars a l'air guerrier, Neptune a de la fierté, &c.

Les Dieux portoient ordinairement ſur leurs Statues, les ſymboles qui leur étoient conſacrés. Ainſi paroiſſent Jupiter avec ſa foudre, Apollon avec ſa lyre, Neptune avec ſon trident, Pluton avec le même ſceptre, mais ſeulement à deux fourches. Bacchus y tient à la main des grappes de raiſin ; Cerès, des épis de bled ; Hercule, ſa maſſue, & Diane

porte ſes fleches & ſon carquois. Le chien paroît dans les Statues de Mercure, la choüette dans celles de Minerve, & le ſerpent entourtillé autour d'un cippe, dans celles d'Eſculape. Le char de Neptune eſt attelé à des chevaux marins, celui de Venus à des colombes, celui de Junon à des Paons, & celui de Cybele à des lions. Quelquefois ces ſymboles ſont uniques, quelquefois ils ſont multipliés; & quand il paroît qu'ils ſont propres à pluſieurs Dieux, on nomme *Panthées* les Statues qui les portent, telles que ſont ordinairement celles d'Harpocrate, & quelques autres. Les Statues Egyptiennes étoient plus chargées de ces ſymboles que celles des Grecs & des Romains, comme on peut le voir dans les Antiquaires. Ces ſymboles étoient pris ou des arbres, ou des plantes, ou des animaux qui par des raiſons particulieres étoient chers aux Dieux, ainſi que nous le dirons en parlant des Sacrifices, des Offrandes & des Victimes, qu'on prenoit ordinairement parmi les choſes qu'on croyoit leur être agréables.

Les raiſons de cette prédilection des Dieux étoient quelquefois myſterieuſes, & les Anciens n'ont pas oſé les rapporter, ſouvent auſſi elles ſont connuës.

Ainſi, pour en donner ſeulement quelques exemples, le laurier étoit cher à Apollon, à cauſe de Daphné; le pin à Cybele, à cauſe d'Atys; & le peuplier à Hercule, parce qu'il en avoit apporté un du Pays des Hyperboréens, &c.

Preſque toujours les Statues des Dieux étoient ſimples & ne preſentoient qu'une ſeule figure; quelquefois elles étoient grouppées, & en contenoient pluſieurs. Le Philoſophe Albricus qui nous a laiſſé un petit Traité Latin ſur la maniere de repréſenter les Dieux, ſemble s'être attaché particulierement à ces dernieres figures, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en liſant ce petit Ouvrage, & par l'exemple de Saturne que je vais rapporter.

Saturne, dit-il, le premier des Dieux, étoit peint ſous la figure d'un vieillard, les cheveux blancs, la barbe longue, courbé, l'air triſte, la tête voilée, & la couleur blême, tenant de la main gauche une faulx, & un ſerpent qui ſe mordoit la queuë, & de la droite un jeune enfant qu'il portoit à la bouche pour le devorer. Il avoit près de lui Jupiter, Neptune, Pluton, Junon & Ops ſa femme, dont une main étoit étendue, pour marquer qu'elle étoit prête de ſecourir

tout le monde, pendant que de l'autre elle preſentoit du pain à ceux qui pouvoient en avoir beſoin.

On rapportera dans l'hiſtoire particuliere de chaque Dieu, la maniere dont on avoit coutume de le repreſenter.

CHAPITRE X.

Des Sacrifices & des Victimes.

LE Sacrifice eſt un acte de Religion, par lequel l'homme reconnoît la Divinité de celui à qui il l'offre, prétend l'honorer de la maniere la plus authentique, le remercier des biens qu'il croit en avoir reçus, & lui en demander de nouveaux. Dans les premiers temps du Paganiſme, le culte qu'on rendoit aux Dieux étoit très-ſimple : les Egyptiens, ſi nous en croyons Theophraſte, cité par Porphyre (1), offroient anciennement à leurs Dieux, non de l'encens & des parfums, mais de l'herbe verte qu'ils cueilloient avec les mains, & qu'ils leur preſentoient comme les premieres productions de la nature. Ovide peint très-bien la ſimplicité de ces premiers Sacrifices : *L'encens*, dit-il, *n'étoit point encore venu des bords de l'Euphrate, ni le*

(1) Lib. de Abſt. ap. Euſ. Præp. Ev. l. iv. c. 9.

coſtus de l'extrémité de l'Inde. On ne connoiſſoit pas encore le ſafran, & on ſe contentoit de mettre ſur l'autel de l'herbe ou du laurier.

Thura nec Euphrates, nec miſerat India coſtum,
Nec fuerant rubri cognita fila croci.

. . . . . .

. . . . . .

(1) Faſt. l. 1. *Ara dabat fumos herbis contenta Sabinis,*
Et non exiguo Laurus aduſta foco (1).

Le même Theophraſte ajoute qu'on joignoit la libation à ces anciens Sacrifices; c'étoit de l'eau ſans doute qu'on répandoit à l'honneur des Dieux, car les Egyptiens dont il parle, ne ſe ſervoient point d'autre liqueur, comme nous le dirons dans la ſuite. Pline, Macrobe, Plutarque, Denys d'Halicarnaſſe, & Thucydide, parlent ſouvent de la ſimplicité des Fêtes & des Sacrifices des anciens Egyptiens, des Grecs & des Romains, comme on peut le voir dans Voſſius, qui les a cités pour prouver cette verité (2).

(2) De Orig. & progreſſ. idol.

Cette premiere ſimplicité dura très-long-temps, & il y eut des lieux où elle ſubſiſta toujours. Pauſanias (3) parlant d'un Autel d'Athenes, conſacré à Jupiter le Grand, dit qu'on n'y offroit rien d'animé, & qu'on ſe contentoit d'y faire de ſimples offrandes, ſans ſe ſervir même

(3) In Att.

de vin dans les libations. Cette coutume venoit de Cecrops, lequel en reglant le culte des Dieux & les ceremonies qu'il avoit apportées d'Egypte dans la Grece, avoit ordonné qu'on ne sacrifiât rien qui eût vie, & qu'on se contentât d'offrir de simples Gâteaux, ainsi que nous l'apprenons du même Auteur (1).

(1) In Arc.

Comme l'on sacrifioit les mêmes choses dont on se nourrissoit, lorsqu'aux herbes on commença à substituer le pain, on employa dans les Sacrifices de la farine & des Gâteaux qu'on pétrissoit avec un peu de sel. Horace fait allusion à cette coutume :

Non sumptuosa blandior hostia
Mollivit aversos Penates
Farre pio, & salente micâ (2).

(2) L. 3. Od. 23.

On joignoit à ces Sacrifices les fruits de la terre, le miel, l'huile, le vin ; mais lorsqu'on vint dans la suite à se nourrir de la chair des animaux, on commença aussi à en immoler en l'honneur des Dieux : car il y a toujours eu un rapport marqué, entre la nourriture des hommes & la matiere des Sacrifices, puisque la Loi ordonnoit qu'on en mangeât une partie, & qu'ils étoient toujours suivis du festin, comme on le verra dans la suite.

Il seroit difficile de décider en quel temps commença parmi les Payens, l'usage des Sacrifices sanglans. On ne prendra pas pour garant de cette découverte Ovide, qui prétend que la truye fut la premiere Victime animée qu'on offrit à Cerès, à cause des ravages que cet animal fait dans les champs. *Cerès fut la premiere qui prit plaisir à voir couler le sang d'une truye, pour venger par la mort de cet animal, les ravages qu'il fait dans les champs* :

Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,
Ulta suas meritæ cæde nocentis opes (1).

(1) Fast. l. 2.

Homere nous apprendra du moins que l'usage de ces sortes de Sacrifices étoit commun du temps de la guerre de Troye, & je ne crois pas que nous ayons d'exemples plus anciens. Je sçais que Pausanias parle de la Victime humaine que Lycaon offrit à Jupiter Lycæus (2); que les Auteurs des Argonautiques disent que les Heros de la Toison d'or avoient mis dans leur Navire une Hecatombe, pour l'offrir à Apollon: qu'ils parlent d'un Sacrifice de bêtes fauves prises à la chasse, que ces mêmes Heros immolerent à la place des autres animaux; mais ces autorités sont moins respectables qu'Homere, le plus ancien des Poëtes, & dès-

(2) Voyez Pausanias, *In Arc.*

là, plus proche des évenemens qu'il racontoit.

Quoi qu'il en soit, on ne sçauroit douter que l'usage des Sacrifices sanglans ne soit très-ancien dans le Paganisme, s'il est vrai, comme l'ont avancé quelques Peres de l'Eglise, que Dieu n'agrea ces sortes de Sacrifices, & que Moyse ne les ordonna aux Israëlites que pour les empêcher d'en offrir aux Dieux, comme le pratiquoient les Nations voisines. Mais cette idée n'est nullement exacte, & il est certain que dans la vraie Religion, ces Sacrifices sont aussi anciens que le monde, puisque Caïn offroit à Dieu les fruits de la terre, Abel lui sacrifioit des Victimes prises dans ses troupeaux, *Factum est autem.... ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui, & de adipibus eorum* (1). Noé au sortir de l'Arche, offrit à Dieu un Sacrifice de tous les animaux purs: *Et tollens de cunctis pecoribus & volantibus mundis obtulit holocaustum super altare* (2). Or comme l'Idolâtrie n'est qu'une corruption de la vraie Religion, il n'est pas douteux qu'elle en ait pris les pratiques, & en particulier l'usage des Sacrifices sanglans, & cela, dès les premiers siécles.

(1) Gen. 4. v. 3. & 4.

(2) Gen. 8. v. 20

Cependant il n'en eſt pas moins vrai qu'il y eut des Pays où cet uſage ne fut pratiqué que fort tard, & qu'on ne l'y reçut qu'avec une repugnance, que le fait que je vais raconter, marquoit aſſez. Parmi les Atheniens le Victimaire, après avoir frappé l'animal qui devoit être immolé, étoit obligé de s'enfuir de toutes ſes forces : on le ſuivoit, & pour n'être pas arrêté, il jettoit la hache dont il s'étoit ſervi, comme étant ſeule coupable de la mort de l'animal qu'on alloit immoler. Ceux qui le ſuivoient, ſe ſaiſiſſoient de cette hache, & lui intentoient un procès. Celui qui en prenoit la défenſe, alleguoit qu'elle étoit moins coupable, que le Remouleur qui l'avoit aiguiſée ; le Remouleur pris à partie, jettoit la faute ſur la pierre qui avoit ſervi à l'aiguiſer, ainſi de ſuite, enſorte que le procès ne finiſſoit jamais ; ceremonie ridicule à la verité, mais qui prouvoit l'averſion que les Atheniens avoient pour les Sacrifices ſanglans.

Mais il eſt bon de remarquer, que dans le temps même qu'on immoloit des Victimes vivantes, on n'avoit pas oublié l'ancienne forme des Sacrifices, qui ne conſiſtoient qu'en herbes, en ſel, & en farine, & on l'employoit toujours comme

la plus propre à appaiſer les Dieux ; ce qui fait dire à Horace :

Te nihil attinet
Tentare multâ cæde bidentium (1).

(1) L. 3. Od. 25.

Ainſi, au rapport de Feſtus & de Servius, on jettoit toujours de la farine & du ſel ſur les Victimes, ſur le feu, & ſur les couteaux ſacrés. *Sal & far, quod dicitur mola ſalſa, quâ & frons victimæ, foci, & cultri aſperguntur* (2). Numa Pompilius, ſelon Pline, avoit même interdit aux Romains les Victimes ſanglantes, & leur avoit defendu tout autre Sacrifice, que ceux où l'on employoit les fruits, le ſel & la famine (3). Denys d'Halicarnaſſe (4) ſemble attribuer à Romulus, ce que nous venons de dire de Numa, & il ajoute, que cet uſage duroit encore de ſon temps, quoiqu'on y eût joint celui des Sacrifices ſanglans. Plutarque nous fait remarquer qu'il y avoit des Dieux parmi les Romains, entre-autres le Dieu Terme, à l'égard deſquels on conſervoit toujours l'uſage ancien, de ne leur rien offrir d'animé.

(2) Servius, in. 2. En.

(3) Plin. l. 18. ch. 7.

(4) Liv. 2.

Enfin, on porta dans la ſuite la ſuperſtition, juſqu'à immoler des Victimes humaines. On ne ſçait pas qui a été le premier auteur de ces Sacrifices barbares ;

mais que ce soit Chronos, ou Saturne, comme on le trouve dans le Fragment de Sanchoniathon, ou Lycaon, comme Pausanias semble l'insinuer, ou quelqu'autre, il est sûr que cette barbare coutume passa chez presque tous les Peuples connus. Les peres eux-mêmes, poussés par une aveugle fureur, immoloient leurs enfans, & les brûloient au lieu d'encens. Ces horribles sacrifices, prescrits même par les Oracles des Dieux, étoient connus dès le temps de Moyse, & faisoient partie de ces abominations que ce saint Législateur reproche aux Amorrhéens. Les Moabites immoloient leurs enfans à Moloch, & les faisoient brûler dans le creux de la Statue de ce Dieu (1). Selon Denys d'Halicarnasse (2) on sacrifioit des hommes à Saturne, non-seulement à Tyr & à Carthage, mais dans la Grece même & dans l'Italie. Les Gaulois, si nous en croyons Diodore de Sicile (3), immoloient à leurs Dieux leurs prisonniers de guerre; ceux de la Tauride, tous les étrangers qui y abordoient. Les habitans de Pella, sacrifioient un homme à Pelée. Ceux de Tenuse, ainsi que le raconte Pausanias, offroient tous les ans une fille vierge au Génie d'un des Compagnons d'Ulysse

(1) Levit. ch. 20.
(2) Liv. 5.
(3) Liv. 3.

qu'ils avoient lapidé ; & Aristomene Messenien, immola pour une seule fois, trois cens hommes. Strabon (1) parle de ces Sacrifices abominables, offerts par les anciens Germains. Saint Athanase (2) dit la même chose des Pheniciens & des Crétois ; & Tertullien, des Scythes & des Afriquains. On voit dans l'Iliade d'Homere, douze Troyens immolés par Achille, aux manes de Patrocle. Enfin, Porphyre fait un long dénombrement de tous les lieux où l'on immoloit autrefois des hommes, entre lesquels il met Rhodes, l'Isle de Chypre, l'Arabie, Athenes, &c.

(1) Geogr. l. 1.

(2) *Orat. contra Gentes.*

De tous ces témoignages joints ensemble, & de plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter, il resulte que les Pheniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Chananéens, les habitans de Tyr & de Carthage ; ceux d'Athenes & de Lacedemone, les Ioniens, toute la Grece, les Romains & les Scythes ; les Albanois, les Allemans, les Anglois, les Espagnols, & les Gaulois, étoient également plongés dans cette horrible superstition.

Feu M. l'Abbé de Boissi, dans une Dissertation qu'il lut à l'Academie des Belles Lettres, & dont l'extrait est im-

primé (1), rapporte l'origine de la barbare coutume d'immoler des hommes, à une connoissance imparfaite du Sacrifice d'Abraham. Les Chananéens, dit-il, les Amorrhéens & les autres Peuples voisins des lieux où ce saint Patriarche avoit passé sa vie, entendirent sans doute vanter le zele & la fermeté de ce saint homme, qui n'écouta pas un moment les sentimens de sa tendresse pour un fils unique ; ils sçurent apparemment quelque chose des récompenses que Dieu promit à sa fidelité ; & ignorant que le Sacrifice n'avoit pas été accompli à l'égard de ce fils bien aimé, ils prirent la chose à la lettre, & crurent en imitant une action si heroïque, s'attirer les mêmes bénédictions du Ciel. En effet, ce fut Saturne, selon les Poëtes & les Historiens, qui introduisit la détestable coutume de sacrifier des hommes. Or Saturne, au jugement des meilleurs Auteurs, est le même qu'Abraham. Les preuves en sont claires, mais je ne dois les rapporter que dans l'Article de ce Dieu.

(1) Mem. de l'Ac. des Bel. Let. T. 1. p. 47.

Les Anciens ouvrirent enfin les yeux sur ces Sacrifices inhumains, & les évenemens que je vais raconter, les firent enfin cesser peu à peu. Un Oracle dit Plutarque, ayant ordonné aux Lacede-

moniens affligés de la peste, d'immoler une Vierge ; & le sort étant tombé sur une jeune fille nommée Helene, un Aigle enleva le couteau sacré, & le posa sur la tête d'une Geniſſe, qui fut sacrifiée à sa place. Le même Plutarque raconte que Pelopidas chef des Atheniens, ayant été averti en songe, la veille d'une bataille, d'immoler une Vierge blonde aux mânes des filles de Scedasus qui avoient été violées & massacrées dans le même lieu, ce Général effrayé, tint conseil sur l'inhumanité de cette sorte de Sacrifice, qu'il croyoit déplaire aux Dieux ; & ayant vû une Cavalle rousse, il l'immola par le conseil du Devin Theocrite, & remporta la victoire. En Egypte, Amasis ordonna qu'au lieu d'hommes, on offrît seulement des figures humaines. Diphilus substitua dans l'Isle de Chypre, des Sacrifices de bœufs à ceux des hommes ; & Hercule étant en Italie, des têtes de cire, nommées *Oscillæ*, à des veritables hommes.

Anciennement les chefs de famille en étoient également les Rois & les Pontifes, & c'étoient eux qui offroient les Sacrifices ; mais dans la suite on eut dans chaque état des Prêtres & d'autres Ministres pour cette fonction, comme nous

le dirons dans le Chapitre suivant : cependant dans le temps même qu'il y avoit des Prêtres établis, ces chefs de famille conserverent toujours le même droit. Ainsi on peut distinguer deux sortes de Sacrifices ; les particuliers, que chacun pouvoit offrir chez soi à ses Dieux Lares, ou Penates (*a*), & les Sacrifices publics, établis par les Loix, & pour lesquels il y avoit des Ministres autorisés, & un Pontife qui y présidoit. Ces sortes de Sacrifices s'offroient à Rome & dans la Grece, selon certaines regles, qu'on étoit obligé d'observer exactement. Ciceron s'explique ainsi : » Nos » Ancêtres, dit-il, ont donné des regles » pour les choses divines ; ensorte que » pour les ceremonies établies aux gran» des solemnités, on ait recours aux » Pontifes qui en sont bien instruits ; » que pour gerer les affaires de la Re» publique, on s'adresse aux Augu» res, &c.

Le principal soin de ces Ministres consistoit à bien choisir les Victimes ; car elles devoient avoir pour être agréables aux Dieux, certaines qualités, dont je

(*a*) Voyez Virgile, Eneid. liv. 3. qui parle du Sacrifice qu'Enée offroit le matin à ses Dieux Penates, qui lui avoient apparu en songe.

parlerai dans un moment. On leur donnoit auſſi pluſieurs noms. On appelloit *Præcidaneæ hoſtiæ*, celles qu'on immoloit le jour d'avant la ſolemnité, comme on nommoit *præcidanea porca*, la truye qu'on ſacrifioit à Cerès avant la moiſſon. On nommoit *Succidaneæ hoſtiæ*, celles qu'on ſacrifioit lorſqu'on avoit manqué d'immoler les premieres, qui devoient préceder; & c'eſt ainſi qu'on expioit l'omiſſion. Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *Eximiæ hoſtiæ*; ce mot qui ſignifie *excellent*, n'étant pas pris dans ſa propre ſignification, mais pour marquer qu'on retiroit ces Victimes du troupeau, pour être immolées, *eximebantur grege*. Les brebis qui avoient deux agneaux, qu'on immoloit avec la mere, étoient nommées *Ambiguæ oves*, & les Victimes dont les entrailles étoient adherentes, *Harungæ*, ou *Harugæ* (1), celles qui étoient conſumées, *Prodigiæ*, celles qui avoient les dents plus élevées que les autres, *Bidentes* (2).

(1) Faſtes.

(2) Hygin

De quelque nature que fuſſent les Victimes, il en falloit faire un grand choix; & les mêmes défauts, qui parmi les Juifs les excluoient des Sacrifices (3), les rendoient auſſi défectueuſes parmi les Payens, qui paroiſſoient par-là avoir em-

(3) Voyez le Levit.

prunté plusieurs usages des Hebreux. Vossius, dans son sçavant Traite de l'Idolâtrie, est entré sur ce sujet dans des délaits Philologiques extrêmement recherchés, ausquels je renvoye les Sçavans. Il suffit de dire ici avec Jul. Pollux (1), que la Victime devoit être pure, non mutilée, sans tache, sans défaut, saine, ni boiteuse ni contrefaite: blanche & en nombre impair pour les Dieux celestes, noire & en nombre pair pour les Dieux infernaux. Enfin, choisie parmi les animaux, les plantes, ou les fruits, agréables aux Dieux ausquels on les offroit; car on n'immoloit pas toutes sortes de Victimes indifferemment à chaque Divinité. Ordinairement c'étoit une truye pleine qu'on offroit à Cybele & à la Déesse *Tellus*; le taureau à Jupiter; à Junon, des génisses, des agneaux femelles, des brebis, & à Corinthe on lui sacrifioit une chevre. A Neptune, un taureau & des agneaux, comme il paroît par Homere. A Pluton, aussi un taureau noir, & à Proserpine une vache noire; & lorsqu'on prenoit cette Déesse pour Hecate, on lui immoloit un chien, animal qu'on croyoit éloigner en abboyant les spectres qu'envoyoit cette Déesse. La victime la plus agréable à Cerès, étoit

(1) Liv. 1. ch. 29.

étoient le verrat & la truye. On lui offroit aussi du miel & du lait. A Venus, la colombe, le bouc, la geniſſe, une chevre blanche, &c. A Bacchus, un bouc. On immoloit la vache & le taureau à Hermione, comme nous l'apprenons d'Elien (1), qui ajoute, que dans ces Sacrifices un taureau, qu'à peine dix hommes avoient pu dompter, ſuivoit de lui-même une vieille Prêtreſſe juſqu'à l'autel. Au Soleil, quelquefois du miel, mais les Armeniens & les Maſſagetes lui immoloient des chevaux. A Apollon, car ſouvent il étoit diſtingué du Soleil, on offroit le belier, la chevre, la brebis, & le bouc; & quand on le confondoit avec le Soleil, un jeune taureau aux cornes dorées, pour marquer ſes rayons: on lui offroit auſſi un corbeau. A Mars, le cheval, le taureau, le verrat, & le belier: les Luſitaniens lui immoloient des boucs, des chevres, & quelquefois leurs ennemis. Les Scythes lui offroient des ânes, & les Cariens des chiens. Homere nous apprend que les Victimes les plus agréables à Minerve, étoient le taureau & l'agneau, ou, ſelon Fulgence Planciadès, des bœufs qui n'avoient point encore été ſous le joug. A Diane, des cerfs, des chevres, ſur-tout parmi

(1) *De Anim.*

les Atheniens, & en quelques endroits, des vaches. Aux Dieux Lares, un jeune taureau, ou un agneau femelle, selon les facultés de ceux qui sacrifioient. On leur immoloit aussi des cocqs & des hirondelles, & le cochon, d'où ils prirent le nom de *Grundiles*.

Enfin, chaque Dieu avoit son animal, ou son arbre, ou sa plante favorite. Parmi les animaux le lion étoit consacré à Vulcain; le loup à Apollon & à Mars; le chien, aux Dieux Lares & à Mars; le dragon, à Bacchus & à Minerve; les griffons à Apollon; les serpens à Esculape; le cerf à Hercule; l'agneau à Junon; le cheval à Mars; la geniſſe à Isis. Parmi les oiseaux, l'aigle l'étoit à Jupiter; le paon à Junon; la chouette à Minerve; le vautour & le pivert à Mars; le cocq, au même Mars, à Esculape, à Apollon & à Minerve; la colombe & le moineau à Venus; les alcyons à Tethys; le phenix au Soleil, & la cigale, espece d'insecte qui vole, à Apollon. Parmi les poissons, qui appartenoient tous à Neptune, la conque marine, & le petit poisson nommé *Apua*, que Festus dit être produit par la pluye, étoient chers à Venus, & le barbeau, à Diane. Parmi les arbres & les plantes, le pin étoit con-

sacré à Cybele, à cause d'Atys ; le hêtre à Jupiter ; le chêne & ses differentes especes, à Rhea ; l'olivier, à Minerve ; le laurier, à Apollon, après l'avanture de Daphné ; le roseau, à Pan, aprés celle de Syrinx ; le lotus, & le myrte, étoient aussi consacrés à Apollon & à Venus ; le cyprés, à Pluton ; le narcisse & l'adiante, qu'on nomme aussi le clou de Venus, à Proserpine ; le frêne & le chiendent, à Mars ; le pourpier, à Mercure ; le myrte & le pavot, à Cerès ; la vigne & le pampre, à Bacchus ; le peuplier à Hercule ; le dyctime & le pavot, à Lucine ; l'ail, aux Dieux Penates ; l'aune, le cedre, le narcisse & le geniévre, aux Eumenides ; le palmier, aux Muses ; le platane, aux Génies ; l'aulne, au Dieu Sylvain ; le pin à Pan, &c.

Si vous exceptez quelques raisons symboliques qu'on a rapportées en passant, de ces sortes de consécrations, il n'est pas possible de diviner les autres : il y a apparence que, comme anciennement, & dès les premiers temps, l'Idolâtrie ne connoissoit pas toutes ces distinctions, ni de Victimes, ni d'êtres specialement consacrés à quelque Divinité, à l'exclusion des autres, tout ce raffinement fut imaginé par les Prêtres, qui se

proposoient d'imprimer par-là plus de veneration pour les Dieux.

La Victime étant choisie de la maniere que j'ai dit, on la paroit de rubans & de bandelettes ; on lui doroit les cornes, on mettoit sur sa tête des gâteaux, du fruit & de l'encens mâle (1) ; c'est ce qu'on appelloit l'immolation, *immolatio*. Ensuite venoit la libation ; c'étoit du vin qu'on prenoit soi-même, & qu'on faisoit goûter aux assistans. Puis *litabatur* ; c'est-à-dire, que le Prêtre prenoit quelques poils entre les cornes de la Victime, les jettoit dans le feu, & enfin après s'être tourné du côté de l'Orient, ordonnoit au Victimaire d'égorger la Victime. A peine étoit-elle morte, que le Prêtre lui enfonçoit dans les entrailles le couteau sacré, pour voir si le Sacrifice étoit heureux, *an perlitatum foret* ; & l'Haruspice les examinoit, pour en tirer un augure favorable. Ensuite on coupoit la Victime en pieces, on les faisoit cuire, & on les distribuoit pour le festin. Ceux qui l'égorgeoient, étoient nommés *Victimarii*, *Popæ*, *Cultrarii*. Le Prêtre, outre les habits destinés à ses fonctions, ne manquoit pas de porter sur sa tête une couronne de branches ou de feuilles de l'arbre qui étoit spécialement consacré

(1) Tout cela n'étoit point general pour tous les Sacrifices.

au Dieu pour qui étoit le Sacrifice ; comme, de chêne pour Jupiter, de laurier pour Apollon, de peuplier blanc pour Hercule, de pampre pour Bacchus, de cyprès pour Pluton ; ainſi des autres.

Mais comme il y avoit differentes ſortes de Sacrifices, l'holocauſte, le Sacrifice expiatoire, le Sacrifice d'actions de graces, & pluſieurs autres, on agiſſoit differemment par rapport à la Victime. Dans l'holocauſte, elle étoit entierement conſumée par le feu, ſans qu'il en reſtât rien. Quelquefois on repandoit ſeulement le ſang autour de l'autel ; on brûloit deſſus les graiſſes qui entouroient les viſceres, & on emportoit le reſte, ou on le mangeoit près du lieu même de l'immolation. Il y avoit des portions auſquelles le Prêtre ſeul avoit droit de toucher, les autres étoient diſtribuées ou emportées. Il paroît même que parmi les Gentils, tout ce qui étoit pour l'uſage de la nourriture ordinaire, ſur-tout la chair des animaux, avoit été offert auparavant en Sacrifice ; & de-là vint l'attention qu'avoient les premiers fidéles, lorſqu'ils vivoient au milieu des Payens, de prendre garde de ne point manger de viandes qui euſſent été offertes aux Idoles. Si cette idée, qui a été

ſuivie par quelques Auteurs, & qui paroît fondée ſur l'Antiquité, n'eſt pas exactement juſte, du moins eſt-il vrai que tous les feſtins publics étoient précedés de Sacrifices, dont on mangeoit les viandes, ainſi que le dit formellement Athenée (1) : pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire Homere, Virgile, & d'autres Anciens.

(1) Liv. 5. p. 192.

On peut conclure de ce qu'on vient de dire, qu'il devoit y avoir dans les Temples, & dans les autres lieux où on ſacrifioit, differentes places marquées; les unes pour préparer la Victime, d'autres pour l'égorger, d'autres pour en faire cuire la chair, d'autres enfin pour célebrer le feſtin; lequel, quoiqu'un acte de Religion, étoit fort gai, & toujours accompagné de danſe, de muſique, & d'hymnes chantés en l'honneur des Dieux. Les Devins, chez les Grecs, comme Calchas, Mopſus, Amphiarée, & pluſieurs autres; & les Haruſpices chez les Romains, aſſiſtoient aux Sacrifices, pour conſulter les entrailles de la Victime, & en dire leur ſentiment. C'étoient eux qui ordonnoient le temps, la forme, & la matiere des Sacrifices, ſurtout dans les occaſions importantes; & on ne manquoit guere alors de les con-

ſulter, & de ſuivre leurs déciſions.

Il n'étoit pas toujours neceſſaire de conduire la Victime vivante auprès des Autels, puiſque faute d'autres animaux, on en alloit tuer à la chaſſe, comme nous l'avons dit, pour les immoler enſuite. L'animal même n'étoit pas offert entier aux Dieux; les cuiſſes étoient le morceau qui leur étoit deſtiné, ainſi que Pauſanias (1) l'a remarqué en general pour les Sacrifices des Grecs; & on faiſoit brûler cette partie de la Victime ſur un feu clair, de bois coupé par éclats. Apollonius de Rhodes (2) dit la même choſe : *Ils égorgent*, dit-il, *deux bœufs, les coupent par quartiers, & enſuite par morceaux, ils en ſeparent les cuiſſes votives ; & après les avoir couvertes de la graiſſe, ou de l'*omentum *qui eſt gras, ils les font griller ſur des éclats de bois.*

(1) In Att. p. 22. & in Arc. p. 269.

(2) Liv. I. v. 432.

Les libations accompagnoient toujours les Sacrifices : c'étoit une liqueur qu'on repandoit en l'honneur du Dieu à qui on offroit le Sacrifice, & ſouvent le Sacrifice même n'étoit qu'une ſimple libation. Anciennement ce n'étoit que de l'eau qu'on repandoit, lorſque l'uſage du vin n'étoit pas établi, ou ne l'étoit qu'en quelques endroits; & ce qui paroîtra ſurprenant, c'eſt que pluſieurs

Peuples qui celebroient les Orgies, ou les Bacchanales, ignoroient, ou du moins ne faisoient aucun usage du vin. Les Perses, au rapport d'Herodote (1), ne beuvoient que de l'eau. On doit dire la même chose des Nations du Pont, des Cappadociens, & des Scythes. Comment les Arcadiens, qui anciennement ne vivoient que de glands, ou plûtôt de quelques châtaignes sauvages; comment les Troglodytes, le Ichthyophages, & une infinité de Peuples errants, qui vivoient au milieu des bois ou dans des grottes, auroient-ils connu l'usage du vin? Ils avoient cependant une Religion, des Sacrifices & des Libations. Des Peuples même plus polis, & qui en connoissoient l'usage, tels que les Egyptiens, n'osoient, si nous en croyons Plutarge (2), en porter dans les Temples. En effet avant Psammeticus, les Egyptiens n'en usoient point du tout, & n'en offroient point à leurs Dieux, croyant qu'il ne leur étoit pas agreable, puisqu'ils le regardoient comme le sang des Titans, qui mêlé avec la terre, après que Jupiter les eut foudroyés, avoit produit la vigne.

(1) Liv. I.

(2) De Isid. & Osir.

Quoiqu'il n'y eût point de temps marqué pour les Sacrifices particuliers, ou

obſervoit cependant très-religieuſement dans les Sacrifices publics, de prendre le matin pour les Dieux celeſtes, & le ſoir ou la nuit, pour les Dieux terreſtres ou infernaux. Les Sacrifices faits en l'honneur de ces derniers, exigeoient des ceremonies qui leur étoient particulieres. On ne leur immoloit que des victimes noires; on faiſoit une foſſe pour en recevoir le ſang, & on y jettoit le vin de la libation. On brûloit la victime entiere comme dans les holocauſtes, ſans en reſerver rien pour le feſtin; car il n'étoit pas permis de manger les viandes qui étoient offertes aux Dieux infernaux & aux Manes (1).

(1) Voyez Iſidore.

Enfin il eſt bon de remarquer après Lucien (2), que les Sacrifices étoient differens ſelon la qualité des perſonnes. *Le Laboureur*, dit-il, *immole un bœuf; le Berger, un agneau; le Chevrier, une chevre: il y en a qui n'offrent que de ſimples gâteaux ou de l'encens; & le pauvre fait ſon ſacrifice en baiſant ſa main droite.*

(2) Des Sacr.

Remarquons encore que les Sacrifices étoient devenus ſi communs, qu'on en offroit dans preſque toutes les occaſions de la vie; puiſqu'outre ceux qui étoient preſcrits par les Rituels, les Generaux d'armée en offroient avant la bataille,

ainſi qu'on le voit dans les anciens Auteurs, particulierement dans Pauſanias (1): ceux qui vouloient fonder quelque ville, comme il paroît par le même Auteur (2): lorſqu'on vouloit entreprendre quelque voyage: dans les maladies, dans les affaires, après quelque ſonge; enfin on n'entreprenoit rien de conſiderable, ſans avoir auparavant imploré le ſecours des Dieux par cet acte de Religion.

(1) In Meſſ.

(2) Ibid.

Euſebe rapporte (3) un paſſage de Porphyre au ſujet d'un Oracle d'Apollon, qui preſcrivoit la forme des Sacrifices. » Il y a, diſoit Porphyre, d'après » un Oracle, des Dieux de la terre, & » des Dieux des enfers. On leur offre » des victimes à quatre pieds, de couleur noire; mais avec cette difference, » que pour les Dieux terreſtres, on preſente les victimes ſur des Autels, & » pour les Dieux infernaux dans des foſſes, & dans des lieux creux. Aux Dieux » de l'air on immole les oiſeaux, dont » on brûle tout le corps en holocauſte, » & dont on répand le ſang autour de » l'Autel. On offre auſſi des volatiles » aux Dieux marins, mais il faut qu'on » jette la libation dans les flots, & que » les oiſeaux ſoient de couleur noire ». D'où l'on peut conclure qu'on offroit

(3) Prep. Evang. l. 3.

aux Dieux celeſtes des oiſeaux blancs, ainſi que les victimes blanches, comme je l'ai déja remarqué. Mais il faut obſerver encore, 1°. qu'à Rome, lorſque la victime avoit quelques taches, on la blanchiſſoit avec de la craye, & cette ſorte de victime s'appelloit, *bos cretatus*. 2°. qu'on offroit aux Dieux terreſtres des bêtes à quatre pieds, pourvû qu'elles fuſſent noires; comme devoit être le cochon qu'on immoloit à Cerès, parce que, comme le remarque le même Porphyre, la terre eſt de couleur brune. 3°. Enfin, que comme les bandelettes, dont on ornoit la tête des victimes offertes aux Dieux du ciel, devoient être blanches, celles dont on paroit les animaux deſtinés aux Sacrifices qu'on faiſoit aux Dieux terreſtres & infernaux devoient être noires (*a*).

Les Sacrifices ne ſe faiſoient pas toujours, comme on l'a remarqué, en immolant des animaux: ſouvent on ne preſentoit aux Dieux que des fruits & des plantes, comme à Pomone & à d'autres Divinités; ſouvent de la farine cuite, ou des gâteaux de fatine de bled, ou d'or-

[*a*] Le mot latin *cæruleus*, dont on ſe ſert pour exprimer la couleur de ces bandelettes, eſt ſouvent pris par les meilleurs Auteurs, pour marquer le noir, quoiqu'il s'entende ordinairement du bleu foncé

ge. Les Grecs en offroient dans tous leurs Sacrifices, de quelque nature qu'ils fussent. Homere nomme ces gâteaux ἐυχχῶτας; d'autres s'appelloient *popana* & *prothymata*, & ceux-ci étoient principalement offerts à Esculape. Une autre sorte de gâteau étoit nommé *bos*, le bœuf, parce qu'on y figuroit des cornes, & il étoit destiné à Jupiter celeste, à Apollon, à Diane, à Hecate & à la Lune. Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *melyta*, parce qu'ils étoient pêtris avec du miel, & ceux-ci étoient offerts à Trophonius. Enfin, pour tout dire, il y avoit une autre sorte de gâteaux, qui se nommoit *Arisca*, une autre appellée *Hygiea*, qu'on offroit à la Déesse de la santé.

A Rome c'étoit avec de la farine de bled & du sel, que se faisoient ces gâteaux, qu'on nommoit *Ador*, & les Sacrifices qu'on en faisoit *Adorea Sacrificia*. Suivant la Loi de Romulus, ces gâteaux devoient être cuits au four; & il instituа pour cela la Fête appellée *Fornacalia*; d'où vint dans la suite la Déesse Fornax.

Après que la victime étoit égorgée, il y avoit des Ministres qui tenoient des vases prêts pour en recevoir le sang,

d'autres qui avoient à la main des inſtrumens, ou pour l'écorcher, ou pour la couper en pluſieurs morceaux. J'ai dit que l'Haruſpice, le Flamine, ou le Prêtre examinoit les entrailles de la victime, *Exta*, pour en tirer des Augures favorables, il faut ajouter ici, 1°. que le cœur, le foye, le poulmon & la rate, étoient le principal ſujet de leur attention : 2°. que c'étoit de l'inſpection des entrailles, qu'étoit venue la maniere de deviner, qu'on nommoit *Extiſpicium* : 3°. qu'on obſervoit auſſi le mouvement de la queue, au moment que la victime expiroit. Si elle ſe tordoit, cela marquoit une entrepriſe difficile : lorſqu'elle ſe tournoit en bas, on en auguroit une défaite ; & ſi elle s'élevoit en haut, c'étoit la marque d'un triomphe complet : 4°. qu'on tiroit encore des preſages ſur la maniere dont l'encens petilloit en brûlant, ainſi que de la fumée & de ſes differens mouvemens ou contours.

Lorſque le Sacrifice étoit fini, ſi l'augure en étoit favorable, c'étoit alors un Sacrifice parfait, ce qu'on exprimoit par le ſeul mot *Litare* ; car tous n'étoient pas agréables à la Divinité à laquelle on les offroit, comme le dit Martial (1), [1] Liv. IX. Ep. 73.

Non quacumque manu victima cæſa litat.

(1) In Pœn. Plaute dit auſſi (1),

Si Hercule iſtuc unquam factum eſt, tum me Jupiter faciat, ut ſemper ſacrificem, nunquam litem.

Si je ſuis coupable de ce dont vous m'accuſez, je conſens que Jupiter ne reçoive favorablement aucun des Sacrifices que je lui offrirai.

Ainſi il n'y avoit point de veritable Sacrifice ſans la *Litation*, s'il eſt permis de rendre ce mot françois.

Tous les Aſſiſtans étoient obligés de garder le ſilence pendant qu'on égorgeoit la victime, & qu'elle brûloit ſur l'Autel: dans l'intervalle de ces deux operations, on pouvoit s'entretenir les uns avec les autres; d'où étoit venu le proverbe, *inter cæſa & porrecta.*

Lorſque le Prêtre alloit ſacrifier, un Heraut crioit devant lui, *hoc age*, ſoyez uniquement attentif à ce que vous allez faire. Et en Grece, lorſqu'il approchoit de l'Autel, il demandoit; *Qui eſt ici?* & les Aſſiſtans répondoient: *Pluſieurs gens de bien.* Alors le Prêtre prononçoit la formule, *Loin d'ici tout ſcelerat*, que les Romains rendoient par ces mots, *procul eſte profani.* On avoit ſur-tout grand ſoin d'en chaſſer les voleurs, les meurtriers, & tous les gens de mauvaiſe vie: mais cela n'étoit pas general, du moins

dans la Grece, pour tous les Sacrifices.

Les Prêtres qui ſacrifioient avoient ordinairement la tête voilée; je dis ordinairement, parce qu'il y avoit des Sacrifices où ils devoient être tête nue. On n'eſt pas trop d'accord ſur cette diſtinction; cependant Fabretti (1) croit qu'on ſe voiloit la tête, pour ſacrifier aux douze grands Dieux, & qu'on ſacrifioit aux autres la tête découverte. Plutarque ſemble inſinuer que le Prêtre ne ſe couvroit la tête que lorſqu'il ſacrifioit aux Dieux celeſtes, puiſqu'il dit que celui qui offroit le Sacrifice à Saturne, avoit la tête nue, parce que c'étoit un des Dieux infernaux. Les bas-reliefs antiques qui repreſentent les Sacrifices, tels qu'on peut les voir dans le P. de Montfaucon (2) & ailleurs, n'autoriſent gueres ces diſtinctions. On ſçait ſeulement qu'en Grece, le Sacrificateur étoit toujours tête nue.

(1) Col. Trai. p. 169.

(1) Ant. Exp. T. 2.

Le Prêtre, avant que de ſacrifier, devoit s'y preparer ſur-tout par la continence, durant la nuit qui le précedoit, & par l'ablution; & c'eſt pour cela qu'à l'entrée du Temple il y avoit ordinairement de l'eau, où il ſe purifioit. Il paroît qu'anciennement on alloit ſe laver dans quelque fleuve; du moins Virgile (3) fait

(1) En. L. 2.

dire à Enée prêt à offrir un Sacrifice, qu'il ne sacrifiera point avant que de s'être purifié dans l'eau d'un fleuve :

> ..... *Donec me flumine vivo*
> *Abluero.*

Mais il est bon de remarquer que cette ablution n'étoit requise que dans les Sacrifices qu'on offroit aux Dieux célestes ; l'aspersion étant suffisante pour les Dieux terrestres & infernaux. On ne sacrifioit jamais à Rome, qu'on n'eût commencé par adresser une priere à Janus, par la raison, dit Ovide, qu'il étoit gardien de la porte qui conduisoit aux autres Dieux. Cette priere étant finie, on en faisoit une seconde à Jupiter, puis une troisieme à Junon, ou selon d'autres, à Vesta. Le Prêtre faisoit ensuite plusieurs fois le tour de l'Autel, & portoit la main à la bouche ; puis il versoit du vin sur le même Autel avec la patere : enfin il ordonnoit au Victimaire de frapper la victime ; ce qu'il faisoit, ou avec le couteau nommé *Secespita*, ou il l'assommoit d'un coup de maillet.

[1] loc. cit. Le P. de Montfaucon (1) explique la plûpart des Sacrifices qu'on trouve encore representés sur des marbres, & sur des bas-reliefs ; ce qui me dispense d'en parler ici, d'autant plus que ses explica-

tions supposent les figures qu'on doit avoir devant les yeux ; mais comme parmi le grand nombre de ces Sacrifices, il y en avoit de plus solemnels que les autres, tels que sont l'Hecatombe, le Taurobole, le Criobole, & quelques autres, je crois qu'on attend de moi que j'en donne ici un détail abregé.

Hecatombes.

Dans les grandes victoires, ou dans le temps de quelque calamité publique, on immoloit quelquefois dans le même Sacrifice, jusqu'à cent bœufs, ou cent autres animaux ; c'est ce qu'on appelloit *Hecatombe* : quelquefois jusqu'à mille, ce qui étoit très-rare, & c'est ce qu'on nommoit *Chiliombe*.

Capitolin (1) parlant de l'Hecatombe qui fut offerte par l'Empereur Balbin, après la defaite de Maximin, nous apprend en même temps de quelle maniere s'offroit cette sorte de Sacrifice. » On » dresse en un lieu marqué cent Autels » de gazon, & on immole cent moutons » & cent cochons ; si le Sacrifice est Im- » perial, on immole cent lions, cent » aigles, & cent autres animaux. Les » Grecs, ajoute cet Auteur, faisoient la » même chose lorsqu'ils étoient affligés » de la peste. » Athenée ajoute qu'on en usoit de même après des victoires signa-

[1] In Balb.

lées, & cite pour cela l'exemple de Conon, Capitaine Lacedemonien; qui offrit, dit-il, *une vraie Hecatombe.* Par ce mot de vraie Hecatombe, l'Auteur nous fait entendre que ce General fit immoler veritablement cent boucs, car quelquefois on donnoit ce nom à des Sacrifices, où les cent animaux étoient d'une autre espece. Par le passage de Capitolin, on peut refuter l'erreur de ceux qui soutiennent que l'Hecatombe étoit ainsi nommée, à cause des cent bœufs ou taureaux qu'on y immoloit. Hesychius & plusieurs autres Auteurs, confirment ce que dit Capitolin, qu'on sacrifioit dans les Hecatombes, d'autres animaux que des bœufs. Au reste ce Sacrifice étoit très ancien, puisqu'il en est fait mention dans Homere (1), qui dit que Neptune alla en Ethyopie recevoir le Sacrifice des Hecatombes, de taureaux & d'agneaux. On sçait que Pythagore offrit une Hecatombe, pour avoir trouvé la démonstration de la quarante-septieme proposition du premier Livre d'Euclide.

[1] Od. 1. 1.

Nous ne devons pas oublier le Sacrifice d'*Agrotere*, où l'on immoloit cinq cens chevres tous les ans à Athenes, en l'honneur de Diane, surnommée *Agrotere*, soit de la ville Agros dans l'Attique,

soit d'un surnom de cette Déesse, qui lui fut donné, selon Rhodiginus, parce qu'elle étoit toujours dans les champs. Xenophon rapporte l'institution de ce Sacrifice, au vœu que firent les Atheniens d'immoler à cette Déesse autant de chevres, qu'ils auroient tué de Perses; mais ils en firent un tel carnage, qu'il fut impossible d'accomplir ce vœu à la lettre, ce qui les obligea à faire un Decret, par lequel ils s'engageoient d'immoler tous les ans cinq cens chevres en son honneur; ce qu'ils continuoient encore du temps de cet Historien.

Taurobole.

Le Taurobole étoit un Sacrifice offert à la mere des Dieux. Ce Sacrifice ne paroît pas avoir été connu dans les premiers temps du Paganisme, puisque la plus ancienne Inscription qui en fasse mention, & qui est celle qui fut trouvée à Lyon en 1704. dans la Montagne de Fourviere, nous apprend que ce Taurobole fut offert sous le regne de l'Empereur Antonin, l'an de Jesus-Christ 160. Il ne finit aussi que fort tard; la derniere Inscription qu'on en connoisse, est de l'Empire de Valentinien III.

Comme personne n'a mieux expliqué les céremonies du Taurobole que M. de Bose, dans la Dissertation qu'il fit sur

[1] Mem. de l'Ac. des Bel. lettr. T. 3.

l'Inscription de Lyon (1), j'y renvoye les Curieux, me contentant, pour en donner quelqu'idée, d'observer que ce n'est gueres que par les Inscriptions qu'on connoît cette sorte de Sacrifices, les Anciens, du moins ceux qui nous restent, gardant sur cet article un profond silence; si on en excepte Julius Firmicus, Auteur chrétien, Prudence, & peut-être Lampridius, qui parlant d'Heliogabale, dit qu'il étoit si dévot à Cybele, qu'il recevoit le sang des taureaux qu'on immoloit à cette Déesse. Ce Sacrifice étoit offert à Cybele pour la consecration du Grand Prêtre, pour l'expiation des pechés, ou pour la santé du Prince, ou de ceux qui l'offroient. C'étoit une espece de baptême de sang, dans lequel on croyoit trouver une renaissance spirituelle, & dont le rit & les cérémonies étoient differentes des autres Sacrifices. Mais comme le Poëte Prudence fait une description détaillée du Taurobole, nous allons donner, pour mettre nos Lecteurs au fait, une traduction de ses vers.

» Pour consacrer le Grand Prêtre, » dit-il, c'est-à-dire, pour l'initier au » Taurobole, on faisoit une grande fosse, » dans laquelle il entroit, paré d'un habit » extraordinaire, & portant une cou-

» ronne d'or, avec une Toge de ſoye,
» ceinte à la maniere des Sabins. Au
« deſſus de la foſſe, il y avoit une eſ-
» pece de plancher, dont les planches
» mal jointes laiſſoient pluſieurs fentes,
» & outre cela, on les perçoit de plu-
» ſieurs trous . . . . On amenoit enſui-
» te un grand Taureau couronné de feſ-
» tons, portant ſur les épaules des ban-
» delettes couvertes de fleurs, & ayant
» le front doré. On égorgeoit cette vic-
» time, enſorte que le ſang tout chaud,
» & à grands flots, couloit ſur le plan-
» cher, lequel étant criblé de trous, laiſ-
» ſoit tomber dans la foſſe comme une
« pluye de ſang, que le Prêtre recevoit
» ſur ſa tête, ſur ſon corps, & ſur ſes
» habits. Non content de cela, il ren-
» verſoit auſſi la tête pour recevoir ce
» ſang ſur ſon viſage, il en faiſoit tom-
» ber ſur l'une & ſur l'autre joue, ſur ſes
» oreilles, ſur ſes levres, ſur ſes narines;
» il ouvroit même la bouche, pour en
» arroſer ſa langue, & en avaler. Lorſ-
» que la victime avoit rendu tout ſon
» ſang, on la retiroit, & le Grand Prê-
» tre ſortoit de la foſſe. C'étoit un ſpec-
« tacle horrible que de le voir ainſi la tê-
» te couverte de ſang, la barbe chargée
» de grumeaux, & tous ſes habits ſouil-

» lés. Cependant lorſqu'il paroiſſoit, » tout le monde le ſaluoit, & l'adoroit » même ſans oſer en approcher, le re» gardant comme un homme purifié & » ſanctifié ».

Ceux qui avoient ainſi reçu le ſang du Taurobole, portoient le plus longtemps qu'ils pouvoient leurs habits ainſi ſouillés, comme une marque ſenſible de leur regeneration.

2°. Ce n'étoit pas toujours pour les particuliers que ſe faiſoit le Taurobole : on en faiſoit la ceremonie pour les Corps de Ville, pour des Provinces entieres, pour la proſperité de l'Empereur, &c. Quelquefois ces regenerations étoient pour vingt-ans ; quelquefois enfin l'Archigalle, ou le Grand Prêtre de Cybele, l'ordonnoit dans certaines occaſions (*a*).

3°. Ce Sacrifice de regeneration n'exigeoit pas toujours qu'on immolât un Taureau : la victime étoit quelquefois un belier, & alors il ſe nommoit *Criobole*. Quelquefois une chévre, & alors il portoit le nom d'*Egibole*, ou *Ægobole*. Pluſieurs Sçavans ne conviennent pas que cette derniere victime ait été employée

(*a*) Tout cela eſt tiré des Inſcriptions, & de la Diſſertation de Monſieur de Boſe.

dans les Tauroboles, mais ſeulement le taureau, & quelquefois le belier, lorſqu'on vouloit honorer Atys, favori de Cybele, à laquelle le Taurobole étoit uniquement conſacré; quoique Duchoul, Cambden, Selden & quelques autres ayent cru qu'il s'offroit auſſi à l'honneur de Diane.

Finiſſons ce Chapitre par quelques obſervations generales au ſujet des formules de prieres qu'on y faiſoit. Comme on croyoit que les Dieux eux-mêmes avoient dicté ces formules, on les regardoit comme quelque choſe de ſi eſſentiel, que ſi celui qui étoit chargé de les prononcer, en oublioit ou tranſpoſoit ſeulement quelque mot, on étoit perſuadé que le Sacrifice devenoit inutile. Auſſi quand le Conſul Decius ſe devoua aux Dieux infernaux, & avec lui les Troupes ennemies, il avertit le Pontife Valere Maxime de prononcer exactement la formule preſcrite en cette occaſion. Il y avoit même des hommes prépoſés pour prendre garde qu'on n'oubliât rien du Formulaire; & pour qu'ils puſſent entendre celui qui le prononçoit, ſans en perdre aucune parole, ils impoſoient ſilence aux Aſſiſtans. La plûpart de ces formules, ſi nous en croyons Jamblique (1),

(1) Des Myſt.

comme celle de la Theurgïe, espece de magie dont on parlera dans la suite, avoient d'abord été composées en Langue Egyptienne, ou en Langue Chaldaïque. Les Grecs & les Romains en les traduisant y avoient laissé beaucoup de mots de ces Langues étrangeres, ce qui les rendit souvent un langage barbare & inintelligible, mais toujours d'autant plus respectable qu'il étoit plus inintelligible & plus barbare.

CHAPITRE XI.

Des Instrumens dont on se servoit dans les Sacrifices & dans d'autres Cerémonies religieuses.

APRE'S avoir traité des Sacrifices & des Victimes, je dois parler des Instrumens sacrés ; mais comme il est difficile d'en faire bien entendre la description sans figures, les Lecteurs auront recours aux Antiquaires qui les ont fait graver.

Celui qu'on nommoit *Acerra*, étoit un coffret dans lequel on mettoit l'encens, à-peu-près comme nous en avons dans nos Eglises ; car ceux des Anciens, que le temps nous a conservés, & qu'on voît dans

dans les cabinets des curieux, n'étoient pas faits ſur le même modéle, ni de même meral. Ce coffret ou cette boëte de parfums, ſe voit ſouvent ſur les Monumens anciens, entre les mains des Camilles, quelquefois entre celles des Veſtales.

L'Encenſoir, ou *Thuribulum*, étoit connu des Anciens, mais on n'en voit aucune repreſentation dans les Monumens. Les Grecs nommoient cet inſtrument *Thymiaterion*, & on voit bien quel en devoit être l'uſage.

Le *Prefericule* étoit un vaſe qui contenoit la liqueur dont on ſe ſervoit dans les Libations. Le Diſque, un Baſſin où l'on mettoit les viandes des victimes. L'Aſperſoir. qui étoit à-peu-près comme les nôtres, de crin de cheval, ou de quelqu'autre animal, avec un manche, ſervoit pour les aſperſions d'eau luſtrale, qui étoit contenue dans un vaſe, dont les monumens nous ont conſervé quelque repreſentation.

La Patere, étoit un inſtrument ordinairement rond, un peu creux, & avec un manche. Elle ſervoit à recevoir la liqueur qu'on y verſoit du vaſe, & à la repandre ſur la victime; ce que Virgile explique très-nettement:

Ipsa tenens dextrâ pateram pulcherrima Dido
(1) En. L. 4. *Cadentis vaccæ mediâ inter cornua fudit* (1).

La belle Didon tenant la patere de la main droite, la versa entre les cornes de la Geniſſe blanche. Cet inſtrument, fait de differens metaux, avec quelques varietés pour ſa forme, eſt celui que le temps a le plus reſpecté, & il y a peu d'Antiquaires qui n'en ayent pluſieurs.

Le *Simpulum*, qui approchoit aſſez par ſa forme de la Patere, étoit une eſpece de cueiller, dont, ſelon Feſtus, on ſe ſervoit dans les Sacrifices pour faire
(1) L. 35. c. 12. les Libations du vin. Pline (2) nomme cet inſtrument *Simpuvium*, & dit qu'il y en avoit de terre cuite.

Le Bâton augural, qu'on appelloit *Lituus*, ainſi qu'une ſorte de trompette, étoit un peu recourbé par le bout, & les Augures, qui vouloient examiner le vol des oiſeaux pour en tirer quelque préſage, le tenoient à la main : on le trouve communément ſur les Monumens & ſur les Medailles.

Le Maillet, *mulleus*, ſervoit pour aſſommer la victime, ainſi que la Hache ; car on voit ces deux ſortes d'inſtrumens ſur les bas-reliefs indifferemment entre les mains des Victimaires.

Le *Secêſpita*, étoit un Coutelas qui

ſervoit à égorger la victime: il y en avoit de differentes formes, & même à guaîne. La definition qu'en donne Feſtus eſt juſte: c'étoit, dit-il, un couteau de fer, long, à manche rond & d'yvoire, orné au pommeau de bandes d'or & d'argent, dont les Flamines & les Pontifes ſe ſervoient pour ſacrifier.

Le *Ligula*, ou *Lingula*, étoit une eſpece d'Eſpatule dont ſe ſervoient les Haruſpices pour fouiller dans les entrailles des victimes.

Le Candelabre étoit un chandelier à pluſieurs branches, ſur lequel on mettoit les torches qui brûloient pendant le Sacrifice.

Le *Dolabre*, un grand couteau qui ſervoit à découper la victime (*a*).

L'*Enclabrès*, dont parle Miſſon dans ſon Voyage d'Italie, étoit la Table ſur laquelle on poſoit la victime, pour en conſiderer plus commodément les entrailles, & en tirer les augures.

L'*Oſſa*, étoit la Marmite dans laquelle les Prêtres faiſoient cuire la portion de la victime, qui leur avoit été deſtinée.

La trompette étoit une eſpece de Cor ou de Clairon, dont on ſonnoit dans la

(*a*) On en trouve la repreſentation dans le cinquiéme Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres.

ceremonie des Hecatombes; mais dans tous les Sacrifices c'étoit toujours un joueur de flûte, qui accompagnoit la victime, lorsqu'on la conduisoit dans le lieu où on devoit l'immoler, & qui jouoit de ses deux flûtes pendant le Sacrifice, comme on le voit dans presque tous les monumens qui nous restent sur ce sujet.

L'*Urceolus*, étoit un petit vase, de bronze, d'argent, de terre, ou de quelque autre matiere, qui avoit un col retressi, & l'ouverture large, à peu près comme nos burettes, que portoient les Ministres subalternes, pour laver les mains des Prêtres. On en trouve souvent, sur les monumens antiques, entre les mains de ces sortes de Ministres.

Quoiqu'on ne doive pas mettre les Trepieds au nombre des Instrumens dont on se servoit dans les Sacrifices, cependant comme il y en avoit souvent dans les Temples, sur-tout dans ceux d'Apollon, & qu'ils servoient quelquefois à soutenir les vases sacrés, il est necessaire d'en dire ici quelque chose. Sans m'arrêter à la distinction d'Athenée qui n'en admet que de deux sortes, qui se reduisent aux grands & aux petits Trepieds, je les divise en trois especes. Je mets dans la premiere, ceux qui servoient à la Py-

thie lorsqu'elle rendoit les Oracles d'Apollon dans le Temple de Delphes. Comme l'exhalaison qui lui inspiroit l'avenir sortoit d'une caverne, ainsi que nous le dirons dans l'Histoire des Oracles, & qu'on pouvoit y tomber en s'en approchant de trop près, ce qui étoit arrivé quelquefois, on inventa une machine soutenuë sur trois pieds qui posoient sur le roc, & la Prêtresse s'y asseyoit, pour recevoir commodément & sans danger l'exhalaison de la caverne. C'est cette sorte de Trepieds dont il est tant parlé dans l'Histoire ancienne. La seconde espece comprend tout ce qui étoit appuyé sur trois pieds, vases, tables, ou quelque autre chose que ce fût; & de ceux-ci il y en avoit un grand nombre. Je mets dans la troisiéme les Trepieds votifs, que des Princes ou des Particuliers consacroient dans les Temples d'Apollon. Herodote (1) parle d'un Trepied d'or, que les Grecs victorieux des Perses envoyerent à Delphes: *Dans le partage qu'ils firent des dépouilles des ennemis*, dit cet Auteur, *ils mirent l'argent à part, en prirent un dixiéme, pour le Dieu qu'on honoroit à Delphes; & ils firent de cette portion un Trepied d'or qu'ils lui consacrerent, &*

(1) Liv. 9.

qu'on voit encore sur un Serpent d'airain à trois têtes. Il paroît par ces dernieres paroles, que ce Trepied d'or étoit soutenu sur un autre espece de Trepied representé par les trois têtes d'un serpent; ce qui est confirmé par Pausanias, qui dit (1), que le Trepied d'or donné par les Grecs, après la bataille de Platée, étoit soutenu par un dragon d'airain.

(1) In Phoc.

On ne s'attend pas que je mette dans aucune de ces especes de Trepieds, ceux dont parle Homere, qui alloient tous seuls à l'assemblée des Dieux : fiction poëtique par laquelle il a voulu nous faire comprendre l'excellence des ouvrages de Vulcain.

Rien n'est plus commun dans les cabinets des Curieux, & dans les ouvrages des Antiquaires que les Trepieds, on y en trouve de toutes sortes de figures, & même d'assez singuliers. La plûpart sont d'airain ou de bronze.

CHAPITRE XII.

Des Prêtres, & des autres Ministres des Sacrifices.

APRE'S avoir parlé des Sacrifices, des Victimes, & des Instrumens

dont on ſe ſervoit pour les immoler, il faut maintenant dire quelque choſe des Prêtres & des Miniſtres. Comme il n'y a point de Nation, quelque ſauvage qu'elle ſoit, qui n'ait quelque Religion, il n'en eſt aucune auſſi qui n'ait des Miniſtres pour y preſider; mais nous ne parlerons gueres dans ce Chapitre, que de ceux des Grecs & des Romains. Le nom general que les premiers de ces deux Peuples donnoient à leurs Prêtres, étoit celui de ἱερεὺς, quoiqu'ils differaſſent entre eux par des noms & par des fonctions particulieres. Pour en parler avec quelqu'ordre, nous prendrons pour guide l'illuſtre M. Potter qui a fait un excellent Ouvrage ſur l'Archeologie Grecque.

Je crois d'abord, comme je l'ai déja inſinué, qu'anciennement le Sacerdoce appartenoit aux Chefs de famille; du moins avoient-ils la liberté de ſacrifier, quoiqu'il y eût des Prêtres d'office: c'eſt ainſi qu'au ſiege de Troye, pendant que Chrysés & d'autres encore étoient Prêtres, nous voyons dans Homere que les Rois, les Princes, & les Chefs de l'armée, ne laiſſoient pas d'offrir des Sacrifices.

Lorſqu'il s'agiſſoit de choiſir un Prêtre, on examinoit ſa vie, ſes mœurs, & mê-

me ſes qualités corporelles, & il falloit qu'il fût exempt des défauts qui choquent; à peu prés comme nous voyons que dans l'Ecriture Sainte les borgnes, les boiteux, les boſſus, &c. étoient exclus du Sacerdoce. Les Atheniens demandoient même dans les Miniſtres de la Religion, une vie chaſte & pure, & on ſçait que leurs Hierophantes ſe ſervoient de quelques herbes froides, comme de la ciguë, pour devenir continens. Generalement il étoit permis aux Prêtres de ſe marier; ſouvent les ſecondes noces leur étoient interdites, quoique l'Hiſtoire nous apprenne que cette regle n'a pas toujours été obſervée.

Prêtres des Grecs.

Les Grecs & les Romains avoient une Hierarchie, des Souverains Pontifes, des Prêtres, & des Miniſtres ſubalternes qui les ſervoient dans leurs fonctions; mais comme les Grecs étoient diviſés en pluſieurs Etats independants les uns des autres, cette Hierarchie n'étoit pas partout uniforme. Il y avoit même des Villes, comme Argos & quelques autres, où les femmes préſidoient à la Religion. Rien n'eſt plus celebre que ces Prêtreſſes d'Argos, puiſque leur Sacerdoce ſervoit d'époque dans les évenemens publics. Les noms de la plûpart de ces

Prêtreſſes n'étoient plus connus, lorſque M. Fourmont le jeune trouva, pendant ſon voyage de la Grece, une Inſcription fort étendue qui en contient un ample catalogue, & dont il ſe diſpoſe à donner l'hiſtoire. Minerve Poliade, la Patrone d'Athenes, avoit une Prêtreſſe pour preſider à ſon culte, & Plutarque, dans ſes morales, nomme une Lyſimaque qui exerçoit cette fonction. Les Pedaſiens, ſelon Herodote (1), avoient auſſi pour leur Minerve une Prêtreſſe. Il y en avoit auſſi une à Catane pour Cerès, à Clazomene pour Pallas, &c.

(1) In Clio.

A Delphes il y avoit cinq Princes des Prêtres, & avec eux des Prophetes qui prononçoient les Oracles. A Opunte deux Souverains Pontifes ſeulement, dont l'un preſidoit au culte des Dieux celeſtes, qu'on nommoit *Ouranius*; l'autre aux Dieux terreſtres & infernaux, & ce dernier étoit appellé *Catacthonien*.

Le Sacerdoce de Syracuſe, lequel, ſelon Ciceron (2), étoit d'une très-grande conſideration, ne duroit qu'un an. Les Hierophantes étoient des Prêtres très-celebres à Athenes: leur nom vient de deux mots Grecs ἱερὸς, ſacré, & φαίνω, je parois. Selon Apollodore, c'étoit lui qui étoit prépoſé pour enſeigner les

(2) In Terr. 4.

choſes ſacrées & les myſteres à ceux qui vouloient être initiés; ce qui, avec le nom d'Hierophante, lui avoit auſſi fait donner le nom de Prophete. Ce Miniſtre avoit ſous lui d'autres Officiers qui l'aidoient dans cette fonction & dans les autres; on les nommoit *Exegetes*, & quelquefois, Prophetes. Il ornoit auſſi les Statues des Dieux, & les portoit dans les ceremonies publiques. Leurs femmes ſe mêloient auſſi du culte divin, & étoient nommées *Hierophantides*. Ce Prêtre avoit encore le ſoin du culte de Cerès & de ſes myſteres. On peut conſulter pour tous ces articles les Notes de Saumaiſe ſur Solin.

Comme les Hierophantes & leurs femmes étoient deſtinés au culte de la Déeſſe Hecate & de Cerès, les Orgiophantes, & les femmes nommées *Orgiaſtes*, preſidoient aux Orgies; & le *Daduque* ou Lampadophore aux Fêtes nommées *Daduquies*, dont nous parlerons dans l'article des Fêtes des Grecs.

(1) Ch. 1. nt. 16. Si nous en croyons Pollux (1), il y avoit ſeize ſortes de Miniſtres des Temples; les Prêtres; les Garde-Temples ou Bedeaux; ceux qui avoient ſoin des choſes ſacrées; les Prophetes, les Hypoprophetes, ou les Subdelegués des

Prophetes, qui publioient l'Oracle; les Sacrificateurs, ceux qui initioient, les Administrateurs des choses sacrées, les Purificateurs, les Devins ou Inspirés, les Sortilegues, ceux qui rassembloient les discours de bonne avanture, les *Cresmothetes*, c'est-à-dire, ceux qui donnoient les sorts à tirer, les Saints ou Dévots, les Thuriferaires ou porte-encens, les *Hyparetes*, & les Serviteurs (*a*) ou Camilles.

Le même Auteur remarque ensuite (1) que les mêmes noms étoient donnés aux differens Ordres de Prêtresses, dans les lieux où les femmes étoient les Ministres des Temples, & que la Prêtresse d'Apollon à Delphes, portoit par excellence le nom de *Pythia*. Il pouvoit ajoûter encore, qu'à Clazomene la Prêtresse de Pallas étoit nommée *Hesychia*, celle de Bacchas *Thyas*, & en Crete celle de Cybéle, *Melisse*. Il pouvoit remarquer aussi que parmi les Atheniens, les Ministres subalternes s'appelloient *Parasites*; ce nom n'étant pas alors une injure, comme il l'est à present. L'acception de ce mot dans le sens que je l'ai prise, se tire d'une Inscription d'Athenes, où il

(1) Ch. 1. art. 17.

(*a*) Cette liste n'est pas complette, comme on le verra dans la suite de ce Chapitre.

cit dit, que des deux Taureaux immolés, une partie ſeroit retenue pour les Jeux, l'autre partagée entre les Prêtres & les Paraſites. La fonction principale de ces Paraſites, qui avoient ſéance entre les premiers Magiſtrats, étoit de choiſir le froment deſtiné aux Sacrifices.

Il y avoit encore une autre eſpece de gens deſtinés à ſervir dans les Sacrifices; c'étoient les *Ceryces*, ou les Crieurs, dont la fonction étoit d'annoncer publiquement les choſes, tant civiles que ſacrées. Auſſi, ſelon Athenée, on devoit en élire deux, & on trouve en effet ce nombre de deux Ceryces, dans la belle Inſcription d'Athenes, expliquée dans la Paleographie (1), l'un pour Areopage, l'autre pour l'Archonte. Ils devoient être tirés de la famille Athenienne, laquelle, ſelon Iſocrate, portoit le nom de Ceryce, d'un certain Ceryx, fils de Mercure, & de Pandroſe, fille de Cecrops.

(1) p. 148.

Surquoi nous remarquerons en paſſant, qu'il y avoit des familles Sacerdotales, deſquelles devoient être tirés les Prêtres; comme, à Athenes celles des Eumolpides, pour le culte de Cerès & les myſteres Eléuſiniens, & à Rome celles des Pinariens & des Potitiens, pour celui d'Hercule.

A Athenes l'Archonte se faisoit honneur de la qualité de Prêtre : tel étoit entre autres Xenon, qui fut Archonte sous le Consulat de Drusus, la seconde année de Tibere, & qui prend la qualité de Prêtre dans l'Inscription dont nous venons de parler ; & si nous en croyons Spon, le même Drusus étoit en même tems Consul, Archonte & Prêtre. L'origine du Sacerdoce des Archontes, selon Demosthene (1), vint de ce qu'anciennement les Rois & les Reines d'Athenes étoient les Souverains Pontifes. La Royauté ayant été abolie, on continua de choisir un Roi & une Reine, pour présider aux choses sacrées, ce qui ensuite passa aux Archontes, & à leurs femmes. Les *Epimeletes* servoient le Roi dans les choses sacrées, & des femmes nommées *Gereres*, assistoient la Reine au nombre de quatorze. Le Ceryce la servoit aussi dans les mysteres les plus secrets de la Religion.

(1) Orat. ad Neæram.

Indépendamment de tous ces Ministres, il y avoit aussi un Pontife, ou plutôt un Archiprêtre ἀρχιερεὺς, qui présidoit aux choses sacrées. Quelquefois il ne l'étoit que d'une ville ; quelquefois de toute une Province. Il avoit aussi souvent cette qualité, à vie ; quelque-

fois pour cinq ans. Comme il y avoit des Archiprêtres, on trouve aussi des Archiprêtresses ; car parmi les Grecs, les femmes étoient aussi souvent que les hommes admises aux Ministeres sacrés. Ces Archiprêtresses étoient les Superieures des Prêtresses, & étoient choisies dans les meilleures maisons. De toutes les Prêtresses des Payens, la plus célebre étoit la Pythie, mais nous en parlerons ailleurs.

Les *Neocores* avoient des emplois qui répondoient à ceux de nos Sacristains : ils devoient en effet avoir soin d'orner les Temples, & de tenir propre les vases & les ustenciles qui servoient dans les ceremonies de la Religion. Theodoret (2) est le seul qui parle de deux autres fonctions des Neocores. L'une, de se tenir à la porte des Temples pour jetter de l'eau lustrale sur ceux qui y venoient, afin de les purifier. L'autre, de jetter de la même eau sur les viandes servies à la table des Empereurs. Julien l'Apostat, dit cet Auteur, alloit dans le Temple du Génie public de la Ville d'Antioche ; & *les Neocores, debout des deux côtés de la porte du Temple, jettoient de l'eau lustrale sur ceux qui entroient, prétendant par-là les justifier.*

2 Liv. 3. c. 16.

Le même Auteur nous apprend la ſeconde fonction dont on a parlé, dans l'hiſtoire que je vais raconter : c'eſt à l'occaſion d'un jeune Neocore qui ſe faiſoit inſtruire dans la Religion Chrétienne, mais qui ne put refuſer d'accompagner le même Empereur dans un feſtin, où il devoit faire la fonction de benir avec l'eau luſtrale les viandes qu'on ſervoit dans le repas. Sur quoi Theodoret remarque, que quoique la fête, que donnoit Julien dans le Faubourg de Daphne, aux Habitans d'Antioche, durât pluſieurs jours, le jeune Neocore, qui étoit debout auprès de cet Empereur, après avoir jetté l'eau luſtrale ſur les viandes, ſe retira ſecretement, & ne parut plus aux feſtins des jours ſuivans. Cet office devint très-conſiderable ; car les Neocores, qui d'abord n'étoient chargés que d'emplois ſerviles, furent dans la ſuite des Miniſtres ſuperieurs, des ſouveraints Pontifes, qui ſacrifioient pour le ſalut de l'Empereur. On trouve ſur les medailles, où le nom de Neocore eſt ſouvent employé, celui de *Prytane* qui leur étoit accordé quelquefois, avec celui d'*Aſgonothete*, ou Diſtributeur des prix dans les Jeux publics. Les Villes mêmes &

celle d'Epheſe, fut la premiere, ſelon Van-Dale, prirent le nom de Neocores, ſur quoi on peut conſulter Vaillant, & les autres Antiquaires.

Avant que de parler du Sacerdoce des Romains, je dois dire quelque choſe des trois ſortes de Prêtres, qui leur étoient communs avec les Grecs. Les premiers étoient ceux de Cybele : les ſeconds, ceux de Mithras : les troiſiémes, ceux des Orgies, ou des myſteres de Bacchus.

Rien n'eſt plus célebre dans l'antiquité, & en même tems plus mépriſable que les Prêtres de Cybele, qu'on nommoit *Galles* ou *Archigalles*, d'un fleuve de Phrygie, appellé *Gallus*. Van-Dale regarde ces Galles, & avec raiſon, comme des coureurs, des bandits & des charlatans, qui alloient de ville en ville, jouant des cymbales & des crotales, portant ſur leur ſein de petites images de la mere des Dieux, pour ramaſſer quelques aumônes ; gens de la lie du peuple, ſelon Apulée ; des fanatiques, des furieux, & d'une débauche infame. On convient avec ce ſçavant Auteur, du portrait qu'il fait de ces Miniſtres ; mais on ne ſçauroit être de ſon avis, lorſqu'il dit que quoiqu'ils fuſſent conſacrés au

service de Cybele, ils n'avoient pas la qualité de Prêtres, puisque leur Sacerdoce est une chose inconteſtable. Pline, Apulée & Suidas, disent formellement qu'ils étoient Prêtres, & leur donnent ce titre ; & Lucien (1) qui décrit la cérémonie de leur initiation, ne laisse aucun lieu d'en douter.

(1) De Dea Syria.

On ne sera pas étonné de voir dans Clement d'Alexandrie, dans Lactance, dans S. Jean Chrysostome, & dans S. Auguſtin, le portrait qu'ils font de ces malheureux Prêtres, puisque les Auteurs profanes ont eu un égal mépris pour eux. Cependant la Loi avoit pourvû à leur subsiſtance, puisque selon Ciceron (2), elle marquoit les jours où il leur étoit permis de demander l'aumône, & pendant lesquels il étoit défendu à toute autre perſonne de mendier : *Præter Ideæ matris famulos, eoſque juſtis diebus, ne quis ſtipem cogito.* Cette quête, autoriſée par la Loi, se faisoit apparemment chaque mois, puisqu'on avoit donné à ces Prêtres le nom de *Menargyrtes* & *Metragyrtes* ; parce que c'étoit pour la mere des Dieux qu'ils recueilloient ces aumônes. On avoit ajouté à ces noms, par dériſion, celui d'*Agidies*, comme qui diroit, faiſeurs de tours de

(2) Liv. 2. de Leg.

passe-passe, pour avoir de l'argent; joueurs de gobelets. Clement d'Alexandrie ajoute aux qualifications qu'il donne à ces Galles, celle de prestigiateur & de Devin, parce qu'ils se mêloient en effet de prédire l'avenir. Ils étoient toujours accompagnés de vieilles femmes qui passoient pour des sorcieres. Plutarque (1) qui parle des vers qu'ils chantoient, dit qu'ils avoient rendu la Poësie des Oracles si mépriſable, qu'ils avoient fait tomber les vrais Oracles du Trepié; c'est-à-dire, de Delphes. Ce même Auteur ajoute qu'ils rendoient leurs Oracles sur le champ, ou qu'ils les tiroient au sort dans certains Livres qu'ils portoient avec eux, & vendoient leurs miserables prédictions à des femmelettes, qui étoient charmées de la cadence de leurs vers.

1 Dans ses morales 407.

A ce portrait des Galles, nous devons ajouter ce que Lucien (2) nous apprend de la grande fête qui se celebroit en Syrie, & de la fureur où jettoit l'initiation de ces miserables Ministres. A cette fête, dit-il, se rendent quantité de Galles, qui celebrent leurs mysteres. Ils se taillades les coudes, & se donnent mutuellement des coups de fouet sur le dos. La troupe qui les en-

1 Liv. 2. 2 loco cit.

vironne, joue de la flûte & du tympanon, pendant que d'autres ſaiſis d'un enthouſiaſme divin, chantent des chanſons qu'ils font ſur le champ. C'eſt ce jour-là, ajoute Lucien, qu'on fait des Galles. Comme le ſon de la flûte inſpire aux aſſiſtans une eſpece de fureur, le jeune homme qui doit être initié, jette ſes habits, & faiſant de grands cris, vient au milieu de la troupe, qui eſt hors du Temple, degaîne ſon épée, & ſe fait Eunuque lui-même; puis courant par la ville, tenant à la main les marques de ſa mutilation, il les jette dans une maiſon, où il prend l'habit de femme. Cette mutilation ſe faiſoit ailleurs, ſelon Pline, avec les fragmens d'un pot de terre de Samos, & étoit par conſéquent, & plus longue & plus douloureuſe.

On ſçait que c'étoit en l'honneur d'Atys, favori de Cybele, que ſe commettoit cette barbarie, dont il avoit lui-même donné l'exemple : mais tirons le rideau ſur ces infamies, & diſons un mot ſeulement du Grand-Prêtre de cette miſerable troupe. Ce Chef ſe nommoit l'Archigalle, & étoit ordinairement d'une famille conſiderable; du moins liſons-nous dans Gruter une inſcription de l'Archigalle Camerius Creſcens, qui

avoit à sa suite un grand nombre d'Esclaves & d'Affranchis. On trouve dans le premier Tome de l'Antiquité expliquée, la figure d'un Archigalle avec une longue tunique qui descend jusqu'à terre, & pardessus, un grand manteau retroussé, avec un collier qui lui descend sur la poitrine, sur laquelle sont représentées, dans deux Medaillons, deux têtes d'Atys, sans barbe, avec le bonnet Phrygien : plus bas se voit le frontispice d'un temple, à l'entrée duquel paroît la Déesse Cybele, reconnoissable aux tours & aux creneaux qu'elle porte sur la tête. Jupiter & Mercure qui sont à côté d'elle, marquent qu'elle étoit la mere des Dieux. Cette figure, à laquelle il manque la tête, & qui appartenoit autrefois à M. Baudelot, est, je crois, présentement en Angleterre.

Outre ces Galles & ces Archigalles, Cybele avoit encore d'autres Prêtres qui n'étoient pas mutilés, & des Prêtresses, dont on trouve les noms dans Gruter. On connoît parmi ces Prêtresses, une Dame, nommée *Laberia Falicla*, qui étoit la souveraine Prêtresse de la mere des Dieux ; c'est-à-dire, qui présidoit aux autres, comme l'Archi-

galle préſidoit aux Galles.

Nous devons remarquer, que tous les Prêtres & Prêtreſſes de la mere des Dieux, établis d'abord dans la Phrygie, s'étoient enſuite repandus dans la Grece, & dans l'Empire Romain, dès le tems même de la Republique.

Je dirai peu de choſes des Prêtres de Mithras, dont le culte fut porté à Rome, ſi nous en croyons Plutarque, du temps de Pompée, & plus tard, ſelon Van-Dale, parce que j'en parlerai au long dans l'hiſtoire de ce Dieu (*a*). Il ſuffit de ſçavoir pour le préſent, que Mithras avoit un Miniſtre qui ſe nommoit le Pere des myſteres ſacrés; *Pater ſacrorum*, & des Prêtreſſes qu'on appelloit *Matres ſacrorum*; que ces Prêtres étoient ſurnommés *Lions*, & les Prêtreſſes *Hyenes*, ſelon Porphyre: de-là étoient appellés *Leontiques*, les myſteres Mithriaques, & *Patriques*, à cauſe des Peres qui y préſidoient; que d'autres Miniſtres de ce Dieu étoient nommés *Coraces*, les corbeaux, ou *Hierocoraces*, corbeaux ſacrés; ou *Heliaques*, à cauſe du Soleil que Mithras repréſentoit. Enfin, que ceux qui vouloient être initiés aux myſteres de ce Dieu, devoient paſ-

(*a*) Voyez l'article des Divinités des Perſes.

ſer par des expiations auſſi longues, que douloureuſes, comme nous le dirons en ſon lieu.

Enfin, comme les Grecs & les Romains célebroient également les grands myſteres de Bacchus, ou les Orgies, je dois mettre dans cette claſſe commune, les Prêtres & les Prêtreſſes qui y préſidoient; mais comme il en ſera queſtion dans l'hiſtoire de ces myſteres, je me contenterai de dire ici que ces Miniſtres portoient differens noms, puiſqu'on trouve dans les Anciens, que les Bacchantes étoient appellées *Bacchæ*, *Menades*, *Baſſarides*, *Thyades*, *Mimallonides*, *Edonides*, *Elyades*, *Eleides*; tous noms tirés ou de leur maniere de crier, ou de leur fureur. Mais il eſt temps de parler des Prêtres des Romains.

Prêtres des Romains.

La Ville de Rome n'ayant été d'abord qu'un aſſemblage de bandits & de fugitifs, que Romulus avoit ramaſſés, ce Prince ſongea peu à la Religion, & cette Religion, empruntée des Albains & de quelques autres peuples voiſins, fut dans ces premiers temps très-ſimple & très-unie. Des Temples & des Chapelles ſans ornemens & ſans Statues; car, ſelon Plutarque, il ſe paſſa 171. ans, ſans qu'on y en vît aucune; des Sacri-

fices offerts ſans appareil, faiſoient tout le céremonial de cette Ville naiſſante. Nous trouvons cependant dans Denys d'Halicarnaſſe (1), que Romulus ayant diviſé Rome en trente Curies, il avoit établi deux prêtres pour chacune; ce qui faiſoit en tout ſoixante.

Numa Pompilius, plus appliqué aux affaires de la Religion qu'à celles de la guerre, fit pluſieurs changemens dans la Hierarchie Romaine, ainſi que quelques-uns de ſes Succeſſeurs, comme on peut le voir dans Tite-Live, dans Denys d'Halicarnaſſe, & dans Dion. Voici ce qu'on en peut dire de plus aſſuré. Les Prêtres établis par Romulus, devoient avoir au moins 50. ans, être diſtingués par leurs mœurs, par leur naiſſance, & avoir de quoi s'entretenir honorablement, & être ſans aucun défaut corporel: tant il eſt vrai que même dans les Religions les plus groſſieres, on a toujours obſervé de n'admettre pour Miniſtres, & de n'offrir pour Victimes, que ce qu'il y avoit de plus parfait & de plus propre à honorer la Divinité. Comme dans le miniſtere de ces Prêtres, il y avoit des choſes qui ne pouvoient être exercées que par des perſonnes du ſexe, & d'autres où il falloit

en être aidé, c'étoient les femmes mêmes & les enfans de ces Prêtres, qui étoient chargés de ces fonctions. D'abord les seuls Patrices exerçoient le Sacerdoce, mais le Peuple piqué de cette préference, eut le credit de partager le Sacerdoce avec le Senat, & même de se faire transferer, sous le Tribunat de Cn. Domitius, le privilege qui étoit auparavant reservé au College des Patrices, d'élire les Prêtres; ce qui fut encore changé une fois, & il fut établi que le College éliroit, & que le Peuple confirmeroit l'élection. Enfin, après quelques autres variations, qu'il seroit inutile de rapporter, les Empereurs s'arrogerent le droit d'élire les Prêtres, & devinrent eux-mêmes les Souverains Pontifes; ce qui commença à Jules Cesar. Lorsque l'élection des Prêtres faite par le College qui avoit ce droit, étoit confirmée par le Peuple on procedoit à l'inauguration, qui étoit comme une prise de possession, faite avec ceremonie, & qui se terminoit par un repas que donnoient les nouveaux Prêtres. Dès ce moment ils prenoient la Toge, qui se nommoit *Toga pretexta*, & l'ornement de tête, appellé *Apex*, *Galerus*, *Albo-Galerus*, & qui consistoit en une espe-

ce

ce de bonnet blanc, ſurmonté ſouvent d'une couronne.

Les Prêtres dans Rome jouiſſoient de pluſieurs privileges, & ils pouvoient aſſiſter au Senat; mais ce droit leur fut ôté dans la ſuite (1). Ils étoient exempts des Charges onereuſes de l'Etat, & diſpenſés d'aller à la guerre. On portoit ordinairement devant eux un flambeau & une branche de laurier; & il leur étoit permis de monter au Capitole ſur un char, qu'on appelloit *Carpentum*. Il y avoit des Prêtres dont le Sacerdoce étoit à vie, d'autres qu'on deſtituoit; mais les Augures ne pouvoient l'être, pour quelque cauſe que ce fût. Chaque ordre de Prêtre avoit ſon College particulier, & des appointemens pour les Sacrifices. Comme dans les Provinces les Prêtres étoient obligés de fournir à la dépenſe des Jeux publics, & que dès-là le Sacerdoce leur étoit ſouvent à charge, on ne contraignoit perſonne à l'accepter.

(1) Tite-Live Dec. 3. l. 7.

Dans l'ordre de la Hierarchie Romaine, les Pontifes étoient les premiers. D'abord il n'y en eut que quatre; mais ce nombre ayant été augmenté dans la ſuite, on les diſtingua en Pontifes majeurs, & en Pontifes mineurs: les uns

& les autres soumis au Souverain Pontife, dont l'autorité étoit si grande, que les Empereurs ne crurent pas cette charge indigne d'eux, comme je viens de le dire. Maître de toutes les ceremonies de la Religion, & du premier College, le Souverain Pontife étoit extrêmement respecté : son chariot, nommé *Thensa*, étoit different de celui des autres Prêtres, ainsi que son habillement & le reste de son équipage. Il ne lui étoit pas permis de sortir d'Italie ; comme c'étoit une espece de profanation pour lui de voir un corps mort, lorsqu'il assistoit aux funerailles, on mettoit un voile entre lui & le cercueil du défunt : c'est Seneque qui nous apprend cette particularité, plus instruit en cela que Dion, lequel parlant de la Pompe funebre d'Agrippa, à laquelle Auguste, Souverain Pontife, assista, dit qu'il ne sçait pas la raison pour laquelle on avoit mis un voile entre cet Empereur & le cercueil, & que c'est une erreur de croire qu'il n'est pas permis au Souverain Pontife de voir un mort.

On m'objectera peut-être que Cesar étant Souverain Pontife, alla faire la guerre dans les Gaules, & qu'ainsi j'ai tort de dire qu'il n'étoit pas permis à

celui qui poſſedoit cette Charge de ſortir d'Italie. Mais on peut répondre 1°. Qu'il y a des occaſions, où les Loix, qui n'ont pas tout prévû, ne ſont point obſervées. 2°. Que l'exemple de Ceſar ne prouve rien, puiſqu'il ne les reſpectoit, qu'autant qu'elles flattoient ſon ambition.

Après le Souverain Pontife venoient les Flamines, qui n'étoient d'abord que trois, établis, ſelon Plutarque, par Romulus, ou plûtôt ſuivant Tite-Live, par Numa Pompilius; le *Flamen Dialis*, ou de Jupiter, le *Martialis*, de Mars, & le *Quirinalis*, de Quirinus. C'étoit le Peuple qui les éliſoit, & le Souverain Pontife en confirmoit l'élection. Comme ces trois Flamines étoient en une grande conſideration, & qu'ils joüiſſoient de pluſieurs privileges, quoiqu'ils ne fuſſent pas de l'ordre des Pontifes, ils prenoient place parmi eux dans les affaires de conſequence. Cet ordre fut augmenté dans la ſuite, & il y eut juſqu'à quinze Flamines, dont trois étoient tirés du rang des Senateurs, & étoient nommés Flamines majeurs, & les douze autres, appellés Flamines mineurs, étoient pris parmi le Peuple. Chaque Flamine étoit deſtiné au culte particulier d'une Divi-

nité, & son Sacerdoce étoit à vie ; quoiqu'il pût en être dépossé pour des choses graves, ce qui s'exprimoit par ces mots, *Flaminio abire, quitter le Sacerdoce.*

Comme Jupiter étoit parmi les Romains le plus grand des Dieux, son Prêtre étoit aussi le plus considéré ; mais en même temps il étoit soumis à des pratiques assez gênantes : suivant Aulu-Gelle (1), il ne lui étoit pas permis d'aller à cheval ; de voir une Armée hors de la ville, rangée en bataille ; de jurer ; & il ne pouvoit porter qu'une sorte d'anneau, percé d'une certaine maniere. Il étoit défendu d'emporter du feu de chez lui, hors le feu sacré ; & il falloit un homme de condition libre, pour lui couper les cheveux. Assis à la premiere place dans les festins, il ne la cedoit qu'à celui qui étoit nommé le *Roi Sacrificateur.* Il lui étoit défendu de faire divorce avec sa femme, de sortir sans son bonnet Sacerdotal, d'entrer dans une maison où il y avoit un mort, encore plus de toucher un cadavre, &c. Varron ajoute que le *Flamen Dialis* étoit le seul qui pût porter le Bonnet blanc, l'*Albo-Galerus*, dont nous avons parlé. Les privileges des deux autres Fla-

(1) Noc. Att. l. 10. c. 15.

mines majeurs étoient auſſi fort étendus, quoique moindres, & il falloit ſur-tout qu'ils fuſſent de famille Patricienne.

Les Flamines mineurs, pris parmi le Peuple, étoient moins conſiderés, & le nombre n'en a pas toujours été fixé à douze. Il ſuffit de les nommer pour connoître leurs fonctions. Le Flamine *Carmentalis*, étoit le Prêtre de la Déeſſe Carmenta. Le *Falace* étoit ainſi appellé d'un ancien Dieu de ce nom. *Floralis*, de la Déeſſe Flora; *Furinalis*, de Furina, de laquelle Varron fait mention. *Laurentalis*, d'*Acca Laurentia*; *Lucinalis*, de Lucine; *Palatinalis*, de la Déeſſe *Palatina*, la protectrice du *Palatium*; *Pomonalis*, de Pomone; *Virbialis*, de *Virbius*, ou Hippolite; *Volcanalis*, de Vulcain; *Volturnalis*, du Dieu du fleuve Vulturne. Les Empereurs, dont on avoit fait l'Apotheoſe, avoient auſſi leurs Flamines. Ainſi on trouve dans les Inſcriptions un Prêtre d'Auguſte, *Flamen Auguſtalis*; un Prêtre de Ceſar, *Flamen Cæſaris*; & Marc-Antoine voulut bien par flaterie prendre cette dignité; un Prêtre de l'Empereur Claude, *Flamen Claudii*; un d'Hadrien, *Flamen Hadrianalis*. Enfin il y avoit un Flamine, qui apparemment ſe mêloit du culte de

tous les Dieux, & qui étoit nommé *Flamen Divorum omnium*, le Prêtre de tous les Dieux, ce qui étoit pourtant contre les anciennes constitutions (*a*). Festus prétend que les femmes des Flamines *Diales*, ou de Jupiter, étoient des Prêtresses, & se nommoient *Flaminiques*, & selon Aulu-Gelle, elles jouissoient des mêmes privileges que leurs maris, & les mêmes choses leur étoient défenduës (*b*).

Le Roi Sacrificateur, nommé *Rex Sacrificulus*, fut établi après qu'on eut chassé les Rois de Rome, pour conser-
(1) L. 1. ver, dit Denys d'Halicarnasse (1), le souvenir des grands biens qu'avoient fait à Rome quelques-uns de leurs Rois. On ordonna que les Pontifes & les Augures designeroient un des plus anciens, pour avoir soin du culte divin; mais de peur que le nom de Roi ne fût encore suspect, on établit en même temps que le Roi Sacrificateur seroit soumis au Souverain Pontife. On lui donnoit aussi le nom de *Rex Sacrorum*, & à sa femme celui de *Regina Sacrorum*. Macrobe

(*a*) Tous ces noms sont tirés de Festus & de plusieurs autres Anciens, ou des Inscriptions dont la plûpart se trouvent dans Gruter.

(b) *Eædem fermè cerimoniæ sunt, quas Flaminicas Diales seorsim aiunt observitare.* Aulu-G.

(1), qui l'appelle le Pontife mineur, dit qu'il sacrifioit à Junon dans la Curie *Calabra*, ainsi que sa femme qui immoloit à cette Déesse une Truye ou un Agneau femelle. (1) Satur. l. 1.

J'ai dit qu'il y avoit à Rome, comme en Grece, des familles Sacerdotales : telle étoit dans cette Ville la famille des Potitiens & celle des Pinariens, pour le culte d'Hercule, & ce Sacerdoce y dura long-temps. L'origine en remontoit au temps d'Evandre, & en voici l'histoire. Hercule étant chez ce Prince, Arcadien d'origine, mais établi en Italie, lui prescrivit la maniere dont il vouloit être honoré, & chargea de ce soin deux vieillards, dont l'un se nommoit Potitius, & l'autre Pinarius. Dans le premier Sacrifice qui lui fut offert le soir, (Denys d'Halicarnasse dit que cela arriva au Sacrifice du matin) Potitius arriva le premier, & Pinarius ne vint que lorsque la ceremonie étoit presque achevée ; ce qui engagea Hercule à le punir de sa lenteur, en ordonnant que dans la suite les Pinariens ne seroient que les Ministres des Potitiens : ce qui fut exactement observé jusqu'à l'an 461. de Rome, que ce Sacerdoce fut aboli.

On voit bien que cette fable est fon-

dée sur ce que le culte d'Hercule ayant été porté en Italie par Evandre, on établit les Potitiens & les Pinariens pour en avoir soin, avec la dépendance dont nous venons de parler.

A toutes ces sortes de Ministres on doit joindre encore les Epulons (1), qui exerçoient le Sacerdoce parmi les Romains. Les Pontifes ne pouvant vaquer à tous les Sacrifices qui se faisoient à Rome, pour le nombre infini de Dieux qui y étoient honorés, instituerent trois Ministres qu'ils appellerent Epulons, *Triumviri Epulonum*, par ce que leur fonction consistoit à préparer les festins sacrés dans les Jeux solemnels, comme nous l'apprenons de Festus (*a*), & à dresser les lits sur lesquels on se plaçoit pour manger. Ces festins, qui n'étoient que pour les Dieux, & sur-tout pour Jupiter, s'appelloient les *Lectisternes* (2), comme nous le dirons dans l'article des Fêtes. Les Epulons avoient le privilege de porter la Robe bordée de pourpre, comme les Pontifes, ainsi que le dit Tite-Live. Le nombre de ces Ministres fut augmenté d'a-

(1) *Epulones.*

(2) Liv. 33.

(a) *Epulones dicebant Antiqui, quos nunc Epulones dicimus, datum autem est his nomen, quod epulas indicendi Jovi, cæterisque diis potestatem haberent.*

bord de deux, puis encore de deux autres, & enfin juſqu'à dix dans le temps que Jules Ceſar étoit Pontife. Voilà les *Triumviri*, les *Quintumviri*, les *Septemviri* & les *Decemviri Epulonum*, dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire Romaine.

Parmi les autres privileges accordés aux Epulons, le plus conſiderable étoit de n'être point obligés de donner leurs filles pour être Veſtales, & ils avoient cela de commun avec d'autres Miniſtres, ainſi que nous l'apprenons d'Aulu-Gelle (1). Cet Auteur parlant des filles Romaines qui pouvoient s'exempter d'être Veſtales, dit : *Sed eam, cujus ſoror ad id Sacrificium lecta ſit, excuſationem mereri aiunt. Item cujus pater Flamen, aut Augur, aut Quindecimvir Sacris faciendis, aut qui Septemvir Epulonum*, &c. (1) L. 1. c. 12.

On connoît par Tite-Live la date de la premiere inſtitution des Epulons, ce fut l'an 558. de la fondation de Rome, ſous le Conſulat de Lucius Furius Purpureo, & de M. Claudius Marcellus (*a*); enſorte qu'on eſt juſtement ſurpris que Pomponius Lætus diſe qu'on ne peut

(a) *Romæ eo primum anno Triumviri Epulones facti, Caius Licinius Lucullus, T. Romuleius, qui Legem de creandis his tulerat, & P. Porcius Lecca-*

pas découvrir l'époque de cette premiere institution (*a*).

Je dirai peu de chose presentement des Prêtres établis pour la garde des Livres Sibyllins, me reservant à en parler dans l'article des Sibylles. Tarquin le Superbe ayant acheté ces Livres, institua deux Ministres pour les garder soigneusement : l'an de Rome trois cens quatre-vingt-huit, on en créa huit autres ; & enfin on y en ajouta encore cinq du temps de Sylla, ce qui fit quinze. Ce Ministere, fort respecté à Rome, dura jusqu'au temps de Theodose, à l'an de l'Ere Chrétienne 388.

Les Romains avoient encore d'autres ordres de Prêtres & de Prêtresses ; comme les Vestales, dont nous parlerons au long dans l'histoire de la Déesse, de laquelle elles avoient pris leur nom : les Sibylles, dont nous ferons un article séparé : les Saliens, Prêtres de Mars dont il sera parlé dans l'histoire de ce Dieu : les Prêtres *Arvales* qui sacrifioient pour la fertilité des champs, *Arva* : les *Feciales* qui alloient declarer la guerre ou resoudre la paix : les *Phœbades*, qui avoient soin du culte d'Apollon ; & les

(*a*) Voyez Vigenere sur le premier Livre de Tite-Live, p. 810. & 811.

Bassarides, pour celui de Bacchus : les *Luperces*, pour le Dieu Pan, & quelques autres encore qui étoient destinés au culte de quelques Divinités particulieres ; sans parler de plusieurs Ministres subalternes, qui servoient les Prêtres dans leurs fonctions ; comme les Camilles, qui étoient ainsi appellés d'un nom donné à Mercure, parce que ce Dieu étoit le Ministre, où plûtôt le Serviteur de Jupiter (*a*).

Independamment de ces Ministres, les Grecs & les Romains en avoient d'autres, qui étoient aussi destinés au culte des Dieux, tels que les Augures & les Aruspices, dont je parlerai dans l'article de la Divination.

Pour ce qui concerne les habillemens des differens Prêtres, & des autres Ministres dont il a été parlé dans ce Chapitre, je renvoye aux Antiquaires qui les ont fait dessiner sur les monumens. La simple inspection des figures supplée à de longues & souvent inintelligibles explications.

Disons, avant que de finir cet article, que chaque ordre de Prêtres, consacrés à quelque Divinité, avoit un College particulier, qui étoit comme la

(*a*) Voyez l'histoire de Mercure, Tome troisiéme.

Communauté de laquelle il relevoit, & dans laquelle se faisoient les élections. Ces Colleges portoient le même nom que ces Prêtres : de-là le College des *Arvales*, pour les Dieux des champs ; de Sylvain, pour ceux de ce Dieu ; des Saliens, pour ceux de Mars ; celui des Feciales ; celui des Luperces, & tant d'autres, dont les noms se trouvent souvent dans les Histoires & sur les anciennes Inscriptions.

CHAPITRE XIII.

Des Fêtes des Grecs & des Romains.

LEs Grecs & les Romains, sans parler des Egyptiens & des autres Peuples avoient un si grand nombre de Fêtes, qu'il seroit bien difficile d'en donner un détail exact ; & comme nous avons plusieurs Traités sur cette matiere, il faut commencer par les indiquer. Meursius en a composé un sur les Fêtes des Grecs (1), qui contient six livres : Fasuldus & Castellanus (2), ont travaillé sur le même sujet, ainsi que le celebre M. Potter, dans son Archeologie Grecque, Beger & d'autres encore. Ovide dans ses Fastes, & Rosin dans

(1) Græc. Feri.
(2) De Festis Græc.

ſes Antiquités Romaines, nous inſtruiſent ſuffiſamment ſur les Fêtes des Romains, & ceux qui veulent étudier ce ſujet à fond, peuvent les conſulter. Cependant, pour ne pas laiſſer ma Mythologie incomplette, & ſoulager ceux, ou qui n'ont pas ces Ouvrages, ou qui n'ont pas le temps de les conſulter, je vais donner une idée abregée de la plûpart de ces Solemnités. Les plus grandes de toutes étoient les Myſteres; mais j'en parlerai ailleurs.

Les Romains avoient emprunté des Grecs pluſieurs de leurs Fêtes, comme ceux-ci en avoient emprunté des Egyptiens & des Pheniciens. Ils en avoient auſſi de particulieres; c'eſt ce que nous aurons ſoin de remarquer: entrons dans quelque détail. J'eſpere qu'on me pardonnera la ſéchereſſe de ce Calendrier en faveur de quelques traits d'hiſtoire, qui ont donné lieu à l'inſtitution de ces Fêtes.

Celles des Grecs étoient en très-grand nombre; parlons des principales. Les Achillées étoient en l'honneur d'Achille. Pauſanias, qui dit (1) qu'elles ſe celebroient à Braſeis, où ce Heros avoit un Temple, ne nous en apprend aucun détail. Les *Actiaques*, qu'on celebroit en

l'honneur d'Apollon, avoient pris leur nom du Promontoire d'Actium, où étoit un Temple de ce Dieu. On danſoit pendant la celebration de cette Fête, & on tuoit un bœuf pour les moûches, qui s'étant raſſaſiées de ſon ſang, s'envoloient & ne revenoient plus.

Les *Agranies*, ou *Agrianies*, étoient une Fête inſtituée à Argos en faveur d'une fille de Prœtus. Les *Agraulies* étoient ainſi nommées parce qu'elles devoient leur inſtitution aux Agraules, Peuples de l'Attique, de la Tribu Erectheide, laquelle avoit pris ſon nom d'Aglaure, fille de Cecrops, Prêtreſſe de Minerve, en l'honneur de laquelle la Fête étoit celebrée.

Plutarque decrit ainſi la Fête des *Agrionies* (1). Les femmes, dit-il, y cherchent Bacchus; & ne le trouvant pas, elles ceſſent leur pourſuite, diſant qu'il s'eſt retiré près des Muſes. Elles ſoupent enſemble, & après le repas elles ſe propoſent des enigmes; myſtere qui ſignifioit que l'érudition & les Muſes doivent accompagner la bonne chere: & ſi l'yvreſſe y ſurvient, ſa fureur eſt cachée par les Muſes qui la retiennent chez elles, c'eſt-à-dire, qui en répriment l'excès.

1) In Symp.

Nous ne dirons rien ici des *Agroteres*,

Fête de Diane, où on immoloit cinq cens chevres, parce que nous en avons ſuffiſamment parlé dans le Chapitre des Sacrifices.

Dans les *Ematuries*, celebrées en l'honneur de Pelops, les jeunes garçons ſe foüettoient juſqu'au ſang. Les *Ajaxties*, Fête de Salamine, étoient celebrées en l'honneur d'Ajax, fils de Telamon. Les *Eories*, Fête d'Athenes en l'honneur d'Erigone, fille d'Icare, avoient été inſtituées ſur ce que cette fille, qui ſe pendit de deſeſpoir, avoit prié les Dieux de faire perir de la même ſorte les filles des Atheniens, s'ils ne vengeoient pas la mort de ſon pere. Pluſieurs filles en effet ſe pendirent. Apollon conſulté, ordonna l'etabliſſement d'une Fête, pour appaiſer les mânes d'Erigone.

Je ne ferai que nommer les *Alées* celebrées en Arcadie en l'honneur de Minerve *Alæa:* les *Aloties* que le même Peuple ſolemniſoit pour avoir pris beaucoup de priſonniers Lacedemoniens; les *Alies*, Fêtes d'Apollon, ou du Soleil: les *Alcathées*, en l'honneur d'Alcathoüs fils de Pelops: les *Aloes*, ou la Fête des *Aires*, pendant laquelle on offroit à Cerès & à Bacchus les premices de la recolte: les *Ambroſies*, celebrées au temps

de la vendange en l'honneur du même Dieu : les *Amphiarées*, Fête du Devin Amphiaraüs : les *Anacées*, en l'honneur de Caſtor & Pollux, nommés *Anactes*, ou *Anaces*, qui veut dire, Princes, Souverains, &c. Les *Anagogies*, celebrées à Eryx en Sicile, en l'honneur de Venus : les *Androgenies*, que Minos établit à Athenes, où ſon fils Androgée avoit été aſſaſſiné (*a*) : les *Antheſphories*, en l'honneur de Proſerpine, Fête ainſi nommée parce qu'elle fut enlevée dans le temps qu'elle cueilloit des fleurs : les *Apobomies*, qui prirent ce nom, parce que dans leur ſolemnité on ſacrifioit, non ſur un Autel, mais à terre.

Les *Anthiſteries*, ainſi nommées du mois d'Antiſterion, qui repond en partie au mois de Novembre, avoient cela de particulier, que les Maîtres ſervoient à table leurs Eſclaves, pendant les trois jours qu'elles duroient ; ce que les Romains imiterent dans leurs Saturnales. La Fête finie on faiſoit ſortir ces Eſclaves ; & comme ils étoient preſque tous de Carie, de-là le Proverbe : *hors d'ici Cariens, les Anthiſteries ſont finies.*

Les *Apaturies*, Fête des Atheniens, dont le nom venoit d'Ἀπάτη, *tromperie* ;

(*a*) Voyez l'hiſtoire de Minos.

devoient leur origine à l'hiſtoire que je vais reconter. Les Béotiens ayant declaré la guerre aux Atheniens, à l'occaſion du territoire de Céléne ou d'Onoé, que ces deux Peuples ſe diſputoient, Xanthe, Chef des Béotiens, offrit de terminer le differend dans un combat ſingulier. Thymete, Roi d'Athenes, ayant refuſé le defi, fut depoſé, & Melanthe qui l'accepta, fut mis en ſa place. Celui-ci voyant approcher ſon ennemi, lui dit que ce n'étoit pas agir en galant homme, de venir accompagné dans un Duel. Xante tourna la tête pour voir ſi effectivement il lui venoit un ſecond, & pendant ce temps-là, Melanthe lui paſſa ſon épée au travers du corps. Cette Fête duroit trois jours: pendant le premier on celebroit un feſtin; on ſacrifioit au ſecond, & le troiſieme on inſcrivoit dans chaque Tribu les jeunes gens qui devoient y être reçus.

Voici le ſujet qui fit établir les *Apollonies* par les Peuples d'Egialée. Apollon après la defaite de Python, ſe retira à Egialée avec Diane ſa ſœur: mais en ayant été chaſſé, il fut obligé d'aller chercher une retraite dans l'Iſle de Crete. Cependant la peſte faiſant de grands ravages dans la ville que ce Dieu ve-

noit d'abandonner, on alla consulter l'Oracle, & on apprit qu'il falloit députer sept jeunes garçons & un pareil nombre de jeunes filles, pour chercher Apollon & Diane, & les ramener chez eux. Cette députation plut aux deux Divinités offensées, & elles revinrent à Egialée, où l'on dedia un Temple à Pytho, Déesse de la persuasion; & en mémoire de cet évenement, on faisoit sortir tous les ans le même nombre de garçons & de filles, comme pour aller chercher Apollon & Diane.

Les *Aphrodisies* étoient celebrées en l'honneur de Venus dans l'Isle de Chypre, & en plusieurs autres endroits. Pour être initié à cette Fête, on donnoit une piece d'argent à Venus, comme à une fille de mauvaise vie, & on en recevoit des présens dignes de la Déesse.

Voici une foule d'autres Fêtes qu'il suffira presque de nommer. Les *Aratées*, dont parle Plutarque (1), étoient celebrées en l'honneur d'Aratus. Les *Ariadnées*, en l'honneur d'Ariadne, fille de Minos. Les *Artemisies*, étoient celebrées en plusieurs lieux de l'Asie mineure & de la Grece, en l'honneur de Diane qu'on nommoit *Artemis*. A Delphes on immoloit à la Déesse un poisson appellé

(1) Vie d'Aratus.

le Mulet. Les *Asclepies*, pour Esculape, étoient celebrées dans toute la Grece, sur-tout à Epidaure, où on les nommoit *Megalasclepia*, les grandes Asclepiades.

Les Boédromies, Fête d'Athenes, pendant lesquelles on couroit & on crioit de toute sa force, avoient pris leur nom de *Boè*, *cri*, & de *Dromos*, *course*. Elles se celebroient vers le mois d'Août; d'où le mois Athenien qui y répond, a été nommé *Boédromion*. Cette Fête selon Plutarque, fut instituée lorsque les Amazones se rendirent Maîtresses d'Athenes. Les *Boréesines* étoient celebrées aussi à Athenes pour appaiser le vent Borée. Les *Buphonies*, autre Fête d'Athenes, prenoient leur nom du bœuf qu'on y immoloit à Jupiter Polien: les Atheniens celebroient aussi anciennement la Fête nommée *Diipolie*, en l'honneur du même Jupiter.

Les *Cabiries* avoient été instituées dans l'Isle de Samothrace, en l'honneur des Cabires, & se celebroient encore en d'autres endroits de la Grece. Les *Callistes*, ainsi nommées parce que les femmes s'y disputoient le prix de la beauté, étoient particulieres à l'Isle de Lesbos. Les *Carnées*, dont parlent Herodote (1) (1) Liv. 7.

(1) Liv. 5. & Thucydide (1), se celebroient surtout chez les Lacedemoniens, en l'honneur d'Apollon Carnéen; & les *Caries* en l'honneur de Diane, surnommée *Cariatis*. Les *Charities* étoient la Fête des Graces. Les *Cissotonies*, ainsi nommées du lierre qu'on portoit à cette Fête, instituée en l'honneur d'Hebé, Déesse de la jeunesse. Les *Corées* étoient la Fête de Proserpine, nommée *Coré*. Les *Corybantiques* étoient celebrées dans l'Isle de Crete, en l'honneur des Corybantes, dont nous parlerons en son lieu. Les *Chronies*, celebrées à Athenes à l'honneur de Saturne, étoient à peu près les mêmes que les Saturnales des Romains. *Cynophoris* étoit une Fête d'Argos celebrée aux jours caniculaires, pendant laquelle on tuoit tous les chiens; ce qui donna le nom à cette Solemnité.

Dades, Fête qui prenoit son nom des (2) Δαδες. torches (2) qu'on y allumoit, duroit trois jours: le premier étoit en memoire des douleurs de Latone, lorsqu'elle accoucha d'Apollon; le second étoit pour honorer la naissance de Glycon, & des Dieux; & le troisiéme en faveur des noces de Podalirius & de la mere d'Alexandre. Les *Dedales* dont parle au long (3) In Beot. Pausanias (3), étoient de deux sortes:

les petites, que les Platéens celebroient tous les ans ; & les grandes, qui n'étoient celebrées que tous les ſoixante ans, en memoire de l'exil des Platéens, qui avoit duré un pareil nombre d'années. Les Argiens avoient une Fête nommée *Daulis*, pour renouveller le ſouvenir du combat de Prœtus contre Acriſius. A Egine étoit la Fête nommée *Delphinie*, en l'honneur d'Apollon de Delphes. Les *Delies* devoient leur origine à Theſée, lorſqu'à ſon retour de Crete, il plaça dans un Temple la Statue de Venus, qu'Ariadne lui avoit donnée.

Les *Epheſties* étoient des Fêtes de Vulcain, où trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force, & celui qui atteignoit le but le premier ſans avoir éteint ſa torche, gagnoit le prix deſtiné à cette courſe. Les *Epheſtries*, qu'on celebroit à Thebes, avoient quelque choſe de bien ſingulier. On habilloit le Devin Tireſias en femme, puis on le deshabilloit, & on lui donnoit un autre habit, pour marquer qu'il avoit changé de ſexe, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire ; & comme *Epheſtrie* ſignifie une ſorte d'habit, une eſpece de ſurtout, ce mot devint celui de la Fête.

Il arrivoit ſouvent auſſi que les Fêtes

des Grecs tiroient leur nom du lieu où elles étoient celebrées. Les *Gereſties*, Fêtes de Neptune, étoient ainſi nommées de Gereſte, bourg de l'Eubée. Les *Ithomées*, pendant leſquels les Muſiciens jouoient à l'envi de leurs inſtrumens en l'honneur de Jupiter, tiroient leur nom d'un lieu nommé *Ithome*. Les *Geronthées*, Fêtes du Dieu Mars, du lieu appellé *Geronthé*, ainſi de pluſieurs autres.

Quelquefois elles prenoient leur nom de la choſe qu'on y offroit aux Dieux. Les *Hecatombées*, étoient ainſi appellées, parce qu'on y immoloit cent bœufs. Les *Galavies*, Fêtes d'Apollon, parce qu'on offroit à ce Dieu une bouillie d'orge & de lait. Les *Hecatonphonies*, marquoient chez les Lacedemoniens qu'ils avoient tué cent de leurs ennemis. Les *Elaphobolies*, dans laquelle on immoloit à Athenes des cerfs à Diane, parce que ce mot ſignifie que cette Deſſe les tuoit à la chaſſe.

Plus ſouvent encore des Dieux ou des Heros en l'honneur deſquels elles étoient inſtituées; ainſi on voit bien, ſans qu'il ſoit beſoin de s'étendre ſur ce ſujet, que les *Heraclées* étoient les Fêtes d'Hercule, les *Hermées*, les Fêtes de Mercure; les *Hyacinthinées*, la ſolemnité ou le

deuil que les Lacedemoniens celebroient en l'honneur d'Hyacinthe. Les *Eumenides*, les Fêtes des Furies; les *Erotides*, celles de l'Amour, ou de Cupidon; c'étoient les Theſpiens qui celebroient cette Fête: les *Iolées*, celles d'Iolaüs, compagnon d'Hercule: les *Iſées*, celles d'Iſis. Les *Leonidées*, celles de Leonidas. Les *Inoées*, celles d'Ino. Les *Limnatides*, celles de Diane ſurnommée *Limnatis*. Les *Linies*, celles de *Linus*. Les *Lycurgies*, celles de Lycurgue. Les *Muſées*, celles des Muſes. Les *Pelopies*, étoient les Fêtes de Pelops; les *Pauſanies*, celles de Pauſanias, Roi de Sparte: les *Promethées*, celles de Promethée. Les *Proteſilées*, celles de ce Proteſilas qui fut tué ſur le rivage de Troye. Les *Poſidonies*, celle de Neptune, ſurnommé par les Grecs *Poſeidon*. Les *Titanies*, celles des Titans; les *Trophonies*, celles de Trophonius. Les *Theſëides*, celles de Theſée; les *Diocleïdes*, celles du Heros Dioclès, ſans parler d'une infinité d'autres.

Enfin elles prenoient leur dénomination des ſurnoms des Dieux; comme les *Eleutheries*, de Jupiter Eleutherien, ou Liberateur; les *Dyctinnies*, de Diane *Dyctinne*, & pluſieurs autres.

Voici deux Fêtes qui demandent un peu plus de détail. La premiere étoit les *Daphnephories*, qui se celebroient tous les neuf ans. On mettoit un Globe de cuivre sur une branche d'Olivier, duquel pendoient plusieurs autres petits Globes: le premier designoit le Soleil, ou Apollon; le second, un peu plus petit, designoit la Lune; & les autres, les Etoiles. Les couronnes qui environnoient ces Globes, marquoient les jours de l'année. Cette branche ainsi ornée étoit portée en pompe par un jeune homme, qui tenoit aussi en main une branche de laurier, & pour cela étoit nommé *Daphnephore*. Ce jeune homme, choisi parmi les meilleures familles, devoit être bien fait, fort & robuste, comme nous (2) In Bœot. l'apprend Pausanias (1). La seconde étoit la Fête de la flagellation, nommée *Diamastigote* par les Grecs. Tertullien qui en parle, dit qu'à Lacedemone, où cette Fête étoit celebrée, les jeunes enfans de la premiere Noblesse, se tenoient devant l'Autel, où en presence de leurs parens ils étoient fouettés avec tant de cruauté, que quelquefois ils en mouroient, & cela sans se plaindre, ni donner la moindre marque d'impatience: ceux qui étoient les victimes de cette barbarie

barbarie, étoient couronnés avant que d'être mis en terre. Dans la ſuite on ſe contentoit de fuſtiger ces jeunes gens, juſqu'au premier ſang. Pendant la ceremonie le Prêtre tenoit à la main une Statue de Diane, très-legere; mais qu'il diſoit s'appeſantit lorſqu'on ſe relâchoit durant cette operation.

Les *Dionyſiaques* étoient auſſi des Fêtes celebres, non ſeulement à Athenes, mais auſſi dans toute la Grece; leur nom marque aſſez qu'elles étoient inſtituées en l'honneur de Bacchus, nommé *Dionyſius*. Elles ſe diviſoient en grandes, en petites, en anciennes & en nouvelles; & chacune avoit des ſingularités qui les diſtinguoient: dans toutes, regnoient la licence & la debauche. Ce Dieu avoit auſſi pluſieurs autres Fêtes, comme, les *Triéterides*, ainſi nommées parce qu'on les celebroit tous les trois ans; on les appelloit à Rome les *Triennales*, pour la même raiſon.

Le jour de la Dedicace de chaque Temple, étoit celebré par une Fête particuliere, qu'on nommoit les *Encenies*. Les quatre Saiſons de l'année avoient auſſi leurs Fêtes qu'on nommoit *Horées*, du nom Grec des Saiſons, ὧραι; & dans chacune de ces Fêtes on faiſoit un repas

ſolemnel des fruits de la terre. A chaque nouvelle Lune ſe faiſoient les Fêtes nommées *Neomenies*. Les Fêtes des morts, étoient appellées les *Nemeſées*, parce qu'on croyoit que la Déeſſe Nemeſis prenoit ſoin d'eux. Au mois de Janvier, étoit la Fête des nôces, celebrée en l'honneur de Junon *Gamelia*, qui preſidoit aux mariages. C'eſt de cette Fête que le mois auquel elle ſe celebroit, a pris le nom de *Gamelion*.

La Fête des Lampes ſe celebroit trois fois l'an. La premiere s'appelloit *Athenée*, la ſeconde *Hepheſtiée* ou *Vulcanie*, & la troiſiéme *Promethée*. La ceremonie conſiſtoit ſur-tout à allumer des Lampes pendant la nuit. Celle qu'on celebroit à Pellene en l'honneur de Bacchus, & dans laquelle on allumoit auſſi des Lampes, étoit nommée les *Lampteries*. Les Egyptiens du temps des Ptolemées, avoient une Fête qu'on nommoit la *Oenophorie*, parce que ceux qui devoient aſſiſter au feſtin qu'on faiſoit dans le temps de cette Fête, portoient à la main des bouteilles de vin. Les *Pelories*, celebrées par les Theſſaliens, & inſtituées par Pelorus, avoient beaucoup de rapport avec les Saturnales : les Maîtres y ſervoient leurs valets à table, comme dans les *Chronies*

celebrées à Athenes en l'honneur de *Chronos* ou Saturne. Les *Sabaſies* étoient des Fêtes nocturnes en l'honneur de Jupiter Sabaſien, ou de Bacchus qui avoit le même ſurnom; nous examinerons ce que ce mot ſignifioit, dans l'hiſtoire des myſteres de Mithras. Les *Thargelies*, Fête qui donna ſon nom au mois *Thargelion*, qui repond à notre mois d'Avril, étoient diſtinguées des autres par le Sacrifice de deux hommes, ou d'un homme & d'une femme, qu'on avoit ſoin d'engraiſſer auparavant. Les *Plynteries* étoient des jours de Fête de Minerve, qu'on croyoit malheureux, & pendant leſquels, ſelon Xenophon, on fermoit les Temples de cette Déeſſe. Il étoit défendu expreſſément de travailler à quelqu'ouvrage que ce fût, pendant le jour que devoit durer cette Fête, même en cas de neceſſité. Il étoit permis alors, par la Loi de Solon, de jurer par les trois noms de Jupiter, propice, expiateur, & défenſeur.

Telles étoient les principales Fêtes des Grecs: celles dont je n'ai point fait mention, ſont reſervées pour l'hiſtoire des Dieux ou des Heros, dont je parlerai dans la ſuite. Ainſi on trouvera la deſcription des *Panathenées* & des *Pan-*

Hellenies dans l'Hiſtoire de Minerve; les *Olympies* dans la deſcription de ces Jeux; les *Leontiques* dans les myſteres de Mithras, dont elles faiſoient partie; les *Eléuſines*, & *Theſmophories*, dans l'Hiſtoire de Cerès; les fêtes Egyptiennes, à la ſuite de l'article d'Oſiris, &c.

Fêtes des Romains.

Le Calendrier Romain étoit encore plus chargé des Fêtes que celui des Grecs (*a*), puiſqu'outre celles qu'ils en avoient empruntées, ils en avoient inſtitué pluſieurs inconnues aux autres Peuples : commençons par celles qu'ils avoient priſes des Grecs.

Comme ceux-ci celebroient les *Chronies* en l'honneur de Saturne, les Romains avoient leurs Saturnales qui furent celebrées pour la premiere fois, au mois de Decembre, l'an de Rome 157. Pendant cette Fête, ſi nous en croyons Accius, cité par Macrobe, qui a décrit fort au long cette Fête (1), le Senat ne s'aſſembloit point, & les Ecoles publiques étoient fermées. Tout le monde prenoit le bonnet nommé *Pileus*, pour marque de la liberté, & des habits particuliers à cette Fête. On ſe regaloit; on s'envoyoit des preſens; les Maîtres ſervoient les

(1) L. Sat. c. 7.

(*a*) Voyez pour cet article Ovide, Roſinus, Beger, & Demſpterus.

valets à table, & les traitoient magnifiquement : enfin tout reſpiroit la liberté, & rappelloit le ſouvenir du ſiécle d'or, pendant lequel Saturne avoit regné, & où tout étoit commun. Selon Macrobe que nous venons de citer, cette Fête commençoit anciennement le 14. avant les Kalendes de Janvier ; mais lorſque Ceſar eut ajoûté deux jours à ce mois, elle fut reculée au 16.

La Fête nommée *Jovialia*, étoit la même que celle que les Grecs appelloient *Diaſia*, & elle ſe celebroit en l'honneur de Jupiter. Les *Megaleſes*, chez l'un & l'autre Peuple, étoient inſtituées en l'honneur de Cybele, ou de la grande Mere. Les Romains qui celebroient cette Solemnité au mont Palatin, près du Temple de cette Déeſſe, y avoient ajoûté deux jours, nommés *Megaleſiens*.

La Fête *Herea*, que les Grecs avoient établie en l'honneur de Junon, ſe nommoit à Rome, *Junonia*, & étoit la même. Les *Cereales* & les *Ambarvales* des Romains, étoient auſſi les mêmes que les *Demetries* & les *Theſmophories* des Grecs, & les unes & les autres, des Fêtes de Cerès ; comme les *Mangelies* de ceux-là étoient les *Panathenées* des Grecs en l'honneur de Minerve ; les *Mercurialia*

des Romains, les mêmes que les *Hermia* des Grecs. Chez l'un & chez l'autre Peuple, les Orgies, les *Triéteries*, les *Nyctilées* & les *Bacchanales*, étoient les Fêtes de Bacchus. Mais parce qu'à l'occasion de ces dernieres Fêtes les Romains firent quelques changemens, il est bon de les indiquer. D'abord ils ne celebroient leurs Bacchanales, que trois fois l'année; ensuite on les solemnisa tous les mois. Voici ce qu'au rapport de Ti-
(1) Quatrième Dec. l. 9. te-Live (1), Hispala Fecenia, Affranchie, declara sur cela au Consul Posthumius.

» Dans les premiers temps, lui dit-» elle, les Bacchanales n'étoient cele-» brées que par des femmes, sans qu'on » y admît aucun homme. Il y avoit trois » jours de l'année, choisis pour initier à » ces mysteres, & la ceremonie s'en fai-» soit de jour. Les Matrones choisis-» soient entre elles les Prêtresses qui de-» voient y presider. Paculla Minia chan-» gea tout; initia ses deux fils, fit faire » la ceremonie la nuit, & au lieu de trois » jours, elle en établit cinq dans chaque » mois de l'année. Ce mêlange d'hom-» mes & de femmes, donna lieu à des » desordres affreux, & s'il se trouvoit » quelqu'un dans la compagnie qui en

» marquât de l'horreur, on l'immoloit » comme une victime agréable au Dieu » qu'on honoroit, ou on le faiſoit diſpa- « roître par le moyen de quelque ma- » chine, & on publioit qu'il avoit été » enlevé dans le ciel.

» Pendant cette Fête, (c'eſt toujours » le recit de l'Affranchie) les hommes » contrefaiſant les inſenſés, & faiſant di- » vers mouvemens de leur corps, prédi- » ſent l'avenir, pendant que les femmes » vêtues en Bacchantes, & toutes éche- » velées, courent vers le Tybre, des » torches allumées à la main, qu'elles « plongent dans le fleuve, où elles ne » s'éteignent point, parce qu'elles ſont » faites avec du ſouphre & de la chaux «. Le Senat, pour remedier à ce deſordre, fit un Decret qui ſupprima la celebration de ces infames myſteres dans Rome, & dans toute l'Italie; mais on conſerva les *Liberales*, autre Fête de Bacchus, ſurnommé *Liber Pater*, qu'on ſolemniſoit le 17. de Mars, parce qu'elles étoient moins licentieuſes. On y offroit une liqueur, compoſée de miel, qu'on jettoit au feu.

Les Lupercales étoient celebrées également en Grece & à Rome, en l'honneur de Pan. Ce fut Evandre, au rap-

(1) Liv. 1.5. (2) In Rom. (3) L. 43.1, por de Tite-Live (1), de Plutarque (2) & de Juſtin (3), qui en apporta les ceremonies d'Arcadie en Italie. Les jeunes gens, pendant cette Fête, couroient tout nuds, tenant des fouets à la main, frappant indifferemment tous ceux qu'ils rencontroient. Les femmes, même celles de qualité, croyant que ces coups de fouet avoient la vertu de les rendre fecondes, ou de les faire accoucher heureuſement quand elles étoient enceintes, s'approchoient pour les recevoir. Valere (4) L.11.6.2. Maxime (4) prétend que cette Fête ne commença que du temps de Romulus, à la parſuaſion du Berger Fauſtulus. Dans la premiere celebration on immola des chévres au Dieu Pan. Les Bergers qui y étoient invités, s'étant échauffé la tête dans le feſtin, ſe partagerent en deux bandes, & coururent en folâtrant, revêtus des peaux des victimes qu'on venoit d'immoler. Pour rendre cette Fête plus ſolemnelle, les Romains avoient établi deux Colleges de Luperces, nommés les Fabiens, & les Quintiliens; dans la ſuite on en créa un troiſiéme en l'honneur de Ceſar, encore vivant.

Les *Eſculapies* des Romains, les *Muſées*, les *Anaces*, & quelques autres, étoient des Fêtes empruntées des Grecs,

que les uns & les autres celebroient en l'honneur d'Esculape, des Dioscures, & des Muses. Parlons maintenant de celles qui étoient d'institution Romaine.

Les *Agonales*, ou *Agonies*, instituées par Numa Pompilius, se celebroient trois fois l'année, le 11. de Janvier, le 21. de Mai, & le 13. Decembre. On croit communément que Janus étoit l'objet de cette Fête; cependant Festus dit que c'étoit le Dieu *Agonius*. Varron nous apprend (1) qu'on y immoloit un Belier. L'étymologie du nom de cette Fête est contestée. Il y en a qui pensent qu'elle étoit tirée de la Formule que prononçoit le Prêtre avant que de sacrifier, *Agon'*, ferai-je? D'autres prétendent qus ce nom vient du mont Agon, où l'on celebroit cette solemnité; mais l'opinion la plus suivie, & qui est celle d'Ovide, est que cette Fête fut ainsi nommée, à cause des Jeux, ou plûtôt des combats qui l'accompagnoient, que les Grecs nomment ἀγῶνας.

(1) L. 1. de Ling. Lat.

Les *Ageronales*, Fête d'Agerona, Déesse du silence, comme Harpocrate en étoit le Dieu parmi les Grecs, se celebroient le 21. Decembre.

L'*Armilustre*, Fête du dix-neuviéme jour d'Octobre, avoit cela de particu-

lier, qu'on étoit tout armé au Sacrifice qu'on y offroit. On confond souvent cette solemnité avec celle que celebroient les Saliens, Prêtres du Dieu Mars, & pendant laquelle ils portoient les *Anciles*, qui étoient de petits boucliers, dont je parle ailleurs : mais il faut les distinguer, 1°. Parce que cette derniere Fête arrivoit le deux de Mars, 2°. On jouoit de la flûte à la fête de l'*Armilustre*, & de la trompette à celles des Anciles.

Les *Caprotines*, celebrées le neuf Juillet, étoient une Fête de Junon surnommée Caprotine, où il n'y avoit que des femmes pour Ministres des Sacrifices. Les Servantes, pour qui on les celebroit, couroient pendant cette solemnité, & se battoient à coups de poing & de fouët,

Celle des *Carmentales*, celebrée le quinze Janvier, étoit pour les Meres de famille. Je parle ailleurs de la Prophetesse *Carmenta*, mere d'Evandre.

Dans les *Charities*, dont la fête tomboit au onziéme des Calendes de Mars, les parens s'assembloient, & se faisoient des presens les uns aux autres.

Comme les *Caprotines* étoient pour les Esclaves du sexe, les *Compitales*, ou la fête des Carrefours, instituée par le vieux Tarquin, étoit celle des hommes Escla-

ves, qui seuls pouvoient y assister, & y offrir les sacrifices aux Genies des carrefours, en l'honneur de qui se faisoit la fête (1).

(1) Denys d'Hal. L. 4.

Les *Consuales*, dediées au Dieu Consus, étoient celebrées dans une Chapelle souterraine du Cirque, consacrée à cette Divinité. Pendant ce jour-là les chevaux & les mulets ne travailloient point. Cette fête, comme la plupart des autres, avoit des jeux, ainsi que des sacrifices & des libations.

Dans les *Faunales*, celebrées aux Nones de Decembre en l'honneur de Faunus, on immoloit des boucs, & on faisoit des libations de vin : c'étoit au milieu des bois qu'on s'assembloit pour cela.

Les *Ferales*, qu'Ovide dit avoir été instituées par Enée, étoient une fête des Morts, dans laquelle on portoit aux sepulcres des viandes, pour y célebrer un festin.

Les *Fontinales*, ainsi nommées parce que ce jour-là on jettoit dans les fontaines des couronnes, qu'on mettoit sur la tête des enfans, arrivoient le 13. d'Octobre.

Les *Fordicales*, du mot *forda*, qui veut dire, une vache pleine, arrivoient le 15. d'Avril, & on immoloit une vache avant qu'elle eût mis bas.

Les *Fornacales*, qui devoient leur institution à Numa Pompilius, & qu'on celebroit le 12. avant les Kalendes de Mars, étoient une fête au jour de laquelle on mettoit de la farine dans une fournaise, en l'honneur de la Déesse *Fornax*.

Comme Laverna étoit parmi les Grecs la Divinité des voleurs, *Furina* l'étoit chez les Romains, qui avoient institué une Fête en son honneur, nommée *Furinalia*, qu'on célebroit, selon Rosin, le 12. de Kalendes de Juillet. Le Prêtre de cette Déesse étoit appellé Flamen *Furinalis*. Elle avoit aussi un Bois sacré, dans lequel, au rapport de Plutarque, C. Gracchus fut tué.

Les *Hilaries*, dont le nom marque assez que la fête étoit gaye, se célebroient en l'honneur de Cybele, le 8. avant les Kalendes d'Avril. On y portoit ses plus beaux habits; on y changeoit même ceux de sa condition, contre ceux d'une autre, & on faisoit conduire devant soi, ce qu'on avoit de plus beau & de plus singulier dans sa maison.

Les *Laurentales*, instituées en l'honneur d'Acca Laurentia, femme du Berger Faustulus, & nourrice de Romulus & de Remus, tomboient sur le dixiéme avant les Kalendes de Janvier. Les Pon-

tiſes y offroient les ſacrifices dans le Velabre près du Tybre.

Les Feries Latines ne ſe célebroient pas à Rome, mais à Albe, où les villes Latines, au nombre de quarante-ſept, avec les Magiſtrats Romains s'aſſembloient, pour y ſacrifier tous de concert, en l'honneur de Jupiter *Latialis*, un Taureau, dont chacun après l'immolation avoit une partie. On y offroit auſſi du lait, du fromage, & d'autres eſpeces de libation, que ceux qui venoient à cette ſolemnité, y apportoient. D'abord elle ne duroit que deux jours, puis on y en ajouta un troiſiéme, & enfin un quatriéme. Macrobe (1) obſerve qu'il n'étoit pas permis de commencer la guerre pendant les jours de cette Ferie, qu'il nomme, après Varron, *Latiar*.

(1) Sat. liv. I. ch. 16.

Les *Lemuries* étoient établies pour appaiſer les Genies malfaiſans, qu'on nommoit *Lemuria*. On croyoit qu'on pouvoit les chaſſer des maiſons, où ils cauſoient de l'épouvante pendant la nuit, en leur jettant des féves.

Les Fêtes Romaines avoient toujours quelque motif de leur inſtitution; on y demandoit aux Dieux, ou une bonne recolte, ou quelqu'autre bien. On y appaiſoit ceux qu'on croyoit avoir offenſés;

on vouloit détourner les maux dont on étoit menacé, comme on peut l'avoir jugé par l'hiſtoire de celles dont je viens de parler. Souvent c'étoit pour ſe reſſouvenir d'un bienfait reçu, & telle étoit la fête nommée les *Luceries*, mot tiré de *Lucus*, bois ſacré. Cette ſolemnité ſe célebroit dans un de ces bois, qui étoit entre la Voye Salarie & le Tybre, en memoire de ce que les Romains pourſuivis par les Gaulois, y avoient trouvé une retraite qui les avoit ſauvés : ou bien pour conſerver la memoire d'un mauvais évenement ; telle étoit la Fête des *Populifugies*, établie pour renouveller le ſouvenir du jour auquel le Peuple, & les Gardes mêmes de Romulus, avoient pris la fuite, lorſqu'on apprit la conſpiration des Fidenates & des autres Peuples Latins, contre les Romains. Quelquefois ſeulement pour s'exciter à la joye ; telle étoit la Fête des *Maiames*, ainſi nommée, parce qu'on la célebroit le premier Mai, jour auquel les principaux de la ville ſe rendoient à Oſtie, où ils prenoient toutes ſortes de divertiſſemens. Comme les ſolemnités où le plaiſir domine, ſont celles qu'on a le plus de peine à abolir, celle-ci dura long-temps, même ſous les Empereurs Chrétiens.

Nous avons vû qu'il y avoit des Fêtes propres à certains états, comme les *Caprotines* pour les Servantes, & d'autres pour les Valets; en voici encore du même genre. Les Marchands en avoient une, qu'ils célebroient au mois de Mai, en l'honneur de Mercure, le Dieu du Commerce.

Les *Matrales* étoient la Fête des Matrones, en l'honneur de la Déeſſe *Matuta*, à laquelle on offroit des libations ruſtiques, cuites dans des pots de terre: ce ſont ces libations qu'Ovide (1) nomme *Flava liba*. Mais comme la grandeur veut ſe ſoutenir partout, même juſqu'au pied des Autels, les Dames Romaines qui excluoient toutes les Eſclaves de cette Fête, en faiſoient venir une ſeule qu'elles ſoufflettoient largement. Ces Matrones avoient encore une autre Fête nommée *Matronalia*, qu'elles célebroient en l'honneur du Dieu Mars, le premier du mois qui porte le nom de ce Dieu. Ovide (2) rapporte cinq raiſons de l'inſtitution de cette Fête. La premiere, en memoire de la paix faite entre les Sabins & les Romains, à laquelle les Sabines, femmes de ces derniers, eurent tant de part. La ſeconde, afin que Mars rendît ces Dames Ro-

(1) Faſt. liv. 6.

(2) Faſt. liv. 3.

maines auſſi heureuſes que Romulus ſon fils. La troiſiéme, afin que la fécondité, que le mois de Mars procure à la terre, leur fût accordée. La quatriéme, parce que c'étoit à pareil jour qu'on avoit dédié au mont Eſquilin un Temple à Lucine, la Déeſſe des accouchemens. La cinquiéme, qui revient à la même, parce que Mars étoit fils de Junon, laquelle préſide aux mariages.

Les Paſtres & les Bergers avoient auſſi leur Fête; c'étoit celle des *Palilies*, dédiée à Palès leur Déeſſe. Ce jour-là le peuple avoit ſoin de ſe purifier avec des parfums, mêlés de ſang de cheval, de cendres d'un veau qu'on faiſoit brûler au moment qu'on l'avoit tiré du ventre de ſa mere (1), & de tiges de féves. Les Bergers, dès le matin du jour de la Fête, purifioient auſſi leurs bercails & leurs troupeaux, avec de l'eau & du ſouphre, & faiſoient brûler l'herbe nommée Sabine, dont la fumée ſe répandoit dans tout le bercail. Après cela, ils ſacrifioient à la Déeſſe, du lait, du vin cuit, & du millet; puis ſuivoit le feſtin. Le ſoir ils faiſoient brûler de la paille ou du foin, & ſautoient par-deſſus: Ovide décrit fort au long toute cette ſolemnité. Ces ceremonies étoient

(1) Les Veſtales avoient ſeules le droit de brûler ce veau.

accompagnées d'instrumens, tels que des flûtes, des cymbales & des tambours, qui jouoient toute la journée.

Enfin les jeunes gens & les Ecoliers avoient aussi leur Fête, nommée *Quinquatries*, mot dont on peut voir l'étymologie dans Varron & dans Festus. Ce jour-là les Ecoliers faisoient des presens à leurs Maîtres : cette Fête tomboit le 14. avant les Kalendes d'Avril.

Terminons cette Liste par quelques autres Fêtes moins celebres, sur lesquelles nous dirons peu de choses. Les *Meditrinalles*, étoient les jours qu'on goûtoit le vin nouveau. Les Romains avoient une Déesse *Meditrinale*, & c'étoit en son honneur que la Fête étoit instituée.

Les *Opalies*, étoient la fête d'Ops, la même que Cybele. Anciennement on la célebroit le même jour que les Saturnales, mais Cesar, dans la reformation du Kalendrier, la remit à un autre temps.

Les *Quirinales*, étoient la fête de Romulus, surnommé *Quirinus*. Elle étoit nommée la fête des fous, parce que ce jour-là ceux qui avoient oublié de célebrer les *Fornacales*, dont nous avons parlé, étoient obligés pour expier leur

faute, de sacrifier à Quirinus.

Le *Regifuge* avoit été institué pour conserver le souvenir de l'expulsion de Tarquin ; & ce jour-là le Roi des Sacrificateurs prenoit la fuite dès que le Sacrifice étoit offert. Plutarque (1) donne une autre origine à cette fête ; mais Ovide (2) & Festus sont en cela plus croyables que lui.

(1) QQ. Rom. 62.

(2) Fast. 2.

Comme la crainte des maux à venir avoit beaucoup de part dans le culte religieux des Payens, ils avoient établi des fêtes pour en être preservés : celle qu'on appelloit *Robigalia*, du Dieu *Robigus*, qu'on croyoit garantir les bleds de la rouille, étoit de ce nombre. On la célebroit sur la fin d'Avril, & on offroit à cette Divinité une brebis & un chien, avec du vin & de l'encens.

Le *Septimonium* étoit une fête établie à Rome, lorsqu'on mit une septiéme montagne dans son enceinte. Cette fête pendant laquelle on offroit sept sacrifices en differens lieux, tomboit au mois de Decembre ; & les Empereurs faisoient ce jour-là des liberalités au peuple.

Les *Terminales* étoient ainsi nommées selon Varron (3), parce qu'elles se célebroient au dernier jour de Fevrier,

(1) De l. Lat. liv. 5.

qui terminoit l'année Romaine : ou plutôt, comme le prétend Denys d'Halicarnaſſe (1), parce qu'elles étoient inſtituées par Numa en l'honneur du Dieu Terme, lorſque ce Prince établit qu'on mettroit des bornes aux champs, afin que chacun reconnût l'étenduë du ſien. Cette fête étoit totalement champêtre, & il n'étoit pas permis d'y rien offrir, qui eût été animé, de peur d'enſanglanter les bornes, auprès deſquelles on preſentoit des fruits au Dieu qui y préſidoit, & on lui faiſoit des libations de lait & de vin. Il faut cependant que dans la ſuite du temps, on ait fait quelque changement là-deſſus, puiſque nous apprenons de Plutarque (2) que les Payſans s'aſſembloient ce jour-là auprès des bornes, & y immoloient une truye ou un agneau. Quoiqu'il en ſoit, il n'y avoit rien de plus ſacré parmi les Romains, que les bornes des champs ; & ceux qui avoient l'audace de les changer, étoient devoués aux Furies, & il étoit permis de les tuer.

(3) Liv. 2

(1) QQ. Rom. 15.

Les *Tubiluſtres* étoient une fête du mois d'Avril, inſtituée pour purifier les Trompettes : on ſacrifioit pour cela un agneau femelle. On faiſoit auſſi la même purification aux *Vulcanales*, fête cé-

lebrée le 10. avant les Kalendes de Mai en l'honneur de Vulcain, le Dieu du feu; & c'eſt pour cela qu'on jettoit au jour de cette fête des animaux dans le feu.

Vertumne, Pomone, & un grand nombre d'autres Dieux ou demi-Dieux, avoient auſſi leurs fêtes, ſur leſquelles, comme il n'y a rien de particulier à apprendre, je renvoye à Ovide, & à Roſin qui a donné un Kalendrier Romain avec toutes ſes fêtes & feries (1).

(2) Ant. Rom. liv. 14. pag. 239.

Finiſſons cette Liſte par les *Vinales*, qu'on célebroit deux fois l'année, le 9. avant les Kalendes de Mai, & le 13. avant celles de Septembre. Les premieres, établies ſelon Pline (2) pour gouter le vin, n'avoient aucun rapport à la conſervation des vignes; les ſecondes étoient pour obtenir un temps favorable à la vendange.

(1) Liv. 18. ch. 19.

Telles étoient les Fêtes des Romains, marquées dans leur Kalendrier; & ſi on en célebroit quelquefois d'extraordinaires, comme les jours deſtinés aux Supplications publiques, c'étoit le Magiſtrat qui les indiquoit dans des cas extraordinaires.

CHAPITRE XIV.

Des Supplications publiques, des Lectiſternes, *des Evocations & des Devouemens.*

LEs Supplications publiques ſe faiſoient ou dans les occaſions preſſantes; comme dans le temps de peſte, ou de quelque maladie populaire; ou après quelque victoire ineſperée, lorſque celui qui venoit d'être élu General, demandoit au Senat ſa confirmation, & en même tems la Supplication pour ſe rendre les Dieux favorables, & pour d'autres ſujets encore. Ces Supplications étoient des jours ſolemnels, où il n'étoit pas permis de plaider pour quelque ſujet que ce fût, & on les célebroit par des Sacrifices, des prieres, & des feſtins publics. Quelquefois le Senat bornoit à un jour la durée de cette fête, quelquefois on y en employoit pluſieurs, & l'Hiſtoire nous apprend qu'il y en a eu qui ont duré juſqu'à cinquante jours.

On ne dit rien des Supplications particulieres, qui n'étoient autre choſe que

les prieres que chacun faisoit aux Dieux ou pour obtenir la santé, une bonne récolte, &c. ou pour les remercier des biens qu'on en avoit reçus. Une seule formule des prieres des Payens, suffira pour en donner quelque idée : en voici une, conservée dans une inscription (1) que *Camilla Amata* fait à la Fiévre pour son fils malade. *Divinæ Febri, sanctæ Febri, magnæ Febri, Camilla Amata pro filio malè affecto. P. Camilla Amata offre ses prieres pour son fils malade à la divine Fiévre, à la sainte Fiévre, à la grande Fiévre.*

(2) Gruter 97. 1.

Lectisternium

Il y avoit une autre espece de Supplication publique, qu'on nommoit le Lectisterne (2). Cette ceremonie consistoit en un festin que l'on préparoit, & que l'on donnoit dans un Temple ; & parce que selon la coutume de ces temps-là, on dressoit des lits autour des tables, & que l'on plaçoit sur ces lits les Statues des Dieux en l'honneur desquels la fête se célebroit, de même que les hommes s'y couchoient dans leurs repas, on l'appella Lectisterne (*a*). Les Epulons dont j'ai parlé dans l'article des Prêtres, présidoient à cette cé-

(1) Macrob. Sat. 3.

(*a*) Ce mot est composé de ceux de lit, *lectus*, & de *sternere*, dresser, preparer.

remonie, & en étoient les ordonnateurs. Valere Maxime (1) fait mention d'un Lectiſterne célebré en l'honneur de Jupiter. Ce Dieu, c'eſt-à-dire, ſa Statue, y étoit couchée ſur un lit, pendant que celles de Junon & de Mercure étoient ſur des ſieges: *Nam Jovis epulo ipſe in Lectulum, Juno & Mercurius in ſellas ad cœnam invitantur.* (1) Liv. 2. ch. 1.

Tite-Live, Ciceron, Lampridius & d'autres encore, parlent ſouvent de cette ceremonie; & le premier de ces Auteurs en rapporte l'inſtitution à l'an de Rome 354. (2), à l'occaſion de la peſte qui ravageoit cette ville. Ce Lectiſterne dura huit jours, & fut célebré en l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mercure & de Neptune. Valere Maxime, à la verité, fait mention d'un autre plus ancien, puiſque ſelon lui, il fut célebré ſous le Conſulat de Brutus, & de Valerius Poplicola, mais apparemment qu'il fut moins ſolemnel, ou que Tite-Live ne l'a pas connu. (2) Liv. 5. ch. 13.

Juſqu'au temps de Caſaubon on avoit crû que le Lectiſterne étoit d'inſtitution Romaine, & qu'il n'étoit pas connu hors de l'Italie; Mais ce ſçavant Critique, examinant un endroit du Scholiaſte de

(1) Od. 1. des Olymp. Pindare (1) & trouvant qu'il y étoit parlé de ces oreillers qu'on mettoit sous les statues des Dieux, en a conclu avec raison, que le Lectisterne étoit en usage dans la Grece. Les Auteurs sont venus au secours de cette découverte, & c'est une verité qui n'est plus aujourd'hui contestée. En effet Pausanias parle en plusieurs endroits de ces sortes de coussins, & rapporte dans son voyage d'Arcadie, qu'on en mettoit sous les statues de la Paix; & dans celui de la Phocide, il parle de ceux sur lesquels on placoit celles d'Esculape. Valere Maxime (2) en dit autant des statues d'Harmodius, & d'Aristogiton. « Les statues de ces » deux Heros, dit-il, qui avoient tant » travaillé à délivrer Athenes de la ty- » rannie qui les opprimoit, ayant été » enlevées par Xerxes, Seleucus les ren- » dit dans la suite; & lorsque le vaisseau » qui les portoit arriva à Rhodes, les » chefs de la ville les vinrent prier d'ac- » cepter l'hospitalité, & les placerent » sur l'oreiller: *Rhodii quoque eas urbi suæ appulsas, cùm in hospitium publicè invitassent, sacris etiam pulvinaribus collocaverunt.* Et Suetone met ces oreillers, que les Latins nommoient *pulvinaria*, & les Grecs κλίναις, au nombre

(2) Liv. 2. ch. 10.

des

des choſes qui n'étoient employées que pour les Dieux, lorſque parlant de Ceſar, il dit (1) : *Sed & ampliora humano faſtigio decerni ſibi paſſus eſt. . . . Templa, aras, ſimulachra juxta Deos, Pulvinar, Flamen, Lupercos, &c.* « Il ſouffrit même qu'on lui décernât des honneurs » au-deſſus de ceux qu'on rend aux hommes, des temples, des autels, des ſtatues auprès de celles des Dieux, l'*oreiller*, un Prêtre, des Luperces, &c. (1) *In Cæſ.* ch. 76.

Arnobe (2) dit de même en parlant aux Payens de quelques-uns de leurs Dieux: » Il faut bien, dit-il, que vous les ayez reconnus pour tels, puiſque vous leur conſacrez des Temples, des oreillers, &c. (2) Adv. Gent. l. 4.

Jacques Spon, dans ſon voyage de la Grece, dit qu'on voyoit encore à Athenes le Lectiſterne d'Iſis & de Serapis. C'étoit un petit lit de marbre de deux pieds de long, ſur un de hauteur, ſur lequel ces deux Divinités étoient repreſentées aſſiſes. Ce ſçavant Voyageur dit qu'on en trouvoit d'autres ſemblables dans la même ville, comme auſſi à Salamine, & encore ailleurs. Nous apprenons par cette Relation la vraie forme des Lectiſternes & des couſſins. C'étoient de petits lits ou de marbre, ou de pierre, ou de bois, ſur leſquels on plaçoit

les ſtatues des Dieux, en l'honneur deſquels on preparoit un feſtin.

Après ce que nous venons de dire, il eſt évident que le Lectiſterne étoit également en uſage dans la Grece & dans l'Italie. Ajoutons que les jours deſtinés à cette fête, étoient des plus ſolemnels, pendant leſquels il n'étoit pas permis d'envoyer perſonne au ſupplice, & qu'on donnoit même la liberté aux coupables. C'étoit le premier Magiſtrat, ou le ſouverain Pontife qui les indiquoit, & l'objet étoit d'appaiſer les Dieux, ou de leur demander quelques graces. Finiſſons en diſant que la table du feſtin, & les lits où devoient repoſer les Dieux, étoient ornés de rameaux, de fleurs & d'herbes odoriferantes. En voilà aſſez ſur ce ſujet; diſons un mot des Evocations.

Evocations. Il y en avoit de trois ſortes; les premieres étoient des operations magiques qu'on employoit pour évoquer l'ame des morts; & j'en parlerai dans l'Article de la Magie. Les ſecondes, dont il ſera ici queſtion, étoient employées ordinairement, pendant le ſiege de quelque ville, qu'on ne croyoit pas pouvoir, ni même devoir prendre, ſans avoir invoqué les Dieux, ſous la protection deſquels elle étoit. Macrobe (1) nous a conſervé

(1) Sat. 3.

une formule d'Evocation, qui mettra les Lecteurs au fait, mieux que tout ce qu'on pourroit dire sur ce sujet. » Si c'est un » Dieu, si c'est une Déesse sous la garde » de laquelle est la ville & le peuple de » Carthage, je vous prie, je vous con- » jure, & je vous demande en grace, » grands Dieux, qui avez pris cette vil- » le & ce peuple sous votre protection, » d'abandonner ce peuple & cette ville, » de quitter toutes ces demeures, Tem- » ples, lieux sacrés; de les délaisser, » de leur inspirer la crainte, la terreur » & l'oubli, & de vous retirer à Rome » chez notre peuple: que nos demeures, » nos Temples, nos choses sacrées, & » notre ville vous soient agréables. Fai- » tes-nous entendre que vous êtes mon » Protecteur, celui du Peuple Romain, » & de mes Soldats. Si vous le faites, » je m'engage à fonder des Temples & » des Jeux.

Enfin, la troisiéme sorte d'Evocation, étoit celle qui étoit employée pour évoquer les Dieux. Pour entendre ce que je vais dire à ce sujet, il faut sçavoir que la Theologie payenne enseignoit que les Dieux présidoient particulierement sur quelques lieux, & que souvent il y avoit plusieurs de ces lieux qui étoient

sous la protection du même Dieu ; & comme il ne pouvoit être partout en même temps, il étoit necessaire d'user de la ceremonie de l'évocation, quand on croyoit avoir besoin de sa présence. On avoit pour cela des Hymnes propres à cette operation, qu'on appelloit κλητίκοι, comme sont la plûpart de ceux qu'on attribue à Orphée, & ceux du Poëte Proclus. Ces Hymnes étoient composés pour l'ordinaire de deux parties. La premiere étoit employée à louer les Dieux, & à parler des lieux differens qui étoient sous leur protection. La seconde contenoit la priere par laquelle on s'efforçoit de les attirer, & de les faire venir dans les lieux où leur présence étoit necessaire. Lorsqu'on croyoit que le Dieu Patron étoit arrivé, on celebroit des fêtes qui étoient nommées ἐπιδήμιαι. Telles étoient quelques-unes de celles des Argiens en l'honneur de Junon, & de celles des habitans de Delos & de Milet, pour Apollon.

Lorsque le danger qui avoit fait appeller les Dieux, étoit passé, on leur permettoit de s'en aller ailleurs, & on avoit encore d'autres Hymnes pour celebrer leur départ. Jules Scaliger, que l'on peut consulter sur ce sujet (1), obser-

(1) Poët. l. 3. ch. 112. 113. & 114.

ve que ces Hymnes qu'on nommoit ἀποτρεπτικοὶ, & dans leſquels excelloit ſurtout Bacchyllide, Poëte lyrique, étoient plus longs que ceux qu'on employoit pour faire venir les Dieux, afin de retarder autant qu'on pouvoit leur éloignement. Car quand nous deſirons, dit-il, nous voulons que ce qui eſt l'objet de nos ſouhaits, arrive promptement, & que ce ſoit le plus tard qu'il eſt poſſible, que nous en ſoyons privés.

Aux Evocations je dois joindre les Devouemens, que les Romains appelloient *Devotio*. Il y en avoit de particuliers, comme ceux des deux Decius, & de Marcus Curtius, qui ſe devouerent pour le ſalut des Romains; & de publics, faits par le Dictateur ou le Conſul, à la tête des armées. En voici la formule, conſervée par le même Macrobe (1). Les Devouemens.

» Dis le pere, (Pluton) Jupiter, Ma-
» nes, ou de quelque nom qu'on puiſſe
» vous appeller, je vous prie de remplir
» cette Ville de Carthage, & l'armée
« dont je veux parler, de crainte & de
« terreur: Faites que ceux qui portent
» les armes contre nos Legions & contre
» notre armée, ſoient mis en déroute;
» que ceux qui habitent leurs villes, &
» leurs campagnes, avec leurs habitans

(1) Macrob. Sat. l. 3. c. 9.

» de tout âge, vous soient devoués se-
» lon les loix, suivant lesquelles les plus
» grands ennemis vous sont devoués. Je
» les devoue par l'autorité de ma charge, pour le Peuple Romain, pour notre Armée, & pour nos Legions, afin
» que vous conserviez & les Commandans, & ceux qui servent sous leurs
» ordres.

L'Antiquité ne nous a pas conservé la formule des Devouemens particuliers, mais il est sûr qu'il y en avoit une; & lorsque Decius se devoua, il avertit, comme je le dirai dans une autre occasion, le Pontife Valere de prononcer la formule du Devouement: *Deorum ope*, dit-il, *Valeri, opus est; agedum, præi verba quibus me pro Legibus devoveam.*

Lorsque la Loi devouoit quelqu'un à la mort, il étoit permis de le tuer. Il y en avoit une de Romulus qui étoit conçue en ces termes: *Si Patronus Clienti fraudem faxit, sacer esto. Si quelque Patron fait tort à son Client, qu'il soit devoué.* C'étoit à Pluton, ou Dis, & aux autres Divinités infernales, que les criminels étoient devoués.

Je ne dirai rien ici des Supplications & des Vœux faits par des particuliers: on voit bien que le détail en seroit infini,

& nous apprendroit ſeulement que les Dieux ayant toujours été regardés par les Payens comme les auteurs de tous les biens & de tous les maux, on ne manquoit pas de leur demander ces biens, & la délivrance des maux; que dans le danger ou dans les maladies, on leur faiſoit des vœux pour en être délivré, & pour obtenir le recouvrement de la ſanté; qu'enfin on mettoit dans les Temples, en reconnoiſſance, les membres de la guériſon deſquels on croyoit leur être redevables. Les Antiquaires en ont conſervé un grand nombre, comme on peut le voir dans leurs Ouvrages. Parmi ces vœux, il y en avoit qui portoient des caracteres de differens Dieux, comme celui qu'on nomme la main d'Enée, ſur laquelle il y a *Votum Cecropis*, & qui a été expliqué dans un petit Ouvrage de Thomaſini. Quelquefois c'étoit une ſimple main, un bras, une jambe, un œil, ſans aucun ſymbole. Ce qu'on trouve de plus ſingulier parmi ces vœux, eſt une Table de cuivre ſur laquelle il eſt fait mention de toutes les gueriſons operées par l'interceſſion d'Eſculape.

CHAPITRE XV.

Des Ceremonies Religieuſes pratiquées à la fondation des Villes.

J'Ai dit, il y a un moment, que les évocations ſe faiſoient lorſqu'une Ville étoit aſſiegée, pour invoquer les Dieux, ſous la protection deſquels elle étoit ; & comme ces mêmes Dieux en devenoient les Patrons au temps de la fondation de chaque Ville, il eſt neceſſaire de dire un mot des ceremonies qui ſe pratiquoient en cette occaſion. Feſtus nous apprend que les Etruriens avoient des Livres qui contenoient les ceremonies uſitées à la fondation des Villes, des Autels, des Temples, des Murailles & des Portes ; & Plutarque dit que Romulus voulant jetter les fondemens de la ville de Rome, fit venir d'Etrurie des hommes qui lui apprirent de point en point toutes les céremonies qu'il devoit obſerver. Selon Denys d'Halicarnaſſe, on commençoit par offrir un ſacrifice, après lequel on allumoit des feux près des tentes ; & ceux qui devoient avoir quelque fonction dans la conſtruction de la Ville, ſau-

toient pardeſſus ces feux, pour ſe purifier. Enſuite on creuſoit une foſſe, dans laquelle on jettoit les premices de toutes les choſes qui ſervoient à la nourriture de l'homme, & une poignée de terre du pays d'où étoient venus chacun de ceux qui aſſiſtoient à la ceremonie.

On conſultoit en même temps les Dieux, pour ſçavoir ſi l'entrepriſe leur ſeroit agréable, & s'ils approuvoient le jour qu'on avoit pris pour la commencer. Enſuite on traçoit l'enceinte par une traînée de terre blanche, qu'on appelloit *Terre pure*; & faute de cette eſpece de craye, on ſe ſervoit de farine, comme fit Alexandre, au rapport de Strabon, lorſqu'il jetta les fondemens d'Alexandrie. Cette premiere operation achevée, on ouvroit un ſillon auſſi profond qu'il étoit poſſible, avec une charrue d'airain, & on attachoit à cette charrue un taureau blanc, & une géniſſe blanche. Tout l'eſpace que la charrue avoit ouvert étoit reputé ſaint. Pendant qu'on formoit l'enceinte, on s'arrêtoit de temps en temps pour renouveller les ſacrifices, & on marquoit les lieux où ils étoient offerts, par un tas de pierres, qu'on nommoit *Cippes*. On invoquoit dans ces ſacrifices, les Dieux ſous la protection deſquels on

mettoit la nouvelle Ville, ainsi que les Dieux du pays, nommés *Dii patrii Indigetes*; ce qui se faisoit secretement, parceque les Dieux tutelaires de chaque ville devoient être inconnus au vulgaire. Ovide, dans ses Fastes, nous a conservé la formule de priere que Romulus adressa aux Dieux qu'il vouloit rendre favorables à son entreprise.

Vox fuit hæc Regis : Condenti Jupiter Urbem
Et genitor Mavors, Vestaque mater ades.
Quosque pium est adhibere Deos, advertite cuncti,
Auspicibus vobis hoc mihi surget opus, &c.

Enfin, le jour de la fondation d'une Ville étoit si respectable, qu'on en renouvelloit le souvenir dans une Fête annuelle, & cette Fête étoit à Rome celle qu'on nommoit les Palilies, ainsi que nous l'avons dit. Monsieur Blanchard, dans une Dissertation, dont l'extrait est imprimé dans le troisiéme Tome des Memoires de l'Academie des Belles Lettres (1), rend raison de cette ceremonie, & de quelques autres qui n'ont pas un rapport essentiel avec la Religion payenne. Ovide a heureusement renfermé toutes ces ceremonies dans les vers suivans (2).

(1) Page 61.

(2) Fast. l. 4.

Apta dies legitur, quâ mœnia signet aratro.
Sacra Palis suberant : inde movetur opus.

Foſſa fit ad ſolidum, fruges jaciuntur in imâ,
Et de vicino terra petita ſolo.
Foſſa repletur humo, plenæque imponitur aræ,
Et novus accenſo finditur igne focus.
Inde premens ſtivam deſignat mœnia ſulco,
Alba jugum niveo cum bove vacca tulit.

On a vû dans ce Livre l'Hiſtoire de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie. J'ai parlé de ce qui concernoit le culte rendu aux Dieux; des Temples, des Autels, des Sacrifices, des Prêtres, des Fêtes qu'on célebroit en leur honneur, &c. il reſte encore à examiner pluſieurs Articles importans qui regardent l'Idolâtrie, dont je vais parler dans le Livre ſuivant.

Fin du premier Tome.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 098532721